



POUR e IP



Claire Delacroix

LES JOYAUX DE KINFAIRLIE - 1

✧ Lady Madeline ✧

Delacroix Claire

Les Joyaux de Kinfairlie-1 Lady Madeline



Éditions J'ai Lu

Prologue

Kinfairlie, côte est de l'Écosse, avril 1421

Alexandre, le nouveau seigneur de Kinfairlie, décocha à sa sœur un regard noir.

Il n'obtint cependant pas l'effet escompté. Madeline le gratifia même d'un charmant sourire. C'était une fort jolie fille aux cheveux noirs, aux yeux bleus, à laquelle sa complexion et sa beauté valaient souvent les regards admiratifs de la gent masculine. En outre, son intelligence n'avait d'égal que son charme. Toutes ces qualités, alliées au nombre de ses prétendants, ne rendaient que plus irritant son refus de se marier.

— Ne prends pas cet air courroucé, Alexandre. Je t'assure que ma décision est frappée du sceau du bon sens.

— Je ne vois aucun bon sens chez une fille de vingt-trois printemps qui refuse de prendre époux. Je ne comprends pas pour quelle raison papa n'a pas fait en sorte que tu sois mariée il y a dix ans.

— Parce qu'il savait que j'aimais James, et que je l'épouserai quand l'heure serait venue !

— James est mort ! rétorqua Alexandre, acerbe malgré lui.

Ils s'étaient déjà disputés des dizaines de fois à ce sujet ; il était las de l'entêtement avec lequel sa sœur refusait de voir la vérité en face.

— Voilà bientôt un an qu'il est mort, ajouta-t-il.

Une ombre passa sur le visage de Madeline, mais elle releva la tête.

— Rien ne nous le prouve.

— Aucun des hommes qui ont participé à cet assaut contre

les Anglais n'en est ressorti vivant. Même si personne n'a survécu pour venir nous le confirmer, cela ne change rien à l'affaire.

Voyant que sa sœur, au bord des larmes, détournait le regard, Alexandre se radoucit.

— Tout comme toi, j'aurais préféré que James connaisse un autre sort, mais tu dois te résigner à ne jamais le revoir.

Heureusement, Madeline se redressa et le feu de son regard se ranima. Si elle avait encore le courage de le contredire, cela ne pouvait être que bon signe.

— Je sais bien qu'un cœur blessé a besoin de temps pour guérir, Madeline, mais tu avances en âge...

— Toi aussi, cher frère. Pourquoi ne te maries-tu pas le premier ?

— Parce que je n'en vois pas l'utilité.

Alexandre décocha un nouveau regard noir à sa sœur, en vain cette fois encore. Il savait qu'il parlait comme un vieillard malgré son jeune âge, mais c'était plus fort que lui : le refus de Madeline d'accorder sa main le contrariait.

— Je te demande seulement de choisir un époux. Pense donc à tes sœurs, qui ne pourront se marier tant que tu ne l'auras pas fait.

— Je ne les en empêche pas.

— Elles ne se marieront pas avant toi, tu le sais parfaitement. Toutes les quatre me l'ont confirmé : Vivienne, Annelise, Isabella, Elizabeth. J'essaie seulement de faire votre bonheur, mais vous vous êtes toutes liguées contre moi !

Sur ces mots, Alexandre se leva avec de grands gestes et se mit à faire les cent pas dans la pièce.

Madeline – la diablesse – le contempla avec un amusement grandissant. On pouvait lui faire confiance pour se réjouir du supplice qu'elle lui infligeait !

— C'est une lourde responsabilité que de devenir seigneur, remarqua-t-elle. Sans compter que tu es aussi responsable de nous sept. L'an passé, tu étais bien plus gai, Alexandre.

— Est-ce vraiment étonnant ? Je vis un véritable enfer ! Pas une seule d'entre vous n'a fait quoi que ce soit pour me faciliter la tâche ! Exigé-je de vous une chose insensée en vous

demandant de vous marier ? J'essaie seulement d'assurer votre avenir. Mais vous vous opposez sans cesse à ma volonté !

Madeline pencha la tête de côté, l'œil malicieux, avec un petit sourire.

— Ne t'est-il jamais venu à l'esprit que nous nous vengions enfin de tous les mauvais tours que tu nous as joués, par le passé ? Quel délice de te tenir tête, Alexandre, maintenant que tu es devenu un homme austère et convenable ! Songe à toutes les grenouilles glissées dans mon lit, à tous les serpents cachés dans mes chaussons...

— Je ne permettrai pas que vous me teniez tête ! rugit-il.

Il souligna ses propos d'un grand coup de poing sur la table qui les séparait. Madeline fit claquer sa langue en signe de désapprobation devant tant d'emportement.

— Et moi, je refuse de me marier. Du moins pas aussi vite. D'ailleurs, tu n'as pas assez d'argent pour me constituer une dot. Par conséquent, il n'y a pas lieu d'envisager mon mariage avant l'automne, quand la dîme aura été perçue.

Alexandre se retourna brusquement vers la fenêtre, dans l'espoir de cacher les pensées que trahissait son visage. Un détail qu'il connaissait et que Madeline ignorait, c'est que la dîme serait maigre cette année. C'est du moins ce que lui avait confié l'intendant. Les pluies torrentielles du printemps avaient fait pourrir les semences dans la terre, quand elles ne les avaient pas tout bonnement emportées. Alexandre, hélas, ne s'était jamais préoccupé de ce genre de choses auparavant, et il lui restait beaucoup à apprendre.

Comment son père avait-il fait pour gérer autant de problèmes ? Comment faisait-il pour rire et afficher la gaieté qui avait toujours été la sienne, alors qu'un tel poids reposait sur ses épaules ? Alexandre, lui, avait presque l'impression d'étouffer sous les responsabilités.

Contemplant la mer qui s'étendait au pied du donjon de Kinfairlie, il songea une fois de plus avec regret à ses chers parents. Certes, si ses sœurs le défiaient sans cesse, c'était sans doute une manière de refuser leur brutale disparition. Mais il n'en restait pas moins qu'il n'aurait pas de quoi nourrir tout ce petit monde l'hiver prochain. C'est ce que son intendant lui

avait expliqué en termes très clairs.

Donc, il lui fallait marier ses sœurs, à commencer par les deux aînées, avant la fin de l'été. Âgées de douze à vingt-trois ans, toutes les cinq étaient en âge d'être mariées, mais Madeline faisait obstacle à ce projet.

Il se retourna vers elle, non sans surprendre au passage son air inquiet. Madeline devait savoir combien il lui en coûtait de forcer sa véritable nature, d'abandonner son côté intrépide au profit d'une attitude raisonnable. Elle devait savoir qu'il n'assumait ses responsabilités que pour leur bien à toutes.

Et pourtant, elle continuait de lui tenir tête.

— Tu pourrais au moins feindre l'obéissance, gronda-t-il. Tu pourrais essayer de me rendre la tâche plus aisée, Madeline, au lieu d'encourager tes sœurs à me défier, elles aussi.

— Tu pourrais peut-être commencer par me demander mon avis, mon cher frère. En vérité, Alexandre, tu exiges tant de nous, depuis un certain temps, que même un saint finirait par se rebiffer, rien que pour le plaisir de faire échouer tes plans. Tu es un tout autre homme depuis que tu es devenu seigneur, un homme beaucoup moins aimable.

— Je suis obligé de prendre certaines décisions pour le bien de vous toutes, et vous ne faites que me fâcher.

— Tu n'es pas fâché, rétorqua Madeline avec une malicieuse confiance. Seulement agacé, peut-être.

— Ou contrarié, intervint une autre voix féminine.

La tête de Vivienne apparut à l'entrée de la pièce.

Elle avait donc écouté toute la discussion. Vivienne avait les cheveux brun-roux et les prunelles vert sombre. À ces différences près, elle avait les mêmes qualités que Madeline et un certain nombre de ses défauts, et elle devrait comme elle avoir pris époux avant les récoltes.

Alexandre serra les dents. Les chances étaient bien minces de mener à bien ces deux mariages.

Trois autres demoiselles, de plus petite taille, apparurent à leur tour, l'œil brillant de curiosité. Annelise, âgée de seize ans, avait les cheveux auburn et les yeux bleus. Isabella, quatorze ans, était une rousse flamboyante avec des taches de rousseur sur le nez. Elizabeth avait le cheveu noir comme Madeline, et

l'œil d'un vert étrange. À la vue de tous ces cheveux tressés et de ces têtes nues, comme il convenait aux filles non mariées, la tension d'Alexandre monta encore d'un cran.

Elles n'étaient plus les joyeuses complices d'autrefois, ni les victimes de ses farces : elles étaient sous sa responsabilité.

— En tout cas, tu n'es pas fâché, Alexandre, poursuivit Vivienne en souriant.

— Lorsque Alexandre est fâché, il crie, approuva Madeline. Aussi sachez, mes sœurs, qu'Alexandre n'est pas vraiment fâché tant que le donjon ne tremble pas de ses terribles rugissements.

Les cinq jeunes filles partirent d'un éclat de rire. C'en était trop.

— Je peux vous dire que je suis bel et bien fâché ! tonna-t-il.

Cette déclaration n'eut d'autre effet que de faire opiner du chef ses trois plus jeunes sœurs.

— Là, il est vraiment fâché, déclara Annelise.

— Ça se voit tout de suite à la façon dont il crie, renchérit Elizabeth.

— En effet, admit Madeline avec un sourire malicieux. Mais Alexandre n'en est pas moins un homme d'honneur, sur qui nous pouvons compter. Elle se leva à son tour et vint déposer deux baisers sur les joues de son frère, qui fulminait.

Il l'aurait volontiers étranglée, car elle avait raison sur toute la ligne.

— Jamais il ne lèverait la main sur une femme, poursuivit Madeline en lui tapotant l'épaule. Je me marierai lorsque je l'aurai décidé, Alexandre, et pas avant. Ne t'inquiète pas : tout finira par s'arranger.

Sur ces mots, elle quitta la pièce, entraînant ses sœurs dans son sillage. Elles s'éloignèrent en causant jupes, chemises et souliers neufs. Elizabeth réclama une histoire, Vivienne déclara qu'elle allait en raconter une, et leurs voix s'évanouirent dans le lointain.

Alexandre se laissa retomber lourdement sur son siège, la tête entre les mains. Qu'allait-il faire ?

Pendant ce temps, au château voisin de Ravensmuir, on s'agitait dans les profondeurs des souterrains.

Ravensmuir était situé sur la côte et, depuis la nuit des temps, le réseau de grottes naturelles caché sous ses hauts murs avait été amélioré par l'homme. Au cours des derniers siècles, la famille des Lammergeier, connue pour son trafic de saintes reliques, s'était approprié l'édifice et en avait rempli les caves de ses butins. On disait que nul être humain ne pouvait pénétrer dans ces souterrains, et encore moins y voler une relique, sans que le seigneur de Ravensmuir l'apprenne.

C'est sans doute la raison pour laquelle une petite créature du peuple des fées – un *spriggan*, pour être précis – dormait à poings fermés au milieu de ces trésors, car les fées n'ont rien d'humain. Quant aux *spriggan*, pour ceux qui n'en auraient jamais vu – il serait même étonnant que vous en ayez déjà vu – ce sont de toutes petites créatures, suffisamment petites pour tenir au creux d'une main. Ils sont aussi d'un aspect rebutant, quoique Darg – c'est le nom du *spriggan* qui nous occupe – ne fût pas parmi les plus laids.

Darg était entièrement noir, comme recouvert de l'écorce d'un vieil arbre noueux. Sa tête ressemblait à une fleur de chardon, avec une pointe en guise de nez et des cheveux en brosse. Il avait des yeux de fouine, de petits doigts vifs et, malgré son apparence étrange, il n'aurait pas fallu longtemps à une personne sensée pour le soupçonner d'être un fieffé voleur – ce qui n'était pas faux. En outre, il était de sexe indéterminé, ce qui importait d'autant moins qu'il était invisible.

Et pourtant, Darg était bel et bien là, dans les souterrains de Ravensmuir.

Quelques années auparavant, il avait élu domicile dans un reliquaire. Bien qu'il eût d'abord vu d'un très mauvais œil l'arrivée de tous ces trésors dans sa chère grotte obscure, ce reliquaire en or lui avait paru particulièrement avenant. En outre, il contenait des cheveux dorés formant un nid douillet. Bien entendu, Darg ignorait et se moquait bien de savoir que lesdits cheveux étaient réputés avoir appartenu à sainte Ursule, qui avait sauvé dix mille vierges et dont on avait coupé les tresses de son vivant.

Darg avait un faible pour les parois vitrées de son reliquaire.

Lorsqu'il regardait au travers, de l'intérieur de son logis, ces carreaux, à cause de leur forme bombée, donnaient à toute chose des formes extravagantes. En tant que créature du peuple des fées, il raffolait des choses aux formes fantastiques et des illusions de toute sorte.

Il avait d'ailleurs le pouvoir d'en créer un certain nombre. Les spriggan sont connus pour leur pouvoir de se gonfler jusqu'à devenir gigantesques, sous l'effet de la colère ou de la surprise. Malheureusement, ils deviennent alors visibles aux yeux des mortels, qui les prennent pour des fantômes vengeurs.

Les spriggan aiment à se venger, c'est certain, mais ils n'ont rien à voir avec les fantômes !

L'agitation qui régnait à présent dans les souterrains du château avait réveillé Darg, après plusieurs décennies d'un paisible sommeil. En vérité, le calme régnait dans les souterrains depuis si longtemps – depuis qu'un certain Merlyn avait débuté le commerce des reliques – que Darg avait fini par considérer ce butin comme le sien. Une seule mortelle venait parfois se servir dans le trésor, une femme aux longs cheveux roux et aux manières abruptes qu'il n'avait jamais réussi à arrêter.

En entendant des voix, Darg se réveilla, bâilla et s'étira en faisant la grimace. Puis il jeta un œil à travers ses carreaux. C'était sûrement encore cette femme, et peut-être, cette fois-ci, allait-il pouvoir prendre sa revanche. Déjà, il songeait à la forme particulièrement gigantesque et effrayante qu'il allait prendre, quand il aperçut l'horrible vérité.

Les intrus étaient des hommes. Quelles étaient leurs intentions ? Darg plissa les yeux pour les observer.

Un homme basané aux traits vaguement familiers prit la parole.

— Montez-en le plus possible dans la grand-salle. Rosamonde choisira ce qui sera vendu.

— Mais, il y en a tellement !

— Et encore, vous n'en voyez qu'une infime partie, répondit l'homme.

Puis, désignant les profondeurs obscures où les lanternes jetaient une lueur vacillante :

— On dit qu'il y a là des cavernes secrètes remplies de trésors. J'imagine qu'elles ne seront jamais vidées, car la plupart ont dû être oubliées.

Les trois autres hommes émirent un sifflement admiratif. Darg avait déjà vu des mortels admirer les trésors, mais il n'aimait pas du tout qu'on lorgne son reliquaire.

— On ferait mieux de s'y mettre, reprit le premier homme.

Les autres s'exécutèrent en grommelant, et commencèrent à remplir caisses et paniers de babioles dorées. Tous se hâtaient, puisant à pleines mains dans le trésor, sans se soucier de cogner les objets. Darg était indigné.

Mais il le fut plus encore quand il les vit repartir avec leurs caisses pleines vers l'escalier qui montait au donjon.

Ils emportaient les reliques !

Ils volaient son trésor !

Darg quitta sa cachette en hurlant de toutes ses forces et, sans préméditation aucune, se transforma en un énorme nuage rouge furibond. C'était un nuage illuminé en son centre, de la taille de six hommes. Il remplissait tout l'espace du souterrain, soufflant les lanternes.

Darg ne s'était pas autant amusé depuis des siècles.

Les intrus, eux, étaient terrifiés. Certains lâchèrent leurs caisses et se précipitèrent vers l'escalier.

— Arrêtez ! Restez calmes ! cria leur meneur. Quelle sorte d'hommes êtes-vous pour avoir peur du noir ?

Il rugissait, mais ses paroles étaient à peine audibles au milieu du fracas que produisaient les bottes de ses compagnons dans l'escalier.

Une fois seul, il ralluma sa lanterne d'un air dégoûté. Puis il souleva en jurant une caisse pleine de reliques. Darg poussa un nouveau hurlement. Mais l'homme, d'un courage hors du commun, n'y prêta pas la moindre attention. Avec un froncement de sourcils, il ajouta deux autres reliques dans sa caisse. Alors, Darg se planta sous son nez, l'enveloppa de sa colère rouge et hurla à nouveau. Mais l'homme, soupesant son fardeau, se redressa, prêt à partir.

Darg en tomba assis d'étonnement. Cet homme ne pouvait pas le voir, quelque forme qu'il adopte. Il reprit donc sa forme

initiale, n'ayant plus aucune raison de se mettre en frais. Il observa l'homme basané. Qu'avait-il de différent des autres mortels ? Darg ne trouva pas de réponse à sa question, car il savait fort peu de choses des mortels.

L'homme souleva la caisse et se dirigea vers l'escalier.

Non ! Il ne pouvait pas s'enfuir avec ce trésor ! Darg s'élança à travers la pièce et sauta sur l'épaule du voleur. Puis il se jucha au creux de l'anneau d'or qui ornait son oreille. Il allait connaître le fin mot de cette histoire.

Il aurait parié que la rousse était à l'origine de ce mauvais tour. Sans doute ignorait-elle quel genre de mauvais tour Darg était capable de lui jouer. Déjà, avec la malicieuse jubilation propre aux spriggan, Darg songeait aux dégâts qu'il allait faire.

Défendre son trésor allait peut-être s'avérer amusant, après tout.

Heureusement, il avait eu largement le temps de se reposer.

Le jour baissait, mais Alexandre était toujours assis, la tête entre les mains, quand ses visiteurs arrivèrent.

— Il a vraiment l'air sinistre. On nous avait bien avertis, déclara une voix familière sur un ton amusé.

Alexandre leva les yeux au moment même où sa tante Rosamonde s'installait dans le siège laissé vide par Madeline. Avec son impatience habituelle, elle arracha les épingles qui retenaient ses cheveux ; ses tresses illuminées par les derniers rayons du soleil retombèrent sur ses épaules, et elle poussa un soupir de soulagement.

Alexandre la dévisagea. Au fil des années, Rosamonde et lui avaient ourdi bien des farces ensemble. C'était une femme espiègle qui ne rechignait pas à enfreindre les conventions, ni à prendre des risques.

Elle lui adressa un clin d'œil, tout en parlant au visiteur qui l'accompagnait.

— Je parierais que les malheurs qui l'accablent viennent de ses sœurs.

— Voilà qui n'est guère difficile à deviner, répondit l'oncle Tynan, l'air sombre.

Il secoua son manteau avant de s'installer près de la fenêtre.

C'était un homme circonspect, enclin à peser le pour et le contre et à conseiller toujours la prudence.

— Ces filles sont trop enjouées pour ne pas avoir encore une fois triomphé d'Alexandre.

Tynan sourit à son neveu accablé.

— Tu as contre toi la supériorité numérique et tu t'encombres trop de scrupules. Ces cinq-là ne reculeront devant rien pour te faire enrager.

Tynan et Rosamonde formaient un couple inattendu, depuis que toute crainte de consanguinité entre eux avait été écartée. Rosamonde avait été adoptée par Gawain et Evangeline ; cela, tout le monde le savait.

Mais on avait fini par découvrir qu'elle n'était pas la fille adultérine du premier, contrairement à ce que tout le monde croyait. Tynan, lui, était le fils de Merlyn, le frère de Gawain. Malgré une attirance précoce, Rosamonde et lui avaient longtemps tenu leurs distances, se croyant cousins germains. Ils avaient été les premiers surpris d'apprendre qu'il n'existait entre eux aucun lien du sang.

Une complicité plus profonde s'était forgée entre eux au cours de ces dernières années. Mais Alexandre ne souhaitait pas en savoir le fin mot. Qui sait ce qui se passait dans le donjon de son oncle, les jours où le navire de Rosamonde jetait l'ancre dans sa baie ? Rosamonde faisant commerce de saintes reliques – plus ou moins authentiques, d'ailleurs –, Alexandre se gardait bien de poser des questions indiscrètes.

— Je ne sais ce qui me retient d'étrangler Madeline, déclarait-il en secouant la tête.

Rosamonde balaya l'idée d'un geste.

— Allons donc ! Tu serais contraint de passer en jugement devant la justice du roi et de subir la prison.

— Sans parler du purgatoire, voire de l'enfer, ajouta Tynan.

— Le jeu n'en vaut vraiment pas la chandelle, reprit Rosamonde.

Puis, avec un nouveau clin d'œil :

— Qu'a-t-elle fait ou refusé de faire, cette fois-ci ? Raconte !

— Elle refuse de se marier. Elle pense ainsi me rendre service, en m'évitant de prélever une dot sur les finances de

Kinfairlie... L'ennui, c'est que les finances sont à zéro et ne sont pas près de se renflouer. L'intendant annonce une mauvaise récolte, et je crains de ne pas pouvoir nourrir tous les habitants du château, cet hiver.

— Et tes autres sœurs ? s'enquit Tynan.

— Je parie qu'elles refusent de se marier avant leur sœur aînée, hasarda Rosamonde.

Alexandre hocha la tête d'un air morose. Après avoir échangé un regard avec Tynan, Rosamonde reprit :

— Ne regrettes-tu pas le bon vieux temps, Alexandre, quand tu jouais des tours pendables ?

— J'ai des devoirs, à présent. Je dois me montrer digne de la confiance de papa.

— Ainsi, toute fantaisie a disparu de ta vie ? Je crois que tu devrais prendre Madeline par surprise. Après tout, tu as tenté sans succès toutes les démarches raisonnables auprès d'elle.

— Rosamonde ! fit Tynan en guise d'avertissement.

Mais celle-ci, sans se démonter, se pencha vers Alexandre et poursuivit :

— Si nous sommes venus te voir aujourd'hui, c'est pour t'annoncer que nous avons décidé de nous débarrasser de toutes les reliques entassées à Ravensmuir. Tynan ne veut plus les savoir sous son toit. Il est las de me voir venir piller son trésor nuitamment.

— Tu ne vas tout de même pas abandonner ton commerce ? s'étonna Alexandre. Je le croyais prospère.

Rosamonde haussa les épaules et tourna les yeux vers Tynan. Elle rosit légèrement, puis revint à Alexandre.

— Je ne suis plus toute jeune, Alexandre, et prendre la mer est une aventure qui ne m'émoustille plus autant qu'autrefois. Je devrais peut-être me faire nonne.

Les deux hommes éclatèrent de rire à cette idée, et Rosamonde pouffa à son tour.

— Nous sommes convenus qu'il fallait mettre fin au commerce familial, enchaîna-t-elle en reprenant son sérieux. Et que toutes les reliques devaient disparaître de Ravensmuir, afin que Tynan puisse vivre en paix.

— Mais qu'allez-vous en faire ? Vous n'allez tout de même

pas en faire cadeau ?

— Je me montrerais bien généreux en agissant ainsi, dit Tynan avec un rire amer.

— Nous avons l'intention de les vendre aux enchères à la mi-mai, à l'époque de l'année où tout le monde a soif d'amusement, déclara Rosamonde. Nous inviterons des nobles, des évêques et des chevaliers de toute la chrétienté. Ce sera une fête grandiose, une digne fin pour mon commerce.

— Madeline pourrait peut-être trouver un époux lors de ces réjouissances, hasarda Alexandre.

— Sois donc plus audacieux ! s'écria Rosamonde. On croirait entendre un vieillard !

— Rosamonde ! gronda Tynan pour la seconde fois.

Nullement impressionnée, l'intéressée poursuivit, la mine réjouie, sur un ton plus confidentiel :

— Si tu mettais aux enchères le joyau de Kinfairlie, Alexandre ? Tu as bien dit que tu étais sans le sou ?

Alexandre releva la tête. Son oncle secouait la sienne d'un air désespéré. Rosamonde, elle, semblait extrêmement contente d'elle-même. Il comprit qu'un détail capital lui avait échappé.

— Mais... il n'y a pas de joyau de Kinfairlie...

En voyant Rosamonde éclater de rire, il comprit enfin.

— Madeline m'en voudrait jusqu'à sa mort si je vendais sa main aux enchères !

— Chut ! fit Rosamonde.

Tynan, résigné, referma la porte et s'y adossa.

Alexandre les regarda tour à tour. Son cœur battait de plus en plus vite. Il imaginait sans peine la fureur qu'une telle action ne manquerait pas de provoquer chez Madeline... et cette idée n'était pas pour lui déplaire.

— Je ne peux pas faire une chose pareille, dit-il prudemment.

— Il fut un temps où tu osais bien pire, pour avoir le dessus sur Madeline ! s'exclama Rosamonde. Ne me dis pas que je vais devoir te mettre au défi de le faire ? Alexandre, quel homme es-tu donc devenu ? Le brigand que nous avons connu et que nous aimions n'est tout de même pas mort ?

Il n'en fallut pas davantage pour le convaincre.

— D'accord, mais à une condition. Je dresserai moi-même la liste des hommes dignes de l'épouser, et ils seront seuls avertis que le joyau de Kinfairlie est à vendre.

— Je ne vois pas d'inconvénient à ce que les enchères soient privées, concéda Rosamonde.

— Comment en suis-je arrivé à être complice de cette mascarade ? se plaignit Tynan.

— Tu en es pourtant complice, répliqua sa compagne. C'est toi qui devras répandre la nouvelle !

Comme elle lui tapotait le bras, une étincelle réunit un instant leurs regards, si indécente qu'Alexandre se sentit obligé de détourner les yeux.

— Qui, plus discrètement et efficacement que toi, pourrait veiller à ce que notre nièce trouve un compagnon adéquat ?

Un vague sourire se peignit sur les lèvres de Tynan.

— Alexandre, dit-il, j'ai également une proposition à te faire. Une proposition qui tombe à pic, si je ne m'abuse. Il est bon qu'un oncle forme ses neveux à la chevalerie. Si tu le désires, j'emmène ton frère Malcolm à Ravensmuir. Il a maintenant l'âge d'être formé.

— Vous êtes trop aimable, mon oncle. Et je sais que Malcolm accueillera favorablement cette marque de confiance. Il a beaucoup d'estime pour vous, et hâte d'apprendre le métier des armes.

— Je pourrais aussi contacter l'Aigle d'Inverfyre. Je suis sûr qu'il accepterait de prendre Ross sous son aile pour le former. Ce serait une bonne solution, car il a lui-même de nombreux fils avec lesquels ton frère pourrait s'entraîner.

— Ce serait encore une bouche de moins à nourrir cet hiver, remarqua Rosamonde.

— Vous êtes trop aimables, tous les deux, de m'aider comme vous le faites, assura Alexandre.

— Nous sommes de la même famille, rétorqua-t-elle. Il est de notre devoir le plus sacré de nous entraider, et tu as grand besoin d'aide en ce moment.

— Je vous remercie du fond du cœur.

— Tu dois inventer un prétexte pour que Madeline vienne à Ravensmuir le jour de la vente, reprit Rosamonde. Car si elle

découvrir la vérité avant, nous serons dans de beaux draps. Nous devons faire preuve de promptitude et d'audace si nous voulons réussir.

— Il ne sortira rien de bon de toutes ces manigances, décréta Tynan d'un air sinistre.

— Tu dis toujours cela ! s'esclaffa Rosamonde. Quelque chose me dit que Madeline pourrait bien trouver chaussure à son pied !

— Il est vrai que tu as toujours fait preuve d'une grande clairvoyance, concéda Tynan.

— Et pourtant, je ne vois pas les choses les plus évidentes !

Ce bavardage avait quelque chose d'apaisant. Pour la première fois depuis des mois, Alexandre se surprit à sourire. Ce plan lui permettrait de résoudre tous ses problèmes, et son côté malicieux avait hâte de faire enrager Madeline.

— Je ferai en sorte qu'elle trouve effectivement chaussure à son pied, déclara-t-il.

Imaginant l'indignation de sa sœur, il rit sous cape. Cependant, il entendait bien dresser une liste de compagnons susceptibles de la traiter honorablement. Dans un an, Madeline aurait oublié James, son défunt fiancé, son cœur guérirait. Une fois mariée et enceinte, elle serait une femme heureuse, il en était persuadé. Dans un an, elle ne saurait plus comment le remercier de son initiative audacieuse.

En vérité, c'était la solution idéale.

— Mais je manque à tous mes devoirs, reprit-il, soudain plein d'entrain. Vous êtes mes hôtes et l'on ne vous a pas encore servi un verre ! Dirigeons-nous vers la grand-salle et réjouissons-nous ensemble. Soyez les bienvenus à Kinfairlie. Je vous remercie, ma tante et mon oncle, car vous êtes porteurs de bonnes nouvelles et de conseils fort utiles.

Pendant ce temps, sur la côte qui fait face à la mer du Nord, un guerrier rencontrait un prêtre. Bien que nul ne le connût à Kinfairlie ou Ravensmuir, sa quête allait bientôt le mener jusqu'à ces châteaux. Il était sur les traces d'une autre Madeline, Madeline Arundel, qui devait être deux fois plus âgée que Madeline Lammergeier de Kinfairlie. Le donjon où le prêtre et

le guerrier avaient rendez-vous se nommait Alnwyck et, en ce jour, le guerrier allait enfin apprendre la clef d'un mystère.

Rhys FitzHenry effleura du doigt le nom inscrit sur le registre. Après de nombreux mois de recherche, il avait enfin retrouvé sa cousine Madeline Arundel.

Elle était morte au cours de l'hiver 1398, quelque vingt-trois ans auparavant.

Rhys regarda au-dehors par la fenêtre de la chapelle, sans voir le rivage battu par le vent. La pluie qui tambourinait sur le toit baignait la mer et le rivage d'une lumière argentée. Mais Rhys, lui, revoyait sa cousine par un beau jour d'été, des marguerites dans ses cheveux d'ébène, offrant sa main à Edward Arundel. Ils étaient jeunes, beaux, pleins de joie et d'énergie.

Son oncle Dafydd disait que Madeline était un tribut, une fille donnée en mariage pour sceller un traité avec de nouveaux alliés. Mais nul n'aurait pu croire que Madeline épousait Edward uniquement par devoir. En la voyant avec des étoiles plein les yeux, la voix rieuse, même Dafydd et Owain Glyn Dur, les deux vieux guerriers à l'origine de ce mariage, avaient souri devant tant de bonheur. À l'époque, Rhys n'était encore qu'un jeune garçon, mais il se rappelait parfaitement la jubilation dont avait été empreinte cette journée.

Madeline n'avait survécu qu'un an après son mariage. Si incroyable que cela paraisse, il n'était guère étonnant que nul n'ait appris sa mort, étant donné le chaos qui s'était répandu sur le pays de Galles à l'époque. Le cœur serré, Rhys se rappela le rire des jeunes mariés au moment où ils étaient partis pour rejoindre la famille d'Edward, dans le Northumberland.

Ils n'avaient eu qu'un an à vivre ensemble. Un laps de temps qui paraissait bien maigre pour un tel bonheur.

— Dieu la bénisse, murmura le prêtre.

Rhys acquiesça.

En fin de compte, il était déçu. Même s'il n'avait qu'un vague souvenir de Madeline, même si elle était la seule personne susceptible de contrarier ses ambitions, il aurait préféré que ses recherches se terminent autrement.

Il n'aurait pas détesté se découvrir quelques parents encore

vivants, en ces temps de désolation. La rébellion galloise contre les Anglais avait dépouillé son arbre généalogique de ses plus beaux fruits, et bien peu avaient survécu parmi la multitude que Rhys avait connue dans son enfance.

Madeline décédée, il allait pouvoir entrer en possession de Caerwyn. Il ferma les yeux. Son désir de posséder ce donjon était d'une telle intensité qu'il en avait presque les jambes coupées. À Caerwyn, il avait grandi, appris à manier l'épée ; il avait même participé à sa défense encore tout jeune. Il aimait cet endroit plus que la vie et avait toujours rêvé d'en devenir le maître, tout en désespérant qu'une telle chance lui fût un jour donnée.

Pourtant, contre toute attente, Caerwyn allait devenir sien.

Effleurant une dernière fois le nom de Madeline en guise d'adieu, Rhys aperçut un mot qu'il n'avait pas vu à la première lecture.

— Morte en couches ? Madeline est morte en couches ?

Le prêtre hocha la tête.

— Je regrette, mon fils, mais il n'est pas rare que des femmes périssent ainsi. On dit que son époux Edward la chérissait, et je ne doute pas qu'il ait eu recours à la meilleure sage-femme...

Rhys s'affola. Ses recherches n'avaient-elles que partiellement abouti ? L'enfant de Madeline était un descendant direct de Dafydd et pouvait donc hériter de Caerwyn à sa place.

— Qu'est devenu l'enfant ?

Le prêtre sourit.

— Vous êtes étonnamment charitable envers un simple cousin, mon fils. Il est très généreux de votre part de vous inquiéter de l'enfant de votre lointaine parente.

— Dites-moi ce qu'est devenu l'enfant, répéta Rhys en serrant les dents.

— Il est peut-être mort, lui aussi. À moins que son père n'ait choisi de l'élever seul, ou de se remarier.

— Je dois savoir la vérité !

Le prêtre s'émut d'un tel emportement. Il se reprit :

— Excusez-moi, mon père, mais il s'agit d'un détail de la plus haute importance... S'il était vivant, cet enfant serait la seule famille qu'il me reste.

— Bien sûr, bien sûr. Vous faites preuve d'un admirable esprit de famille, mon fils. Nul autre décès n'a été porté au registre cette année-là. Il n'est pas pensable que le prêtre n'ait pas accordé les derniers sacrements à l'enfant, alors qu'il avait enregistré le décès de la mère. Il est vrai que je ne vois pas non plus mention du baptême, mais mon prédécesseur était parfois négligent dans la tenue du registre. Aucun enfant n'a-t-il été remis à la famille de lady Madeline ?

— Non, j'en suis certain.

— Comme c'est curieux... Il est peut-être resté ici, avec son père...

Tout en parlant, le prêtre déroulait le rouleau de papier. Rhys dut se contenir pour ne pas le lui arracher des mains.

— Ah ! s'écria soudain le vieil homme. Voilà une mention datant de 1403 qui va peut-être vous intéresser. Lady Catherine de Kinfairlie a assisté avec Henry Percy aux funérailles du chevalier Edward Arundel, mort à la bataille. Il est dit ici que le comte de Northumberland a pleuré toutes les larmes de son corps pour la mort prématurée de son fils et héritier, Henry Hotspur.

— C'est aussi ce que disent les récits que je connais.

— Mais le compte rendu précise que cette lady Catherine a alors pris l'enfant d'Edward sous sa protection, car il n'avait plus de famille. Sans doute était-elle une amie de lady Madeline.

Le prêtre retira ses lunettes et leva les yeux vers Rhys.

— Vous trouverez peut-être votre dernier parent à Kinfairlie, mon fils.

— Peut-être.

Rhys renfila ses gants. Sa longue quête n'était pas encore terminée.

— Où se trouve Kinfairlie, mon père ?

Chapitre 1

La vente aux enchères des reliques de Ravensmuir promettait d'être l'événement de la décennie. Aussi Madeline et ses sœurs, mettant à profit le peu de temps dont elles disposaient, firent-elles en sorte d'être à leur avantage pour le grand jour. L'oncle Tynan lui-même avait énoncé comme un impératif qu'elles ne paraissent pas dans le besoin lors de leur apparition en public.

Bien entendu, elles s'échangeaient les vêtements entre elles mais, inévitablement, des retouches s'imposaient. Elles avaient beau être sœurs, elles n'avaient pas pour autant la même silhouette. C'étaient des ourlets à raccourcir ou à rallonger, des pinces à resserrer ou à relâcher, des broderies à ajouter çà et là pour donner un air neuf au vêtement.

Chaque fois, des désaccords apparaissaient entre les sœurs, qui étaient loin de partager les mêmes goûts. Madeline préférait la sobriété, alors que Vivienne affectionnait les ourlets rehaussés de riches broderies, de préférence en fil d'or. Cependant, elles ne se disputaient plus aussi violemment que par le passé, lorsque Madeline, qui détestait la broderie, estimait injuste d'être obligée d'effectuer ce dur labeur simplement pour faire plaisir à sa sœur.

À présent, elles se mettaient toutes les deux à la tâche afin que les jupes dont Madeline ne voulait plus fussent mises au goût de Vivienne, tandis que cette dernière, habile couturière, retouchait en un rien de temps les vêtements destinés à Madeline. Vivienne étant, en outre, plus grande, il fallait également rallonger les ourlets.

Annelise, elle, était plus petite que Madeline. Il fallait donc raccourcir pour elle les jupes de cette dernière. Cela impliquait

souvent de cacher les plus belles broderies, mais le goût austère d'Annelise y trouvait son compte. Quant à Isabella, elle était aussi grande que Vivienne, mais ne pouvait pas se permettre des broderies dorées : elle était persuadée que celles-ci feraient par trop ressortir sa chevelure d'un roux flamboyant, lui donnant un aspect sauvage. Lorsqu'elles lui passaient une jupe, ses sœurs s'employaient donc à dissimuler les fils d'or sous des fils d'argent ou d'autres teintes, et le résultat était magnifique.

En fin de compte, Elizabeth était toujours la dernière à hériter des vêtements des autres. Cela n'avait jamais posé problème, car elle avait exactement la taille d'Isabella au même âge et n'avait pas d'exigence particulière en matière de goût. En vérité, Elizabeth était d'un naturel rêveur et, souvent, on la taquinait en disant qu'elle accordait plus d'importance aux choses invisibles qu'à celles qu'elle avait sous les yeux.

Mais cette année-là, un nouveau défi se présentait à elle : à douze ans, elle était devenue nubile et sa silhouette avait radicalement changé. Elle arborait soudain une poitrine beaucoup plus généreuse que ses sœurs, phénomène qui avait deux conséquences : elle devenait cramoisie dès qu'un homme regardait dans sa direction, et les robes d'Isabella n'étaient plus automatiquement à ses mesures. Même les agrandissements semblaient insuffisants.

Après quelques larmes, Madeline et Vivienne rajoutèrent un panneau brodé de chaque côté du buste. Puis Isabella, la plus douée, broda des motifs par-dessus les coutures de rajout pour les fondre avec les broderies déjà existantes, afin que les panneaux semblent avoir toujours été là.

Il fallut aussi du temps pour arranger souliers, bas et ceintures, mais enfin, lorsque les cinq sœurs se présentèrent à Ravensmuir et furent conduites dans la salle où devaient se dérouler les enchères, elles étaient d'une splendeur irréprochable. Elles avaient même brodé de nouveaux tabards pour leurs frères, Alexandre arborant seul le globe rayonnant des armoiries de Kinfairlie, comme il en avait maintenant le privilège.

C'est ainsi qu'elles passèrent sous les herbes de Ravensmuir,

vêtues de leurs plus beaux atours. Un cavalier les suivait de près, seul, monté sur un destrier pommelé. Il était vêtu de couleur sombre et son capuchon recouvrait son heaume. Madeline le remarqua car, bien qu'il possédât la monture d'un chevalier, il n'était pas accompagné d'un écuyer. Cependant, il semblait plus raffiné qu'un mercenaire.

Bizarrement, il fit appeler Rosamonde, qui vint lui souhaiter la bienvenue et s'approcha pour écouter ce qu'il lui glissait à l'oreille. Intriguée, Madeline se demanda ce qu'un messenger pouvait bien avoir à dire à sa tante pour venir jusqu'ici, et quel genre de messenger pouvait monter un tel cheval. L'inconnu n'était accompagné que d'un chien.

— Les couleurs de Kinfairlie te siéent à merveille, déclara Vivienne en admirant le tabard de son frère aîné.

— L'ouvrage en est merveilleux, répondit Alexandre avec un grand sourire. Vous m'avez gâté en vous y mettant toutes pour me broder ce manteau.

Il les embrassa une par une, conduite qui évoquait plus un vieux gentilhomme que le chenapan auquel elles étaient habituées. Tant d'effusions les laissèrent perplexes et méfiantes.

— Tu n'étais pas aussi démonstratif à Kinfairlie, quand nous te l'avons offert, remarqua Vivienne.

— Oui, mais ici, plus d'un va pouvoir apprécier les rares qualités de mes ravissantes sœurs.

— Cela ne te ressemble guère de faire des compliments...

Alexandre afficha son sourire le plus angélique.

— Comment pourrais-je me plaindre alors que vous êtes si adorables avec moi ?

Les cinq sœurs reculèrent comme un seul homme, s'attendant au pire.

— Ne croyez pas un mot de ce qu'il dit, conseilla Madeline.

— Lorsque Alexandre se met en frais, c'est toujours aux dépens de quelqu'un, approuva Vivienne.

— Moi ? s'étonna l'intéressé, toute innocence et charme.

— En tout cas, toi, tu n'es pas vêtu comme une duchesse, se plaignit Malcolm en désignant son tabard. Ceci est bien trop beau pour un apprenti chevalier.

— On voit bien que tu n'es pas obligé de porter cette horrible

chose verte, répliqua Ross en montrant le sien. Je préfère ne pas nommer cette teinte.

— C'est assorti à tes yeux, idiot, rétorqua Annelise.

— Nous avons mis des jours à trouver le tissu adéquat, précisa Isabella.

— C'est moi qui me suis dépossédée de ce lainage pour toi, intervint Vivienne. Ne viens pas me dire maintenant que j'aurais mieux fait de m'en faire une jupe.

Ross grimaça en tirant sur l'ourlet de son tabard.

— Les autres écuyers d'Inverfyre vont se moquer de moi parce que je me vêts avec plus de coquetterie qu'une fille. Et si l'Aigle refusait de me prendre ?

— Ne t'inquiète pas. Notre oncle, dans sa grande bonté, lui a déjà écrit, le rassura Madeline.

Elle suivit ensuite du regard l'inconnu et Rosamonde qui pénétraient dans le donjon, et dont les conciliabules de tout à l'heure avaient piqué sa curiosité.

— Une demoiselle te remarquera peut-être, Ross, si tu es à ton avantage, suggéra timidement Elizabeth.

Ross vira au rouge pivoine, ce qui ne s'accordait guère avec sa chevelure flamboyante.

— Nous avons les doigts en sang, nous nous sommes usé les yeux à la tâche, et voilà toute la gratitude que nous recevons en retour ! s'indigna Vivienne. Moi qui m'attendais à quelque cadeau précieux en remerciement !

— Des roses en plein hiver, par exemple, réclama Annelise.

— Ça n'existe pas ! se gaussa Malcolm.

— Vous pourriez partir pour une noble quête, suggéra Elizabeth. La quête d'un trésor pour chacune d'entre nous.

— Les sœurs, quelle plaie ! râla Ross en levant les yeux au ciel.

Puis il se dirigea vers le garçon d'écurie le plus proche.

Madeline n'eut plus le temps de se poser davantage de questions concernant l'inconnu qui avait demandé Rosamonde. Avec l'arrivée des autres invités, ce fut la bousculade, chevaux que l'on menait à l'écurie, palefreniers qui couraient en tous sens, écuyers et pages qui se fourraient dans vos jambes, les présentations, les retrouvailles avec les vieilles connaissances.

Puis il y eut le verre de bienvenue ; les demoiselles allèrent s'habiller et tout le monde se rassembla enfin.

Le grand moment n'allait plus tarder : la vente aux enchères, qui faisait vibrer d'impatience tout Ravensmuir !

— Toute la chrétienté s'est donné rendez-vous ici ! glissa Vivienne à Madeline lorsqu'elles pénétrèrent dans la grand-salle derrière Alexandre.

Des dizaines de gentilshommes les suivirent des yeux et s'écartèrent sur leur passage tandis qu'elles se dirigeaient vers le fond de la salle.

— Tout de même pas, répondit Madeline.

Depuis leur arrivée, elle éprouvait une certaine gêne, car les hommes semblaient faire exagérément attention à elle.

— Tu te trouveras peut-être un mari, ici, reprit Vivienne en lui adressant un clin d'œil. Alexandre est bien décidé à ce que tu fasses ton choix dans les plus brefs délais.

— Je choisirai quand je l'aurai décidé et pas avant, répliqua Madeline.

Puis, pour détourner la conversation, elle taquina sa sœur.

— Peut-être Nicholas Sinclair sera-t-il là ?

Au nom de son ancien soupirant, Vivienne rejeta ses cheveux en arrière.

— Lui ? Il n'a pas les moyens de participer à ce genre de vente !

Alexandre s'effaça et fit signe à Madeline et Vivienne de le précéder. Il paraissait un peu raide, étrangement sérieux.

— Souris, petit frère, lui souffla Madeline en passant. Ce n'est pas avec cette face de carême que tu vas séduire les filles.

— N'oublie pas que le seigneur de Kinfairlie doit avoir un héritier, lança à son tour Vivienne.

Mais il détourna simplement le regard.

— Il ne reste jamais longtemps aussi sombre, reprit Vivienne en s'asseyant. Regarde ! Reginald Neville est là.

Madeline n'accorda qu'un bref regard à l'individu vaniteux qui s'était cru épris d'elle, autrefois. Comme à l'accoutumée, il faisait son possible pour que tout le monde le remarquât. Tout en la saluant, il écarta les pans de sa cape afin qu'on pût en

admirer les broderies.

— Je ne l'ai repoussé qu'une dizaine de fois seulement, observa Madeline. Il espère peut-être encore me séduire avec son costume.

— Je n'aimerais pas être à la place de celle qui deviendra sa femme !

— Que fera-t-il lorsqu'il aura dépensé tout le trésor qu'il a reçu en héritage ?

— Tu as toujours le sens pratique... J'aperçois aussi Gerald d'York.

Les deux sœurs échangèrent un regard. Les récits de cet homme calme et austère ne manquaient jamais de les endormir.

— En tout cas, sa femme à lui ne risque pas de manquer de repos, commenta Madeline.

Vivienne pouffa.

— Quel culot tu as !

— Tu trouves ? Bientôt, Alexandre exigera que tu te maries.

— Pas avant toi, tout de même ?

— Pourquoi pas ? Il semble déterminé à nous marier toutes dans les plus brefs délais.

Vivienne se mordit la lèvre. Sa bonne humeur s'était évanouie.

— Je vois aussi Andrew, un allié de notre oncle.

— Il est presque aussi vieux que l'Aigle d'Inverfyre.

— Un vieillard ! acquiesça Vivienne, horrifiée.

Puis, donnant un coup de coude à sa sœur :

— Mais en l'épousant, tu es sûre d'être bientôt veuve.

— Ce n'est pas le genre de qualité que je cherche chez un époux. De toute manière, je n'épouserai aucun d'entre eux.

Les représentants des deux branches de la famille Douglas, les rouges et les noirs, arrivèrent et s'installèrent en deux points opposés de la salle afin de mieux se toiser de loin. Madeline savait qu'Alexandre préférait faire alliance avec la branche noire, comme leur père l'avait fait en son temps. Cependant, elle n'aimait pas Alan Douglas, le seul encore célibataire. Il avait les cheveux d'un blond si pâle qu'ils semblaient presque surnaturels. Comme il la dévorait du regard – le goujat –, elle détourna les yeux. De l'autre côté de la salle, Roger Douglas,

aussi brun que son cousin était blond, amusé par ce manège, lui adressa un petit salut.

Madeline regarda dans une autre direction, et son cœur fit un bond dans sa poitrine quand elle constata qu'un inconnu la fixait. Il était grand et lourdement armé, avait le teint bronzé, l'air calme. Ses cheveux étaient aussi noirs que ses yeux. Son immobilité était si complète qu'elle aurait pu ne pas le voir.

Mais, maintenant qu'elle l'avait vu, Madeline n'arrivait plus à en détacher le regard. C'était l'inconnu qu'elle avait aperçu dans la cour du château, elle en était certaine.

Et il ne la quittait pas des yeux.

Il était appuyé contre le mur et portait des vêtements si foncés qu'ils se confondaient avec l'ombre. De temps à autre, il survolait l'assistance, notant le moindre détail, puis observait à nouveau Madeline. Cette dernière songea à un prédateur cherchant sa proie. La seule touche de couleur vive de son vêtement était un dragon rampant rouge, brodé sur sa poitrine.

Elle se sentit rougir.

— Regardez ! intervint Elizabeth en les rejoignant. Il y a quelqu'un de tout petit !

— Cette salle est pleine de personnes de toutes les tailles, rétorqua Madeline, heureuse d'avoir un prétexte pour ne plus regarder l'inconnu.

— Non, c'est une créature vraiment très petite. Comme une créature surnaturelle.

— Elizabeth, désapprouva Vivienne, tu as trop d'imagination. Ces créatures n'existent que dans les contes.

— Puisque je vous dis qu'il y en a une dans cette salle ! Elle est assise sur l'épaule de Madeline.

L'intéressée examina tour à tour ses deux épaules, sans y voir l'ombre d'une créature fantastique. Puis, souriant à sa plus jeune sœur :

— Tu ne crois pas que tu commences à être un peu grande pour croire à ces contes ?

— Je vous assure qu'elle est là. Et elle n'arrête pas de rire, d'un drôle de rire d'ailleurs.

— Que fait-elle d'autre ? s'enquit Vivienne, qui cherchait visiblement à faire plaisir à sa sœur.

— Elle attache un ruban, un ruban d'or qui flotte autour de toi, Madeline, bien que je ne me rappelle pas que nous en ayons cousu un sur ta jupe.

Comme l'oncle Tynan réclamait le silence, Vivienne répondit à voix basse :

— Nous n'en avons cousu aucun, en effet. Madeline n'aime pas les rubans dorés.

Elizabeth poursuivit en regardant à l'autre bout de la pièce, comme si elle voyait réellement des choses invisibles au commun des mortels.

— Elle est en train de tresser ce ruban d'or avec un ruban d'argent. Les deux rubans forment une spirale, or d'un côté, argent de l'autre.

— Mesdames et messieurs, chevaliers et ducs, duchesses et damoiselles ! commença Tynan.

— Un ruban d'argent ? répéta Madeline à voix basse.

Elizabeth hocha la tête.

— Il vient de cet homme, là-bas.

Suivant le geste de sa sœur, Madeline rencontra le regard de l'inconnu caché dans l'ombre. Aussitôt, son cœur s'emballa.

— Cesse donc de dire des bêtises, Elizabeth, conseilla-t-elle à sa sœur.

Puis elle reporta son attention sur son oncle, le cœur battant, certaine que l'inconnu continuait à l'observer.

— Comme vous le savez, la plupart de nos trésors ne seront mis aux enchères que demain, déclara Tynan après les formules préliminaires.

Rosamonde se tenait près de lui, radieuse dans ses luxueux vêtements.

— Vous aurez la possibilité d'examiner de près les différents objets avant le début de la vente, prévu pour midi. Bien entendu, nous attendons encore beaucoup de monde au cours de la matinée de demain.

L'auditoire commença à s'impatienter, et les sœurs échangèrent un regard perplexe.

— Mais si vous avez tous été conviés ici ce soir, reprit Tynan, c'est pour une vente très spéciale : la mise aux enchères du joyau de Kinfairlie.

— J'ignorais l'existence de ce joyau, murmura Vivienne, intriguée.

— Moi aussi, dit Madeline.

Elle se tourna vers Alexandre qui, s'obstinant à les ignorer, prit la parole.

— Hum, merci, mon oncle. Comme vous avez pu vous en rendre compte de vos propres yeux, le joyau de Kinfairlie est d'une grande perfection.

— Mais où est-il ? s'inquiéta Vivienne.

Madeline haussa les épaules. Comme plusieurs hommes la regardaient d'un drôle d'air, un sombre pressentiment commença à lui nouer l'estomac.

Comment un tel joyau pouvait-il exister sans que ses sœurs et elle fussent au courant ?

Alexandre se tourna alors vers elle avec un grand geste.

— Par sa beauté sans défaut, son caractère idéal, son ascendance impeccable, ma sœur Madeline sera l'ornement de la demeure du gentilhomme qui aura la chance de remporter sa main ce soir.

Vivienne en resta bouche bée, Madeline se sentit pâlir, et elles se prirent mutuellement la main.

Puis Alexandre se tourna à nouveau vers l'auditoire. Sans doute ne se sentait-il pas la force de soutenir plus longtemps le regard de sa sœur.

— Je vous adjure, messieurs, de prendre en considération les grandes qualités du joyau de Kinfairlie et d'enchérir en conséquence.

— C'est sûrement encore un de ses tours, chuchota Vivienne.

Madeline sentait son sang se glacer. S'il s'agissait d'une farce, elle impliquait la complicité d'un grand nombre de personnes. Comment Alexandre pouvait-il monter une telle comédie sans ruiner sa réputation auprès de ses voisins ?

Pourtant, il n'était pas plausible qu'il la mette aux enchères !

À son grand désarroi, Reginald fut le premier à enchérir, avec un enthousiasme non dissimulé.

— Alexandre ! s'écria Madeline, horrifiée.

Mais son frère la gratifia d'un regard si glacial qu'elle en resta figée. Puis, il fit signe que les enchères pouvaient

continuer. Elle comprit qu'il irait jusqu'au bout.

Mais pourquoi la vendre ? Elle survola des yeux la foule, terrorisée à l'idée qu'un de ces hommes pût l'acheter.

Tous semblaient déterminés à y parvenir. Reginald surenchérissait systématiquement, avec une nonchalance qui en disait long sur ses moyens financiers.

Les enchères s'enflammèrent, au point que, bientôt, Gerald d'York sortit du rang et vint s'incliner devant elle, rouge de confusion de ne pouvoir continuer à enchérir. Madeline demeura interdite sur son banc, stupéfaite de l'audace de son frère.

Reginald reprit les enchères avec entrain. Y avait-il un seul homme dans l'assistance qui pût s'aligner sur son immense fortune ? Andrew, avec une grimace, enchérit encore une fois, mais Reginald le contra.

Le vaincu lança un regard noir à son adversaire, avant de secouer la tête.

— Est-ce tout ? s'exclama Reginald.

À l'évidence, il savourait sa victoire. Il fit un tour sur lui-même, dans un grand envol de sa cape brodée.

— Aucun d'entre vous, messieurs, n'est-il prêt à verser un penny de plus pour remporter cette beauté ?

Il y eut quelques trépignements, mais personne ne répondit.

— Reginald Neville... chuchota Vivienne, incrédule.

Elle pressa la main de sa sœur avec sympathie. Madeline n'en croyait toujours pas ses oreilles.

— C'est votre dernière chance d'enchérir, messieurs ! s'écria Alexandre. Sinon, le joyau de Kinfairlie reviendra à Reginald Neville.

Il fallait faire quelque chose ! Madeline se leva ; tous les hommes se tournèrent vers elle et, malgré son pouls rapide, elle trouva la force de s'exprimer avec calme et grâce.

— Il est temps, je crois, d'expliquer à ces messieurs qu'il s'agit d'une farce, Alexandre.

— Je le ferais s'il s'agissait effectivement d'une farce. Mais je puis t'assurer qu'il n'en est rien.

Madeline eut un moment de désespoir, puis la colère reprit le dessus. Comme elle se redressait, consciente d'afficher sa

révolte, elle vit l'inconnu se fendre d'un petit sourire. Un sourire complice et enjôleur, qui eut pour effet immédiat de faire s'emballer son cœur et s'empourprer ses joues.

— Comment oses-tu m'humilier de la sorte ? Tu ne peux pas jeter ainsi l'opprobre sur notre famille !

Alexandre la regarda au fond des yeux, et elle comprit sa détermination.

— J'ai une excellente raison d'agir comme je le fais. Je t'ai demandé de choisir toi-même un époux et tu as refusé. C'est ton propre caprice qui nous a conduits à cet expédient.

— Je t'avais demandé un peu de temps !

— Je n'ai pas les moyens de t'en accorder.

— Ce qui se passe ici dépasse l'entendement ! C'est un véritable outrage !

— Tu vas apprendre à agir selon ton devoir, comme je l'ai appris moi-même.

Puis il ajouta plus bas :

— Ce ne sera pas un sort si cruel, tu verras, Madeline.

Nullement rassurée, elle songea qu'elle allait devoir épouser le meilleur enchérisseur, telle une vache laitière vendue au marché du mercredi. Et tout le monde trouvait cela très divertissant.

Pire encore : le meilleur enchérisseur n'était autre que Reginald Neville. Elle ne savait plus lequel, de son frère ou de son ardent soupirant, elle préférerait tuer.

Dans l'espoir de rebuter Reginald, elle poussa un juron grossier, mais ne réussit qu'à faire rire l'assistance.

— Vous n'êtes qu'une bande de barbares ! s'écria-t-elle.

— J'aime les femmes qui ont du caractère, déclara Alan Douglas.

Il renchérit, mais fut aussitôt contré par Reginald.

— Aucun mariage digne de ce nom ne peut naître d'une telle mascarade ! reprit Madeline.

Mais personne ne lui prêta attention et elle assista, debout et tremblante de rage, à la suite des enchères. Près d'elle, Vivienne s'était mise à prier à voix basse, craignant sans doute d'être la prochaine à subir le même sort.

Pouvait-on imaginer situation plus désespérée ?

Désemparée, Madeline entendit Reginald enchérir encore une fois. Elle sentait sur elle le regard de l'inconnu et en avait la chair de poule.

Reginald contraît systématiquement toute enchère, avec une libéralité étourdissante. Comme les concurrents se faisaient plus rares, il se mit à cligner de l'œil sans vergogne à l'adresse de la jeune femme.

— Pour toi, Madeline, je suis prêt à verser jusqu'à mon ultime denier. Ne crains rien, ma bien-aimée, je serai fidèle jusqu'au bout.

— Tant que l'argent de son père le lui permettra, chuchota Vivienne.

Les enchérisseurs n'étaient plus qu'au nombre de cinq, et les offres de plus en plus lentes à venir. Madeline retenait son souffle.

— À sec ? demanda Reginald à un homme qui se retirait des enchères en rougissant, la tête basse.

Plus que quatre. Madeline avait la langue sèche comme un poisson dans le sel.

Roger Douglas, puisant dans sa bourse, contra Reginald.

Ce dernier renchérit, défiant clairement son adversaire. Roger baissa la tête à son tour, en signe de défaite.

Plus que trois. Reginald était de plus en plus exubérant, et ses gestes de plus en plus larges à mesure que la victoire se rapprochait.

— Allons, messieurs. Aucun de vous n'est-il prêt à payer une somme aussi dérisoire pour le joyau de Kinfairlie ?

Il ne restait maintenant que deux hommes : Reginald et le très pâle Alan Douglas. Malgré le dégoût que lui inspirait Reginald, Madeline en était à un tel stade du désespoir qu'elle commençait à souhaiter qu'il triomphât de son concurrent. Au moins, il ne lui faisait pas peur, contrairement à l'autre !

Reginald contraît allègrement chaque enchère d'Alan. Il est vrai que, comme l'avait dit Vivienne, c'était l'argent que lui avait légué son père. Mais il semblait se moquer de tout dépenser et de se délester du poids de cette fortune.

Fronçant le sourcil, Alan avança d'un pas et renchérit. Tout le monde retint son souffle.

Reginald, en riant, surenchérit à son tour, triomphant.

Un lourd silence s'ensuivit. Alan foudroya son adversaire du regard, puis son dos s'affaissa. Il rentra dans le rang, vaincu, avec une attitude qui en disait davantage qu'un long discours.

— J'ai gagné, j'ai gagné, j'ai gagné ! s'écria Reginald, tel un enfant vainqueur d'une partie de dames.

Visiblement aux anges, il entama une danse de la victoire.

Madeline l'observait avec dégoût. C'était donc ça, l'homme qu'elle allait épouser ?

Il devait pourtant exister un moyen d'échapper aux manigances d'Alexandre.

— C'est moi, moi, moi le vainqueur ! gloussait Reginald.

— Pas encore, fit une voix grave à l'accent envoûtant. Le gagnant ne peut se considérer comme tel que lorsque les enchères sont terminées.

Madeline faillit défaillir en voyant l'inconnu s'avancer en pleine lumière. Bien qu'il semblât à peine plus âgé qu'Alexandre, il paraissait aguerri par une expérience qui manquait à ce dernier. Nul doute qu'il saurait se tirer de n'importe quel duel, et que son épée avait déjà trempé dans le sang. Il se mouvait avec l'assurance d'un guerrier et les autres hommes s'effacèrent devant lui, comme contraints par une force mystérieuse.

— C'est folie de sa part que de porter un tel emblème, marmonna un homme.

— Qui est-ce ? demanda Madeline.

Elle sursauta en entendant Rosamonde lui répondre. Trop absorbée par les enchères, elle ne l'avait pas entendue approcher.

— Le roi d'Angleterre a mis sa tête à prix pour trahison. Tous les chasseurs de primes du pays connaissent le nom de Rhys FitzHenry.

— Je pense même, Rosamonde, que toute la chrétienté me connaît, rétorqua l'inconnu avec assurance.

Il glissa ensuite un regard à Madeline, comme pour la défier de montrer qu'il lui inspirait de la peur. Elle soutint son regard, bien que son cœur s'affolât comme un oiseau en cage.

Puis, tranquillement, avec une aisance qui en disait long sur

sa fortune, il doubla l'enchère de Reginald.

Cette lady Madeline était parfaite.

Tout d'abord, son âge correspondait à celui de l'enfant mis au monde par Madeline Arundel. Elle possédait en outre la même couleur de cheveux et portait le même prénom que sa mère. Quant à sa prétendue famille, elle était si pressée de se débarrasser d'elle, sans lui donner un sou de dot, qu'elle avait mis sa main aux enchères, procédé vulgaire qu'aucun homme n'aurait jamais infligé à sa véritable sœur.

En outre, Rhys reconnaissait qu'il aimait le regard de feu de Madeline. Elle était grande et mince, quoique non dépourvue de courbes. Ses cheveux noirs comme l'ébène flottaient, détachés, sur ses épaules et ses yeux lançaient des éclairs. Il avait certes connu beaucoup de femmes, mais jamais aucune ne lui avait paru aussi captivante que cette beauté en colère.

Un seul regard, et il avait compris qu'acheter la main de Madeline serait la meilleure solution à tous ses maux.

En effet, une fois seigneur de Caerwyn, il aurait besoin d'une épouse pour avoir un héritier. Or, en s'unissant à cette femme, et si elle se révélait être effectivement la fille de Madeline – et donc la seule à pouvoir faire valoir des droits sur Caerwyn –, il se prémunissait contre toute contestation de son droit à posséder la forteresse. Rhys n'avait pas la fatuité de se croire capable de séduire une telle beauté par d'autres moyens. De plus, épouser la fille de sa propre cousine ne le dérangeait aucunement : il n'était pas rare de se marier entre cousins au pays de Galles ; aussi l'idée d'un mariage consanguin ne l'arrêtait-elle pas.

Enfin, Madeline était condamnée à épouser l'un des hommes ici présents ce soir, et sans doute aucun n'avait-il à lui proposer un sort aussi enviable que celui qu'il était prêt à lui réserver. Il était certain de pouvoir lui offrir mieux que sa famille, ou que ce garçon répugnant nommé Reginald.

Bref, le mariage était la solution idéale, pour lui comme pour elle.

C'est pourquoi il avait enchéri.

Et pourquoi un tel silence régnait maintenant dans la salle.

Madeline allait devenir sienne. C'était aussi simple que cela.
Rhys s'avança pour payer son dû, content de lui.

Mais le jeune seigneur de Kinfairlie, responsable de cette mascarade, protesta vigoureusement.

— Je conteste votre enchère. Vous n'étiez pas invité à cette vente. Aussi refusé-je de vous accorder la main de ma sœur.

Avant que Rhys ne puisse répondre, Tynan intervint en lançant un regard terrible à son neveu.

— Ne t'avais-je pas averti que tout ne se déroulerait peut-être pas à ta convenance, Alexandre ?

L'intéressé rougit.

— Si, mais...

— Il n'est plus en ton pouvoir d'intervenir, assena Tynan.

Rhys savait que ce dernier ne l'aurait pas appuyé si Rosamonde ne s'était pas portée garante de lui. Quelques personnes, au moins, se souciaient de l'avenir de lady Madeline.

— Vous n'avez pas le droit de la prendre ! Je ne le permettrai pas ! s'écria Alexandre.

Rhys le toisa de la tête aux pieds avec un sourire glacial.

— Vous ne pourrez pas m'en empêcher, et n'avez pas les moyens de surenchérir.

Le jeune seigneur vira au cramoisi et recula en marmonnant à sa sœur des excuses qu'il aurait dû lui faire depuis longtemps, selon Rhys.

Ce dernier pivota alors vers Reginald Neville, qui boudait dans son coin.

— Auriez-vous épuisé votre bourse ?

— Il est impossible que vous possédiez une telle somme !
répliqua Reginald en jetant son gant sur le sol.

— Pourquoi ? Parce que vous ne la possédez pas vous-même ?

— Montrez-nous d'abord l'argent. J'insiste !

Puis il se tourna vers l'assemblée en levant les bras :

— Pouvons-nous croire qu'un homme d'une telle réputation honorera ses dettes ?

Un murmure parcourut la foule. Sans y prêter attention, Rhys s'approcha de la table et sortit un sac de peau de sous son gilet de cuir. Comme il passait à sa hauteur, la demoiselle retint

son souffle, et il en profita pour l'observer un bref instant. Elle avait de grands yeux d'un bleu profond et, malgré son trouble évident, affichait une belle assurance.

Il n'était pas du tout désagréable à Rhys qu'elle fût ainsi troublée. Il aimait aussi l'intelligence qui brillait dans son regard, et le fait qu'elle eût tenté d'échapper à son sort. Il avait l'habitude des femmes qui disent ce qu'elles pensent, et c'était une épouse de cette trempe qu'il lui fallait.

Il lui adressa un petit sourire, dans l'espoir de la rassurer, et vit qu'elle déglutissait. En baissant les yeux sur sa bouche pulpeuse et d'un rouge vif, il songea au goût qu'elle aurait sous ses lèvres. Il savait déjà comment sceller leur contrat.

Mais avant toute chose, il fallait conclure ce contrat.

— N'ayez crainte, monseigneur, dit-il froidement. Je ne demanderai pas crédit pour la main de cette dame.

Sa bourse contenait largement la somme suffisante mais, soucieux de ne pas dilapider sa fortune, il n'en sortit que le montant nécessaire et empila soigneusement les pièces d'or sur la table. Tynan les mordit une par une pour en éprouver la qualité, puis hocha la tête en signe d'approbation.

— Dans ce cas, prenez-la ! lança Reginald.

Sur ces mots, il quitta précipitamment la pièce, non sans avoir préalablement craché par terre. Sa galanterie laissait sérieusement à désirer.

Dans un silence de mort, Rhys tendit la main à Madeline. Il l'entendit une fois encore retenir son souffle. Puis elle déposa sa main tremblante dans la sienne, beaucoup plus grande.

Cependant, elle ne la retira pas et soutint son regard avec aplomb. Une fois de plus, Rhys admira la vaillance avec laquelle elle acceptait les termes du contrat. Lorsqu'il se pencha pour effleurer sa main de ses lèvres, elle eut un léger frisson.

Mais Alexandre intervint :

— Je me moque de ce qui est convenu et de briser un quelconque accord. Vous ne pouvez pas épouser ma sœur : vous êtes accusé de trahison !

— Seriez-vous en train de me dire que le seigneur de Kinfairlie n'est pas un homme de parole ? susurra Rhys, sans lâcher la main de Madeline.

Alexandre rougit à nouveau. Il baissa les yeux sur la pile de pièces, et Rhys comprit qu'il avait désespérément besoin de cet argent.

Il s'approcha du jeune homme, serrant fermement la main de Madeline. Il allait montrer à sa promise quel genre de frère elle avait.

— Toutefois, je vais vous donner une chance d'annuler tout ceci, bien que vous ne l'ayez aucunement méritée. J'accepte que vous refusiez mon argent, mais à la seule condition que cette dame ne soit vendue à aucun autre.

Le jeune homme, visiblement en proie à un dilemme, regarda sa sœur.

— Madeline, il faut que tu saches que je ne fais pas ceci sans raison...

Puis il tendit la main vers l'argent.

— Lâche ! s'écria Madeline.

Son mépris n'avait d'égal que celui que ressentait Rhys à l'égard du jeune homme. En se tournant vers elle, il lut la fureur sur son visage.

— Prends cet argent, Alexandre ! Prends-le, paie donc tes dettes, quelles qu'elles soient, et fais fi de la loyauté que papa te croyait devoir à tes frères et sœurs !

Alexandre secoua faiblement la tête tout en s'emparant des pièces.

— Madeline, tu ne comprends pas. Je dois penser aux autres...

— J'ai parfaitement compris tout ce que j'avais besoin de comprendre, répliqua Madeline, glaciale. Que Dieu ait pitié de mes sœurs, si tu entends leur réserver le même sort.

— Madeline !

Mais elle tourna le dos à son frère, royale, et regarda Rhys au fond des yeux. Voyant la profonde déception qu'elle essayait de dissimuler, il se sentit soudain plus proche d'elle. Lui aussi avait été trahi par ceux-là mêmes dont il se croyait respecté.

— Je pense qu'un repas nous attend pour célébrer nos épousailles, monseigneur, dit-elle d'une voix forte.

En vérité, c'était là une épouse à sa mesure. Rhys leva sa main jusqu'à ses lèvres et y déposa ses hommages. Elle

frissonna et il sourit, sûr que leur nuit de noces serait une nuit de délices.

— Bien dit, madame, murmura-t-il. Peut-être devrions-nous sceller notre accord de manière plus appropriée...

Elle rougit d'une façon qui le fascinait et ses lèvres s'entrouvrirent comme pour une invitation muette. Sous les cris de la foule, il lui pressa discrètement les doigts et elle se rapprocha. Il sentait son souffle chaud sur son visage, et les joues de Madeline s'empourprèrent. Cependant, et bien que sa respiration s'emballât, elle soutint son regard.

Rhys entrelaça ses doigts aux siens et posa son autre main sur sa joue. Il prenait son temps, pour ne pas l'affoler, conscient de son trouble. Elle était pucelle, à n'en pas douter, et il eût été maladroit de la rendre craintive. Il lui prit le menton. Elle avait une peau d'une douceur irréaliste et un courage sans faille. Comme il lui souriait, il surprit dans son regard une étincelle qui le rassura. Madeline n'était pas de ces pucelles fragiles qui ont peur de leur ombre.

Puis il posa ses lèvres sur les siennes. À sa grande satisfaction, elle ne broncha ni ne tenta de se dégager.

Chapitre 2

Rhys l'embrassait avec plus de douceur qu'elle ne l'aurait cru.

En vérité, ce baiser la faisait littéralement fondre. Une fièvre délicieuse s'était emparée de son corps, et le contact de ses lèvres sur les siennes éveillait certains appétits en elle. Il avait un goût de vent, de pluie et de cuir, un goût à la fois masculin et envoûtant.

Et pourtant, il faisait preuve de douceur. De patience aussi. Madeline savait qu'il voulait la pousser à le caresser et la savait novice. Pourtant, bien qu'elle devinât ses intentions, toute la crainte qu'il lui inspirait s'évanouissait comme par enchantement.

Franchement, un tel baiser avait de quoi troubler l'esprit de n'importe quelle femme. Jamais elle n'avait soupçonné que tant de plaisir pût jaillir d'une caresse, et encore moins qu'elle finirait par participer de son plein gré à cette étreinte.

Cela dit, les circonstances étaient tout sauf ordinaires. Offensée et furieuse, elle n'avait plus personne vers qui se tourner. Le plus paradoxal, c'était qu'elle avait fini par trouver la consolation auprès d'un parfait inconnu, qu'elle allait devoir épouser contre son gré.

Et le moins incroyable n'était pas qu'il eût réussi à la consoler par un baiser.

Elle avait cru que son cœur allait s'arrêter de battre lorsqu'elle avait deviné son intention. Puis son pouls s'était emballé quand il lui avait pris le menton. Un peu de sa résistance l'avait abandonnée à cause de la manière dont Rhys l'avait regardée à ce moment-là, et sans doute l'avait-il compris.

Puis il avait posé ses lèvres sur les siennes et elle était

tombée sous le charme. En quelques secondes, elle avait oublié sa colère contre son frère et son envie de découvrir la cause de ce soudain besoin d'argent.

La seule chose qui lui importait à présent, était la manière dont Rhys l'embrassait. Jamais elle n'aurait soupçonné qu'un homme d'apparence aussi austère pût être capable d'une telle séduction. Qui était-il vraiment ? Sa tenue et ses manières donnaient-elles une fausse idée de sa nature véritable ?

Lorsque Rhys se redressa, ses yeux brillaient d'un étrange et fascinant éclat. Il serra ses doigts entre les siens et semblait tendu, comme s'il attendait une réponse de sa part.

Comme s'il lui importait qu'elle fût satisfaite.

Essoufflée, Madeline s'aperçut qu'elle avait posé une main sur son torse et glissé ses doigts entre les lacets de cuir de son gilet. Que lui avait-il pris ?

Puis elle croisa son regard et comprit quel homme dangereux il était. Rhys venait d'ébranler les objections qu'elle avait contre cette union peu conventionnelle, et cela par un simple baiser. Le plus redoutable chez lui n'était donc pas sa réputation, mais son pouvoir de lui faire oublier qui elle était.

Cet homme était un traître, recherché par le roi. Il avait commis des horreurs et possédait une immense fortune, sans doute gagnée de façon inavouable. Aussi devait-elle se garder de céder à la passion qu'il éveillait si facilement en elle.

Il fallait gagner du temps, trouver un moyen de se soustraire à la fois au stratagème d'Alexandre et aux projets de Rhys. Mais elle n'arrivait pas à réfléchir, dans l'état de trouble où l'avait mise ce dernier.

C'est pourquoi elle sourit, baissant les yeux d'un air modeste, dissimulant son intention de se soustraire à ce mariage sous un ton calme et posé :

— J'aimerais que nos épousailles soient célébrées demain, déclara-t-elle. J'aimerais disposer d'une journée pour me préparer.

— C'est une demande justifiée, répondit Tynan alors qu'Alexandre risquait de protester. Madeline a enduré aujourd'hui plus de surprises que de raison.

La jeune femme respirait à peine, tant elle avait conscience

du regard avide dont la couvait Rhys. Il semblait deviner ses pensées, percer à jour les vraies raisons de ce délai, et elle faillit lui avouer qu'elle ne voulait pas l'épouser.

Elle aurait refusé immédiatement si elle avait su pourquoi Alexandre avait tellement besoin d'argent, si elle avait eu la certitude qu'il ne s'empresserait pas de vendre Vivienne à sa place. Après tout, les prétendants étaient réunis là en abondance.

— Je vous invite tous à célébrer cet accord à table ! lança Tynan.

Les hommes l'acclamèrent et se dirigèrent vers la grande-salle, où les attirait le fumet des viandes rôties. Madeline entendit les tonneaux qu'on faisait rouler et une femme, depuis les cuisines, cria qu'il y aurait de la bière pour tout le monde.

— Non, arrête ! s'écria soudain Elizabeth.

Elle désignait du doigt un point au-dessus des têtes de Madeline et de Rhys, bien que rien n'y fût visible.

— Elizabeth, cesse tes bêtises, déclara Madeline.

Pour l'heure, elle ne se sentait pas d'humeur à supporter les histoires de fées de sa sœur.

— Ce ne sont pas des bêtises ! s'indigna la jeune fille. La créature est en train de nouer vos rubans !

— De quels rubans s'agit-il ? s'enquit Rhys.

— Ceux qu'elle a tissés tout à l'heure, naturellement. Le vôtre, l'argenté, et celui de Madeline, le doré. Mais voilà qu'elle est en train d'y faire d'horribles nœuds en ricanant d'un air pas commode.

— Cela ne m'étonne pas, acquiesça Rhys avec le même sérieux que son interlocutrice :

Sans doute la croyait-il folle.

— Ça suffit !

Elizabeth lança en direction de la créature un coup de poing, que Rhys esquiva juste à temps.

— Arrête tes farces, petite créature ! J'ignore ce que signifient ces rubans, mais quelque chose me dit que tu prépares un mauvais tour.

— Elizabeth, c'est à toi d'arrêter tes plaisanteries ! répliqua Vivienne en attrapant sa sœur par le bras.

D'autres personnes commençaient à se retourner dans leur direction et plusieurs échangeaient des propos à mi-voix, commentant sans doute l'étrange conduite de la jeune fille.

Madeline allait approuver Vivienne, quand elle se ravisa. Rhys n'hésiterait-il pas à l'épouser s'il la croyait folle ? Aucun homme ne pouvait vouloir d'une femme susceptible de lui donner des enfants idiots.

Parfait ! Elle venait de trouver le moyen de rompre leurs fiançailles.

— Voyons, Elizabeth, tu pourrais blesser la créature, ce qui ne serait pas une bonne idée. On dit qu'elles cherchent à se venger lorsqu'on leur fait du mal.

Elizabeth resta bouche bée, stupéfaite que quelqu'un embrassât sa cause.

— Tu la vois ?

— Madeline, tu te sens bien ? s'inquiéta Vivienne.

— Bien sûr que je me sens bien. Et bien sûr que je la vois !

Madeline sourit de toutes ses dents, tandis que Rhys la dévisageait d'un air soupçonneux.

— C'est à se demander si vous avez des yeux ! poursuivit-elle. La créature est juste devant vous.

Comme elle désignait un point sur sa droite, au-dessus de ses interlocuteurs, tous se retournèrent pour voir, puis la dévisagèrent.

— Pas du tout, elle est là, répliqua dédaigneusement Elizabeth en montrant la direction opposée.

Tout le monde se retourna encore une fois, avant de dévisager les deux sœurs avec un scepticisme non déguisé.

— En effet. Elle se déplace avec une rapidité surprenante de la part d'une aussi petite créature ! répondit Madeline en riant à gorge déployée.

Puis, tapotant l'épaule de sa sœur avec un air complice :

— Ce doit être grâce à ses ailes d'or !

— Elle n'a pas d'aile, grogna Elizabeth. Je suis persuadée que tu ne la vois pas du tout.

Franchement, elle aurait pu faire un effort pour aider sa sœur !

— Tu ne l'as peut-être pas regardée d'assez près pour les

voir, insista Madeline. Mais moi, je vois bien qu'elle a de petites ailes d'or. Et aussi des clochettes au bout des pieds. En vérité, c'est une fée ravissante. Elle deviendra peut-être ton amie si tu cesses de vouloir la frapper.

Elizabeth lui lança un regard noir.

— C'est la créature la plus repoussante que j'aie jamais vue ; en outre, elle est cruelle. Tu le comprendrais si tu voyais avec quel air vicieux elle noue vos deux rubans.

Sur ces mots, Elizabeth quitta la pièce, la tête haute.

Madeline la regarda partir puis, avec un grand sourire :

— Bien sûr, j'avais oublié les rubans ! s'écria-t-elle.

— Peut-être parce que tu ne peux pas les voir ? suggéra Vivienne.

— Ne dit-on pas que les fées n'apparaissent pas à tous les mortels sous le même aspect ? Qui peut dire pourquoi celle-ci a choisi d'apparaître sous un jour repoussant à Elizabeth ?

— Qui, en effet ? se moqua Rhys.

Puis, la prenant par le coude :

— Nous dirigerons-nous vers la grand-salle, madame ?

— Regardez ! Elle vient de se poser sur votre nez ! s'écria Madeline. Vous ne la voyez pas ?

— Non, je ne la vois pas. Mais peut-être la faim me rend-elle aveugle.

— Oh, la voilà qui s'envole en battant de ses petites ailes !

Madeline se mit à rire comme une démente et tous, sauf Rhys, s'écartèrent d'elle.

— Oh, elle s'est emmêlée dans les rubans ! Comme c'est drôle !

Rhys l'entraîna avec lui sans se laisser troubler par son comportement.

Madeline se dégagea et le regarda en face.

— Cela ne vous gêne pas que je voie des créatures que vous ne voyez pas ?

Il secoua la tête.

— Les fées se montrent à qui elles désirent. On dit même que c'est un don précieux que d'avoir la faculté de les voir. Peut-être allez-vous me porter bonheur, madame.

Madeline serra les dents, outrée qu'il ait su tourner son petit

stratagème à son avantage.

— Je ne savais pas que les folles portaient bonheur à leurs époux. Ce serait plutôt le contraire.

— Peut-être. Mais vous n'êtes pas plus folle que moi.

— Mais, ma sœur...

— Elle possède un don rare, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Et peut-être le possédez-vous aussi. Cela ne me gêne pas que des personnes de ma famille voient des fées, au contraire. Venez, le repas nous attend.

Madeline contempla son promis, bouche bée. Était-il possible que ce redoutable guerrier crût aux fées ?

Soudain, il lui jeta un regard si malicieux qu'on eût dit un autre homme. Une fois de plus, elle sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

Combien d'autres choses ignorait-elle encore de Rhys FitzHenry ?

Madeline se retrouva séparée de Rhys, car ses sœurs s'étaient resserrées autour d'elle pour gagner la grand-salle. Vivienne lui prit la main droite. Sa bonne humeur habituelle avait complètement disparu. Annelise se jeta sur l'autre main et resta plongée dans un silence inquiétant.

— Nous veillerons à ce que ta robe soit absolument parfaite, déclara Vivienne.

Mais son enjouement sonnait faux, et Madeline comprit qu'elle donnait le change à l'intention de leurs plus jeunes sœurs.

— Crois-tu qu'il faille broder un rang de perles supplémentaire au bas de ta robe bleue ?

— Pour un mariage, il faut quelque chose d'opulent, intervint Isabella. Sans compter que tu es la première d'entre nous à te marier. Pourrons-nous venir te rendre visite dans ta nouvelle demeure ?

— Bien sûr.

Mais quelle serait sa nouvelle demeure ? Rhys possédait-il seulement un donjon, une mesure, ou passait-il son temps sur les routes ? Où allait-elle habiter, à présent ? Si Alexandre s'était conduit de manière plus responsable, tout le monde aurait

connu la réponse.

— Tu vas avoir des bébés ? s'enquit timidement Annelise.

— J'imagine que oui.

— Nous pourrions demander à oncle Tynan de nous ouvrir sa cassette et de te céder quelques pierres précieuses, afin que tu sois une mariée magnifique, dit Isabella.

Rosamonde, avec un petit rire, posa une main sur l'épaule de Madeline.

— Ce serait un beau triomphe.

— Tante Rosamonde, reprit Isabella, tu ne voudrais pas faire don de quelques saphirs et quelques rubis à Madeline ? Elle serait belle comme le soleil !

— En effet, Rosamonde, approuva Tynan. Ce ne sont pas les trésors qui manquent dans tes entrepôts. Tu pourrais en céder quelques-uns.

— Madeline sera radieuse avec ou sans quelques pierres précieuses de plus. Je préfère lui offrir quelque chose de plus utile.

— Quoi, par exemple ? questionnèrent toutes les filles, formant cercle autour de leur tante.

— Ce sera un secret entre Madeline et moi.

Tant de mystère ne fut pas pour apaiser la curiosité des sœurs de Madeline qui, pour sa part, sans savoir à quoi pensait sa tante, la soupçonnait d'avoir de sages conseils à lui offrir.

Elle savait certaines choses concernant les rapports entre hommes et femmes : elle s'était déjà trouvée dans les champs au printemps, quand les animaux s'accouplent. Cependant, elle aspirait à des informations complémentaires. Nul doute que Rosamonde connaissait ces choses-là.

— En tout cas, nous resterons debout toute la nuit ! déclara Isabella, se réjouissant de la fête en perspective.

Elle courut vers son oncle tandis que la silencieuse Annelise demeurait collée à Madeline, qui percevait nettement l'inquiétude de ses sœurs, leurs craintes concernant leur propre avenir.

Il fallait faire quelque chose pour qu'Alexandre ne renouvelle pas ses folies.

Ce dernier, il est vrai, semblait peu fier de ce qu'il venait

d'accomplir.

— Je regrette, Madeline. Sache que ce n'est pas l'issue que j'avais prévue...

S'il croyait réparer son erreur par cette belle excuse, lui qui venait de compromettre sans vergogne le bonheur de sa sœur, il se trompait.

— Tu as pourtant accepté son argent de bon cœur, rétorqua-t-elle sèchement.

Alexandre rougit.

— Tu refusais de te marier de ton plein gré, et je devais prendre une décision. Tu seras une femme heureuse, dans un an, quand ton ventre sera rond.

— Tu crois vraiment que les choses sont aussi simples ?

— Je n'avais pas vraiment le choix, s'entêta Alexandre. Tu ne comprends pas tous les problèmes qui se posent à moi.

Madeline soutint son regard.

— Non, en effet. Tu devrais peut-être m'en parler.

— C'est impossible, dit-il en jetant un regard en direction de ses autres sœurs. Pas ici, pas maintenant.

Sa réticence à s'expliquer donnait à penser qu'il n'avait pas de véritable excuse, ou que cette raison n'était guère glorieuse.

— Tout cela n'était qu'un jeu pour toi. Mais je veux que tu me jures, cher frère, que tu ne feras pas subir à mes sœurs la même humiliation.

— Je l'ai fait pour une bonne raison, Madeline, tu dois me croire !

— La raison importe moins que le résultat. Tu t'es toujours entêté dans tes idées, si folles soient-elles. Tout le monde n'est pas en admiration devant toi et tes actes, comme l'étaient papa et maman. Jure que tu prendras mieux soin de l'existence de nos sœurs que tu ne l'as fait de la mienne.

Alexandre pinça les lèvres, comme Madeline avait l'habitude de le voir faire.

— Tu n'as aucun droit de me donner des ordres : je suis le seigneur de Kinfairlie.

— Jure-le-moi ! s'écria-t-elle.

Devant un tel emportement, si inhabituel chez elle, ses sœurs se retournèrent.

— Je ne permettrai pas que tu renouvelles ces folies ! Tu as maintenant suffisamment d'argent pour payer tes dettes. Jure-le-moi, Alexandre.

Comme il rechignait à s'exécuter, Annelise serra plus fort la main de sa sœur.

— Je vous suggère d'accéder à la demande de cette dame, intervint Rhys à quelques pas de là. Les paroles de votre sœur ont plus de bon sens que vous n'en avez fait preuve jusqu'à présent.

— Je me croyais en famille, le tança Alexandre. Vous auriez dû faire connaître votre présence !

— Et vous, vous devriez regarder autour de vous avant de parler.

Écartant Annelise, Rhys prit la main de Madeline.

— Un homme a intérêt à garder ce qu'il pense pour lui, s'il veut rester vivant et maître de son fief. Il doit aussi savoir garder ses trésors mieux que vous n'avez su garder le joyau de Kinfairlie. Et pour ce qui est d'être parents, vous et moi le serons bientôt.

Alexandre rougit à ce discours, dont la justesse était imparable. Madeline s'étonna de ce que son promis se rangeât de son côté. Quant à ses sœurs, elles regardèrent toutes Rhys avec admiration.

Il la serra contre lui.

— Faites à ma dame le serment qu'elle vous a demandé, et faites-le sur-le-champ.

Sa dame. À nouveau, Madeline ressentit un trouble étrange. Le contact de Rhys éveillait une chaleur en elle, et son appui inattendu la surprenait tellement qu'elle ne trouvait plus les mots.

Alexandre les dévisagea tous deux d'un air maussade.

— Je le jure, Madeline. Je ne vendrai pas nos sœurs aux enchères.

Voilà, elle avait obtenu ce qu'elle voulait. En outre, elle soupçonnait chez Rhys l'intention de veiller personnellement à ce qu'Alexandre tienne sa promesse. En conséquence, elle était soulagée, tout en se sentant redevable envers Rhys.

— Êtes-vous satisfaite ? s'enquit ce dernier.

— Je le suis.

— Dans ce cas, voilà une histoire que se termine mieux qu'elle n'a commencé.

Puis il lui offrit le bras.

— Venez, ma dame. Notre banquet de fiançailles nous attend.

Madeline s'exécuta, comme si elle avait l'intention de devenir l'épouse docile de ce renégat. Rhys ne devait en aucun cas deviner sa méfiance. Elle lui emboîta donc le pas et parvint même à lui sourire. Quoique heureuse de son intercession en sa faveur, elle s'interrogeait sur les raisons qui l'animaient.

Ses sœurs, elles, le remercièrent chaleureusement d'être intervenu. Il était évident que leur estime pour lui grandissait à vue d'œil. Sans doute cherchait-il délibérément à s'attirer leurs faveurs.

N'importe quel homme pouvait se montrer sous un jour charmant, le temps d'une soirée.

N'importe quel homme de mauvaise réputation pouvait se dire que le jeu en valait la chandelle, si une soirée à faire le charmant lui gagnait une épouse pour l'éternité.

Mais c'est Madeline qui aurait à en subir les conséquences.

Rhys semblait si déterminé à effacer tout préjugé qu'elle pourrait nourrir contre lui – et à penser d'elle le plus grand bien – qu'il finissait par lui être suspect. Le fait qu'il s'agît d'un traître à la Couronne ne faisait que la conforter dans sa décision de ne pas se donner à ce parfait inconnu.

Demain, à l'aube, elle aurait quitté Ravensmuir sans laisser de traces.

Ce serait d'autant plus simple qu'elle n'avait encore aucune idée de sa destination.

La défiance de sa promesse était presque tangible. En vérité, Rhys ne pouvait lui en vouloir de rechigner à se marier dans des circonstances aussi étranges.

Qui plus est, à un inconnu accusé de crimes.

Pourtant, ils allaient bel et bien se marier, et pas plus tard que demain. Il ne souffrirait aucun délai supplémentaire avant de prendre possession de Caerwyn.

L'unique solution était de rassurer la dame dans le cours laps de temps qui séparait ce banquet du moment où ils échangeraient leurs vœux. Il avait déjà commencé à gagner la confiance de ses sœurs, et avait l'intention de continuer. En vérité, leur joyeuse présence le rendait nostalgique. Elles lui rappelaient ses sœurs disparues et la façon dont ces dernières taquinaient leur unique petit frère. Rhys se sentait tout attendri au milieu de ces jeunes filles, dont les chamailleries réveillaient le souvenir de son propre passé.

On s'installa à la grande table sous les directives de l'intendant de Tynan. Ce dernier prit la place centrale, et Rosamonde s'assit à sa gauche. Un jeune garçon s'assit à la droite de Tynan. Il avait les mêmes cheveux noirs que Madeline et Alexandre. Un de leurs frères, sans doute, bien qu'il eût les yeux d'un vert vif. Alexandre et deux de ses sœurs s'installèrent à côté.

Rhys fut placé à gauche de Rosamonde, flanqué de Madeline et de Vivienne. Elizabeth, celle qui avait vu la créature fantastique, se retrouva tout au bout de la table. La voyant jeter des regards à la dérobée sous la table et dans des directions bizarres, Rhys se demanda ce qu'elle voyait.

La première des autres tables était occupée par divers évêques, ducs et lords dans leurs plus beaux atours, flanqués de leurs épouses et compagnes respectives. Ils avaient été placés approximativement selon leur rang, mais la bière avait déjà suffisamment coulé pour qu'aucun ne se formalisât d'un quelconque affront.

Rhys veilla à ce que les verres de ces dames fussent remplis, puis il adressa un clin d'œil à Elizabeth. Elle rosit et se mit à jouer avec son verre, tout en lui jetant un regard boudeur.

— Ne vous moquez pas de moi.

— Je ne vois pas pourquoi je le ferais. Vous devez avoir de redoutables pouvoirs, pour être à même de voir les fées.

— Vous croyez ?

— Vous possédez un don très rare.

Le visage de la jeune fille s'illumina, et Rhys sentit que Madeline se raidissait à son côté. L'espoir lui vint alors que sa résistance pourrait être amoindrie par le biais de ses sœurs.

— Elle est en train de vous tirer l'oreille en faisant des grimaces horribles, lui confia Elizabeth.

— Dans ce cas, je suis heureux de ne pouvoir la voir, ni sentir ce qu'elle fait.

— Comment se fait-il que vous croyiez aux fées ?

— Parce qu'elles existent, naturellement.

— Mais comment le savez-vous, si vous ne les voyez pas ?

— Ma mère et sa famille descendent, dit-on, d'une fée des ondes qui a épousé un mortel, mon aïeul.

La jeune fille écarquilla les yeux, et Vivienne se retourna pour l'écouter.

— Connaissez-vous le conte de Gwragedd Annwn ?

Les deux jeunes filles secouèrent la tête, tandis que Madeline affectait de s'intéresser aux venaisons qu'on venait d'apporter. Mais sans aucun doute tendait-elle l'oreille, et Rhys se félicita d'avoir eu l'idée de raconter cette histoire.

En fait, ce conte décrivait exactement ce qu'il éprouvait pour elle, et il espérait qu'elle saurait y discerner la part de vérité. Madeline le troublait ; il sentait le drapé de sa jupe près de sa jambe, le léger parfum de sa peau, la chaleur de sa cuisse le long de la sienne. La main qu'elle avait posée sur la table était si fine qu'il résistait à l'envie de la prendre, de peur de l'effrayer.

Il s'éclaircit la voix et commença.

— Le pays de Galles, où je suis né, compte de nombreux lacs, dont la plupart ont des airs mystérieux. On dit que des fées vivent sous leur surface, dans des palais splendides que les mortels n'aperçoivent furtivement qu'en de rares occasions. Les filles de ces fées sont d'une beauté incroyable, elles sont immortelles et d'une grande sagesse. On raconte que l'une de ces créatures aimait à venir s'asseoir sur un rocher du rivage pour peigner ses cheveux au soleil.

— Je parie qu'un mortel l'a surprise, intervint Vivienne, l'œil brillant.

— En effet, c'est ce qui s'est produit. Comme vous vous en doutez, il s'éprit d'elle. Certains prétendent que la jeune fée chantait et que sa voix merveilleuse enchantait le jeune homme. D'autres soutiennent que sa seule beauté suffit à le fasciner. Il paraît qu'elle avait les cheveux noirs comme l'aile d'un corbeau

et des yeux étincelants comme des saphirs. On dit aussi qu'il suffisait de la voir une fois pour en être éperdument amoureux.

À cette description, qui lui ressemblait, Madeline se retourna vers lui, et il poursuivit en soutenant son regard :

— Elle était donc belle entre les belles, et son caractère n'était pas le moindre de ses attraits. Le jeune homme s'éprit aussitôt d'elle et, dans l'espoir de gagner ses bonnes grâces, lui offrit de partager son pain.

Rhys baissa les yeux vers la table, sûr que Madeline suivrait son regard, et contempla le tranchoir qu'ils devaient partager. Madeline rougit brusquement et se mit à regarder à l'autre bout de la salle.

— Et que se passa-t-il alors ? demanda Vivienne.

— La jeune fée lui dit que son pain était trop dur. Riant de le voir si dépité, elle disparut dans l'eau, presque sans la troubler.

— Oh, fit Elizabeth, déçue.

Mais Vivienne se douta qu'il n'avait pas terminé.

— Je suis certaine que le jeune homme ne s'est pas laissé décourager aussi facilement.

— En effet, car tel est le pouvoir de l'amour. Il savait qu'il devait gagner la faveur de celle qu'il aimait, et peu lui importaient les difficultés. Aucun homme digne de ce nom ne s'avoue vaincu lorsqu'il s'agit de satisfaire les désirs de sa bien-aimée.

Comme un page déposait de la viande sur leur tranchoir, Rhys poussa les morceaux de choix vers Madeline. Elle baissa les yeux vers la nourriture puis, sans rien manger, se redressa et continua de regarder ailleurs.

Il persévéra.

— Le jeune homme rentra chez lui et demanda conseil à sa mère, qui lui donna un pain à peine cuit. Le lendemain, il revint au bord du lac et eut l'excellente surprise de constater que la jeune fille s'y trouvait. Il lui offrit de partager son pain, mais elle lui rit au nez et déclara qu'il était trop mou. Puis elle disparut à nouveau dans le lac.

— Et le troisième jour ? réclama Elizabeth.

— Oh, le troisième jour, il apporta un pain mi-cuit que la jeune fille trouva parfaitement à son goût. En vérité, je crois

qu'elle était sensible au fait que son soupirant se fût donné autant de mal pour lui plaire !

Vivienne éclata de rire, tandis que Madeline s'écartait légèrement de lui. Était-elle troublée par ses modestes charmes, ou le trouvait-elle au contraire repoussant ? Incapable de répondre à cette question, Rhys poursuivit :

— Mais à peine avait-elle fini de goûter le pain que la fée disparut une nouvelle fois dans le lac. Déçu, il pensa qu'elle cherchait à l'éconduire.

Les jeunes filles étaient toutes captivées. Même Madeline finit par se tourner vers lui.

— Abandonna-t-il ? demanda-t-elle.

Rhys sourit.

— Ne vous ai-je pas dit que l'amour était entré dans son cœur ? Il commençait tout juste à s'inquiéter, quand trois silhouettes éblouissantes s'élevèrent des profondeurs du lac. Elles s'avancèrent vers lui à la surface, couvertes de bijoux et de vêtements étincelant au soleil. Deux d'entre elles étaient des jeunes filles, aussi belles l'une que l'autre et parfaitement semblables. Elles se tenaient de part et d'autre d'un homme vêtu d'un habit splendide, qui annonça au jeune homme qu'il n'était autre que le roi des fées. Il offrit à notre mortel la main d'une de ses filles, à la condition qu'il reconnût celle des deux qui avait goûté son pain. La tâche n'était pas facile. Le jeune homme observa tour à tour les deux filles, craignant d'échouer, car elles étaient parfaitement identiques. Il allait abandonner tout espoir lorsque celle placée à sa droite avança légèrement son pied. Car elle s'était éprise de lui et ne voulait pas le perdre.

Rhys prit la main de Madeline et la caressa. Elle frémit et le bleu de ses yeux se troubla, mais elle ne chercha pas à retirer sa main.

— Le jeune homme, fou de joie, reconnut aussitôt la pantoufle de sa bien-aimée. Il la désigna et sortit gagnant de cette épreuve.

— Alors, ils se marièrent, l'interrompt Vivienne.

— Ils se marièrent, bien que le roi des fées y mît une condition. Si le jeune homme frappait sa femme à trois reprises, il la perdrait à jamais, car elle serait alors tenue de regagner le

royaume de son père au fond du lac.

— Et il accepta ? s'inquiéta Madeline.

— Bien sûr, répondit Rhys en soutenant son regard. Aucun homme digne de ce nom ne frappe sa bien-aimée, pour quelque raison que ce soit.

Madeline parut se détendre quelque peu.

— Le jeune homme accepta, car il ne voyait pas pour quelle raison il s'emporterait ainsi contre sa belle épouse. Ils se marièrent, eurent des fils et un destin heureux, des récoltes abondantes et beaucoup de bétail. Tous les villageois disaient du jeune homme qu'il avait été béni des dieux le jour où il avait épousé cette femme.

Rhys prit une gorgée de bière, non sans remarquer que Madeline n'avait rien mangé et avait à peine bu. Sa main semblait trembler dans la sienne, comme un oiseau captif, et lorsqu'elle voulut la retirer, il la laissa faire. Avait-elle compris qu'il cherchait à la rassurer par le biais de ce conte ?

— L'histoire ne peut pas se terminer ainsi, protesta Vivienne.

— Pas du tout, car l'épouse de notre homme avait une particularité. Peut-être parce qu'elle était immortelle, ou parce qu'elle voyait ce que les humains ne voient pas, ils se disputaient parfois. Un jour, elle rit lors d'un enterrement, et de si bon cœur que son mari finit par lui donner une tape sur l'épaule en exigeant qu'elle se tînt tranquille. Sa femme se tut un moment, puis déclara : « C'est la première fois que tu me frappes. » Horrifié par sa propre conduite, l'homme résolut d'être plus prudent à l'avenir.

— Mais il ne le fut pas, devina Vivienne.

— Un jour, sa femme pleura lors d'un mariage, comme si l'union à laquelle ils assistaient était une véritable catastrophe. Tous les invités de la noce la regardaient d'un air méfiant et l'homme finit par s'emporter. Il la frappa sur l'épaule en lui ordonnant de se tenir tranquille. Elle se tut, puis déclara : « C'est la deuxième fois que tu me frappes. » Elle ne lui adressa plus la parole pendant plusieurs jours, car elle l'aimait autant qu'il l'aimait et craignait qu'il ne la condamnât à être séparée de lui à jamais. Tout se passa bien durant de nombreuses années, leurs fils grandirent et leur troupeau se multiplia.

— Et alors ? demanda Vivienne.

— Et alors ? interrogea Elizabeth.

— Alors, un enfant se noya dans le lac d'où était sortie la fille du roi des fées. Cet enfant était connu du couple et aimé dans le village. Mais lorsqu'on apprit ce qui lui était arrivé et que les villageois se rassemblèrent au bord du lac, la fée se mit à chanter. Elle n'entonna pas un chant funèbre mais un chant joyeux, comme s'il y avait matière à se réjouir de ce triste événement. Comme les villageois se détournaient d'elle, choqués, son mari, perdant patience une fois encore, la frappa sur l'épaule en lui disant que son chant n'était pas approprié et lui demandant de se taire. Sa femme se tut un moment et lui dit : « C'est la troisième fois que tu me frappes. » Elle embrassa ses fils et caressa la joue de son mari, puis entra dans l'eau. Elle disparut dans le lac, perdue pour toujours, sourde à ses supplications et à ses pleurs. C'est ainsi qu'ils furent séparés, exactement comme le roi des fées l'avait prédit.

Elizabeth et Vivienne parurent déçues par ce dénouement. Rhys leva un doigt, car il n'avait pas terminé.

— Mais on dit que la fée n'oublia jamais ses fils ni son bien-aimé. On prétend qu'elle revint s'asseoir sur le rocher par les nuits les plus claires, que son mari venait la rejoindre et ils parlaient ensemble, assis non loin l'un de l'autre. D'autres disent qu'elle venait rendre visite à ses fils en songe et qu'elle leur transmet tout son savoir concernant les plantes qui guérissent. Tous devinrent des médecins renommés, et leurs descendants habitent toujours près du même lac.

Vivienne poussa un soupir de satisfaction.

— Quelle chance tu as, Madeline, d'épouser un homme qui sait aussi bien conter.

— Et qui descend des fées ! s'exclama Elizabeth.

Rhys pouvait aussi compter sur l'appui des deux autres sœurs de Madeline. Annelise était rassurée depuis qu'il avait insisté pour qu'Alexandre s'engageât à renoncer à toute autre enchère, et Isabella semblait satisfaite de le voir épouser sa sœur.

Seule Madeline n'était pas encore persuadée de ses mérites. Rhys avait charmé les sœurs de la mariée, mais pas la mariée

elle-même.

— Je trouve ce conte fort triste, déclara-t-elle.

— La chance ne souriait donc pas encore tout à fait à Rhys. Mais, comme le héros du conte, il n'avait pas l'intention de se laisser décourager aussi facilement.

Chapitre 3

Madeline dut se retenir de hurler, tant son impatience était grande de quitter la salle. Les invités mirent une éternité à se lasser du vin et de la bière.

Rhys ne lui adressa plus directement la parole, mais sa cuisse était continuellement contre la sienne et, même s'il regardait au loin, sans se soucier d'elle en apparence, elle le savait attentif à ses moindres gestes.

Voilà qui était déconcertant.

Pire : depuis qu'il leur avait narré ce conte, Elizabeth et Vivienne semblaient le trouver charmant. Isabella, toujours avide de fêtes, attendait le mariage avec enthousiasme. Même Annelise, qui ne prenait pas facilement les nouveaux venus en affection, le regardait d'un œil favorable depuis qu'il avait fait jurer à Alexandre de ne pas vendre ses sœurs aux enchères.

Madeline était apparemment la seule à ne pas se laisser aveugler. Elle avait l'intention de s'enfuir si loin que tous n'entendraient plus jamais parler d'elle.

— Tu te sens bien, Madeline ? demanda Vivienne. Tu es bien silencieuse.

Parfaitement consciente que Rhys écoutait, Madeline aurait préféré que sa sœur garde pour elle ce genre de remarque.

— Je suis d'un naturel réservé, fit-elle sur un ton sucré propre à lui faire passer le message.

Mais, loin de comprendre, Vivienne se mit à rire.

— Toi ? Sûrement pas !

Serrant les dents, Madeline envoya un coup de pied à sa sœur sous la table. Vivienne le lui rendit, suffisamment fort pour lui laisser un bleu.

— Je te trouve bien extraordinaire, Vivienne. Chacun sait

que je suis la plus calme de la famille.

Vivienne, qui ne comprenait toujours pas, rit si fort qu'elle pouvait à peine répondre.

— Toi ? Tu parles plus que nous toutes réunies ! Tu ne te rappelles pas ce que disait notre nounou ?

— J'ai rayé de ma mémoire les divagations de cette folle.

— Comment est-ce possible ? Elle disait que tu avais du caractère à revendre !

Elizabeth s'en mêla à son tour.

— Tu te rappelles la fois où elle a essayé de te bâillonner pour que tu te taises toute une matinée ?

Madeline se sentit rougir, car Rhys la regardait en coin.

— Je ne m'en souviens pas.

— Comment as-tu pu oublier une chose pareille ? s'étonna Vivienne. Vraiment, tu n'es pas toi-même, ce soir.

Madeline, dépitée, vit sa sœur taper familièrement sur le bras de Rhys, comme s'ils étaient camarades de longue date.

— Elle doit être sous le choc.

— Ce qui s'est passé ce soir sort en effet de l'ordinaire, approuva-t-il.

— Mais je vous assure que ma sœur est beaucoup plus vive, d'ordinaire. Elle a le sens pratique, et n'a pas sa langue dans sa poche. Vous pouvez compter sur elle pour dire ce qu'elle pense, mais aussi pour vous aider.

— Vivienne !

Madeline aurait juré que Rhys souriait en buvant sa bière.

— Rien ne vaut les taquineries d'une sœur, lui glissa-t-il en chuchotant.

Madeline fut surprise de l'entendre s'exprimer avec une affection sincère qui traduisait ses propres sentiments.

— Vous devez avoir vous-même des sœurs.

Une ombre passa sur son visage.

— J'en avais quatre, autrefois, dit-il avant de détourner le regard.

— Comment se fait-il que vous ne les ayez plus ?

Rhys fixa longuement le lointain, comme s'il ne l'avait pas entendue.

— Elles sont mortes.

Madeline en resta sous le choc. Rhys n'ajouta pas un mot, mais son visage sombre la bouleversa.

— Je suis désolée.

— Moi aussi.

Il effleura sa main, et Madeline sentit ses entrailles se réchauffer. Était-ce à cause de sa caresse ou de son aveu ? Elle baissa les yeux pour cacher son trouble.

Mais cet aveu était-il véridique, ou était-ce un moyen de l'attendrir et vaincre sa résistance ?

Vivienne les épiait à nouveau, comme si elle craignait d'avoir manqué quelque chose.

— Peut-être suis-je en effet légèrement plus silencieuse que d'ordinaire, dit Madeline. Tout simplement parce que c'est la première fois que je suis à la veille de me marier.

— Ne t'inquiète pas pour demain, répliqua sa sœur. Tu seras la plus belle mariée qu'on ait jamais vue à Ravensmuir. J'en suis sûre, même si l'oncle Tynan ne voit pas la nécessité de te donner plus de perles pour l'ourlet de ta jupe. Ta robe bleue te va à ravir.

Madeline se retint de dire qu'elle se souciait fort peu de ce qu'elle porterait pour son mariage. Ne fallait-il pas faire croire à Rhys qu'elle allait se plier à cette folie ?

— Me voilà rassurée, déclara-t-elle simplement.

Puis elle but une gorgée de bière, de peur d'en dire davantage.

— Toi, la plus silencieuse ! marmonna Vivienne. Il faudra que je raconte ça à Alexandre.

— Peut-être est-ce la perspective d'épouser un inconnu qui la rend muette, suggéra Rhys. Madeline se sentit rougir une fois de plus. Elle venait d'être percée à jour par celui-là même auquel elle voulait cacher ses intentions.

— Qui plus est, ajouta-t-il, un inconnu précédé d'une triste réputation.

Cette fois, Madeline vira au cramoisi.

— Est-il vrai que le roi offre une récompense en échange de votre tête ? s'enquit Vivienne.

Rhys se contenta de hocher la tête.

— Mais bien entendu, c'est à tort qu'on vous accuse, reprit

Vivienne. Le roi vous graciera, vous demandera pardon et ce sera beau comme dans un conte. D'ailleurs, n'êtes-vous pas un ami de Rosamonde ?

Rosamonde ayant beaucoup de connaissances parmi les brigands et les fripouilles, ce n'était hélas pas une référence, songea Madeline.

Mais Vivienne continua de bavarder.

Peut-être Madeline sera-t-elle obligée de se rendre à la cour d'Angleterre pour implorer la clémence du roi.

— Comme ce serait beau ! s'extasia Elizabeth.

Rhys semblait lutter contre l'envie de sourire.

— Ce serait folie ! rétorqua Madeline, incapable de se taire plus longtemps.

— Pourquoi donc ?

— Parce que le roi ne l'a pas accusé à tort de trahison.

— Peut-être, en effet, acquiesça Rhys, comme si la chose le laissait indifférent.

— Ne pas ressentir quelque inquiétude à l'idée d'épouser un tel homme, voilà ce qui ne serait pas raisonnable ! s'emporta Madeline.

Puis, se ressaisissant :

— Ne pourrait-on pas parler d'autre chose ? De la pluie, peut-être ?

— Oui, il pleut, comme toujours au printemps, fit Vivienne.

Elle s'adressa à Rhys :

— Êtes-vous vraiment coupable de trahison ?

— Vivienne !

— Comment, Madeline ? Tu n'as pas envie de le savoir ? Je te rappelle que tu vas l'épouser.

Madeline se retint d'insulter son promis. Comme il l'observait, elle feignit de s'abîmer dans la contemplation de la nappe. Rhys avait un regard si intense qu'elle craignit qu'il n'eût deviné son intention de fuir.

— Peut-être ma dame pense-t-elle que je ne dirai pas la vérité, fit-il prudemment. Le mensonge, après tout, est un crime moins grave que la trahison.

Vivienne parut impressionnée par ce raisonnement, tandis que Madeline cachait sa surprise tant bien que mal. Comment

cet homme qui ne la connaissait pas pouvait-il deviner aussi facilement ses pensées, alors que sa propre famille semblait incapable de la comprendre ?

— Un traître dans la famille... murmura Vivienne, admirative. Mais pourquoi vous a-t-on condamné ? Avez-vous tenté de détrôner le roi ? Va-t-on venir vous arrêter en pleine nuit pour vous mener au gibet ?

— Ne craignez rien pour votre sœur. Elle sera en sécurité avec moi. Quant aux accusations qui pèsent contre moi, j'ai appris qu'une réputation dangereuse préservait des loups.

— Comme c'est rassurant, lâcha Madeline en reprenant son verre.

Vivienne s'étant retournée pour répondre à une question d'Alexandre, toute l'attention de Rhys retomba sur elle.

— Éprouvez-vous de la crainte ?

Irritée qu'il fût le seul à lui montrer de la compassion, elle se laissa aller à la colère malgré son intention de rester sur sa réserve.

— Un homme qui achète une épouse aux enchères se moque bien de ses craintes !

En se retournant pour le foudroyer du regard, elle eut la surprise de le voir sourire. Le visage métamorphosé par cette expression, il semblait plus jeune et plus beau.

— Ma dame daigne enfin dire ce qu'elle pense, constata-t-il.

Son sourire adoucissait la noirceur de ses prunelles. Il leva son verre comme pour lui rendre hommage, et but sans cesser un instant de soutenir son regard.

Madeline demeura interdite, car on lui avait toujours reproché, jusqu'ici, de dire ce qu'elle pensait.

— Que signifie ceci ?

— Que je m'attendais à essuyer plus tôt le feu de votre colère.

Se rappelant qu'elle devait endormir sa méfiance, elle se fendit d'un sourire.

— Voilà que vous déguisez à nouveau vos pensées, lui glissa Rhys.

— Peut-être la perspective de me marier m'inspire-t-elle plus de joie que de crainte, en fin de compte.

— Mariée à un traître ? Votre famille est composée de drôles

de gens.

Son sourire atténuait toujours la dureté de ses propos. Mais Madeline, sûre qu'il cherchait à la provoquer, était plus déterminée que jamais à cacher ce qu'elle pensait.

— Oh, fit-elle sur un ton sucré, la réputation d'un homme n'a souvent rien à voir avec ce qu'il est vraiment. Sans doute vos actions ont-elles été mal comprises ou déformées par vos ennemis.

Rhys s'accouda sur la table et se pencha vers elle. Il était si dangereusement près qu'elle sentait son odeur et discernait nettement le pétilllement de ses prunelles.

— Vous m'accordez bien du crédit, madame, alors que j'ai peu mérité une telle indulgence.

Madeline lui effleura la main.

— Vous avez fait l'acquisition d'une épouse, monseigneur, et je ne puis faire autrement que de m'en réjouir.

— Vraiment ? dit-il en saisissant sa main.

Son ton doux lui fit craindre qu'il ne soupçonnât son mensonge.

— Je suis certaine que nous serons heureux.

— Moi aussi, murmura-t-il. Cependant, je ne me doutais pas que nous tomberions d'accord aussi vite. Célébrons cet événement comme il se doit.

Une lueur suspecte dans le regard de Rhys l' alarma. Mais avant qu'elle ne puisse répondre, il l'avait prise par la nuque et couvrait ses lèvres des siennes. L'assemblée manifesta bruyamment son contentement, et tous se mirent à frapper les tables de leurs verres.

Rhys cherchait apparemment à la provoquer, à l'obliger à réagir. La tentation était forte de le repousser et de le souffleter devant tout le monde pour son audace.

C'était là tout ce qu'il méritait, et sans doute le savait-il.

Mais, se rappelant la nécessité d'endormir ses soupçons, Madeline soupira et posa les mains sur ses épaules. Ce n'était pas si difficile que cela.

Rhys n'eut pas besoin de davantage d'encouragements pour approfondir son baiser en l'attirant contre lui. Pourtant, il ne laissait pas de faire preuve d'une grande douceur dans son

assaut amoureux.

Puis vint le moment où toute retraite fut impossible. Ce baiser était différent du premier. Il n'était pas moins entêtant, ni troublant. Mais il était aussi possessif et exigeant. Ce baiser l'appelait non pas à se rendre, mais à se joindre à lui dans la recherche du plaisir. Madeline sentit son poulx s'emballer et entrouvrit les lèvres. Puis elle s'étrangla de surprise quand il y glissa la langue.

Et elle se rendit compte qu'elle voulait aller plus loin.

Si James l'avait déjà embrassée, jamais il ne s'était montré aussi possessif ni aussi ardent. Jamais il n'avait glissé sa langue, jamais il ne l'avait prise par la taille ni attirée ainsi contre lui au point d'écraser sa poitrine contre la sienne.

Jamais un baiser de lui n'avait paru aussi délicieux. Jamais son cœur ne s'était emballé ainsi entre les bras de James.

Elle n'avait aucune difficulté à feindre le plaisir avec Rhys, car chaque parcelle de son corps répondait à ses caresses.

Elle se dégagea à contrecœur. D'ailleurs, elle n'avait pu le faire que parce que Rhys l'avait relâchée. Elle rougit violemment lorsque rassemblée applaudit et plongea dans son verre pour cacher sa déconfiture.

Seule la certitude que ce baiser serait le dernier l'avait poussée à faire contre mauvaise fortune bon cœur. Il n'y avait pas d'autre raison. Alexandre se réjouissait de la voir traitée comme une catin avant ses noces ? Elle allait lui faire payer ses manigances !

Malgré ces beaux raisonnements, Madeline se sentait nerveuse. Tout son corps criait au mensonge. Et le regard de Rhys posé sur elle la brûlait.

Une grande satisfaction transparaissait dans ses yeux. Madeline se redressa tandis que les convives réclamaient un autre baiser. Elle n'avait aucune envie de recommencer.

Même si son cœur s'emballait à cette idée.

Rhys eut un sourire narquois, comme s'il devinait l'effet qu'il produisait sur elle. Il lui caressa la joue pour glisser une de ses boucles derrière son oreille.

— Voilà qui ressemble davantage à l'épouse que je m'attends à connaître.

— L'épouse, ou la catin ?

— Vous n'êtes pas si docile que vous aimeriez me le faire croire. Vous êtes trop passionnée pour accepter sans broncher l'humiliation que vous avez subie aujourd'hui. Ne me mentez pas, madame, et notre union sera couronnée de succès. La loyauté est tout ce que je vous demande.

— Rien d'autre ?

— Et des fils, naturellement.

Madeline ne put détacher son regard du sien. Ses yeux brillaient, il semblait sûr de lui. N'essayait-il pas de lui faire avouer son intention de fuir ?

Mais comment l'aurait-il devinée ? Il ne pouvait pas lire dans ses pensées.

— À quoi bon se révolter, messire, quand il est impossible de changer son destin ? Je me contente d'accepter le mien, comme il est du devoir de toute femme.

— Vous savez aussi bien que moi que l'on peut toujours infléchir son destin !

— Mais pas forcément pour le meilleur ! Vous ignorez d'où est parti mon différend avec mon frère. Si j'ai refusé de me marier, c'est parce que j'avais déjà donné mon cœur.

Il se figea, sans quitter son regard.

— Mon fiancé est mort, ajouta Madeline.

À sa grande surprise, Rhys parut éprouver une fois encore de la compassion pour elle.

— Vous m'en voyez désolé, madame.

— Je vous remercie, mais je suis bien plus désolée encore. James a beau n'être plus, mon cœur demeure à lui pour toujours. J'aurais préféré ne jamais me marier, car je ne pourrai offrir mon cœur à mon mari. Hélas, mon frère n'était pas de cet avis.

— Sans doute se préoccupe-t-il de votre avenir.

— Sans doute un homme qui a recours aux enchères pour se débarrasser de sa sœur est-il incapable de la laisser décider seule de son sort !

Elle s'était exprimée avec plus de passion que prévu. Aussi s'efforça-t-elle de sourire, l'air résigné.

— Vous épouser, ou attendre les prochaines manigances

d'Alexandre : voilà mes seuls choix. Et vous épouser ne semble pas le plus mauvais des deux.

— Je suis sûr que l'avenir vous paraîtra moins sombre après une bonne nuit. Vous avez enduré une grande épreuve aujourd'hui.

La dernière chose qu'elle désirât de cet homme était sa sympathie. Cependant, force lui était de constater que chaque mot, chaque geste de Rhys atténuait peu à peu sa résistance ! Elle devait quitter Ravensmuir avant que leur mariage ne fût prononcé, avant d'oublier qui il était.

Car un homme pouvait se transformer en prince charmant le temps d'une soirée. Mais Madeline attendait de l'homme qu'elle épouserait une considération plus durable.

— Vous avez raison, acquiesça-t-elle. Une nuit de sommeil me fera du bien.

Il leva son verre et trinqua avec elle.

— À demain et à nos épousailles, madame. Qu'elles soient pour tous deux le début d'une nouvelle existence.

Madeline but à ce toast en se sentant étrangement coupable.

Elle avait un plan.

Rhys en aurait parié son précieux destrier. Il était tout bonnement impensable qu'une femme humiliée, vendue comme elle l'avait été, accepte son sort aussi promptement. En vérité, elle luttait pour dissimuler sa colère chaque fois qu'elle prenait la parole, mais ses yeux révélaient le feu qui couvait en elle.

Il ne se faisait pas d'illusions sur ses charmes et, sa réputation étant ce qu'elle était, savait qu'aucune femme ne pouvait aussi vite vouloir se donner à lui pour toujours.

Surtout pas une femme aussi brillante que Madeline.

Il la trouvait d'ailleurs d'autant plus fascinante qu'elle avait tenté tour à tour de le désarmer, de le leurrer, de le dégoûter d'elle. Madeline était une femme intelligente, peu habituée à affronter des adversaires à sa mesure.

Voilà qui augurait bien de leur union.

Il passa la soirée à l'observer, buvant peu, et finit par feindre l'épuisement. Même s'il était encore vif comme un chat sauvage guettant sa proie, personne n'avait besoin de le savoir.

Le silence retomba peu à peu sur les convives, les bâillements se firent plus longs et les flammes s'éteignirent dans les cheminées. Comme les dames allaient se retirer dans une chambre de la tour, Rhys prit la main de Madeline au moment où elle quittait la table.

Elle l'étudia un moment, le regard inquiet, puis, à son grand étonnement, se rapprocha.

— Êtes-vous réellement convaincu de trahison ? lui glissa-t-elle.

Il hocha la tête.

— Oui, je le suis.

Il eut l'impression d'entendre le battement de son cœur, qui lui rappela encore une fois celui d'un oiseau pris au piège, au moment où elle le quittait brusquement. Elle ne pouvait pas savoir combien ses yeux trahissaient sa peur.

Mais quel homme pouvait changer son passé ? Rhys estimait qu'il valait mieux toujours dire la vérité. Lorsque Madeline lui jeta un dernier regard avant de s'engager dans l'escalier, il comprit qu'elle s'attendait à ne jamais le revoir.

Cette nuit, elle allait s'enfuir. Il se lancerait à ses trousses et ils se marieraient malgré tout. On ne se débarrassait pas facilement de Rhys FitzHenry.

Il remarqua que Reginald la suivait du regard. Quand elle fut hors de vue, ce dernier eut une moue dégoûtée et lança un regard assassin à son adversaire. Rhys le soutint sans broncher.

Reginald se détourna, appela ses écuyers comme une poule rassemble ses petits et exigea que l'on prêt les dispositions nécessaires à son repos. Rhys, lui, réclama une pailleasse, s'enroula dans sa cape et s'installa dans un coin d'où il pouvait guetter l'escalier. On souffla les bougies, et les premiers ronflements retentirent dans la grand-salle.

Les yeux mi-clos, Rhys feignait le sommeil. Il savait déjà que le dernier baiser de Madeline, sa capitulation soudaine sous son assaut allaient lui échauffer le sang toute la nuit.

Cependant, l'attente ne fut pas longue...

Madeline aurait respecté Rhys même s'il avait préféré lui répondre par un mensonge. Les traîtres, c'était connu, étaient

condamnés à un triste destin ; leurs épouses, leurs enfants et leurs biens pouvant à peine espérer mieux.

Tout son corps vibrait encore de leur baiser, et elle ne tarderait pas à perdre son bon sens sous ses caresses. Aussi, bien que la perspective de s'enfuir seule dans la nuit l'effrayât, elle avait pris sa décision.

Elle sursauta quand Rosamonde la tira par la manche, presque sûre que sa perspicace tante avait deviné ses intentions.

— Viens avec moi un petit moment, chuchota Rosamonde d'un air mystérieux.

Madeline acquiesça. Devant elle, ses sœurs continuèrent leur chemin jusqu'à la chambre qui leur était réservée.

Rosamonde avait revêtu une splendide robe couleur saphir, à l'ourlet chargé de broderies d'or, et dont la coupe flattait sa silhouette. Son corsage était d'une incroyable richesse et incrusté de pierres précieuses. Ses cheveux retombaient en cascade d'or rouge jusqu'à ses hanches. Cependant, malgré la féminité et la splendeur de son costume, sa démarche avait un côté décidé peu approprié à une dame.

Elle la conduisit jusqu'aux appartements du seigneur avec une familiarité inattendue. Madeline ouvrit de grands yeux. Bien sûr, elle avait entendu des rumeurs concernant l'intimité qui régnait entre sa tante et son oncle Tynan, mais elle avait toujours cru qu'il s'agissait de mensonges.

— Ici, déclara Rosamonde, nous serons certaines d'être seules. Ce que je dois te confier exige l'intimité.

La chambre de Tynan était richement décorée et, déjà, un feu avait été allumé dans la cheminée. Il dansait joyeusement, projetant dans la pièce une chaude lumière. Les deux femmes se dirigèrent de concert vers les tabourets près du foyer.

— Je ne m'habituerai jamais à ce pays glacial, marmonna Rosamonde en frissonnant.

Puis, sortant un sac en velours de dessous ses jupes :

— Ceci est pour toi, dit-elle en déposant l'objet entre les mains de Madeline.

C'était un petit sac carré de quelques centimètres, facile à cacher dans la main. Madeline s'émerveilla de la richesse de son velours violet, richement brodé d'or, si étincelant que ce sac

était un trésor en lui-même. Il était fermé par une cordelette d'or torsadée, suffisamment longue pour qu'on puisse suspendre le sac à son cou, comme un pendentif. Enfin, il était si léger qu'on l'eût dit vide.

— Est-ce du velours de soie, ma tante ?

— Sans aucun doute ! Mais le vrai cadeau est à l'intérieur.

Madeline étudia longuement le visage de sa tante avant d'ouvrir le sac.

— Attention ! conseilla Rosamonde en se penchant vers l'objet.

Madeline renversa prudemment le sac, et un petit globe gros comme un ongle roula dans sa main. On eût dit une perle d'eau, qui brillait à la lumière des flammes.

— On l'appelle la Larme de la Vierge, souffla Rosamonde. Elle serait tombée des yeux de Marie devant le Christ en croix.

Madeline contempla la pierre, émerveillée, tandis que sa tante poursuivait :

— Même si Marie savait que son fils mourait pour sauver les hommes, il était son unique enfant et elle le pleura comme l'aurait fait n'importe quelle mère. On dit qu'en baissant les yeux vers son humble servante, Dieu eut pitié de la douleur qu'elle endurait pour le bien de son prochain, et transforma vingt-quatre de ses larmes en pierres précieuses.

— Il existe donc d'autres merveilles de cette sorte ?

— Je l'ignore. Celle-ci est la seule que j'aie jamais vue, et je n'ai entendu cette légende que de la bouche de ton grand-père, Merlyn.

— Je croyais qu'il détestait les reliques ?

— Il détestait que sa famille en fasse le commerce, mais il respectait celles qu'il croyait authentiques. Il tenait beaucoup à celle-ci, et l'offrit à ta mère la veille de ses noces. Il lui confia, m'a-t-elle rapporté, qu'il aurait aimé l'offrir à sa propre fille s'il en avait eu une. À défaut, il espérait que Catherine l'accepterait. Merlyn et Ysabella la considéraient comme leur fille, car elle avait épousé leur fils, Roland.

Madeline referma la main sur la pierre. Le moindre détail la reliant à sa mère lui était précieux. Elle dut lutter contre les larmes, tant ses parents et grands-parents lui semblaient

soudain présents. Merlyn et Ysabella avaient reconstruit Ravensmuir et avaient occupé cette même chambre des années durant. Madeline savait aussi que ses propres parents y avaient passé leur nuit de noces. Merlyn, son grand-père, plaisantait souvent avec son père, disant qu'Alexandre, son petit-fils, avait été conçu dans son propre lit.

— Et aujourd'hui, tu me l'offres à la veille de mes noces, dit-elle d'une voix enrouée.

— Tel était le désir de ta mère. Tu ne t'en souviens probablement pas, car on n'en parle plus guère, mais j'étais l'une de tes marraines.

— Vraiment ?

— Oui, contre toute attente ! s'esclaffa Rosamonde. Tu en as eu plusieurs et je n'étais pas la première de la liste, mais je suis la dernière de tes marraines survivante. En vérité, je suis même la dernière femme chargée de veiller sur toi qui soit encore en vie.

Madeline regarda au loin, songeant à sa mère.

Puis elle sentit la main de Rosamonde se poser sur la sienne, chaude et réconfortante, et la voix de sa tante lui parut soudain altérée.

— J'ai toujours eu de l'affection pour toi, Madeline. Peut-être ta mère l'a-t-elle deviné et est-ce la raison pour laquelle elle m'a chargée de cette précieuse mission... Toujours est-il qu'elle m'a confié cette pierre en me demandant de te la remettre la veille de tes noces, comme Merlyn la lui avait remise, et de te parler de ses pouvoirs. C'est le seul service qu'elle me demanderait jamais, m'a-t-elle dit.

— Quels sont ces pouvoirs ?

— J'ignore si ce qu'on dit est vrai. Ta mère m'a seulement raconté la légende que je devais te confier en même temps que la pierre. On prétend qu'à cause de son origine, cette larme ressent le poids des peines et que sa couleur change pour avertir sa propriétaire de circonstances néfastes. Peut-être est-ce Marie elle-même qui parle à travers elle. Je ne saurais le dire.

Madeline eut soudain l'impression que sa tante, devinant son intention de fuir Ravensmuir et son mariage, cherchait à l'en dissuader.

Mais Rosamonde poursuivit, contemplant son poing fermé sur la pierre :

— On dit qu'elle vire au noir lorsque des malheurs attendent sa propriétaire, et resplendit lorsqu'un avenir tranquille s'annonce.

— Croyez-vous tout cela ?

Rosamonde sourit.

— Nombreuses sont les choses dont le sens nous échappe, nombreux les mystères que nous ne résoudrons jamais. Peut-être sommes-nous devant l'un d'entre eux. Ou peut-être cette pierre n'est-elle qu'un joli morceau de quartz entouré d'une légende. Quoi qu'il en soit, tu tiens dans ta main le témoignage de la bienveillance de ta mère, un objet transmis de génération en génération dans la famille, et c'est déjà beaucoup.

— Devrai-je l'offrir à ma fille aînée la veille de ses noces ?

— Je pense que Merlyn approuverait ce geste.

Madeline regarda au loin, refoulant les larmes qui lui montaient aux yeux et jouant avec la cordelette dorée.

— Maman portait-elle cette pierre ?

— Elle la portait sur son sein le jour de ses noces. Je n'étais pas présente, mais on dit que la Larme resplendissait comme le soleil ce jour-là.

— Alors, peut-être a-t-elle réellement un pouvoir...

Madeline mourait d'envie d'entrouvrir la main pour découvrir la couleur de la pierre. Mais elle attendait d'être seule.

— Peut-être, fit Rosamonde. Tes parents avaient beaucoup d'amour l'un pour l'autre, un amour qui a grandi avec le temps. Rappelle-toi combien ils étaient heureux, Madeline, c'est le meilleur souvenir que tu puisses garder d'eux.

Les deux femmes restèrent un moment silencieuses. Madeline songea à ce que venait de lui demander sa tante. La mort de ses parents était si récente qu'elle n'avait pas encore réussi à se rappeler le rire joyeux de sa mère, le regard malicieux de son père lorsqu'il la taquinait.

Rosamonde s'éclaircit la voix, les yeux brillants.

— C'est ta mère qui a confectionné cet étui pour la pierre. Cachée ou non, elle l'a portée nuit et jour jusqu'à ta naissance. Puis elle me l'a confiée. Mais jamais je n'aurais cru qu'elle ne

serait plus lorsque je te la remettrais...

— Tante Rosamonde, tu es la seule ici à avoir avoué connaître Rhys FitzHenry...

Rosamonde hocha la tête.

— Alexandre dit qu'il n'était pas invité, ajouta la jeune femme.

— Pas par lui. Il est arrivé ici pour d'autres motifs et m'a fait demander. Il voulait connaître les raisons de ce rassemblement et, lorsque je le lui ai dit, a avoué être curieux d'assister aux enchères. J'ai fait en sorte qu'il puisse entrer, sans savoir qu'il cherchait une épouse. Rhys a toujours été très solitaire.

— Mais vous ne l'avez pas empêché de participer aux enchères.

— Je crois, Madeline, que tu serais morte d'ennui si tu avais épousé un homme choisi par ton frère !

— Est-ce que je ne risque pas de mourir d'un autre mal en épousant ce traître ?

Rosamonde rit sous cape.

— La réputation d'un homme n'a rien à voir avec ce qu'il est vraiment, Madeline.

Elle se leva et lissa sa jupe qui n'en avait nul besoin.

— Je dois maintenant aller m'occuper de tes sœurs. Avec tous ces hommes gavés de boisson en bas, je dois faire en sorte qu'elles soient encore pucelles demain matin.

— Je vais rester ici un moment, dit Madeline.

Elle embrassa son poing fermé sur la pierre, qui semblait battre comme un cœur sous ses doigts.

— N'accorde pas trop de crédit à ces vieilles légendes, Madeline. Un mariage est ce qu'un homme et une femme en font. Et Rhys a déboursé une telle somme que tu peux être assuré d'avoir un époux attentif.

Ce n'était pas ce que Rosamonde aurait pu dire de plus rassurant, mais elle s'éloigna dans un tourbillon de soie avant que Madeline ait pu lui demander de plus amples détails sur Rhys.

Cela importait peu, puisqu'elle serait partie avant l'aube, échappant à ses noces. Mais avant, elle voulait voir la pierre, espérant qu'elle la conforterait dans ses intentions. Retenant

son souffle, elle déplaça les doigts et tourna la pierre vers la lumière du feu.

La gemme avait pris la sombre couleur de l'obsidienne. Complètement noire, elle n'abritait plus qu'un minuscule point de clarté en son centre.

Madeline demeura un instant interdite. Puis, la main tremblante, elle glissa la pierre dans son étui de velours, qu'elle referma et mit à son cou.

Il fallait fuir. Elle avait pris la bonne décision, car même la pierre prévoyait les pires malheurs si elle restait à Ravensmuir pour épouser Rhys FitzHenry.

Chapitre 4

Le silence régnait sur Ravensmuir, à l'exception des ronflements des hommes et de leurs chiens. Le vent était retombé, mais il pleuvait à grosses gouttes. Madeline percevait nettement le battement de la pluie sur les murailles de pierre et le clapotis des vagues contre la falaise.

Ses sœurs dormaient à poings fermés sur leurs paillasses autour d'elle. Les plus jeunes, surexcitées à la veille du mariage, avaient mis une éternité à s'endormir. Elizabeth, en particulier, s'était entêtée à parler à haute voix, comme si elle s'entretenait réellement avec la créature invisible. Madeline avait bien cru qu'elle ne s'endormirait jamais.

Mais à présent, dans la nuit calme, l'unique obstacle à son départ était sa tante Rosamonde, qui s'était proclamée leur sentinelle.

Madeline, se retournant vers sa tante, entrouvrit les paupières. Rosamonde, qui s'était installée sur un banc près de la porte, bâilla puis croisa les bras. Ses yeux brillaient dans l'obscurité.

Ni l'une ni l'autre ne pouvaient voir Darg, le spriggan, qui dansait autour de Rosamonde avec un ravissement vengeur. Ni l'une ni l'autre ne pouvaient voir Darg nouer et emmêler le ruban d'or qui partait de Rosamonde – ruban qu'elles ne voyaient pas non plus, d'ailleurs, pas plus qu'elles ne pouvaient entendre la diabolique petite chanson de la créature.

Mais peut-être cela valait-il mieux, car la voix de Darg n'était guère mélodieuse...

Madeline venait de prendre la décision de mentir à sa tante, en prétendant devoir sortir pour soulager un besoin pressant, quand on frappa discrètement à la porte. Sa tante se retourna,

puis la lourde porte s'entrouvrit.

— Tu n'as tout de même pas l'intention de veiller toute la nuit sur ce banc ? chuchota une voix derrière la porte.

C'était une voix d'homme. Rosamonde sourit, d'un sourire que Madeline lui avait déjà vu.

L'homme ne pouvait être que l'oncle Tynan.

Invisible aux yeux des mortels, Darg se jeta sur le ruban d'argent qui émanait de Tynan et se mit à l'effiloche tout en l'emmêlant.

— Et que veux-tu que je fasse d'autre ? répondit Rosamonde avec malice. Je n'ai rien de mieux à faire pour m'occuper.

— C'est bien triste, se moqua Tynan. Je serais un bien piètre hôte si je ne savais pas mieux distraire mes invités.

Rosamonde eut un petit rire, puis elle passa le bras par la porte entrouverte.

— Et qu'avez-vous de mieux à me proposer, seigneur de Ravensmuir ?

— Un lit moelleux et assez grand pour que je le partage avec quelqu'une.

— Serai-je cette quelqu'une ?

Rosamonde étouffa un cri de surprise car, apparemment, Tynan la tirait par le bras. Puis elle disparut dans le couloir dans un grand froissement de tissu. Madeline perçut le bruit de leur étreinte, songea au baiser de Rhys, qui l'avait embrassée avec la même fougue.

— Mais les filles... protesta Rosamonde, essoufflée.

— Elles n'ont pas besoin de toi pour dormir.

— Mais...

— Contrairement à moi.

— Sauf que vous n'avez aucunement l'intention de dormir, monseigneur.

— Toi non plus.

— C'est fou ce qu'un homme peut inventer pour obtenir ce qu'il désire.

— Tu n'as jamais eu à t'en plaindre jusqu'ici.

Rosamonde soupira, puis des bruits amoureux parvinrent aux oreilles de Madeline qui, les yeux au ciel, comprenait soudain beaucoup mieux les relations qui unissaient son oncle

et sa tante.

La porte se referma avec un bruit sec, leurs pas s'éloignèrent dans le couloir, la voix de Rosamonde s'évanouit et une autre porte se referma au loin.

Les verrous claquèrent en résonnant.

C'était sa chance.

Quittant sa paillasse, Madeline enfila ses chaussures, les mains tremblantes. Elle s'était couchée presque tout habillée, prétendant avoir froid. Après avoir enfilé sa robe la plus chaude par-dessus sa chemise, elle fouilla les bourses de ses sœurs en quête de quelques pièces, et s'empara de la cape neuve doublée de fourrure de Vivienne. Puis elle glissa son couteau de table dans sa ceinture et gagna la porte.

Son cœur battait si fort qu'elle craignait qu'il n'éveillât toute la maisonnée. Redressant les épaules, elle envoya un dernier baiser à ses sœurs et se faufila dans le couloir obscur.

Elle aurait pu emmener une servante, ou l'une de ses sœurs. Mais à quoi bon exposer inutilement une seconde personne au danger ? Seule, elle pourrait se faire passer pour une fille du village, tandis que, accompagnée d'une servante, elle risquait d'éveiller les soupçons. La peur le disputait à l'excitation en elle. Jamais auparavant elle n'avait voyagé seule. Mais elle avait suffisamment de jugeote pour éviter les dangers. N'était-elle pas celle de la famille qui avait le plus de sens pratique ?

D'abord, elle devait traverser le hall encombré de dormeurs.

Puis voler un cheval.

Ensuite, elle devait franchir les grilles du château sans alerter les sentinelles.

En vérité, l'entreprise s'annonçait difficile, mais Madeline, priant en son for intérieur, continua d'avancer en silence dans le corridor. Elle aurait largement le temps de songer à sa destination une fois qu'elle aurait franchi les grilles de Ravensmuir.

Même Darg ne s'aperçut pas de son départ.

Ce fut les mains moites qu'elle atteignit les écuries. Elle s'était glissée à travers le hall, enjambant les invités endormis, zigzaguant entre les corps. Heureusement, Tynan ayant été

prodigue de son vin, tous les hommes dormaient profondément.

Pourtant, elle avait sursauté à chaque bruit, chaque fois que l'un d'entre eux se retournait dans son sommeil ou qu'un chien battait de la queue dans son rêve. Elle n'avait pas vu, ni cherché à reconnaître Rhys : ces hommes enveloppés dans leur cape se ressemblaient tous, et elle n'avait pas une seconde à perdre.

Personne n'avait sonné l'alerte, personne ne s'était réveillé sur son passage.

Rhys FitzHenry, sa dangereuse réputation et ses non moins dangereux baisers étaient définitivement derrière elle.

Tout en poussant un soupir de soulagement, elle entra dans les écuries. Elle savait déjà quelle bête elle allait prendre : le cheval qu'elle avait monté pour venir de Kinfairlie. Parce qu'elle la connaissait, cette jument risquait moins que les autres de s'effrayer.

Malheureusement, les chevaux n'étaient plus à leur place initiale. Sans doute les avait-on poussés pour ménager une place aux derniers arrivants. Madeline perdit de précieux instants à retrouver Tarascon, qu'elle finit par découvrir partageant un box avec deux autres chevaux de Kinfairlie.

— Tarascon ! chuchota-t-elle.

L'animal secoua la queue à cette voix familière et entreprit de se retourner, réveillant du même coup ses compagnons.

— Surtout pas un bruit, Tarascon. Restez tranquilles, vous autres : je vous ai apporté des friandises.

Ouvrant le verrou tant bien que mal, Madeline se glissa dans la stalle. Il fallait absolument calmer les bêtes avant que le palefrenier ne se réveillât. Riant sous cape, elle leur tendit les pommes qu'elle avait ramassées par terre en traversant la grand-salle. Puis elle entreprit de retrouver la selle de Tarascon. Sa concentration était telle qu'elle ne remarqua pas la présence d'une autre personne.

Jusqu'au moment où l'homme s'éclaircit la voix.

Elle sursauta et réprima un cri.

Un homme blond et souriant était accoudé sur la porte du box.

— Est-ce l'usage de nourrir nuitamment les chevaux à Ravensmuir ? Et en cachette du palefrenier ?

— Kerr !

De soulagement, Madeline faillit défaillir. Kerr était un homme d'armes au service de Kinfairlie depuis toujours.

— Vous m'avez fait une peur bleue !

Kerr répondit avec l'affection renfrognée d'un grand frère :

— Vous devriez être accompagnée d'une personne qui veille sur vous, lady Madeline. Il n'est pas convenable que vous circuliez dans le château alors qu'il est plein de guerriers. D'autant que ces guerriers ont eu largement leur compte de boisson. Vous devriez être dans votre chambre, avec vos sœurs, enfermée à double tour.

Madeline prit le parti de lui faire confiance.

— Je dois fuir, Kerr. Cette nuit même.

— Pour échapper à votre mariage ? Inutile de m'en dire davantage, lady Madeline. Je vous ai toujours considérée comme une fille intelligente, et cette décision me conforte dans mon opinion. Rhys FitzHenry est un homme dangereux dont la tête est mise à prix pour trahison. Nulle femme ne saurait être blâmée de ne pas vouloir l'épouser.

— Vous savez, Kerr...

— Mais il est franchement insensé de vouloir partir seule. Vous ignorez sur quoi ou sur qui vous tomberez chemin faisant, et quels dangers vous allez devoir affronter. Aucune dame ne peut voyager seule, de nos jours.

— Mais, Kerr, je ne pouvais pas demander à une servante ou à une de mes sœurs de m'accompagner. Quant à Rosamonde, elle aurait sûrement refusé : il semble qu'elle ait une certaine affection pour Rhys, ce que je ne m'explique aucunement.

— Ils sont de la même race, fit Kerr d'un air sombre. Voilà si longtemps que votre tante vit en marge de la loi – si vous me permettez ma franchise – qu'elle ne voit plus que les bons côtés chez ses compères coquins, et non leurs défauts.

Madeline entreprit de seller sa jument, se félicitant de l'avoir déjà fait seule auparavant.

— Merci pour vos conseils, Kerr, mais je dois partir avant qu'on ne remarque mon absence.

— Vous ne partirez pas seule, insista l'imposant Écossais.

Madeline pivota vers lui, surprise par son ton autoritaire.

— Si vous tenez absolument à partir, madame, je vous escorterai. C'est le moins que je puisse faire en mémoire de votre père.

Madeline sourit, soulagée par cette proposition.

— Mon oncle et mon frère seront furieux contre vous, Kerr.

— Ils ne sont pas les seuls maîtres dans toute la chrétienté à avoir les moyens de m'employer. Parfois, un homme doit n'écouter que son devoir et se moquer des conséquences.

— Merci, Kerr.

L'intéressé regarda par-dessus son épaule, comme gêné qu'une femme le remerciât, et répondit sur un ton bourru :

— Hâtez-vous. Beaucoup ont le sommeil léger.

L'aube pointait à l'est lorsque Kerr décréta enfin la première halte. Madeline, peu habituée aux nuits blanches, était épuisée. Du moins la pluie avait-elle cessé peu après leur départ et, si le chemin était boueux, ses vêtements n'avaient pas été traversés par l'eau. Elle s'engagea dans le ravin que lui montrait Kerr. Son cheval s'avança d'un pas décidé en entendant le bruit du cours d'eau qui coulait tout au fond.

Sa rencontre avec Kerr aux écuries avait été providentielle. Comment avait-il persuadé les gardes de lever la herse, puis trouvé un chemin dans la lande ? Mystère.

Pourtant, ce chemin existait bel et bien, visible sans doute à ceux-là seuls qui le connaissaient déjà, à l'écart des villes et des abbayes. La seule ville qu'ils avaient croisée était Galashiels, endormie.

Le soleil levant ne découvrait que des collines, plus verdoyantes et aux pentes plus douces que celles de Kinfairlie. Ne sentant plus l'odeur de la mer, Madeline en déduisit qu'ils s'étaient dirigés vers le sud-ouest.

Elle s'en rendait compte à présent : trop inexpérimentée, jamais elle n'aurait pu accomplir ce trajet par ses propres moyens. Durant leur chevauchée nocturne, elle avait trouvé quelle serait sa destination : aller voir sur place pourquoi James avait disparu. Mais aurait-elle les moyens de payer Kerr dans cette aventure qui les mènerait jusqu'en France ?

Ils avaient cheminé dans un silence si total qu'elle n'avait pas eu l'occasion ni le courage de lui poser la question. Kerr n'était

pas bavard, mais elle le croyait capable. Il devait avoir à peine dix ans de plus qu'elle, bien qu'il eût mené une vie plus rude.

Elle était heureuse d'être accompagnée d'un homme compétent, et encore plus heureuse de faire enfin une halte.

Ses vêtements étaient humides, glacés, et elle avait mal partout. Cependant, elle ne s'était jamais plainte, trop heureuse de mettre des kilomètres entre Rhys FitzHenry et elle. À présent seulement, avec le lever du jour, on allait découvrir son absence à Ravensmuir.

Grâce à Kerr, on n'était pas près de la retrouver. Madeline remercia son sauveur d'un sourire. Il ne le lui rendit pas et ne lui jeta qu'un bref coup d'œil, trop occupé à scruter l'horizon. Elle comprit ce qui le préoccupait : les ajoncs étaient plus denses dans ce ravin, et Dieu sait quelles bêtes sauvages, mécontentes d'être réveillées, ils abritaient.

Peut-être était-ce de l'inconscience, mais elle était trop fatiguée pour s'en soucier. Que les loups viennent la dévorer s'ils l'osaient. Elle descendit de cheval et, soulagée par ce changement de position, s'étira. Puis elle suivit Tarascon jusqu'au fond du ravin, s'assit sur un rocher et se pencha vers le ruisseau.

L'eau en était délicieusement fraîche. Elle entendit Kerr et sa monture arriver à sa suite. Tarascon buvait bruyamment dans le ruisseau en agitant la queue. Madeline se pencha à nouveau... mais ses mains n'atteignirent pas l'eau.

Une main gantée s'abattit sur sa bouche. Kerr la plaqua contre lui et posa la lame de son couteau sur sa gorge.

Comme elle allait crier, il appuya la lame plus fort.

— Un seul bruit, demoiselle, et je te coupe la langue avant de te prendre.

Madeline gémit d'étonnement sous le gant. À une nouvelle pression de la lame, elle se tut.

— Voilà qui est mieux, demoiselle.

Il ôta sa main de sa bouche, la fit pivoter sur elle-même, l'agrippa par son corsage et, du même geste, déchira le devant de sa robe.

Madeline, surprise par le contact de l'air froid sur sa poitrine, retint un cri, de peur de redoubler la colère de

l'homme.

— Voilà longtemps que je voulais les voir, dit-il, la dévorant des yeux. Je vais enfin avoir ce qui m'est dû, même si je ne peux pas payer le prix que réclame ton frère.

— Mais... vous... mon père...

— Ton père avait deviné mes intentions. Pourquoi crois-tu que j'aie dû quitter Kinfairlie l'an passé ? Mais il a eu la bêtise de faire confiance à son fils, et Alexandre m'a aussitôt réengagé. Vous autres, nobles, vous croyez toujours malins.

Madeline s'aperçut qu'il avait déjà détaché ses braies. Elle voyait son membre viril, et plus aucun doute n'était permis sur ses intentions.

— Viens ici. J'ai suffisamment attendu. Je vais prendre mon dû tout de suite et le reprendrai ensuite jusqu'à satiété.

Comme il tendait le bras vers elle, Madeline partit en courant. Mais Kerr s'élança et l'arrêta net en l'attrapant par les cheveux. À Tarascon, qui hennissait et cherchait à aider sa maîtresse, il taillada le flanc d'un coup de couteau. Le cheval s'enfuit en perdant du sang.

Madeline se mit à hurler. Kerr la frappa au visage.

— Je t'ordonne de te taire !

— Mon cheval ! Vous l'avez blessé exprès !

Kerr enroula ses cheveux autour de son poing.

— Ce n'est qu'un cheval.

Madeline, craignant de n'avoir vu là qu'un échantillon de sa cruauté, comprit que le pire l'attendait et renonça à émettre la moindre protestation.

— J'ai suffisamment attendu ce moment ; je ne souffrirai aucune interruption. Toi, tu savais que je te regardais chez ton père. Tu m'aguichais exprès, parce que tu sentais mon regard sur toi et que tu en avais autant envie que moi.

— C'est faux ! Je...

— Silence ! rugit Kerr en agitant le couteau sous son nez. Maintenant, tu vas relever tes jupes, garce, et t'offrir à moi. Et gentiment, chère Madeline.

Son regard était un mélange de fureur, de convoitise et d'une détermination qui n'augurait rien de bon. Quitterait-elle ce ruisseau vivante ? Elle n'osait plus l'espérer. Soudain, la colère

l'emporta sur la peur. Comment cet individu osait-il l'accuser d'avoir eu des pensées pécheresses envers lui ? Comment osait-il prétendre qu'elle l'avait aguiché ? Elle devait absolument trouver un moyen de lui échapper.

Pour ne pas laisser percer ses intentions, elle baissa les yeux d'un air soumis.

— Vous dites vrai, Kerr. Aucun autre homme n'aurait pu deviner mes pensées comme vous l'avez fait.

— Je le savais ! Dis-moi que tu as rêvé de ce moment.

— Bien sûr que j'en ai rêvé.

Malgré son manque de conviction, Kerr parut ravi d'entendre ces mots. Madeline commença de relever ses jupes avec une apparente obéissance.

— Vous seul hantiez mes rêves, assura-t-elle.

Kerr eut un petit rire lorsqu'elle découvrit ses genoux.

Rassemblant son courage, Madeline releva ses jupes encore plus haut. Ses mains tremblaient de fureur.

Lorsqu'elle dévoila le haut de ses bas, Kerr retint son souffle. Jugeant qu'il était suffisamment absorbé par le spectacle de ses cuisses nues, Madeline continua à relever ses jupes d'une main, tandis que de l'autre elle s'emparait du couteau glissé dans sa ceinture.

Brusquement, elle frappa Kerr à la main. Par chance, la lame s'enfonça entre son gant et sa manche. Il rugit de douleur, et elle lui décocha un coup de pied dans l'entrejambe de toutes ses forces.

Il lui lâcha les cheveux en jurant. C'était la dernière chance de Madeline. Elle se dégagea, atterrit dans l'eau jusqu'aux genoux et s'enfuit.

Kerr jura de plus belle. La jeune femme, dont le cœur cognait dans la poitrine, traversa le ruisseau à grandes enjambées, maudissant le poids de sa robe mouillée.

À quatre pattes, elle se hissa sur la berge opposée, glissant dans la boue, et s'élança au hasard. Rien d'autre ne comptait que de distancer son tortionnaire.

Kerr s'était élancé à sa poursuite. Elle entendait son pas lourd et ses jurons étouffés. Sans se retourner, elle se hissa plus haut en s'aidant d'un arbre. Elle était essoufflée et souffrait

d'une crampe au côté, mais elle ne ralentit pas pour autant.

— Catin ! lui cria Kerr. Garce ingrate ! Tu n'échapperas pas à ton sort et je te punirai de m'avoir trompé !

Enfin parvenue hors du ravin, Madeline s'élança dans la lande.

— Tu n'iras pas loin ! rugit-il.

Il la rattrapait peu à peu. L'entendant souffler derrière elle, Madeline se retourna.

Le visage de Kerr exprimait une telle fureur qu'elle manqua défaillir. Il était maintenant tout près, trop près.

Il bondit sur elle, mais Madeline se courba en avant et lui échappa, non sans sentir les doigts de son agresseur glisser sur ses cheveux. Kerr jura encore une fois et elle redoubla la cadence, relevant plus haut ses jupes.

Soudain, elle glissa dans la boue et tomba à genoux.

Jamais elle ne pourrait se relever. Sa fuite venait de prendre fin. Kerr allait la maintenir au sol et la posséder. Il s'y emploierait avec d'autant plus de cruauté qu'elle avait tenté de lui échapper.

Elle l'entendit pousser un cri de triomphe. Puis il y eut un sifflement bizarre, et elle se retrouva plaquée au sol sous le poids de Kerr, le souffle coupé. Il posa la tête près de la sienne, les lèvres près de son oreille, la recouvrant et l'écrasant de tout son poids.

Priant pour qu'il aille vite en besogne, Madeline, impuissante, ferma les yeux.

Rosamonde s'éveilla pleine de contentement dans l'appartement seigneurial de Ravensmuir. Elle n'ouvrit pas immédiatement les yeux, car elle aimait à savourer le confort qui l'entourait. Le lit de Tynan était large, doté d'un matelas moelleux et de draperies suffisamment riches pour satisfaire le goût délicat de Rosamonde. La pièce était chaude, comme fort peu de pièces l'étaient dans ces maudites régions du Nord. Elle sourit, songeant que Tynan avait fait préparer un bon feu spécialement à son intention.

Elle n'avait pas fait une mauvaise affaire en troquant sa vie d'aventures sur les mers contre une existence en compagnie de

Tynan. Même si les voyages vers des destinations lointaines lui manquaient, il était agréable de dormir enfin en paix, sûre que personne n'allait venir l'attaquer en pleine nuit.

Rosamonde tendit la jambe en direction de son compagnon, mais ne rencontra que des draps froids. Elle tressaillit alors et ouvrit un œil.

Tynan était dans la pièce, tout habillé de bleu foncé comme à l'accoutumée. Il avait les cheveux mouillés, les bras croisés, face au feu qui dessinait les contours de son beau profil. Rosamonde contempla ses tempes argentées, les rides sculptées par le rire autour de ses yeux, et songea, attendrie, que c'était là l'homme de son cœur.

— Tu devrais retourner au lit. Nous n'avons pas terminé ce que nous avons commencé.

Bien qu'elle ait parlé avec douceur, il sursauta.

Comme s'il se sentait coupable de quelque chose.

Aussitôt alertée, Rosamonde se redressa dans le lit, sans prendre la peine de couvrir son sein nu. Tynan se remit à scruter le feu d'un air soucieux.

Puis il s'éclaircit la voix, comme il le faisait souvent lorsqu'il s'apprêtait à annoncer une mauvaise nouvelle.

— J'aimerais, s'il te plaît, que mes gens ne te trouvent pas ici quand ils viendront tout à l'heure.

Rosamonde frissonna.

— Ne t'inquiète pas pour cela, dit-elle en quittant le lit chaud à contrecœur.

Elle s'étira comme un chat et secoua sa chevelure, sûre que Tynan la regardait à la dérobée. Le désir entre eux était plus fort que tout.

— Tous savent maintenant que nous ne sommes pas cousins et que je n'ai aucun lien du sang avec les Lammergeier, qui m'ont élevée.

Elle rit doucement en enfilant une chemise transparente, puis un peignoir richement brodé.

— Tout le monde s'étonne, d'ailleurs, que Gawain Lammergeier ait fait preuve d'une telle compassion pour un bébé aux origines inconnues, et l'ait élevé comme son propre enfant.

— En effet, acquiesça froidement Tynan. Je te demande néanmoins de bien vouloir regagner la chambre des demoiselles.

Rosamonde soutint son regard.

— Qu'importe qu'on me trouve dans ton lit ? Presque tout le monde sait que je l'ai déjà partagé maintes fois en douze ans.

Elle marqua une courte pause.

— Et tout le monde le saura dès que nos épousailles seront annoncées.

Tynan se retourna brusquement vers le feu, le dos crispé. Alors, elle sut ce qu'il allait dire.

— Il n'y aura pas de mariage entre nous.

Rosamonde ne fut pas surprise d'éprouver de la colère, mais seulement de l'éprouver avec une telle violence.

— Que me dis-tu là ? Nous nous aimons depuis toujours, et il était clair que le seul obstacle à notre union était mon commerce de reliques !

— En effet.

— J'ai accepté de renoncer à ce commerce, pour accéder à ton désir, et les plus belles reliques qui me restent vont être vendues aux enchères, selon notre accord.

— En effet.

— J'ai renvoyé mon équipage, vendu mon bateau ! J'ai renoncé à tout pour pouvoir m'installer à Ravensmuir avec toi !

Tynan semblait gêné.

— Tu m'as mal compris. Nous n'avons aucun avenir ensemble, que ce soit ici ou ailleurs.

— Lâche ! Tu aurais pu m'en parler hier soir ! Tu aurais pu me mettre au courant de tes intentions avant de profiter de moi encore une fois !

Tynan eut le bon goût de rougir, mais son regard confirma qu'il ne changerait pas d'avis.

— Il est vrai que je n'aurais pas dû, avoua-t-il.

Sa tendresse calma quelque peu Rosamonde, qui se détesta de se laisser faire ainsi.

Tynan prit une mèche de ses cheveux entre ses doigts pour la caresser.

— Tu es comme une folie qui court dans mes veines. Je n'ai

pas su résister à une dernière nuit avec toi.

— Et tu savais que je ne te l'aurais pas accordée, si tu m'avais dit la vérité. Nous avons pourtant conclu un accord !

Il secoua la tête.

— Je ne me suis jamais engagé à t'épouser.

C'était vrai, songea Rosamonde en se remémorant leurs discussions. Tynan ne lui avait rien promis de la sorte. Elle seule s'était imaginé qu'il n'était pas homme à continuer leurs nuits torrides sans officialiser leur union. Jamais elle n'aurait imaginé qu'il pût renoncer au plaisir qu'ils se prodiguaient l'un l'autre.

Apparemment, elle s'était trompée. Comme on le disait souvent à son sujet, elle avait le pouvoir de lire dans l'avenir, de voir ce qui demeurerait invisible à ses semblables, mais parfois elle restait aveugle à ce que tout le monde voyait.

— Dans ce cas, j'exige ma part de l'héritage enfermé dans les souterrains de Ravensmuir. Je la prélèverai sur les objets qui devaient être mis aux enchères demain.

Mais Tynan secoua la tête, le regard plein d'une résolution glacée.

— Rien de ce qui est ici ne te revient. Tu n'es pas du sang des Lammergeier.

Rosamonde en fut si révoltée qu'elle ne retrouva pas sa voix avant quelques instants.

— Misérable ! Comment oses-tu me demander de renoncer à tout ce qui comptait à mes yeux, pour me jeter ensuite hors de ton château comme un paquet d'ordures ?

— Tu t'en sortiras très bien toute seule. Tu le sais aussi bien que moi.

Tynan se détourna, et Rosamonde dut se retenir de lui cracher dessus pour sa trahison.

— Hâte-toi, reprit-il. Quelqu'un va bientôt venir s'occuper du feu.

— Tu pourrais au moins m'expliquer pourquoi tu as changé d'avis.

Il la contempla par-dessus son épaule. Son regard s'attarda, et Rosamonde eut la joie de constater qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer son corps. Tynan l'avait toujours regardée comme si elle était une merveille, une rareté, et elle se sentait

telle sous ses caresses.

Du moins, elle s'était sentie telle jusqu'à présent.

— Tu ne seras jamais la dame de Ravensmuir, Rosamonde. Ce ne serait pas convenable.

Sur ces mots, il s'éloigna. Craignait-il de ne pas résister à la tentation de la toucher ?

— Et pourquoi cela ?

— On se marie pour conclure une alliance, pas pour le plaisir. En t'épousant, je ne ferais rien pour rendre mes frontières plus sûres ou pour m'allier à mes voisins.

— Sans compter qu'après la vente de ces reliques, qui entachent tant ta réputation, je n'aurai plus aucune richesse à t'apporter !

— Rosamonde...

Elle recula.

— N'essaie pas d'adoucir ta cruauté par des paroles sucrées ! Tu n'agiras sans doute pas de la même manière si j'étais assez jeune pour te donner un héritier !

Le silence qui suivit lui confirma qu'elle avait vu juste. Rosamonde était écoeurée, mais bien décidée à ne pas le montrer.

Ce n'était pas sa faute si on l'avait empêchée d'aimer plus tôt l'élu de son cœur, à cause d'un conte inventé pour la protéger. La vérité lui avait été révélée trop tard pour qu'elle pût donner des enfants à son amant. Ses parents adoptifs avaient beau la lui avoir cachée par amour, ce n'en était pas moins difficile à accepter.

Tynan fixa le sol, comme s'il cherchait ses mots, puis releva les yeux.

— Sache, dit-il, que je n'ai pas seulement l'intention de former mon neveu Malcolm. Je veux l'élever comme mon propre fils et en faire l'héritier de Ravensmuir.

Il parlait d'une voix tendue mais, bien qu'elle fût consciente que ces paroles lui coûtaient, Rosamonde n'avait pas l'intention de lui rendre la tâche plus facile.

— Par conséquent, tu n'as pas besoin d'une femme, surtout d'une femme ayant une réputation comme la mienne.

— Ne vois-tu donc pas que tu as ta part de responsabilité

dans cette histoire ? Tu as permis à Rhys FitzHenry de participer aux enchères pour la main de Madeline ! Qu'est-ce qui t'a pris ?

— Je parie qu'elle sera plus heureuse avec lui qu'avec n'importe lequel des pathétiques idiots invités par Alexandre.

— Ma nièce va épouser un homme accusé de trahison ! Inutile de te décrire les conséquences sur sa réputation et sur sa sécurité. J'ai pensé à cela toute la nuit...

— Non, sûrement pas *toute* la nuit.

— Disons, une grande partie de la nuit. Je ne peux pas permettre que ce mariage soit célébré. Alexandre doit rendre l'argent à ce Rhys...

— Rhys FitzHenry.

Rosamonde bouillait. Pourquoi ne lui demandait-il pas ce qu'elle savait de Rhys, et pour quelle raison elle lui avait permis de participer aux enchères ? Elle était la seule personne à Ravensmuir à le connaître. Comment Tynan pouvait-il imaginer qu'elle, Rosamonde, exposerait sciemment sa propre filleule au danger en la livrant à un scélérat sans honneur ?

Mais elle se tut, entêtée. Tynan ne méritait pas qu'on le détrompât. Qu'il se couvre de honte, tant pis pour lui !

— J'insiste pour ce que ce mariage n'ait pas lieu. Madeline épousera un homme qui n'est pas accusé de trahison. Je dois au moins cela à mon frère Roland. Je dois à ses enfants que leur mariage et leur avenir ne se résument pas à une farce. Je me demande encore comment tu as pu me persuader de participer à cette folie. Aucun homme digne de ce nom ne vendrait sa nièce aux enchères !

— Pourquoi ? À cause des voisins et du qu'en-dira-t-on ?

— Ne te moque pas, Rosamonde ! Je vis ici et je dois pouvoir compter sur l'appui de mes voisins en cas de coup dur.

— Rien ne t'oblige à rester ici. Si tu raisonnes ainsi, c'est uniquement parce que tu aimes cet endroit plus que tout au monde !

— Je ne peux pas tout bonnement lever les voiles vers un autre port d'accueil. Je ne peux pas me permettre de vivre comme on joue, d'édicter mes propres règles et de violer les lois lorsqu'elles entravent mes désirs.

— C'est ainsi que je vis, selon toi ?
— N'est-ce pas l'évidence même ?
— En tout cas, je suis vivante, moi ! Je suis à même de prendre un risque ou un pari ! Est-ce que Ravensmuir t'appartient, ou est-ce toi qui appartiens à Ravensmuir ?
— Jamais je ne quitterai Ravensmuir.
— Mais tu en chasseras n'importe qui s'il le faut. Qui est le plus raisonnable de nous deux, Tynan ?
Il ne répondit pas, ce qui était un aveu.
Rosamonde revint à la charge.
— J'avais une plus haute opinion de toi, Tynan. Je te croyais au-dessus des murmures de tes voisins. Je te croyais le digne fils de ton père !
Ils se défièrent du regard. Le père de Tynan avait épousé une femme contre l'avis de tous, uniquement par amour.
Puis il détourna les yeux en soupirant. Son découragement semblait tel que Rosamonde faillit faire un geste pour le reconforter.
— J'ai payé le prix fort pour les choix de mon père, et j'en ai assumé le poids bien malgré moi.
On eût dit un vieillard accablé par les ans.
Mais Rosamonde fortifia son cœur contre lui. Qu'il assume seul ce poids, désormais. Tel était le choix qu'il avait fait, après tout.
C'est alors qu'on frappa à la porte.

Chapitre 5

Tynan foudroya Rosamonde du regard, mais elle lui tint tête.

— Je suis là et j’y resterai, seigneur de Ravensmuir. Tu es bien moins vaillant que je ne le croyais, si tu attaches de l’importance aux rumeurs dans ton propre château.

— Rosamonde ! gronda Tynan.

— Allez en enfer, toi et ta lâcheté.

Puis elle s’installa dans le fauteuil confortable qu’elle affectionnait, les jambes par-dessus l’accotoir, défiant Tynan de lui ordonner de les cacher. Le fauteuil se trouvait en outre dans un rayon de soleil qui ne manquerait pas d’allumer un incendie dans ses cheveux.

— J’ai l’intention de rester ici, bien visible au regard de quiconque vient te déranger de si bon matin. Qu’ils s’imaginent ce qu’ils voudront, concernant ce qui s’est passé dans cette chambre au cours des dernières heures.

— Tu ne peux pas faire ça.

— Rien ne m’en empêchera, à moins que tu ne me déloges de force.

— Ce n’est pas l’envie qui m’en manque, répliqua Tynan avec un regard éloquent en direction de la fenêtre.

Rosamonde sourit.

— Soyez assuré, monseigneur, qu’une courtisane morte fait plus parler d’elle qu’une courtisane vivante.

Avisant un verre à sa portée où restait un peu de vin, elle s’en empara d’un geste provocant et le vida avec volupté, en soutenant le regard de son amant. Puis elle ouvrit son peignoir afin de dévoiler le haut de ses seins et battit des cils.

— N’ouvrirez-vous pas cette porte, monseigneur ?

Tynan la menaça d’un geste de la main. Non sans

satisfaction, Rosamonde constata qu'elle avait encore le pouvoir d'allumer la flamme du désir dans ses yeux. Mais cela ne lui suffisait plus. Elle le voulait tout entier, désirait être reconnue officiellement comme sa compagne.

Tynan le lui avait bel et bien offert : il savait pertinemment qu'elle avait cru le lire entre les lignes, lorsqu'elle avait accepté de renoncer à son commerce. Il lui avait offert tout ce qu'elle désirait pour le lui retirer aussitôt, au nom des conventions.

Rosamonde se vengerait. Même si elle n'avait aucun lien de parenté avec Gawain, son père adoptif, elle avait été la seule à reprendre l'héritage de cet homme, le plus grand voleur de toute la chrétienté. La seule à lui avoir demandé de lui apprendre ses ruses, ses astuces pour tromper, son art du larcin.

Si Tynan croyait ses précieux biens en sécurité, il se trompait lourdement.

L'idée de faire enrager Rosamonde procurait à Tynan beaucoup plus de plaisir que les responsabilités auxquelles il avait dû faire face récemment.

La seule ombre au tableau était cette nuit qu'ils venaient de passer dans les bras l'un de l'autre. La tromper ainsi, c'était se conduire comme un coquin de la pire espèce, mais il n'avait pas pu résister. Dormir sans elle lui était impossible, dès qu'il la savait à Ravensmuir.

Mieux valait qu'elle ne devinât pas combien il avait été près de renoncer à Ravensmuir en échange du plaisir de la garder près de lui. Si elle n'avait pas invité ce traître à la vente, Tynan se serait peut-être laissé attendrir.

Il n'y avait qu'une seule solution : Rosamonde quitterait les lieux. Tynan devait garder la tête froide, car la situation se compliquait de jour en jour. La branche rouge et la branche noire des Douglas se déchiraient dans leur soif de pouvoir. Or, Ravensmuir se trouvait entre leurs fiefs respectifs. Tynan serait contraint de choisir son camp, et probablement dans l'obligation de sceller cette alliance par un mariage.

Dans ce cas, il préférerait choisir lui-même.

Cette perspective ne le réjouissait guère. Ravensmuir risquait de toute manière d'être attaqué par le camp qu'il aurait

dédaigné, mais au moins aurait-il des alliés pour le défendre. Il ne pouvait pas exposer la demeure ancestrale à la destruction. Jamais Rosamonde n'avait compris son irrévocable attachement à ce qu'elle appelait un tas de vieilles pierres. Tout aussi fort était son sens des responsabilités envers ses aïeux.

Il ne lui était pourtant pas facile de négliger les désirs de son cœur. Le poids qui pesait sur sa poitrine semblait grandir, au fur et à mesure qu'il poussait Rosamonde loin de lui.

Tout serait plus facile, pour elle comme pour lui, si elle quittait Ravensmuir et n'y remettait plus jamais les pieds.

Comme on frappait de nouveau à la porte, Tynan poussa un juron et répondit :

— Entrez !

La porte s'entrouvrit lentement. Tynan traversa la pièce et l'ouvrit d'un geste si brusque qu'Alexandre, qui se trouvait derrière, faillit tomber en avant.

Le regard du jeune homme alla de Tynan à Rosamonde, qui s'exhibait véritablement comme une courtisane, et il rougit violemment. Puis il se mit à bégayer, fixa son oncle et rougit de plus belle.

Maudite Rosamonde !

Tynan songea que son neveu avait tout de même vingt-cinq printemps, et ne semblait beaucoup plus jeune que parce que Roland, son père, l'avait trop préservé.

— De quoi s'agit-il, Alexandre ? Qu'est-ce qui te chagrine ?

— C'est James. Il est là !

— James ? Qui est-ce ?

— Le promis de Madeline, mon oncle.

Alexandre se tourna vers sa tante et poursuivit :

— James est revenu de France et vient réclamer la main de Madeline. Il est accompagné de son père, et l'installation de leurs chevaux et de leurs écuyers ne va pas sans peine, étant donné que les écuries sont déjà pleines.

— Il semble que les choses s'arrangent d'elles-mêmes, déclara Tynan avec un regard éloquent à l'intention de Rosamonde.

Ce rebondissement n'était pas pour lui déplaire.

— En vérité, pourquoi se soucier de ce que Madeline désire

vraiment ? rétorqua-t-elle, amère.

Puis elle sortit, laissant derrière elle un sillage parfumé qui ne manquerait pas de signaler à quiconque pénétrerait dans la chambre de Tynan qu'elle y avait passé la nuit. Personne ne portait un parfum aussi capiteux que Rosamonde.

— Mais l'argent, oncle Tynan ? s'inquiéta Alexandre. Je vais devoir le rendre à Rhys FitzHenry s'il n'épouse pas Madeline. Or, mon intendant est catégorique : les récoltes seront maigres.

— Tu auras au moins une bouche de moins à nourrir cet hiver, répondit Tynan. Et puis, on peut toujours demander à la famille de James de payer pour la main de Madeline. Ce dernier a attendu anormalement longtemps pour l'épouser, et l'on est en droit d'exiger une compensation. Je vais voir ce que je peux faire.

Mais Tynan aurait dû savoir qu'avec Rosamonde dans les parages, rien ne pourrait être aussi simple. Elle entra à nouveau dans la pièce, lentement, balançant les hanches comme si elle flânait, et il comprit qu'elle était porteuse de fâcheuses nouvelles.

— Madeline est partie, annonça-t-elle avec un plaisir non dissimulé.

Tynan faillit l'accuser, mais se ravisa. Rosamonde, qui s'était déclarée volontaire pour protéger la vertu de ses nièces durant la nuit, lui rappela d'un seul regard que lui seul l'avait poussée à abandonner son poste.

— Mais où peut-elle être partie ? s'étonna Alexandre.

— Elle est peut-être descendue dans la grand-salle, ou aux cuisines.

— Madeline ne s'aventurerait jamais seule dans une salle pleine d'hommes.

— Du moins, pas s'ils sont éveillés, intervint Rosamonde. Elle s'est sans doute enfuie. Elle a beaucoup d'aplomb et avait toutes les raisons d'être mécontente de la façon dont vous l'avez traitée hier.

— Enfuie ? répéta Alexandre, interloqué. Elle n'a jamais voyagé seule ! Elle n'est pas armée !

— Si tel est le cas, nous partirons à sa poursuite, bien entendu, dit Rosamonde.

— Ordonnez qu'on fouille le château, lança Tynan à son intendant qui venait d'arriver. Ma nièce Madeline a disparu.

L'intendant fit un signe de tête et partit aussitôt s'acquitter de sa mission.

— Vous ne la retrouverez pas, décréta Rosamonde en ôtant son peignoir.

Sa chemise de soie moulait amoureusement ses courbes, bien que son attitude n'eût rien d'aguichant.

— Dites à James de se tenir prêt à monter à cheval, ajouta-t-elle. Je mènerai la battue.

— Toi ? s'étonna Tynan.

Elle le gratifia d'un regard méprisant qu'il savait mérité.

— Bien sûr, moi. Tu ne voudrais tout de même pas quitter Ravensmuir.

— Et moi ? s'inquiéta Alexandre. Je veux y aller aussi ! Ce serait ma faute s'il lui arrivait quoi que ce soit.

— Viens si tu le désires. Mais de toute façon, je pars à la recherche de Madeline.

Assise au bout du lit, Rosamonde enfila ses chausses, qu'elle avait fait confectionner sur mesure sur le modèle des chausses masculines. Peu d'hommes, assurément, possédaient des chausses taillées dans un cuir aussi fin.

— Tu devrais peut-être accompagner ta tante, Alexandre. C'est toi qui es à l'origine de cette histoire, et il me semble normal que vous veilliez tous deux à ce que tout s'arrange. Je veillerai moi sur Kinfairlie en ton absence.

— Il nous faut des chevaux rapides, répondit l'intéressé.

— Nous prendrons six destriers noirs, les meilleurs étalons des écuries de Ravensmuir, intervint Rosamonde.

Elle revêtit un tabard doublé de fourrure et brodé d'or par-dessus sa chemise. Elle avait déjà enfilé ses bottes noires et prit sa cape.

Tynan la contempla, étonné de son ton impérieux, bien qu'elle le mitigeât d'un sourire triste.

— Tel est le prix que je demande pour te débarrasser définitivement de ma présence, Tynan. N'est-ce pas ce que tu désires ?

Sur ces mots, elle passa devant lui sans un geste d'adieu,

sans un dernier regard.

Le poids qui oppressait Tynan devint soudain si pesant que ses jambes faillirent se dérober sous lui. Il comprit brusquement que Rosamonde ne reviendrait jamais plus à Ravensmuir, qu'il ne la verrait jamais plus dans son lit, ni à sa table. Même si c'était ce qu'il avait souhaité, la perspective de son départ lui était plus douloureuse qu'il ne l'aurait cru.

— Quelque chose ne va pas, mon oncle ?

Il secoua la tête.

— Prépare-toi, Alexandre, car Rosamonde n'attendra pas les retardataires.

Finalement, ils furent six à enfourcher les étalons réclamés par Rosamonde. Cette dernière était accompagnée par le seul membre de son équipage qu'elle eût gardé, un certain Padraig qui portait une boucle d'oreille et parlait peu. Alexandre et James s'étaient joints à eux. Vivienne aussi avait demandé à se porter au secours de sa sœur.

Il restait donc un cheval libre, et Elizabeth insista pour le prendre. Tynan était enclin à refuser, bien qu'il eût toujours nourri un faible pour elle. Il argua qu'elle était trop jeune.

Elizabeth rougit du haut de ses douze ans, mais rétorqua qu'elle était en âge de se marier et de faire des enfants. Elle ajouta aussi que le spriggan s'était joint à la compagnie, accroché à la queue d'un cheval, et qu'elle était la seule à pouvoir le voir.

Tynan ne trouva aucun argument à lui opposer, et pria Alexandre de veiller sur ses sœurs.

En un clin d'œil, la troupe partit et les chevaux filèrent sous les grilles de Ravensmuir, leurs queues claquant au vent comme des oriflammes couleur d'ébène.

Tynan eut beau les suivre du regard jusqu'à ce que la forêt les masquât, pas une seule fois sa bien-aimée ne se retourna.

Au même moment, bien loin au sud de Ravensmuir, Madeline gisait étendue sur le sol. L'homme qui s'était abattu sur elle ne bougeait pas.

À vrai dire, il ne faisait plus un bruit.

Curieuse forme d'agression, songea-t-elle. Toujours coincée sous lui, contre la boue glacée, elle ouvrit prudemment un œil. Mais elle eut beau tendre l'oreille, on eût dit que Kerr ne respirait plus.

Quelque chose de chaud coula sur son cou. En y mettant la main, elle constata qu'il s'agissait de sang. Aussitôt, elle tenta de se soulever, et Kerr bascula un peu. Elle jeta un coup d'œil vers lui, craignant des représailles.

Kerr, l'œil grand ouvert, regardait fixement au loin. Il avait un couteau planté en travers de la gorge.

Il avait renoncé à l'agresser pour la bonne raison qu'il était mort.

Un homme mort était étendu sur elle, et son sang encore chaud lui tombait dessus !

Abandonnant toute réserve, elle poussa un cri horrible. Paniquée, elle se démena sous le poids du cadavre, cherchant à s'enfuir le plus loin possible. Voyant qu'elle ne parvenait pas à repousser le corps de Kerr et que ses mouvements désordonnés l'enfonçaient davantage dans la boue, elle fondit en larmes.

— Ne criez pas, ordonna Rhys.

Il était si impérieux, et sa présence était une telle surprise que Madeline se figea.

— Sinon, nous ne retrouverons jamais les chevaux, poursuivit-il. Ils sont déjà suffisamment effrayés.

Elle respira quand il la débarrassa de Kerr. Puis il ôta le couteau de sa victime et lui trancha soigneusement et froidement la gorge. Après s'être débarrassé du corps, il essuya son couteau, le rangea dans son fourreau et tendit sa main gantée à Madeline. Il avait accompli tous ces gestes avec une efficacité à la fois rassurante et troublante.

Elle se retint donc de hurler, mais ne trouva pas les mots pour exprimer sa pensée, tant le choc était grand.

— Vous... vous...

— Je ne me débrouille pas mal au lancer de couteau, admit-il le plus calmement du monde.

Comme elle ne lui tendait pas la main en retour, il se baissa pour la lui prendre, la releva d'un geste sûr et prit aussitôt ses deux mains entre les siennes.

Il était toujours vêtu de noir, et ses manières étaient toujours aussi austères. Il portait des gants épais dont le cuir, assoupli par l'usage, avait pris la forme de ses mains, des mains robustes dont Madeline sentait l'emprise.

— Êtes-vous blessée ?

La jeune femme se rendit compte qu'elle tremblait de tout son corps. Incapable de répondre, elle secoua la tête. Rhys parut soulagé.

Elle tenta de rassembler ses esprits. N'était-ce pas la moindre des choses qu'elle pût faire, pour un homme qui l'avait sauvée si opportunément ?

Elle frissonna en posant les yeux sur le mort.

— Vous est-il souvent arrivé de trancher la gorge d'un homme ?

— Il est des choses qu'il faut savoir faire, quand cela ; s'avère nécessaire. Vous auriez préféré que je le laisse vivre ?

À cette idée, Madeline sentit ses genoux vaciller avec une telle force qu'elle craignit que ses jambes ne se dérobent sous elle.

— Tenez bon, madame.

Rhys raffermir son étreinte et lui tendit un linge pour essuyer le sang qui maculait son cou.

— Il voulait abuser de moi.

Une telle explication était superflue, mais les mots franchissaient ses lèvres malgré elle.

— Jamais je n'aurais dû lui faire confiance. Vous devez me trouver bien sotte...

Elle n'aurait pas dû quitter Ravensmuir, surtout avec un homme qu'elle connaissait aussi peu.

À son grand étonnement, Rhys lui serra simplement les mains plus fort, comme s'il comprenait que c'était précisément ce dont elle avait besoin. Il était comme un rocher auquel elle s'accrochait, en attendant que la panique l'abandonnât peu à peu.

— Je trouve au contraire que vous êtes une femme pleine de ressources. Le fait qu'il n'ait pas réussi tout de suite prouve que vous avez déployé beaucoup de courage. Je salue votre présence d'esprit et votre détermination. Vous n'avez rien ?

— Je suis sous le choc, c'est certain...

Sa robe était souillée et déchirée, elle était couverte d'égratignures, avait cassé trois de ses ongles et était maculée de boue. Elle s'aperçut avec horreur que son corsage lacéré laissait voir ses seins.

Elle saisit les pans de tissu et les referma sur sa poitrine en rougissant. Rhys, cependant, n'avait pas baissé les yeux ; devant une telle galanterie, Madeline trouva la force d'esquisser un sourire.

— ... mais en dehors de cela, je crois que tout va bien.

Rhys eut un bref sourire qui lui réchauffa le cœur.

— Il n'est pas donné à n'importe quelle femme de se remettre sur pied aussi vite après une telle épreuve. Au pays de Galles, on a le plus grand respect pour les femmes vaillantes. Avez-vous déjà entendu parler de Gwenllian ?

Madeline, tremblant toujours, secoua la tête.

— C'était la mère de lord Rhys, le dernier roi du pays de Galles. Il se souleva contre les Normands en 1136. Gwenllian leva sa propre armée et se lança à l'assaut de l'ennemi pour aider son fils. Même après avoir vu mourir son deuxième fils sur le champ de bataille et le troisième fait prisonnier, elle continua à se battre avec un tel courage que le champ de bataille, à Cydweli-in-Dyfed, porte encore son nom.

Tandis qu'il parlait, Madeline se rendit compte qu'elle reprenait peu à peu des forces, profitant de l'appui de ses mains.

— Je l'ignorais. Jamais je n'avais entendu parler d'une femme à la tête d'une armée.

— C'est maintenant chose faite. Veuillez me pardonner de vous être venu si tardivement en aide. Je ne pouvais pas agir pendant que vous étiez dans les ajoncs, car je ne distinguais pas clairement cet individu. C'est votre tentative de fuite qui m'a permis d'intervenir.

— Si je ne m'étais pas conduite de façon aussi inconsidérée, vous n'auriez pas eu besoin d'intervenir.

— Ne soyez pas dure envers vous-même. Je me rends compte que l'idée de m'épouser a dû vous terrifier, pour que vous preniez un tel risque.

Madeline rougit. Non seulement il avait deviné la crainte

qu'il lui inspirait, mais il avait prévu qu'elle s'enfuirait. Sinon, comment aurait-il pu les suivre, Kerr et elle ?

— Kerr a été au service de mon père pendant des années. C'est pourquoi je lui ai fait confiance, bien qu'à l'évidence il ait eu de noires intentions.

— Je suis sûr que vous serez désormais plus prudente dans le choix de vos compagnons.

Et sans s'appesantir sur cette morale, Rhys se détourna et lui lâcha les mains. Madeline se sentit soudain abandonnée.

Il siffla et son cheval – apparemment caché derrière les ajoncs – apparut et trotta vers son maître. C'était une belle bête gris pommelée avec une crinière et une queue noires. Un chien hirsute le suivait, qui s'avéra de belle taille. L'animal examina Madeline d'un œil perspicace et vint s'appuyer contre son maître en remuant la queue.

— Je vous présente Gelert, dit Rhys en désignant le chien.

La jeune femme enfonça les doigts dans la fourrure de l'animal. D'emblée, elle aimait ce chien aux allures amicales, avec ses mèches en bataille d'un gris argenté et ses sourcils expressifs. Sa présence avait quelque chose de rassurant.

— Et voici Gwynt Arian, ajouta Rhys.

Reconnaissant son nom, le cheval secoua la tête en dilatant ses naseaux.

— Est-ce un nom gallois ?

Rhys acquiesça.

— Il signifie « Vent argenté ».

— C'est un fort joli nom pour une bête magnifique. Mais vous voyagez sans écuyer ?

— Ces deux-là savent m'assister, tout en gardant leur langue.

Madeline se demanda qui avait pu le trahir par le passé, mais apparemment Rhys ne tenait pas à lui faire de confiance.

— Enveloppez-vous bien chaudement dans votre cape, lui conseilla-t-il en faisant approcher son cheval.

Heureuse de le voir prendre des décisions à sa place, pour le moment, Madeline se laissa hisser en selle. Puis Rhys murmura quelque chose à l'oreille de son cheval et fouilla dans sa sacoche. Gelert s'était posté près de l'étrier, comme s'il montait la garde au pied de la cavalière.

Rhys tendit à Madeline une flasque.

— Buvez ça.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De l'eau-de-vie.

À nouveau, il sourit un bref instant. Madeline regretta qu'il ne sourît pas plus souvent, car il semblait nettement moins inquiétant lorsqu'il le faisait.

— Ce breuvage vous prouvera que vous faites encore partie des vivants. Buvez.

Elle s'exécuta prudemment. Le liquide lui brûla la gorge. Les larmes aux yeux, elle toussa de toutes ses forces.

À peine remise, elle vit Rhys opiner du chef, l'œil goguenard.

— Buvez encore.

La seconde gorgée fut à peine plus facile à avaler.

— Vous vous sentez mieux ?

À sa grande surprise, oui. Ce breuvage l'avait réchauffée et guérie de ses tremblements. Comme elle hochait la tête, Rhys lui prit la flasque des mains, lui effleurant les doigts au passage. Elle se remémora ses baisers enflammés, et une vague de chaleur l'envahit.

— Deux petites gorgées suffisent pour une dame, dit-il avant de boire lui-même.

Pour la première fois, Madeline se demanda s'il avait eu peur en voyant Kerr s'en prendre à elle.

Rhys semblait pourtant si indifférent, comme s'il lui arrivait tous les jours de secourir des femmes attaquées dans la lande et de tuer leurs agresseurs. Mais son besoin de boire de l'eau-de-vie prouvait qu'il avait eu un peu peur, lui aussi.

La jeune femme secoua la tête. Ne prêtait-elle pas à ce guerrier une vulnérabilité qu'il n'avait pas ?

Cependant, il devait se sentir responsable d'elle.

Ne l'avait-il pas achetée, après tout ?

Peut-être avait-il pour habitude de protéger tous ses biens avec une égale énergie. Quoi qu'il en soit, elle était heureuse qu'il se sentît des obligations envers elle.

Rhys fit la grimace mais ne toussa pas en avalant l'alcool. Puis il se tourna vers la lande pour scruter l'horizon et avisa au loin la silhouette d'un cheval.

— C'est votre monture ? s'enquit-il.

— Elle s'appelle Tarascon. Kerr lui a entaillé le flanc pour l'obliger à s'enfuir. J'ignore si la blessure est profonde. J'espère qu'elle n'est pas grièvement touchée.

— Tant qu'elle court, ce ne doit pas être trop grave.

Comment Madeline n'y avait-elle pas songé plus tôt ?

Elle semblait vouée à se ridiculiser devant cet homme.

Rhys prit les rênes de son cheval et se dirigea vers la jument en sifflant doucement. Tarascon les regarda s'avancer en bougeant nerveusement les oreilles.

— L'odeur du sang l'aura effrayée, observa Rhys. Vous la montez souvent ?

— Presque tous les jours.

— Alors, elle aura également senti votre peur et cela l'aura troublée.

— Je vais l'appeler. Elle répond toujours à mon appel.

Mais, à l'appel de son nom, la jument fit un pas en avant puis recula en agitant nerveusement la queue.

— Tiens donc ! fit Rhys, amusé.

— D'habitude, elle vient.

— Les circonstances présentes n'ont rien d'habituel, madame. Ne prenez pas ombrage de son hésitation. Attendez d'être plus près afin qu'elle vous reconnaisse avec certitude.

— Elle risque de s'enfuir avant que nous ne soyons suffisamment près.

Madeline appela encore une fois l'animal, qui s'enfuit hélas dans la direction opposée.

Rhys fit halte. La jument s'éloigna encore de quelques pas. Madeline ne l'avait jamais vue aussi nerveuse.

— Regardez dans ma sacoche s'il reste des pommes, lui glissa Rhys.

Heureuse de se rendre utile, elle s'exécuta. Il restait effectivement des pommes, mais Tarascon fut bien moins encline à la gourmandise qu'elle ne l'aurait été quelques heures auparavant...

Il était presque midi lorsque la jument se laissa enfin approcher. La persévérance dont Rhys avait fait preuve ne

laissait pas d'impressionner Madeline.

Il est vrai qu'en se mettant à courir et à aboyer derrière elle au signal de son maître, Gelert les avait bien aidés.

Quand Rhys l'eut attrapée, Madeline prit les rênes de la jument et lui parla doucement en lui caressant le museau. Il en profita pour examiner la blessure.

— Heureusement, ce n'est pas trop grave. Je pense que cela devrait guérir assez vite. Je regrette de n'être pas assez expert pour me prononcer avec certitude.

— Nous pourrions retourner à Ravensmuir ?

Rhys la dévisagea d'un air mystérieux.

— Je crois que cela ferait trop loin pour votre jument. Il y a une abbaye un peu plus au nord, que nous pourrions atteindre dans le milieu de l'après-midi, si vous êtes d'accord. On m'y a déjà secouru par le passé : l'abbesse est ma tante.

Madeline songea, affolée, qu'ils allaient devoir monter le même cheval, sa jument étant trop mal en point pour supporter son poids. Après son agression, elle ne pouvait s'imaginer se serrant contre le corps d'un homme, surtout celui de Rhys, qui allumait ce feu étrange en elle. Leurs regards se croisèrent et le trouble qui en résulta effraya la jeune femme.

Avant qu'elle n'ait pu protester, il se détourna et alla attacher les rênes de Tarascon à la selle de son cheval. Puis il glissa un mot à l'oreille de celui-ci et s'éloigna sans un mot d'explication. Gelert s'assit, comme sur ordre, aux pieds de Madeline qui, intriguée, regarda son maître disparaître dans les ajoncs. Allait-il l'abandonner là ?

Ou bien se préparait-il à exiger d'elle Dieu sait quelle récompense ? Elle savait qu'il la désirait : elle l'avait compris à ses baisers. Rhys avait certes fait preuve de gentillesse avec elle, mais Kerr n'avait-il pas eu la même attitude jusqu'au moment où ils s'étaient retrouvés loin de tout ?

Était-elle tombée de Charybde en Scylla ?

L'heure de son viol avait-elle seulement été retardée ? Pour quelle raison un homme de la réputation de Rhys la traiterait-il honorablement, maintenant qu'ils étaient seuls dans la lande ?

Peut-être était-ce sa dernière chance de s'échapper ! Madeline enfonça ses talons dans les flancs du cheval pour le

faire avancer.

L'animal ne broncha ni n'avança d'un pas. Suprêmement indifférent, il mâchonnait une fleur sauvage. Quant au chien, il lui jeta un bref regard réprobateur, avant de reprendre sa surveillance des alentours.

Madeline paniqua. Elle murmura à l'oreille du cheval, lui ordonna d'avancer, le flatta, tira sur les rênes. En vain. C'était comme si l'animal avait pris racine. Une pierre se serait montrée plus coopérative.

Elle allait descendre et prendre ses jambes à son cou, quand la voix de Rhys parvint à ses oreilles.

— Arian n'obéit qu'à moi seul, madame.

Il sortait des ajoncs, traînant derrière lui le cheval de Kerr. Une fois de plus, il paraissait amusé mais nullement surpris.

Voilà qui ne laissait pas d'irriter Madeline. Rien n'étonnait donc jamais cet homme ?

— Vraiment ? répliqua-t-elle. Il est rare de trouver une monture aussi loyale.

— En effet. Heureux l'homme qui peut compter sur un serviteur aussi fidèle, fut-il homme ou bête.

Elle ne put s'empêcher d'éprouver une certaine curiosité. C'était la seconde fois qu'il faisait allusion à la trahison. Que lui était-il arrivé ? Et sur quoi reposait l'accusation de trahison qui pesait contre lui ?

Rhys était en train de détacher la sacoche de Kerr et semblait concentré sur sa tâche. Après en avoir examiné le contenu, il n'en retira que l'argent, puis jeta la sacoche au loin.

— Celui qui retrouvera le corps pensera qu'il a été attaqué par des bandits, déclara-t-il enfin.

Puis il monta sur le cheval de Kerr et prit les rênes de son destrier des mains de Madeline.

— Êtes-vous d'accord pour aller faire soigner votre cheval ?

Comme elle répondait d'un hochement de tête, il la dévisagea longuement avant de se mettre en route.

— Quelque chose me dit qu'un conte vous ferait le plus grand bien. Et je sais exactement celui qu'il vous faut.

Un certain nombre de choses lui auraient certainement fait le plus grand bien, mais pas un conte ! Pourtant, Madeline n'en

dit rien, de peur d'être impolie. Elle laissa Rhys guider son cheval, résignée à écouter.

Il s'éclaircit la voix et commença.

— Il y a, au pays de Galles, un endroit nommé Pen Dinas, où des personnes bien informées racontent que se tient la cour des fées. Pen Dinas est un plateau rocheux situé près d'une rivière, dont le sommet est particulièrement plat. L'herbe qui y pousse est d'un vert luxuriant à nul autre pareil, comme si des pieds magiques, en la foulant, lui avaient conféré sa couleur.

Déjà, Madeline sentait ses épaules se détendre. Rhys avait une voix agréable et, pour tout dire, son accent avait quelque chose d'envoûtant. Cela lui rappelait les contes que son père leur racontait, à elle et ses frères et sœurs.

— Un jour, un jeune garçon vint se cacher en ces lieux. On dit qu'il s'appelait Elidorus, mais comme ce n'est pas un nom gallois, disons qu'il s'appelait Llewelyn ap Alan.

Madeline éclata de rire malgré elle, car le nom de substitution était très étrange et très différent du premier.

— Voilà un nom qu'on aurait du mal à dire dix fois de suite sans bafouiller !

Rhys la regarda d'un air pince-sans-rire et prononça dix fois de suite ce nom, qui prenait dans sa bouche des accents musicaux. Madeline se demanda si elle n'avait pas rêvé en croyant surprendre un éclat malicieux dans ses yeux.

— Llewelyn ap Alan fuyait son précepteur, car il n'aimait pas apprendre sa métrique et encore moins se faire réprimander pour son inattention.

— Sa métrique ?

— La métrique des vers, en poésie. C'est ce qu'on apprend avec un précepteur : comment construire un vers et faire des rimes.

Bien qu'elle ignorât tout de cet art, Madeline hocha la tête. Elle s'en voulait d'interrompre le récit de Rhys, et la métrique semblait une chose si évidente pour ce dernier qu'elle préférait ne pas passer pour une ignorante.

— Llewelyn ap Alan vint donc se cacher à Pen Dinas, où personne ne risquait de le retrouver. Ce soir-là, sous la lune ronde et claire, il entendit de la musique. Llewelyn ap Alan

négligeait peut-être ses études, mais il n'était pas idiot. Il savait qu'il fallait fuir la musique des fées et ne pas aller danser avec elles, sous peine d'être écarté cent ans durant du monde des mortels. C'est pourquoi il se boucha les oreilles et resta caché jusqu'au matin, lorsque les fées cessèrent leur musique.

Cependant, à l'aube, alors qu'il allait s'endormir, il trouva soudain en face de lui deux petits personnages. Ils l'invitèrent à visiter leur demeure pour lui montrer des choses merveilleuses. Après leur avoir fait promettre qu'ils le laisseraient repartir quand il le désirerait, notre héros, curieux, accepta de les suivre. Ils le conduisirent jusqu'à un passage secret habilement dissimulé derrière trois pierres. De là, ils pénétrèrent dans le royaume souterrain de Pen Dinas. Il n'y faisait pas clair, car le soleil ne brille pas sous la terre. Pourtant, le paysage y était splendide et ses habitants plus encore. Tous les gens de ce royaume étaient couronnés de cheveux aussi blonds que Llewelyn était brun, et tous semblaient vouloir rire à tout moment. Ils possédaient des richesses en abondance, des gobelets d'or, des pierres précieuses à chaque doigt. Leurs chevaux étaient magnifiques et rapides, leurs chiens adorables. C'était un véritable paradis.

Llewelyn ap Alan fut accueilli par le roi lui-même, qui lui expliqua les mœurs de son peuple et lui dit qu'il ne devait plus demander à ses sujets de lui promettre quoi que ce fût. Les créatures féeriques font en effet rarement des serments, beaucoup plus rarement que les hommes, car elles les respectent toujours. Le roi des fées expliqua à Llewelyn ap Alan que ses sujets méprisaient plus que tout au monde la fausseté et la trahison.

Madeline nota que son compagnon faisait allusion à la trahison pour la troisième fois. Cet homme commençait à l'intriguer sérieusement.

— Llewelyn ap Alan déclara que c'était là une chose admirable, et on lui accorda de jouer avec le fils du roi. Il ne perdit aucunement la notion du temps, contrairement à ce qu'il avait craint, et ne tarda pas à demander la permission de prendre congé. Ses guides lui montrèrent le chemin du retour et il retourna chez sa mère, craignant cependant que beaucoup de

temps ne se fût écoulé. Mais les fées ne l'avaient pas trompé. Elles avaient tenu leurs engagements et il s'aperçut qu'il n'était resté absent que trois jours, comme il l'avait escompté. Quelques semaines plus tard, il partit à la recherche de l'entrée secrète et la trouva, pour le plus grand plaisir du roi des fées et de son fils. C'est ainsi que Llewelyn ap Alan prit l'habitude de partager son temps entre les deux mondes.

Comme Rhys jetait un coup d'œil vers elle, Madeline ne se donna pas la peine de cacher le plaisir que lui procurait ce conte. Elle lui sourit pour l'encourager à poursuivre, mais il se détourna si brusquement qu'elle se demanda si elle ne l'avait pas froissé.

— Un tel secret commençait à peser à notre héros, comme le font tous les secrets. Il était triste que personne ne sût ce qu'il savait. Un jour, il mit sa mère dans la confidence et elle parut aussi ravie que lui de l'aventure. Pendant un moment, soulagé de s'être confié à elle, il lui narra à chacun de ses retours les merveilles qu'il avait vues chez les fées. Mais ces merveilles étaient sans nombre, et Llewelyn ap Alan avait l'impression d'en découvrir de plus extraordinaires à chacune de ses visites. Bientôt, les récits qu'il faisait devinrent si extravagants, les richesses qu'il décrivait si extraordinaires que sa mère perdit patience. Elle commença à penser qu'il se moquait d'elle, comme le font souvent les enfants, et exigea qu'il lui rapportât une preuve. Aussi, lorsqu'il rendit visite aux fées la fois suivante, Llewelyn vola-t-il la balle d'or du fils du roi. Puis il se dirigea vers le passage secret, mais fut poursuivi à grands cris. Il allait atteindre la porte quand elle se referma devant lui... Il dut restituer la balle aux deux guides qui l'avaient introduit la première fois. Ils le regardèrent d'un œil sévère et restèrent sourds à ses excuses. L'instant d'après, Llewelyn ap Alan se retrouva sur l'herbe du plateau de Pen Dinas. Complètement seul, il eut beau chercher longuement, plus jamais il ne trouva l'entrée du royaume merveilleux. Et bien qu'il entendît souvent la musique des fées par les nuits de pleine lune, plus jamais il ne les vit danser ni ne put voir de près leurs réjouissances.

Rhys se tut, sans doute pour donner tout son poids à la fin de l'histoire.

— Llewelyn ap Alan avait trahi ses amis et s'était montré un invité indigne. Ce faisant, il avait perdu le seul bien vraiment précieux qu'ils lui offraient.

La morale de l'histoire était puissante. Rhys avait-il choisi ce conte à dessein ? Madeline n'eut pas le temps de lui poser la question, car il tendit soudain le bras vers l'horizon.

— Là-bas ! Vous voyez la fumée qui s'échappe de la cheminée de l'abbaye ? Nous ne sommes plus loin, madame. Je gage qu'un bon potage nous attend.

En voyant le ruban de fumée, Madeline eut honte des soupçons qu'elle avait entretenus à l'égard de son sauveur. Rhys la conduisait bel et bien jusqu'à une abbaye, où elle serait en sécurité.

D'ailleurs, elle n'avait pas cessé un instant d'être en sécurité depuis qu'elle avait quitté Ravensmuir, car Rhys l'avait suivie comme son ombre.

Pour la première fois depuis leur rencontre, elle lui sourit de tout son cœur.

— Merci, Rhys. Je n'ai rien fait aujourd'hui pour mériter votre aide et votre courtoisie, mais je vous remercie du fond du cœur.

Curieusement, il ne lui rendit pas son sourire.

Au contraire, il battit des paupières, comme ébloui, et fronça les sourcils. Puis il se détourna, concentré sur le chemin qu'il leur restait à parcourir jusqu'à l'abbaye.

— Nous ferions bien de nous hâter, marmonna-t-il. Plus tôt une blessure est soignée, plus vite elle guérit.

— Rhys n'adressa plus un mot à Madeline. Il semblait aussi renfermé que s'il avait voyagé seul. Elle songea soudain combien son silence et son indifférence la contrariaient.

Chapitre 6

En réalité, Rhys n'était pas du tout indifférent à la présence de la dame qui se trouvait près de lui.

La beauté de Madeline le troublait comme jamais aucune autre femme auparavant. C'est seulement au prix d'un effort considérable qu'il s'était retenu de l'embrasser, tant il était heureux qu'elle fût indemne.

Il avait pris peur en voyant Kerr s'engager dans les ajoncs. Il avait craint que ce vaurien n'abusât de Madeline avant qu'il ne pût lui venir en aide. Dans son obstination à ne pas se montrer, il avait laissé trop de distance entre eux et avait craint que la dame ne payât le prix de son erreur.

Il n'avait pas menti en disant quel soulagement il avait éprouvé de la voir tenter de s'échapper.

L'eau-de-vie n'avait pas réussi à le rasséréner. En fait, elle lui restait sur l'estomac. Un baiser l'aurait autrement rassuré, surtout assorti d'une douce étreinte. Mais devant la terreur apparente de Madeline, il avait préféré la laisser tranquille.

Elle avait subi suffisamment d'épreuves pour aujourd'hui.

Le fait qu'elle se fût reproché son initiative inconsidérée inspirait le plus grand respect à Rhys. Peu de gens reconnaissaient leur responsabilité dans leurs malheurs. Bien entendu, il avait aussi sa part : c'est la peur de l'épouser qui avait poussé Madeline à fuir, et il s'en voulait de ne pas avoir réussi à balayer tous les doutes qu'elle pouvait nourrir à son égard. Ce n'était pas sa faute à elle si on lui avait caché la noirceur dont le monde est capable, surtout celle dont Kerr avait fait preuve. Rhys comprenait parfaitement qu'elle ait pu faire confiance à un homme qui avait servi son père.

Il résista à l'envie de la regarder, de peur qu'elle ne lui sourît

encore une fois et ne lui troublât tout à fait la cervelle. Elle ne manquait certes pas de bravoure. La plupart des femmes auraient été en train de pleurer à sa place. Madeline, elle, se tenait droite sur sa selle.

Même décoiffée, elle gardait une beauté étourdissante. Sa natte s'était dénouée et ses cheveux noirs s'étaient répandus sur ses épaules. Elle avait une égratignure sur la joue, et quelques-unes sur les mains. Sans doute la boue dont elle était maculée cachait-elle des contusions. Elle avait la peau trop douce, trop tendre, trop tentante, et le sein qu'il avait entraperçu avait failli lui faire oublier tout son esprit chevaleresque.

Malgré tout, le désir qu'il éprouvait pour elle ne lui avait pas fait perdre de vue l'essentiel : Madeline venait d'éprouver une telle frayeur que la moindre caresse l'aurait fait sursauter. Il n'avait pas l'intention de profiter de la situation pour satisfaire ses propres désirs.

Ce ne serait pas le meilleur moyen de gagner sa confiance et d'établir une relation durable. Rhys n'avait pas l'habitude d'éprouver une telle attirance pour une femme, et jamais il n'aurait cru qu'il nourrirait de tels sentiments pour celle qui deviendrait son épouse. Sans doute sa sensibilité était-elle due au manque de sommeil, ou encore à la crainte de voir Caerwyn lui échapper. Après une bonne nuit, Madeline et lui seraient redevenus eux-mêmes.

Car d'ici là, ils seraient mariés. Elle n'aurait plus à s'inquiéter pour son avenir, et il serait maître de Caerwyn à tout jamais.

Lorsqu'ils atteignirent l'enceinte, les portes de l'abbaye étaient fermées.

Rhys descendit de cheval et tira le cordon de la clochette. Un joyeux carillon retentit, qui fit sourire Madeline.

— Comme c'est joli, murmura-t-elle.

Ses yeux se mouillèrent de larmes au souvenir de la place que tenait la musique dans sa relation avec James. Elle le revit penché sur son luth, composant une ballade. Elle se souvint de la lumière jouant dans ses cheveux blonds, et le chagrin lui noua la gorge.

Il ne pouvait pas être mort.

Si l'homme qu'elle aimait de tout son cœur était mort, elle

l'aurait su.

Pourtant, s'il était en vie, il aurait trouvé le moyen de le lui faire savoir, depuis dix mois...

Madeline balaya ses larmes. Rhys, qui la regardait, avait pris un drôle d'air.

— Ne pourriez-vous pas sonner encore une fois ? Ce carillon est aussi joli que si les anges eux-mêmes annonçaient notre arrivée.

Sans prononcer un mot, Rhys sonna une seconde fois.

Elle écouta, les yeux fermés, les mains jointes, cette musique bénie qui descendait sur elle comme un baume. Elle en oubliait la perte de James, se remémorait la plénitude de son amour pour lui, et songea combien sa vie avait changé.

Lorsque les clochettes se turent, elle s'aperçut soudain que Rhys l'avait observée, interdit, depuis le début.

Puis il se retourna vers la porte.

— C'est une communauté de nonnes, ici, déclara-t-il sur un ton bourru. Mais quelques prêtres y vivent dans des bâtiments séparés. Ils donnent les sacrements et sont d'excellents soigneurs.

Les manières de Rhys ne laissaient pas de la surprendre. L'avait-elle offensé en lui montrant le ravissement dans lequel la plongeait le carillon ? Mais pourquoi ? Elle se pencha pour lui toucher le bras. Il sursauta, mais ne se retourna pas.

Il était donc vraiment vexé.

Avant qu'elle n'ait pu faire une seconde tentative, un petit guichet s'ouvrit dans le portail et un visage apparut derrière la grille.

— Qui sonne à notre porte ?

Gelert aboya joyeusement en sautant sur le portail, comme s'il reconnaissait la voix d'une vieille connaissance.

Rhys s'approcha pour se montrer.

— C'est Rhys FitzHenry, frère Thomas. Je suis au regret de solliciter une fois de plus votre hospitalité.

— Rhys, vieux chenapan ! Le portail s'ouvrit dans un grincement sonore. Le frère Thomas s'avéra être un moine imposant, à la panse trop généreuse pour sa robe. Le tissu, tendu sur sa bedaine, se relevait un peu devant, dévoilant des

mollets velus et de solides sandales.

— Et toi, Gelert ! Je vais te trouver un bon os !

Il se pencha pour caresser le chien qui sauta de joie et lui lécha les oreilles.

— Pas étonnant que ce chien t'aime autant ! ronchonna Rhys avec bienveillance.

— Si tu pensais à le nourrir de temps en temps, tu verrais comme il t'aimerait, toi aussi !

Les deux hommes se sourirent. Le moine, en proie à une joie évidente, serra le guerrier dans ses bras. Madeline fut surprise que son accueil fût aussi chaleureux.

Enfin, Thomas lâcha son ami et recula d'un pas pour l'admirer.

— Alors, vieux pécheur, voilà que tu cherches une nouvelle fois refuge parmi nous ? Qu'as-tu fait encore ?

Ce reproche était dépourvu de malice, comme si les deux hommes avaient l'habitude de plaisanter de la sorte. Madeline songea à la manière dont ses frères se taquinaient, bien qu'il lui parût extraordinaire que quelqu'un pût taquiner Rhys FitzHenry.

Et elle était impatiente de voir comment il le prendrait.

Il rougit, et ses manières redevinrent encore plus austères que d'ordinaire.

— C'est la dame que voici qui a besoin de votre aide, cette fois. Je ne fais que l'accompagner.

— Une dame !

Thomas se redressa, tirant sur le devant de sa robe, et pivota vers Madeline.

— Bien le bonjour, madame, et bienvenue en notre humble enceinte !

Se courber lui coûta un tel effort que son crâne tonsuré vira au cramoisi.

— Je te présente lady Madeline de Kinfairlie...

Rhys semblait peser ses mots, et Madeline comprit qu'il s'apprêtait à délivrer une version altérée de leur aventure. Elle soutint son regard pour lui faire comprendre qu'elle ne le contredirait pas.

— Elle a été victime d'un guet-apens tendu par des bandits

de grand chemin. Heureusement, je suis arrivé à temps pour lui venir en aide.

— Dieu du ciel ! Quelle époque ! Et quel heureux hasard que tu sois arrivé à temps.

— Il ne s'agit pas complètement d'un hasard, vieux frère. Cette dame et moi-même sommes fiancés, et il m'avait semblé reconnaître son cheval de loin.

— Par ma foi ! Dieu est grand, en vérité, de t'avoir accordé une vue aussi perçante ! Mais... comment se fait-il que nous n'ayons rien su de tes fiançailles ? Lorsqu'un homme comme toi se fiance, c'est une nouvelle de taille, et tu es passé ici il y a à peine deux semaines.

Madeline n'avait elle-même entendu parler de la vente aux enchères que deux semaines auparavant. C'est donc pour une autre raison que Rhys était venu du pays de Galles. Mais laquelle ? Et pourquoi avait-il décidé d'assister aux enchères, puis d'acheter sa main ?

— Hum, répondit Rhys. Je n'ai pas cru utile de t'en parler car je te croyais indifférent aux péripéties de ce bas monde.

Frère Thomas eut un large sourire.

— Mais ça ne m'empêche pas d'aimer les potins ! Rhys FitzHenry va se marier ! Vous devez être bien intrépide, madame, pour accepter d'épouser un tel brigand !

— Thomas... gronda Rhys.

Mais frère Thomas se pencha vers la jeune femme avec des airs conspirateurs :

— Ou bien seriez-vous, lady Madeline, de ces rares femmes qui savent reconnaître un trésor là où la plupart ne voient qu'une chose sans valeur ?

Le moine ponctua ses propos d'un clin d'œil malicieux et Madeline sourit malgré elle, tout en regardant Rhys.

Que voulait dire frère Thomas ?

— Le mérite se dévoile rarement tout entier au premier coup d'œil, dit-elle.

— C'est tout à fait juste ! s'écria Thomas. J'aurais dû deviner tout de suite que Rhys ne craindrait pas d'épouser une femme intelligente !

— Il m'a dit un fort joli conte en chemin, et je suis fort aise

de sa gentillesse.

— Un conte ? Depuis quand as-tu ce talent, Rhys ? Thomas cligna de l'œil et ajouta :

— Un vieux proverbe dit qu'un Gallois ne se montre jamais tant à son avantage que loin de chez lui. Tu ne trouves pas qu'il s'applique à merveille à toi, Rhys ? Ce n'est pas tous les jours que tu fais usage de ton peu de charme.

Rhys lança un regard courroucé à son ami. Il paraissait à court de réplique.

Thomas continua de parler à Madeline.

— Je vous assure, milady, que cet homme-là connaît plus d'un conte. Mais il les garde pour lui. Discretion est son deuxième prénom...

— Tandis que loquace est le tien, marmonna l'intéressé.

Madeline rit de bon cœur de les voir se chamailler ainsi.

— En tout cas, je ne risque pas de passer pour un homme soudain changé en marbre, comme tu en as l'air.

— Et encore moins pour un homme qui a perdu sa langue. Dis-moi, je croyais qu'on offrait l'hospitalité à ceux qui la demandaient, ici.

— Mais oui ! Pardonnez-moi ! Entrez, lady Madeline, entrez dans notre humble enceinte.

Frère Thomas saisit les rênes du cheval de Rhys, lui murmura quelque chose à l'oreille, et l'animal le suivit aussitôt.

— Comme c'est curieux, dit Madeline. Je croyais qu'Arian n'obéissait qu'à Rhys.

Celui-ci pinça les lèvres sans piper mot.

— C'est ce qu'il vous a raconté ? demanda Thomas, goguenard. Quelle fable !

Il bouscula amicalement Rhys, avant de s'éloigner.

— Comme il est doux de savoir qu'on peut se fier à quelqu'un, commenta Madeline à voix basse.

Rhys détourna le regard et elle eut la satisfaction de le voir rougir.

— Les bandits ont attaqué son cheval, lança-t-il à l'intention de Thomas.

— Ah, les coquins !

Aussitôt, le moine vint s'occuper de l'animal, le caressant

tout en lui murmurant à l'oreille.

— Thomas s'y connaît pour soigner les chevaux, expliqua Rhys.

Le moine emmena l'animal avec lui, si préoccupé par son sort qu'il semblait en avoir oublié tout le reste. Tarascon, paraissant comprendre qu'il allait prendre soin d'elle, frissonna une dernière fois et cessa peu à peu de remuer nerveusement les oreilles.

Un homme possédant ces talents était si incongru dans un tel lieu que Madeline ne put s'empêcher d'exprimer sa surprise.

— Comment une abbaye peut-elle se permettre d'entretenir des chevaux ?

Rhys sourit.

— Thomas était voleur de chevaux avant d'entrer dans les ordres.

— C'est à cette époque-là que vous avez fait connaissance ?

— En effet, nous avons passé notre jeunesse ensemble.

Intriguée par l'affection qui teintait ses propos, Madeline allait demander de plus amples détails, quand il poursuivit d'une voix forte :

— Il n'y a pas que cette jument qui réclame l'hospitalité, Thomas. D'ailleurs, je ne crois pas que sa blessure soit trop grave.

— La frayeur qu'elle a eue est ce dont elle souffre le plus. Dans une bonne semaine, madame, elle sera à nouveau en pleine forme.

— Je vous remercie de votre aide. C'est une bête très fidèle. J'ai été bouleversée de la voir blessée, surtout délibérément.

— Vous avez raison, madame. Il faut être un fieffé coquin pour blesser sciemment un cheval.

Thomas appela un jeune garçon, qui emmena Tarascon jusqu'à l'écurie en la caressant.

La jument boitait légèrement, mais la peur l'avait quittée. Madeline se rendit compte qu'elle était, elle aussi, rassérénée. Intriguée, elle observa longuement Rhys qui regardait la jument s'éloigner.

Après tout, ce n'était peut-être pas un sort si exécrationnel que d'épouser un homme aussi protecteur et compétent.

À moins que ce ne fût seulement ce pour quoi il essayait de passer à ses yeux ?

Après avoir supervisé le jeune palefrenier, Thomas revint à eux et fronça les yeux devant le second destrier.

— Qu'est-ce que ce cheval ? Depuis quand as-tu besoin d'un deuxième étalon, Rhys ? C'est la première fois que je vois cette bête.

Ne sachant quelle version Rhys entendait lui délivrer, Madeline ne dit mot.

— Je n'en ai aucun besoin, répondit-il.

— Il n'est pas à toi ?

— Non. Il devait appartenir à l'un des bandits. Je l'ai trouvé livré à lui-même, à l'endroit où cette dame a été attaquée.

— Cette canaille n'a plus besoin de monture, désormais, précisa Madeline.

— Et je ne voulais pas laisser cette bête errer dans la lande, où elle aurait servi de pâture aux loups, Thomas hocha la tête d'un air compréhensif.

— C'est plutôt une belle bête. On voit qu'elle a été convenablement soignée et nourrie... Une bien belle monture pour un simple bandit de grands chemins. On dirait plutôt le cheval d'un soldat. Un bandit a besoin d'aller vite ; il n'adopterait pas un cheval aussi lourd.

Madeline se raidit, sûr que Thomas allait finir par découvrir la vérité. Mais Rhys ne se troubla aucunement.

— Il l'aura volé à l'une de ses victimes, dit-il.

— Possible... Tu as l'intention de le garder ?

— Non. J'ai une dette envers toi, Thomas, pour cette visite et la précédente. Vends ce cheval et verses-en le prix dans les caisses de ta communauté.

Madeline s'étonna de tant de générosité. Un destrier comme celui-ci valait une somme rondelette.

— Nous pourrions le garder pour l'abbesse, hasarda Thomas. Elle aime les belles montures.

— Vends-le, fit Rhys d'une voix impérieuse. Et le harnachement aussi.

— Il y a un bon marché aux chevaux à Newcastle, répondit Thomas d'un air prudent, sans quitter Rhys des yeux. Je dois

aller là-bas à la fin du mois, pour voir les usuriers de la part de l'abbesse.

— Il paraît que les bêtes se vendent mieux à Carlisle.

Madeline protesta sans réfléchir.

— Pas du tout ! Je sais que les destriers se vendent mieux à Newcastle qu'à Carlisle. Le roi lui-même y envoie ses émissaires pour en acheter.

— Néanmoins, reprit Rhys en serrant les dents, une bête de cette taille et de cette couleur se vendra mieux à Carlisle.

— Non, Rhys, je vous assure. Je vous demande pardon, mais vous n'êtes pas d'ici. Mon père n'achetait que des palefrois et des poneys à Carlisle. Il disait toujours qu'il y avait peu de choix en matière d'étalons là-bas.

— Peut-être votre père se trompait-il, madame.

Madeline allait répliquer, mais il soutint son regard avec une telle intensité qu'elle comprit l'avertissement et se tut, vexée.

Que lui prenait-il ? Ne voulait-il pas tirer le meilleur prix de ce cheval ?

— Carlisle est le marché le plus approprié pour cette bête, dit-il.

— Alors, va pour Carlisle, conclut Thomas en les dévisageant tour à tour. Tu es toujours de bon conseil, Rhys, même s'il est *moins commode* d'aller à Carlisle.

— Cela vaut la peine d'aller jusque là-bas, insista Rhys, l'air exaspéré.

Qu'avait-il donc contre Newcastle ?

Soudain, Madeline comprit. Newcastle était plus proche de Kinfairlie et de Ravensmuir. Rhys voulait éviter que le cheval ne fût reconnu, car alors la mort de Kerr serait imputée à l'abbaye.

Si les camarades de Kerr décidaient de le venger, l'abbaye serait bien tristement remerciée des services rendus à Rhys.

Madeline avait failli faire échouer sa tentative de protéger la communauté. Thomas avait maintenant des soupçons sur les origines de l'animal, qui auraient été bien moindres si elle avait tenu sa langue.

Rhys devait la trouver bien sotte.

— Mais le harnachement se vendra mieux à York, reprit-il.

— Un cheval se vend plus facilement avec son

harnachement, répliqua Thomas sur un ton amusé.

— Je dirais que Lincoln ou Winchester seraient tout indiqués pour vendre ce harnachement, insista Rhys.

Thomas sourit, franchement goguenard.

— Si tu gardais ce cheval et allais le vendre toi-même au pays de Galles, Rhys ? Je suis sûr que tu en tireras un meilleur prix là-bas.

— Mais peut-être le prix que j'en tirerais ne vaudrait-il pas la peine de prendre un tel risque.

Thomas rit de bon cœur et le frappa amicalement dans le dos.

— Je tiendrai compte de tes conseils, Rhys. Ne crains rien, mon vieil ami : j'agirai selon tes désirs et ferai en sorte qu'on ne reconnaisse pas ce cheval.

Madeline comprit alors que Thomas avait tout saisi depuis le début, et n'avait cherché qu'à le taquiner.

— Pourrais-tu m'en dire davantage sur les personnes susceptibles de le reconnaître ?

— Moins tu en sauras, mieux cela vaudra.

— Tu sais protéger tes amis, cela ne fait aucun doute. J'espère, lady Madeline, que vous avez su déceler la vraie nature de ce garçon. Ne vous laissez pas abuser par ses manières un peu frustes.

Madeline hocha la tête. Elle avait découvert beaucoup de qualités chez Rhys.

— Il faudrait peut-être prévenir l'abbesse, afin qu'on s'occupe de cette dame, déclara ce dernier.

— Êtes-vous blessée, madame ? s'inquiéta Thomas.

— Elle est indemne, mais elle a subi un choc. Appelle l'abbesse, je te prie.

Puis, soutenant le regard de Madeline :

— J'ai un autre service à demander à l'abbesse. Je voudrais que nos noces soient célébrées aujourd'hui même.

La jeune femme n'en crut pas ses oreilles. Il voulait donc toujours l'épouser. Mais aujourd'hui même !

— Ici ? s'étonna Thomas. Et la famille de madame ?

— Nous ne pourrions pas nous rendre à Ravensmuir tant que sa jument ne sera pas guérie.

— Ils pourraient venir ici, suggéra Madeline. Nous attendrions qu'ils arrivent.

— Les événements d'aujourd'hui m'incitent à refuser. Nous serons mariés d'ici à la tombée du jour, madame, et enverrons un message à Ravensmuir demain matin, lorsque notre mariage aura été consommé.

Sur ces mots, Rhys tourna les talons et se dirigea vers l'écurie, laissant Madeline outrée de ses manières autoritaires. Il aurait pu lui demander son avis, au lieu de la commander comme un chien !

Sa colère devait être visible, car Thomas plaisanta :

— Je vous rappelle, lady Madeline, qu'il est très mal vu de tuer un homme dans l'enceinte d'un lieu consacré.

— Dans ce cas, j'attendrai que nous en soyons partis !

La route est longue jusqu'à la demeure de mon seigneur et maître.

Thomas éclata de rire.

— J'ai souvent pensé que la mort était un sort trop doux pour certains coquins. Laissez-le vivre longtemps, au contraire, pour lui infliger jour après jour les supplices que votre intelligence saura inventer.

Madeline sourit malgré elle de ce conseil.

— Voilà qui est mieux, conclut Thomas. Il est toujours de bon augure que la mariée affiche un visage souriant.

Ce rappel de son mariage imminent lui ôta aussitôt le sourire. Elle allait se marier, et Rhys lui avait fait savoir que le mariage serait consommé ce soir même. Après ce qu'elle venait de vivre, cette perspective avait de quoi l'angoisser.

Rhys n'avait certes pas fait connaître à Madeline son intention de l'épouser de la manière la plus habile qui fût. Tout en brossant son cheval, il se reprochait son incapacité à trouver des mots doux pour lui parler. Pourquoi n'était-il pas doué pour cela ? Ne pouvait-il inventer de ces tendres paroles dont les femmes raffolent ? Au lieu d'atténuer les craintes de Madeline, il n'avait fait que les dédoubler.

Absorbé par sa tâche et les reproches qu'il s'adressait à lui-même, il ne vit pas arriver Thomas, qui dut s'éclaircir la voix

pour s'annoncer.

Rhys sursauta et se retourna. Gelert, confortablement installé dans la paille, regardait les deux hommes avec intérêt.

— Tu tiens vraiment à ce qu'elle change d'avis ? demanda le moine.

— Je n'ai pas besoin que tu me rappelles que j'ignore tout de l'art de courtiser une dame.

— *Tu* as peut-être besoin qu'on te rappelle une chose : elle pourrait très bien te jouer un tour avant que vous ne soyez mariés, en décidant de prendre le voile ici.

Rhys s'affola. Il n'avait pas envisagé cette possibilité.

— Ma fiancée n'épousera jamais le Christ. Ce n'est pas son genre.

Mais il n'en était pas si persuadé que cela. La belle n'avait-elle pas déjà montré qu'elle entendait échapper à ce mariage en fuyant Ravensmuir ?

Rhys, soudain inquiet, se mit à brosser son cheval avec une vigueur redoublée.

Madeline n'irait tout de même pas jusque-là !

— Ne sois pas si sûr de toi, vieux frère, reprit Thomas. Les femmes sont changeantes et imprévisibles. L'abbesse serait ravie d'attirer une nouvelle fille noble dans sa communauté. Il est toujours bon de faire entrer un peu d'argent dans les coffres et d'acquérir quelque influence à la cour.

— Dans ce cas, je devrais peut-être expliquer à l'abbesse que la famille de Madeline ne possède ni fortune ni influence.

Ceci n'était toutefois pas exact car, grâce à lui, le clan Kinfairlie avait maintenant un peu d'argent.

— Kinfairlie ? Désargenté ? Tu plaisantes ! Ils sont parents avec Ravensmuir, qui doit vendre aux enchères une montagne de reliques ces jours-ci, si je ne m'abuse.

— C'est exact.

— Arrête : tu vas user le cuir de ce cheval, dit Thomas en lui prenant la brosse des mains. Tu sais à quoi serait prête ta tante, en échange d'une relique ?

— Je n'en ai aucune idée.

Sa tante avait pris le voile après son troisième veuvage. Elle avait survécu non seulement à trois maris, mais à onze

grossesses et une guerre civile. Tante Miriam avait toujours été bonne envers lui, mais il est vrai que leurs intérêts n'avaient jamais été en conflit jusque-là.

Sans doute n'hésiterait-elle pas à jouer contre lui, si elle apprenait que Caerwyn était en jeu.

— Je te suggère, reprit Thomas, de réfléchir si tu ne veux pas que ta fiancée soit échangée contre un os poussiéreux ! D'ailleurs, pourquoi l'as-tu amenée ici ? Tu aurais dû continuer vers le sud.

Mais Madeline avait besoin de se remettre de son épreuve, et son cheval était blessé. Il n'avait pas réfléchi davantage.

Or, cela ne lui ressemblait pas de sous-estimer une menace comme l'attrait de l'abbaye pour une jeune femme désireuse de se soustraire au mariage. Trop attentif au bien-être de Madeline, il n'avait pas pris en compte toutes les données de la situation.

— Ta tante va l'embobiner, insista Thomas. Si tu veux vraiment l'épouser, ton arrivée ici ne t'amènera rien de bon.

Rhys l'avait bien compris.

— Je devrais peut-être aller présenter mes respects à ma tante, fit-il sans enthousiasme.

— Voilà comment il faut être ! approuva Thomas.

Puis il se mit à brosser le gilet de son ami, comme un écuyer avant le combat.

— Rhys, tu devrais prendre un écuyer. Tu aurais l'air plus convenable.

— Les écuyers parlent trop. Je préfère que mes secrets restent secrets.

— Peut-être, mais tu ferais bien de ne pas tenir secret trop longtemps le désir que tu as d'épouser cette fille. Les femmes aiment les doux aveux, et une déclaration pourrait bien faire avancer ta cause, en l'occurrence.

— Et c'est un moine qui va m'apprendre comment courtiser une femme ?

— Je ne suis pas né moine ! Tu es bien placé pour le savoir.

— Oui. Je suis sûr que tu n'es entré dans les ordres que pour échapper à tous tes bâtards !

Thomas éclata de rire.

— Rhys, tu sais faire preuve d'un certain charme, dans ton genre et quand tu le veux bien. Si tu tiens à épouser cette fille, fais appel à ce charme. Il faut qu'elle soit de ton côté si tu veux déjouer les plans de l'abbesse. Raconte-lui donc une histoire d'amour qui finit bien. Tu es meilleur conteur que complimenteur.

C'était vrai. Mais il n'y avait aucun amour entre Madeline et lui. Il avait purement et simplement acheté sa main, et s'il se mettait à lui avouer sa flamme, elle ne le croirait pas. Elle n'était pas idiote.

Malheureusement, sa tante Miriam était très perspicace. Elle ne tarderait pas à deviner cette absence d'affection entre eux.

— Parle-lui de Caerwyn, suggéra Thomas. Les femmes aiment qu'on se mette en frais pour elles.

Caerwyn ! Si Miriam devinait la vérité, si Madeline était réellement la fille de sa cousine et donc l'héritière de Caerwyn, il y avait plus qu'une vieille relique en jeu.

Miriam pourrait exiger que Madeline fasse don de Caerwyn à la communauté, et Rhys devrait dire définitivement adieu à son château... Son sang se figea.

Puis, passant rageusement une main dans ses cheveux, il se dirigea à grands pas vers les appartements de l'abbesse.

Pour Caerwyn, il saurait trouver les mots afin de s'assurer la main de Madeline, même s'il ignorait comment.

Il le fallait.

Chapitre 7

Le silence de l'abbaye se refermait sur Madeline comme un linceul.

Ici, tout était blanc : les murs, comme l'habit des nonnes. Des voiles couvraient leurs cheveux, des guimpes leur cachaient le cou ; seuls leurs mains et leurs visages, tous uniformément pâles, demeuraient visibles, même lorsqu'elles étaient entre elles. L'écho d'un chant résonnait faiblement le long des couloirs tranquilles, étouffé, éteint, sans éclat. Même le soleil qui filtrait à travers les hautes fenêtres semblait d'une pâleur laiteuse.

Le joyeux carillon de l'entrée tranchait décidément sur cette atmosphère.

— Tout en suivant la nonne qui la menait à la modeste pièce où elle pourrait se rafraîchir, Madeline eut l'impression bizarre d'errer parmi les morts. Toutes ces femmes n'étaient-elles pas mortes à leur famille et au monde d'ici-bas, retranchées derrière ces murs ? Elles étaient entrées au service de Dieu pour se rapprocher de lui et, pour cela, s'étaient isolées des mille distractions du monde.

En quittant Rhys, la tranquillité des lieux avait d'abord apaisé la colère qu'il avait provoquée en elle. Mais quand elle se fut lavé le visage et nettoyé les ongles, quand elle eut peigné et natté ses cheveux, le silence commença à lui peser.

Elle était habituée au tohu-bohu de Kinfairlie et à la vie au milieu de ses sept frères et sœurs. Le silence lui était toujours suspect, car il signifiait que l'un d'entre eux était en train de comploter un mauvais tour.

Il en avait toujours été ainsi à Kinfairlie : silence était synonyme de méfiance. À tout moment, Malcolm pouvait surgir

de la cachette la plus inattendue pour la faire hurler de frayeur. À moins que Ross ne se faufile derrière elle pendant qu'elle s'habillait, pour glisser une créature visqueuse dans sa chemise.

La nonne docile qui lui servait apparemment de gardienne regardait dans le vide, sans manifester aucune curiosité à son égard. On eût dit un fantôme debout près de la porte. Madeline lui tourna le dos.

Alexandre, lui, donnait dans les farces plus élaborées, comme la fois où il avait envoyé de la fumée dans la chambre de ses sœurs en criant au feu. Madeline sourit en songeant au spectacle qu'elles avaient dû offrir ce jour-là : cinq filles hurlant, déboulant dans la cour du château vêtues de leur seule chemise. Les écuyers et les palefreniers avaient bien ri. Quant à Alexandre, il n'avait pas eu le loisir de goûter le spectacle, tant il était plié de rire.

Il avait cessé de rire lorsque leur père avait eu vent de sa conduite. Il avait été puni une semaine.

Madeline laça sa robe, et son sourire s'évanouit. C'était une joyeuse époque, mais ses parents étaient morts à présent. Malcolm et Ross étaient partis se former comme chevaliers, son cher James avait disparu, et Alexandre avait fini par lui jouer le plus cruel de tous les tours.

Elle était seule comme jamais.

Le peigne de bois claqua quand elle le reposa. Tout bien réfléchi, non seulement elle se méfiait du silence, mais elle le détestait. Il était contre nature pour des êtres humains de vivre dans un calme aussi complet. Elle décida de ne pas enfiler le voile et la guimpe qui lui avaient été remis. Elle n'était pas membre de la communauté et, en tant que jeune fille, avait le droit de ne pas se couvrir.

Soudain, elle se rappela l'objet qui pendait à son cou et songea qu'elle n'était pas tout à fait seule au monde : il lui restait le legs de sa mère, la Larme de la Vierge.

Soulevant le minuscule sac de velours, elle en détacha un morceau de boue séchée et dénoua les liens, le cœur battant, sans vraiment savoir à quoi s'attendre depuis que la pierre avait viré au noir.

Cependant, la signification de cette couleur lui semblait

moins évidente à présent. La pierre avait-elle prédit les malheurs qu'engendrerait sa rencontre avec Kerr ? Ou bien avait-elle cherché à la prévenir contre toute union avec Rhys ?

Il n'y avait qu'une manière de le savoir. Elle laissa rouler la pierre dans sa main et referma aussitôt les doigts dessus. Puis elle embrassa son poing fermé, murmura une prière et ouvrit la main.

D'abord, elle crut que la pierre était toujours aussi noire. Puis elle aperçut une minuscule lueur à l'intérieur. Elle leva la main pour mieux voir. Une petite étoile d'or semblait prisonnière de la pierre, comme Madeline était elle-même prise au piège, faute de solution satisfaisante à sa disposition. Elle eut beau tourner la pierre dans tous les sens, l'étoile ne grossit ni ne diminuait.

Sa présence était synonyme d'espoir.

Du moins signifiait-elle qu'il y avait à présent plus d'espoir que la veille.

Elle rangea la pierre dans son étui, résignée à devoir se contenter de cette maigre indication.

La jeune nonne qui la conduisit jusqu'à l'abbesse semblait en paix avec le choix de vie qu'elle avait fait. En vérité, elle respirait une tranquillité dont Madeline se savait à tout jamais incapable. La nonne s'arrêta à l'entrée des appartements de l'abbesse et resta plantée là, attendant que sa supérieure remarquât leur présence.

L'abbesse, une femme d'âge mûr, était en train d'écrire. On n'entendait que le grattement de sa plume sur le parchemin. Elle semblait souverainement inconsciente de la présence des deux femmes.

Madeline regarda tour à tour les deux religieuses, et comprit que la plus jeune était prête à attendre jusqu'à la fin des temps. Elle s'éclaircit la voix et pénétra dans la pièce, à la grande surprise de l'abbesse.

Derrière elle, la jeune nonne n'en revenait pas, ce dont Madeline se moquait.

— Bonjour. Je suis venue vous saluer et vous remercier de l'hospitalité que vous m'accordez. Je suis Madeline

Lammergeier de Kinfairlie. Je pense que l'on vous a déjà informée de mon arrivée ici.

L'abbesse ne lui sourit pas immédiatement. Elle parut prendre le temps de jauger sa visiteuse avant de prendre la parole.

— On m'en a informée, en effet, dit-elle enfin en se levant avec majesté.

Puis, avec un bref coup d'œil en direction de la jeune nonne :

— Sœur Theresa, veuillez retourner à vos prières.

La nonne s'éloigna dans un frottement de ses sandales de cuir, et ce maudit silence assaillit à nouveau les oreilles de Madeline.

L'abbesse l'observait, d'un regard si perçant qu'il était douteux qu'on pût lui cacher quoi que ce fût. On devinait sous sa robe ample, son voile et sa guimpe une silhouette mince. Ses yeux étaient d'un bleu passé, malgré leur vivacité à laquelle aucun détail, même le moindre, ne pouvait échapper.

Madeline n'aurait pas aimé avoir cette femme pour ennemie.

— Vous êtes de Kinfairlie ; mon enfant ?

L'abbesse vint à sa rencontre avec la tranquillité d'un chat approchant sa proie. Puis elle se posta devant Madeline, la transperçant plus encore de son regard.

— En effet, fit celle-ci, battant des cils malgré elle.

Brusquement, l'abbesse lui abaissa le col de sa robe.

— Est-ce Rhys FitzHenry qui vous a fait cela ? dit-elle en désignant sa gorge.

— Au contraire : j'ai été attaqué par un bandit...

Mieux valait en dire le moins possible à cette femme.

— ... et ne dois mon salut qu'à l'intervention de Rhys FitzHenry, qui l'a tué.

Ce détail ne parut pas surprendre l'abbesse.

— Et il vous a demandé de l'épouser pour le remercier de son intervention ?

Madeline se sentit rougir.

— Nous étions déjà fiancés.

— Comme c'est curieux : je l'ignorais.

— Nos fiançailles ne datent que d'hier.

Un subtil sourire apparut sur les lèvres de l'abbesse. Elle

tourna les talons et s'en fut tranquillement à l'autre bout de la pièce.

— Et malgré cela, ce matin, vous étiez loin de Kinfairlie, seule, ou si mal escortée qu'un bandit a attenté à votre vie... Le Rhys que je connais a pour habitude de mieux veiller sur ce à quoi il tient.

Madeline rougit plus que jamais, car elle n'était pas douée pour le mensonge.

— Les détails de ces péripéties sont sans importance, assure-t-elle.

L'abbesse la considéra un moment, puis lui fit signe de s'asseoir. Elle se mit à caresser son bureau et, d'un ton trop désinvolte pour être innocent, demanda :

— Connaissez-vous bien Rhys ?

— Pas du tout. Mais il n'est pas rare d'être fiancée à un homme dont on ignore tout.

— Bien entendu. Pour ma part, je le connais assez bien car il est mon neveu. Son... impatience à se marier ne laisse pas de m'étonner. Je sais d'expérience qu'il réfléchit toujours soigneusement avant d'agir.

— Cependant, je puis vous assurer que je dis la vérité quant à nos fiançailles.

L'abbesse la dévisagea, mais Madeline était bien décidée à ne pas en révéler davantage.

— Des rumeurs circulent au sujet d'une bien étrange vente aux enchères qui aurait eu lieu à Ravensmuir hier. Les seigneurs de Ravensmuir ne sont-ils pas parents avec ceux de Kinfairlie ?

— Le seigneur de Ravensmuir est mon oncle.

— C'est aussi un homme qui a permis qu'une de ses nièces soit vendue aux enchères, nièce qui est assise en ce moment même en face de moi et vient de me dire qu'elle ne sait rien de celui qu'elle doit épouser.

Madeline ne répondit pas, faute de savoir où son interlocutrice voulait en venir. Tout ce qu'elle savait, c'est que cette femme ne lui inspirait pas confiance.

— Gardez vos secrets si vous le voulez, mon enfant, mais permettez-moi de continuer. Vous savez sans doute que vous êtes ici dans le seul endroit susceptible de vous offrir un refuge.

Il n'est pas concevable que vous puissiez désirer épouser un inconnu, qui plus est recherché pour trahison par le roi en personne.

L'abbesse se pencha vers elle et poursuivit, l'œil brillant :

— Faites vœu d'entrer dans les ordres et vous n'aurez pas besoin d'épouser Rhys FitzHenry. Épousez le Christ, Madeline, au lieu de devenir l'épouse d'un guerrier ; vous assurerez ainsi le salut de votre âme.

La perspective de devenir la subordonnée de cette femme n'inspirait aucunement Madeline. Cependant, aucune formule lui permettant de décliner son offre avec diplomatie ne lui venait à l'esprit. Cette femme lui inspirait même plus de peur que Rhys.

— Tante Miriam, n'est-il pas indélicat d'essayer de dissuader ma fiancée de m'épouser ?

Madeline se retourna brusquement et son cœur bondit en voyant Rhys appuyé contre le chambranle de la porte. Son regard était plus sombre que jamais, et son humeur semblait à l'avenant. Il paraissait plus carré d'épaules, plus inquiétant et plus dangereux en ces lieux tout de blanc immaculé. Les mains sur les hanches, il était planté là dans une attitude imposante, et Madeline eut soudain envie qu'il l'embrassât fougueusement.

Sa présence était une insulte à la tranquillité des lieux. Il faisait pénétrer dans le couvent une bouffée du monde extérieur, fait de guerre et de passion, qui faisait vibrer la pièce mieux que la musique sereine et les rayons du soleil.

Voilà pourquoi Madeline avait éprouvé une telle joie en le voyant. Elle se rappela son désir d'avoir des fils et songea qu'il ne se contenterait pas d'un ou deux. Le foyer de Rhys serait habité par le bruit et les rires, comme celui qu'elle avait connu.

Elle comprit que son choix était fait. Aucun sort ne lui semblait pire que de rester murée en ces lieux jusqu'à la fin de ses jours. Elle préférait vivre pleinement sa vie, malgré les incertitudes que cela comportait, plutôt que de se retirer dans l'isolement.

En marchant main dans la main avec Rhys FitzHenry, elle était certaine d'avoir une existence pleine d'aventure et de passion, et de jouir de la protection de cet homme hors du

commun. Peut-être Vivienne avait-elle vu juste en disant qu'elle serait celle qui laverait le nom de Rhys FitzHenry. D'après ce qu'elle avait vu de lui, elle ne pouvait croire qu'il ait pu trahir son suzerain, car il semblait considérer le manquement à la parole donnée comme le pire des crimes.

L'abbesse gratifia son neveu d'un petit sourire.

— Vous vous permettez bien des privautés en pénétrant dans mes appartements, mon neveu.

— Je place ma fiancée et son bien-être au-dessus de toutes les interdictions que vous pourriez m'opposer.

Puis, souriant à Madeline :

— Comment vous sentez-vous, madame ? Vous êtes-vous remise des événements de ce matin ?

Il était soudain si courtois et si charmant que Madeline ne sut que répondre.

— Vous sentez-vous bien ? lui glissa-t-elle.

Rhys se mit à rire, lui prit la main et y déposa un baiser.

— Beaucoup mieux depuis que je vous vois.

Qui était cet homme ? Avait-il reçu un coup sur la tête ?

Il la regarda par en dessous. Ne pouvait-il lui dire simplement ce qui n'allait pas ?

Puis il serra ses doigts plus fort et pinça les lèvres.

— Vous est-il donc si difficile de croire que votre sourire m'a manqué ?

Madeline allait acquiescer, quand elle se rappela que l'abbesse les observait avec intérêt.

— Je suis simplement surprise de vous voir faire cet aveu en présence d'une tierce personne.

Rhys l'attira contre lui sans lui lâcher les mains.

— Je trouve votre timidité charmante, mais nos sentiments ne peuvent pas éternellement rester chose privée. Lorsque nous serons mariés, tout le monde voudra nous voir manifester notre joie d'être ensemble.

Puis il l'embrassa sur le front, et Madeline demeura interdite devant cette tendresse inattendue.

L'abbesse s'adressa alors à elle avec fermeté, sans quitter son neveu des yeux.

— Ne le laissez pas vous contraindre à un mariage dont vous

n'avez aucun désir, mon enfant. Vous l'avez déjà fui une fois et avez trouvé refuge ici. Je ne nie pas qu'il soit plein de vigueur et que les hommes aient leur charme, mais les tentations terrestres et les satisfactions qu'elles procurent sont éphémères, et je sais défendre aussi bien qu'un homme les âmes sous ma protection. Choisissez le voile et je vous défendrai contre mon propre neveu.

— Et tout cela en échange de la plus petite relique du trésor de Ravensmuir, se moqua Rhys.

L'abbesse lui lança un regard furieux.

— La charité chrétienne ne se monnaie pas !

— Même lorsqu'elle a un prix ?

Madeline intervint alors, en choisissant soigneusement ses mots.

— Vous ne seriez pas la première à rendre un service en échange d'une des reliques du trésor de Ravensmuir. Mais je dois préciser qu'il n'est malheureusement pas en mon pouvoir de vous y donner accès.

— Je suis sûre que vous pourriez persuader votre oncle de faire une donation à l'Église pour le salut de son âme.

— Et pour la prospérité de votre abbaye en ce bas monde, ajouta Rhys.

— Je n'ai aucune influence sur l'usage que fait mon oncle de ses biens, assura Madeline.

— Bien parlé, madame, approuva Rhys.

L'abbesse rougit et perdit son calme.

— Rhys, vous n'êtes qu'un impertinent et l'avez toujours été ! Je vous ordonne de quitter mon abbaye !

— Je la quitterai dès demain. Après que ma promise et moi-même aurons contracté les liens sacrés du mariage et consommé notre union.

— Pas entre ces murs !

— Il y a ici un prêtre et une chapelle. C'est tout ce qu'il me faut.

— Vous n'êtes qu'un rustre, un homme qui sème les ennuis partout où il passe. Vous ferez le malheur de cette fille, je le sais !

— N'oubliez pas que je vous connais, ma tante : vous n'avez

jamais de mots assez durs pour ceux qui s'opposent à votre volonté.

Puis, se tournant vers Madeline :

— Préparez-vous à une salve de mots cruels, madame, lorsque vous aurez décliné sa proposition.

— Aucune femme sensée ne refuserait ! Qu'avez-vous à lui offrir, Rhys ? Une vie d'errance au côté d'un homme recherché par le roi lui-même ?

— Caerwyn, murmura-t-il. Mon épouse sera la maîtresse de Caerwyn et j'en serai le seigneur.

— Caerwyn ! Rêvez-en tout votre soûl, mais cette forteresse ne vous appartient pas !

Rhys la foudroya du regard.

— Elle m'appartient, et c'est pourquoi j'ai besoin d'une épouse et ai fait mon choix.

— Rien ne vous oblige à accepter, gronda l'abbesse à l'intention de Madeline. Rien ne vous oblige à croire ce tissu de mensonges.

Mais la jeune femme commençait à comprendre, d'après les propos de Rhys, pourquoi le roi, affamé de terres, avait accusé ce dernier de trahison.

— Ce fief est-il vraiment à vous ?

— Oui. Selon la coutume et le droit gallois, il me reviendra après mon mariage.

L'abbesse fronça les sourcils.

— Mais...

Madeline l'interrompit d'un geste. Elle n'avait pas confiance en cette femme. Il était au-dessus de ses forces de se retirer du monde et épouser le Christ. Elle ne pouvait pas non plus retourner à Kinfairlie, car les rumeurs sur sa fuite auraient raison de sa réputation. Enfin, elle ne pouvait pas non plus épouser James.

Rhys avait acheté sa main et prouvé qu'il était prêt à la défendre. Il avait une demeure et un titre. Elle préférait le juger sur ses actes plutôt que sur sa mauvaise réputation.

— Je veux conclure un accord avec vous, Rhys.

— Dites.

— Vous avez prétendu vouloir des fils. Mais il doit y avoir

davantage entre nous. Je vous propose ma loyauté en échange de votre honnêteté. Quoi qu'il arrive, je ne trahirai jamais votre confiance, mais je vous demande de ne jamais rien me cacher.

— Et en ce qui concerne les héritiers ?

— Vous en aurez autant qu'il plaira à Dieu de nous en accorder.

Un sourire éblouissant éclaira le visage de Rhys.

— Voilà une offre qu'aucun homme ne pourrait refuser.

Et, avant qu'elle ne pût dire un mot, il lui prit le menton et l'embrassa avec une telle fougue qu'elle en fut éblouie.

Ce baiser l'appelait, l'implorait, la persuadait de se joindre à lui. Madeline ferma les yeux et s'abandonna. La passion de Rhys était-elle le fruit de son soulagement, ou un moyen de la rassurer quant à leur nuit de noces ?

En vérité, peu lui importait.

Lorsqu'il mit fin au baiser, l'abbesse afficha une moue dégoûtée. Madeline ne pouvait plus détacher les yeux de Rhys et ne retrouvait pas sa respiration. Ses yeux à lui brillaient de plaisir et de malice, et l'ombre d'un sourire étirait ses lèvres.

— Ma tante, appelez le prêtre !

— Ceci ne se fera pas dans mon abbaye !

— Bien sûr que si. Ni question, ni soupçon, ma tante. Notre mariage sera consommé ce soir même, avec votre bénédiction, et vous viendrez vous-même en attester d'après les draps tachés de sang.

Tant de détermination laissa Madeline songeuse, pourquoi était-il si important que leur mariage ne pût être annulé ?

Il y avait du nouveau, Miriam en était certaine. Elle avait suffisamment eu le temps de connaître le monde, avant de s'en retirer, pour savoir qu'un homme comme Rhys ne changeait pas de cap aussi facilement. Deux semaines auparavant, il n'avait pas la moindre intention de se marier. En outre, elle trouvait suspect qu'il manifestât une telle passion envers sa fiancée.

Pourquoi avait-il acheté sa main aux enchères ? Certes, Madeline était d'une grande beauté, mais Rhys n'était pas du genre à se laisser prendre au piège d'un joli minois, sans compter qu'il n'avait pas eu le temps de faire connaissance avec

cette fille et de découvrir son caractère.

Quant à Caerwyn... Si Rhys, deux semaines auparavant, avait eu l'assurance de posséder Caerwyn, il l'aurait clamé sur tous les toits. Elle savait combien il convoitait cette forteresse.

Quel nouvel élément était-il survenu au cours des deux dernières semaines à la frontière écossaise ? Qu'était-il allé chercher là-bas ?

Et surtout, qu'avait-il trouvé ?

Il manquait une pièce à ce puzzle. Miriam aimait comprendre comment les événements s'interconnectaient, pourquoi les êtres prenaient leurs décisions. Elle se disait qu'un tel savoir lui était indispensable pour mieux guider les âmes sous sa responsabilité. Mais la vérité, c'était qu'une chose lui manquait dans le monde dont elle s'était retirée : les commérages.

Elle contempla le coucher du soleil en tapotant l'appui de fenêtre. Le mariage avait été célébré dans le plus grand dépouillement, elle y avait veillé personnellement. Mais, ainsi qu'elle s'y attendait, aucun des deux fiancés ne s'était laissé décourager pour autant.

Ils formaient une belle paire d'entêtés. Cette Madeline ne s'était pas gênée pour lui dire le fond de sa pensée. De toute façon, elle n'aurait pas fait une bonne religieuse. Peut-être Rhys et elle étaient-ils faits l'un pour l'autre...

Rhys avait-il pu tomber amoureux brusquement, comme dans ces stupides histoires colportées par les troubadours ? Thomas devait en savoir plus qu'il ne lui en avait dit. L'ennui, c'est qu'il était difficile de tirer quoi que ce soit de cette forte tête. Il avait l'art de la taquiner sans jamais rien lui dévoiler, en fin de compte.

Au fait, où s'était rendu Rhys il y a deux semaines ? Elle lui avait offert l'hospitalité dans l'espoir d'apprendre les dernières nouvelles, mais il était apparemment en mission et particulièrement avare de détails.

Thomas et lui étaient de la même espèce, cela ne faisait aucun doute.

Mais la sœur de Miriam, elle, devait être au courant. Si elle ne l'était pas, Miriam saurait la persuader de se renseigner. Bien

que les deux sœurs n'eussent jamais été proches, à cause de leur grande différence d'âge, elles partageaient la même curiosité. Adèle saurait obliger son fils à lui dire la vérité, d'une manière ou d'une autre, si elle ne la connaissait pas déjà.

Miriam sourit. Sa sœur ignorait probablement que son propre fils venait de se marier – comment l'aurait-elle su ? – et c'est elle, Miriam, qui allait avoir la joie de lui apprendre la nouvelle. Ce n'était pas une mauvaise chose d'en faire ainsi son obligée.

Elle choisit un de ses parchemins les moins usés et écrivit une missive à sa sœur. Un courrier pourrait partir à l'aube et, bientôt, elle saurait tout.

Rhys avait épuisé son maigre échantillon de manières charmantes au cours de cette entrevue en présence de sa tante. Le mariage s'était fait à la sauvette, par les soins d'un prêtre distrait, et il craignait que la mariée ne fût cruellement déçue par cette cérémonie.

À présent, en compagnie de Madeline dans la chambre qui leur avait été allouée, il s'étonnait encore qu'elle eût accepté de dire oui et se demandait comment procéder. Bien sûr, il savait ce qui allait se produire, mais jamais auparavant il n'avait couché avec une pucelle. En vérité, jamais l'enjeu n'avait été aussi important.

Madeline pouvait le rejeter, refuser ses témoignages d'affection ou ne pas aimer ses attouchements. Elle pouvait se montrer craintive ou froide, le trouver brutal, répugnant, sans-gêne ou grossier. Cette séance amoureuse pouvait très mal tourner.

Son désir que tout se passât bien ajoutait à la nervosité de Rhys. Que savait Madeline de ces choses-là ? Que lui avait-on expliqué ? Il la regarda allumer les bougies. Que cachaient ses manières calmes ? Était-elle en proie au doute, elle aussi ?

Quand elle eut allumé toutes les bougies, elle éteignit le morceau de bois qui lui avait servi à le faire et le plongea dans l'eau. Puis elle regarda autour d'elle, comme pour chercher une autre tâche à accomplir. Mais la pièce était pratiquement vide.

Alors seulement, n'ayant plus d'autre choix, elle se tourna

vers lui et frotta l'une contre l'autre ses mains, que Rhys avait eu le temps de voir trembler. Puis elle inspira profondément et esquissa un sourire.

Il examina la chambre blanchie à la chaux. La pièce ne comprenait qu'une étroite paillasse à même le sol, des bougies et un Christ en croix accroché au mur. Le sculpteur avait accordé un soin tout particulier aux détails les plus macabres. Nul doute que sa tante avait choisi cette chambre à cause de ce Christ.

Mais Rhys n'était pas homme à se laisser démonter par une manœuvre aussi grossière.

— Je ne m'étais jamais imaginé que je me marierais dans une abbaye, dit-il.

— Moi non plus !

Madeline ouvrit de grands yeux et se mit à tripoter l'anneau qu'il avait ôté de son doigt pour le passer au sien. C'était comme si ce poids nouveau l'accablait, comme s'il lui rappelait soudain ce à quoi elle s'était engagée.

Rhys avait plus que jamais le désir de la protéger, et de faire en sorte que cette nuit fût synonyme de plaisir pour elle. Il saisit le crucifix.

— À vrai dire, j'aurais moins l'impression de pécher dans un lieu consacré si nous n'avions aucun public. Il est seulement accroché à un clou, et nous pourrions le poser sur la banquette de fenêtre, si vous voulez.

— Oui, je préférerais, se hâta d'approuver Madeline.

Elle se signa pendant qu'il déposait le crucifix et parut soulagée.

— Rhys, je sais que vous êtes en droit de faire tout ce que vous voulez cette nuit, mais...

Il la rejoignit et posa un doigt sur ses lèvres.

— Cette nuit, mon droit importe bien moins que mon devoir.

— Je... je ne comprends pas.

— Un homme a des devoirs envers son épouse, et le plus important d'entre eux n'est écrit dans aucune loi.

— De quel devoir s'agit-il ?

Rhys prit sa natte et entreprit de défaire le ruban qui la nouait.

— Je vous dois de vous procurer du plaisir au lit, en cette nuit unique. Ce sera notre nuit de noces, et c'est pourquoi elle doit vous laisser un souvenir indélébile. Je souhaite que ce soit un bon souvenir.

— Moi aussi.

Rhys défit la natte, charmé de voir que les mèches s'enroulaient autour de ses doigts comme des lianes. Il répandit doucement la chevelure de Madeline sur ses épaules. Comme elle semblait interdite, il continua de lui parler à voix basse, calmement, pour la rassurer.

— Que savez-vous sur la chose, madame ? Je ne voudrais pas vous causer de surprise...

— Pas grand-chose. En dehors des histoires lubriques qu'on raconte dans les cuisines. J'ai aussi vu faire les chevaux, naturellement.

Rhys avait terminé de défaire la natte et déposa un baiser derrière son oreille. La jeune femme retint son Souffle, mais ne recula pas. Puis il lui caressa le cou et entreprit de délayer sa robe.

— J'ai entendu dire que cela faisait mal, la première fois, déclara-t-elle soudain.

— Moi aussi.

Tout en tirant les lacets hors de leurs œillets, il réfléchit. Il ne pouvait pas lui promettre de s'arrêter si elle avait mal, pas cette nuit.

— Nous devons faire en sorte qu'il n'en soit rien, dit-il en retirant le second lacet.

La robe était maintenant ouverte sur les deux côtés. Il la prit à deux mains et la lui passa par-dessus la tête.

Cet habit de nonne, quoique ajusté, avait masqué sa beauté. Rhys devinait à présent les courbes de Madeline sous la fine chemise, et sa beauté le laissait sans voix. Elle était grande et toute en force déliée. Les pointes colorées et dressées de ses seins se voyaient à travers l'étoffe.

— Vous êtes belle... murmura-t-il, admiratif.

Il posa la main sur un sein, mais l'étoffe de la chemise formait toujours une irritante barrière entre eux. Aussi dénoua-t-il le lien qui fermait le col de la chemise, dont il écarta les

pans. Madeline portait une sorte de talisman autour du cou, enfermé dans un étui en velours, qu'il se garda bien d'ôter. Qui sait ce que cela pouvait être ?

Puis il glissa la main sous la chemise.

— Et plus douce qu'un pétale de rose, ajouta-t-il avant de baiser la pointe de son sein.

Madeline retint sa respiration. Il continua jusqu'à ce qu'elle soupirât, se détendît et lui agrippât les cheveux.

Rhys se força à s'interrompre.

— Je ne voudrais pas vous presser. Je ne voudrais pas vous rappeler Kerr...

— Vous ne risquez pas de me le rappeler, souffla-t-elle.

Il remarqua ses yeux brillants. Elle lui sourit.

— Vous êtes infiniment doux, Rhys. Vous demandez sans rien imposer, c'est là toute la différence.

Il lui rendit son sourire et se pencha pour baiser l'autre sein, charmé par la manière dont elle retenait encore sa respiration, comme surprise par le plaisir qu'il lui apportait. Madeline se cambra, gémit, et il sut qu'elle trouvait ces caresses à son gré.

Puis elle murmura son nom. Prenant cela pour une invitation, il se mit à déposer des baisers tout le long de sa gorge, contournant son oreille et attendant une éternité avant de parvenir à sa bouche. Madeline écrasa ses seins contre lui. Il aimait la manière dont elle crispait ses doigts dans ses cheveux et les petits cris de plaisir qui lui échappaient. Il la serra contre lui.

Lorsque enfin il s'empara de ses lèvres, elle ouvrit la bouche immédiatement. À son grand étonnement et à sa grande satisfaction, elle tendit la langue vers la sienne, d'abord timidement, puis avec une urgence grandissante. À son tour, elle l'attira contre elle et Rhys perdit tout contrôle.

Madeline exhalait la passion, se montrait consentante. Renonçant à procéder prudemment, il la serra plus fort. Elle rendait caresse pour caresse et l'ardeur de ses baisers égalait la sienne. La saisissant par les reins, il la souleva du sol et l'attira contre son bassin pour lui montrer l'effet qu'elle produisait sur lui.

Elle s'arracha brusquement à son baiser, et Rhys constata

avec honte qu'il avait failli la posséder sans autre forme de procès. Cependant, elle ne semblait pas éprouver de dégoût. Ses yeux étincelaient, ses joues étaient écarlates.

— J'ignorais que les baisers pouvaient donner autant de plaisir.

— Vous n'avez encore rien vu, dit-il en la reposant par terre. Madeline désigna alors son gilet de cuir bouilli.

— Je n'ai certes encore rien vu de vous, seigneur. Avez-vous l'intention de me rejoindre ainsi vêtu sur la couche ?

— Serait-ce un ordre ? la taquina-t-il.

Elle releva la tête.

— Je suis curieuse, Rhys, et nous sommes maintenant époux. J'espère bien que vous avez l'intention de satisfaire ma curiosité.

Ses yeux bleus lançaient une invitation qu'aucun homme au sang chaud n'aurait pu refuser.

Or, Rhys FitzHenry avait le sang chaud.

Chapitre 8

Rhys entreprit de se dévêtir avec hâte, sans quitter du regard les prunelles de Madeline. Pourvu qu'elle ne change pas d'avis. Après avoir soigneusement déposé son épée sur le sol, il délaça et jeta son gilet.

À chaque vêtement qu'il retirait, Madeline rougissait un peu plus, sans toutefois détourner les yeux. Elle l'observait même avec une curiosité qui augurait bien de la suite. Rhys retira ensuite ses longues bottes, sa tunique, sa chemise, et ne s'arrêta que lorsqu'il ne lui resta plus que ses chausses.

— Je crois qu'il convient d'ôter aussi ceci, dit-elle, malicieuse.

— Il est temps de me prêter main-forte.

Elle rougit de plus belle mais, comme il l'avait prévu, ne se défila pas. Rhys fut au comble de la fierté quand il la vit s'approcher de lui et poser la main sur les lacets de ses chausses. Telle était la femme qu'il avait épousée : intrépide et affrontant ses peurs avec un courage qu'il appréciait.

— Certains hommes n'aiment pas les femmes trop audacieuses, murmura-t-elle.

— Certains hommes aiment les femmes courageuses, rétorqua Rhys, souriant. J'en fais partie.

— Alors peut-être sommes-nous bien mariés, Rhys FitzHenry. On a toujours considéré que j'allais droit au but.

À son tour, Rhys retint son souffle. Madeline commença à délayer ses chausses en le regardant au fond des yeux. Son membre viril se gonflait de désir à travers l'épaisse étoffe de laine. Soudain, elle baissa les yeux et toute bravoure parut l'abandonner.

— Point n'est besoin de se hâter, dit-il.

Mais, s'armant de courage, Madeline glissa la main sous les chaussettes et les fit glisser sur ses hanches. Rhys se sentit brûler sous ses doigts et, se débarrassant avec impatience de son dernier vêtement, se retrouva nu devant elle.

Il crut qu'elle allait prendre ses jambes à son cou, tant il parut lui coûter de ne pas montrer sa peur. Que lui avait fait Kerr exactement ? N'en demandait-il pas trop à Madeline ? Mais, se redressant, elle le regarda à nouveau droit dans les yeux.

— J'ai fait un choix, déclara-t-elle énergiquement. Je vous ai choisi, Rhys, pour légitime époux.

Il était vraiment fier d'elle, mais n'eut pas l'occasion de le lui dire, car...

Elle posa la main sur lui.

Rhys sentit son sang battre dans ses tempes. Complètement figé, il n'osait plus bouger, de peur de l'effrayer. Elle l'effleura d'abord timidement, puis avec plus d'audace, taquinant et caressant. Sans doute ignorait-elle quel supplice elle lui infligeait, mais une chose était certaine : il allait finir par répandre sa semence dans ses mains si elle continuait.

— Madeline, fit-il d'une voix altérée.

— Ceci vous procure du plaisir, remarqua-t-elle. Je tâcherai de m'en souvenir.

— Avec un peu de chance, cette nuit vous laissera beaucoup d'autres souvenirs, gronda-t-il en saisissant le cordon de sa chemise.

Voyant qu'elle s'était mise à trembler, il ralentit l'allure et retira très lentement le cordon. Madeline, retenant à nouveau son souffle, le regardait en écarquillant les yeux.

Lorsque la totalité du cordon fut sortie de la coulisse, la chemise glissa sur les épaules de la jeune femme, qui n'essaya pas de la retenir, et atterrit sur le sol comme une flaque translucide. Elle se redressa, consciente de sa nudité et du regard qu'il posait sur elle, et Rhys ne cacha pas son admiration.

— Très belle...

Comme elle souriait, il l'attira contre lui, l'embrassa et enhardit son baiser parce qu'elle y répondait. Quand elle passa les bras autour de son cou en soupirant, il la souleva dans ses

bras et la déposa sur la paille sans interrompre leur étreinte.

Alors seulement, il glissa une main entre ses cuisses et son cœur bondit de joie en la sentant humide. Il se mit à la caresser, soumise à l'emprise de ses baisers et de ses doigts. Madeline se laissait guider sans hésitation.

La confiance qu'elle lui témoignait ne laissait pas de l'émouvoir. Bientôt, elle se mit à bouger, à soupirer, à l'attirer sur elle. Ses seins le frôlaient et il sentait entre les deux le petit étui de velours.

— Rhys !

Comme elle écartait les cuisses, il y glissa une jambe. Elle cabrait les hanches, ses baisers étaient de plus en plus frénétiques. Soudain, elle tressaillit sous sa main.

Elle abandonna ses lèvres et hurla à réveiller les morts en enfonçant ses ongles dans son dos. Ses cheveux étaient en bataille sur les draps, ses lèvres enflées par les baisers, ses yeux pleins d'étoiles.

Lorsqu'elle eut repris son souffle, elle le dévisagea avec étonnement. Voyant que des larmes avaient coulé sur ses joues, il les essuya.

— Cela ne m'a pas fait mal, dit-elle enfin.

— Nous n'avons pas terminé.

Il prit place entre ses jambes et constata qu'elle ouvrait de grands yeux. Puis il la caressa, et elle se détendit quelque peu.

— Montrez-moi, Rhys. Je veux connaître tout ce soir.

Rhys bougeait doucement, luttant contre le désir de s'enfouir en elle. Au moment où il la pénétrait, comme Madeline retenait son souffle, il la caressa encore. Il bouillait littéralement de la posséder, mais demeurait conscient que cette nuit, si elle n'était pas réussie, pourrait entacher toutes celles qui suivraient.

Aussi lutta-t-il pour se contenir. Pour se montrer digne de la confiance qu'elle lui accordait. Allongé sur elle, les yeux fermés, il posa la tête sur l'oreiller près de la sienne, apaisé par la main qu'elle promenait sur sa nuque. Il s'enfonça un peu plus. Elle retint son souffle et déposa un baiser sur son oreille.

— Rhys, finissez ce que nous avons commencé, dit-elle en plaquant une main sur ses fesses.

Conscient qu'il pouvait lui faire mal, il l'embrassa avec

tendresse. Il buvait ses soupirs, la chaleur de son corps et la suavité de ses baisers le grisaient.

Il continuait de la caresser intimement. Elle se mit à bouger de plus en plus vite sous lui, comme il s'y attendait, et il résolut d'attendre qu'elle ait atteint le sommet de la jouissance avant d'aller plus loin.

Il n'en était pas moins à l'agonie. Il sentit le plaisir monter en elle, son pouls s'accélérer, et faillit se laisser aller en la voyant basculer dans l'extase. Lorsqu'elle cria et l'agrippa par les épaules, il explosa en elle. Il venait de la faire sienne à tout jamais, et son cœur débordait de satisfaction.

Ce ne fut que bien plus tard qu'il se rappela que, par la même occasion, il venait de s'assurer la suzeraineté de Caerwyn.

Jamais Madeline ne s'était doutée qu'on pût éprouver autant de plaisir au lit. Certes, elle avait eu un peu mal, mais les délices qu'avait fait naître Rhys sous ses doigts avaient rendu la douleur facile à endurer.

À l'avenir, elle espérait bien ne plus avoir mal du tout.

En vérité, ces ébats lui avaient laissé un magnifique sentiment de plénitude. Elle caressa les noirs cheveux de son compagnon en souriant. Il s'était endormi, en partie sur elle. Tout cela l'avait épuisé, à l'évidence. Heureuse d'avoir l'occasion de l'observer, elle le trouvait beaucoup moins intimidant dans le sommeil.

Rhys était de constitution beaucoup plus imposante qu'elle ne s'y attendait. Si son torse semblait aussi large, ce n'était pas à cause de son vêtement de cuir, et s'il semblait aussi grand, ce n'était pas à cause de ses bottes. Il avait la peau bronzée, recouverte çà et là de poils noirs et frisés, et sa musculature était impressionnante. Il portait aussi des cicatrices gagnées lors de batailles, guéries depuis longtemps. C'était un homme vigoureux et viril.

Et il était maintenant son légitime époux. Il avait fait preuve de tendresse envers elle, malgré son désir évident, et avait mis une égale application à lui procurer du plaisir et à en prendre. Malgré sa peur initiale que les manières de Kerr soient les seules en vigueur dans ce domaine, Madeline était

immensément heureuse d'avoir trouvé le courage de découvrir de quoi il retournait. Rhys n'avait pas été fâché qu'elle fût curieuse, ni qu'elle eût spontanément envie de le toucher, ni qu'elle répondît à sa passion. En outre, il avait été indulgent dans les moments où son courage avait été défaillant.

Rhys ne ressemblait certes pas à James et n'aurait jamais ses manières agréables, mais l'homme qu'elle venait d'épouser n'était pas dépourvu de mérites, songea-t-elle en lui caressant les cheveux.

Elle ne l'aimerait peut-être jamais comme elle avait aimé James, et Rhys ne l'aimerait peut-être jamais tout court, mais elle commençait à éprouver une certaine affection pour son époux bourru. C'était déjà beaucoup qu'il eût assuré sa protection et recherché avec un tel enthousiasme un plaisir partagé au lit.

Madeline finirait sans doute par apprécier de vivre au côté de ce guerrier. Elle sourit à cette idée, au moment où l'intéressé ouvrait les yeux. Il l'observa un moment avec la même révérence que lorsqu'il avait retiré sa robe, puis esquissa un sourire.

— Êtes-vous contente ?

Elle hocha la tête et se sentit rougir.

Rhys la débarrassa de son poids en s'excusant. Ses cheveux ébouriffés lui donnaient un air enfantin qu'elle ne lui avait jamais vu, et elle sentit des picotements au souvenir de ce qu'ils venaient de faire.

— Avez-vous eu mal ?

— Un peu, mais le plaisir valait vraiment la peine de souffrir un peu, répondit-elle.

Puis, effleurant les griffures qu'elle lui avait laissées dans le dos :

— Vous ai-je fait mal ?

Il y jeta un bref coup d'œil, puis la gratifia d'un sourire si canaille qu'elle en resta sans voix.

— Cela valait vraiment la peine de souffrir un peu, dit-il avant de poser ses lèvres sur les siennes. Il l'embrassa lentement, effleurant son corps et réveillant le désir en elle avec une facilité déconcertante.

Que Rhys la touche, et son corps entrain en ébullition ; qu'il la caresse, et elle se languissait de le sentir à nouveau en elle. Elle lui rendit son baiser, ravie de sentir son membre se gonfler contre elle.

Rhys mit fin au baiser et s'allongea sur le dos, les mains sous la nuque, comme pour s'empêcher de la toucher.

— Une fois doit vous suffire, pour cette nuit, déclara-t-il d'un air si sérieux qu'elle éclata de rire.

Heureuse d'avoir désormais suffisamment confiance en lui pour le taquiner, elle effleura son sexe, qui se dressa sous la caresse.

— Oui, mais pour vous ?

— Je crains qu'une fois ne me suffise jamais avec vous, *anwylaf*, dit-il avec un soupir.

Madeline en déduisit que ce mot signifiait « épouse » en gallois.

— Alors, c'est vous torturer que de vous caresser ? lui glissa-t-elle.

— Mais peut-être qu'un tel plaisir vaut la peine de souffrir un peu...

Il lui prit la main et en caressa lentement la paume. Madeline sourit, en proie à un bien-être inattendu.

— Peut-être avons-nous déjà conçu un fils, reprit-il.

— Aussi vite ?

— C'est chose possible. Mon père disait toujours que les garçons sont les enfants de la passion, tandis que les filles sont les enfants du devoir.

— Quelle drôle d'idée ! J'espère bien avoir été conçue par passion, et non par devoir !

— Peut-être ne disait-il cela que pour me rassurer.

— Pourquoi cela vous aurait-il rassuré ?

— Parce que je suis un bâtard. Mon père n'a eu que des filles avec son épouse légitime.

Madeline se tut et s'écarta légèrement. Cet aveu la troublait plus qu'elle ne l'aurait cru.

— Votre père a pris une maîtresse pour être sûr d'avoir un fils ?

— Oui, et cela a marché.

Que Rhys approuvât cette infidélité, et avec un tel calme, voilà qui la rendait furieuse.

Se levant, non sans éprouver du regret de quitter sa chaleur et ses caresses, elle enfila en hâte sa chemise et se ressaisit, non sans mal, sentant sur elle le regard de son compagnon.

— Qu'y a-t-il ? demanda Rhys.

Elle alla jusqu'à l'extrémité opposée de la pièce en réfléchissant, avant de se retourner face à lui. Elle ne voulait ni secret ni crainte entre eux.

— Combien de temps attendrez-vous avant de vous adresser à une autre femme, pour avoir les fils que vous désirez ?

— Que voulez-vous dire ?

— Combien de temps me donnez-vous pour vous procurer ce fils, Rhys ? Combien de temps fréquenterez-vous ma couche avant de prendre une maîtresse ?

Il s'assit, les bras croisés.

— Cette idée vous déplaît.

— Mes parents n'ont eu du plaisir qu'ensemble durant toute leur vie. Je n'en espère pas moins de notre mariage, quelles que soient les circonstances dans lesquelles il a débuté.

— Voilà une idée bien extravagante. Une fois seigneur de Caerwyn, j'aurai besoin de fils pour assurer la pérennité et la protection de cet héritage.

— Vous aurez plus besoin encore de la loyauté de votre femme. Qu'a gagné votre père en glissant une autre femme dans son lit ? Bien sûr, il a eu un fils, mais je doute que votre place ait été facile à tenir au sein de famille.

— C'est un problème de succession, s'entêta Rhys.

— Vous savez aussi bien que moi qu'une fille peut hériter, si elle se marie.

— Il n'en est pas question. C'est ainsi que finissent par éclater des conflits. Conflits, guerres et dévastation. Un homme qui ne se débrouille pas pour avoir un héritier mâle est un irresponsable.

Madeline le dévisagea, stupéfaite. La nuit même de leurs noces, son époux faisait le serment de lui être infidèle ! Comment avait-elle pu croire qu'elle finirait par être heureuse auprès de lui ?

— Jurez-moi que vous ne fréquenterez que mon lit.

Rhys secoua la tête, agacé.

— Vous m'en demandez trop. Je veux un fils, voire deux. Et si je ne les obtiens pas de vous, je les obtiendrai d'un autre ventre.

Sur ces mots, il se leva et renfila sa chemise, apparemment insensible à la colère de Madeline.

— D'après la loi galloise, précisa-t-il, le nom de la mère importe moins que la semence du père.

— Je me moque bien de la loi ! Je ne souffrirai pas d'être humiliée dans ma propre maison ! Vous ne m'obligerez pas à traiter avec courtoisie une catin qui a usurpé ma place !

Le silence retomba dans la pièce. Rhys enfila ses chausses comme si de rien n'était, puis ses bottes, et rattacha sa ceinture.

Il attendit d'avoir vérifié ses armes pour la regarder en face.

— Dans ce cas, madame, je vous suggère de concevoir promptement un fils, dit-il avant de ramasser sa cape. Son attitude redoubla la fureur de Madeline.

— Misérable ! Traître ! Vous mériteriez que je renonce sur-le-champ à cette mascarade de mariage !

Rhys jeta un coup d'œil éloquent en direction du drap, où une tache de sang attestait de la perte de sa virginité.

— Et qui voudrait de vous ? Votre frère ne me rendra pas mon argent et ne pourra trouver aucun soupirant après cette nuit. N'espérez pas que je mente à propos de ce qui s'est passé entre nous.

Madeline le foudroya du regard, furieuse de reconnaître qu'il avait raison.

— Je vous interdirai ma couche !

Une lueur terrible s'alluma dans le regard de Rhys, bien qu'il parlât toujours avec un calme étudié.

— Et comment compterez-vous concevoir un fils ? Comment m'empêcherez-vous de coucher avec une autre ? Vous êtes trop fine d'esprit pour ne pas voir que ce plan ne tient pas debout, madame.

Rhys avait raison, elle le savait, mais sa colère ne s'apaisa pas pour autant. Il semblait certain de l'avoir piégée, mais elle brûlait de lui prouver le contraire. Pourtant, toute froideur de sa

part au lit persuaderait Rhys qu'ils n'auraient pas de fils, selon la croyance que lui avait transmise son père.

Elle baissa les yeux vers le drap. Rhys avait raison, elle n'avait plus d'autre choix que de rester son épouse...

— Je salue votre habileté, monseigneur, car vous avez fait en sorte que je sois contrainte de me plier à votre volonté. Cependant, votre victoire sera chèrement payée.

— Je ne vois pas ce qu'il m'en coûtera.

— Espèce de barbare ! Ne voyez-vous pas que vous venez de vous aliéner ma sympathie, qui devrait vous importer au plus haut point ? Quel chrétien êtes-vous pour vous engager à tromper votre épouse le jour de vos noces ?

— Je ne suis qu'un honnête homme qui a besoin d'un fils.

— C'est un bien cruel aveu que vous venez de me faire.

Pour la première fois, Rhys s'emporta et la rejoignit en pointant vers elle un doigt accusateur.

— Ah oui ? C'est pourtant vous qui avez exigé que je réponde avec franchise. Mais à peine ai-je dit la vérité que vous vous plaignez. Préférez-vous que je vous mente sur mes intentions ? Préférez-vous que je vous leurre ?

— Je préférerais que vous me soyez fidèle !

— Le moyen existe : il se trouve dans votre ventre !

Bien évidemment, aucune femme n'avait le pouvoir de contrôler ce genre de chose ; Madeline ne pouvait décider ni du moment où elle serait enceinte, ni du sexe de son enfant. Rhys le savait bien, le maudit. Elle serra les poings et inspira à fond, de plus en plus tentée de tuer cet homme.

— Je vous demanderai de remettre le crucifix à sa place, cher époux, car j'ai grand besoin que quelqu'un écoute mes prières.

Il raccrocha la sculpture.

— Prierez-vous pour avoir un fils ?

— Il se pourrait que je prie pour être bientôt veuve. Cela résoudrait tous les malheurs qui se sont abattus sur moi cette nuit.

Il parut soudain inquiet, mais elle s'en moqua. Elle s'agenouilla et se mit à prier, sans plus prêter attention aux va-et-vient de son époux.

Qu'il s'inquiète donc de ce qu'elle demandait au Tout-

Puissant. Il avait bien mérité d'être dans le doute...

Rhys avait toujours trouvé les femmes difficiles à comprendre et cause d'ennui. Malheureusement, son épouse confirmait cette impression.

Et avec quel empressement !

Il la regarda prier, conscient qu'elle l'ignorait sciemment. Sans doute cet accès d'humeur serait-il passager.

Hélas, la nuit se termina sans qu'elle mît fin à ses prières. Ses lèvres bougeaient, ses yeux demeuraient clos. Il comprit alors qu'elle ne faisait plus exprès de l'ignorer.

Elle avait complètement oublié sa présence. Rhys ne s'était jamais inquiété des prières. Il cultivait l'opinion, ancrée en lui par son indomptable mère, que Dieu aidait ceux qui s'aidaient eux-mêmes. Tout ce qu'il avait désiré, il avait œuvré pour l'obtenir, au lieu d'exiler qu'une intervention divine vînt combler ses désirs. En vérité, il doutait même que Dieu prêtât attention aux prières d'un homme comme lui. Les puissants de ce bas monde n'écoutaient pas les bâtards : pourquoi le Seigneur aurait-il agi autrement ?

Madeline, cependant, semblait avoir bon espoir. Avait-elle l'habitude de voir ses prières exaucées ? Et si tel était le cas, que pouvait-elle bien demander à Dieu ?

Sans doute plaisantait-elle, tout à l'heure, en parlant de devenir veuve ?

Il n'en était pas si sûr. À l'évidence, elle regrettait d'avoir contracté ce mariage. Elle prenait très mal son entêtement à avoir un fils.

Or, l'idée de la perdre troublait Rhys, même si ce mariage était uniquement motivé par des intérêts stratégiques. Ne préférerait-il pas perdre Madeline plutôt que Caerwyn ?

Cependant, il aurait préféré conserver avec elle des relations aimables. Tout s'était bien passé au lit, du moins de son point de vue, et il aurait juré qu'elle avait eu du plaisir aussi. Elle savait qu'il avait besoin d'un fils : pourquoi son entêtement à en obtenir un par n'importe quel moyen l'ennuyait-il autant ? Les bâtards étaient monnaie courante au pays de Galles, et de grands seigneurs faisaient cohabiter ouvertement leur femme et

leur concubine.

Peut-être n'était-ce pas la coutume, en Écosse.

Barbare... Rhys avait essuyé bien des insultes au cours de son existence, mais l'accusation de sa femme l'avait blessé.

Il eut beau traîner les pieds, elle ne parut pas l'entendre. Il fit cliqueter ses épées, mais elle resta immobile, telle une statue, à l'exception de ses lèvres qui continuaient de bouger à un rythme effréné. Quelle requête pouvait exiger une si longue prière ?

Soudain, il perçut une voix étouffée derrière la petite fenêtre. C'était certainement Thomas.

— Rhys, tu es là ?

Le moine s'exprimait en gallois, ce qui était mauvais signe. Rhys se précipita à la fenêtre. Le moine était tapi dessous, dans une attitude qui eût paru comique s'il n'avait pas eu l'air aussi inquiet.

— Je suis là, Thomas. Quelles sont les nouvelles ?

— Ils viennent te chercher, Rhys. Six cavaliers sur de grands chevaux. Ils se dirigent droit vers l'abbaye. Je ne pourrai pas les retenir très longtemps, mais il ne faut pas qu'ils te trouvent ici.

— Quel blason portent-ils ?

— Aucun, mais leurs chevaux sont tellement impressionnants qu'il doit s'agir de gens importants. De grands destriers noirs, à la robe luisante comme le plumage d'un corbeau.

— Je crains que tu n'aies raison, Thomas...

En se retournant, Rhys vit que Madeline le regardait avec de grands yeux. Il lui jeta sa robe et ses bottes.

— Habillez-vous. Nous partons.

— Mais pourquoi ? Où allons-nous ?

— Nous n'avons pas le temps d'en parler pour le moment.

Il n'avait pas envie d'expliquer à sa femme comment les hommes du roi avaient failli le capturer, la dernière fois qu'il s'était aventuré hors de Galles. Il ne voulait pas l'effrayer et, en vérité, lorsqu'ils auraient rejoint Caerwyn, il ne serait pas près d'en quitter les murs protecteurs. Il frissonna en songeant à ce que les hommes du roi pourraient faire à sa jeune épouse. Ce n'était guère difficile à imaginer, car Madeline était d'une grande beauté.

— Hâtez-vous !

Elle obéit.

Rhys se retourna vers la fenêtre au moment même où retentissait le carillon de l'entrée.

— Thomas ? reprit-il en gallois. As-tu un plan ?

— Passez par les cuisines. Restez tapis dans l'ombre jusqu'à ce que les visiteurs soient conduits jusqu'à l'abbesse. Je ferai en sorte que vos chevaux soient sellés, afin que vous puissiez vous enfuir pendant qu'ils lui demanderont l'hospitalité.

— Cela ne nous laisse pas beaucoup de temps, mais nous ne pouvons espérer plus.

— Dieu te garde, mon vieil ami, au cas où je n'aurais pas l'occasion de te faire mes adieux.

— Merci pour ton aide, Thomas. Me voilà encore une fois ton débiteur.

— Tu ne sais pas quel prix je vais tirer du cheval ! plaisanta le moine avant de disparaître.

Quand Rhys se tourna à nouveau vers Madeline, elle avait fini de s'habiller et attachait ses cheveux.

— J'entends des chevaux, s'étonna-t-elle. De qui s'agit-il, pour que nous devions partir si vite ?

Se rappelant le désir de Madeline de se débarrasser de lui, Rhys décida de renoncer à l'honnêteté tant qu'ils ne seraient pas suffisamment loin de l'abbaye.

— Sans doute des ennuis pour ma tante, dit-il. Elle se mêle souvent de conflits et je n'ai aucune envie de me retrouver associé à ses affaires. Venez !

— Mais pourquoi tant de hâte ?

— Nous n'avons pas le temps de discuter. Il ne faut pas faire de bruit.

— Je veux savoir ce qui se passe, s'entêta Madeline.

— Je vous le dirai une fois que nous serons loin d'ici.

Il l'attira plus près et la regarda au fond des yeux, honteux de lui dissimuler la vérité.

— Faites-moi confiance, Madeline.

L'emploi de son prénom parut la calmer. Rhys lui rabattit son capuchon et ouvrit la porte.

La voie étant libre, il s'élança dans le couloir et jugea que les

cuisines devaient se trouver à gauche, côté d'où lui parvenait une odeur de levain. Il marchait d'un bon pas, et son épouse le suivait heureusement sans dire un mot.

Pour le moment.

Il la connaissait suffisamment pour savoir que cela ne durerait pas.

Chapitre 9

Madeline garda le silence, non sans effort, jusqu'à ce qu'ils atteignent les écuries. Thomas était en train de seller le destrier pommelé de Rhys. Juste à côté piaffait un cheval alezan à l'œil vif. Quand Rhys lui offrit la main pour le monter, Madeline eut un mouvement de recul.

— Ce n'est pas Tarascon.

— Non, en effet. Mais il n'est pas blessé, lui, s'impacienta Rhys.

— Je ne peux pas partir sans mon cheval !

— Vous ne pouvez pas non plus compromettre la guérison de votre jument en la fatiguant.

— Dans ce cas, je prendrai soin de ne pas la fatiguer.

L'exaspération de Rhys semblait à son comble. Madeleine cherchait des yeux sa jument. Ne la voyant nulle part, elle craignit qu'elle n'eût succombé à sa blessure.

— Que lui avez-vous fait ? Où est-elle ? Comment avez-vous pu l'abattre sans me le dire ?

— Elle n'est pas morte, affirma Rhys.

Il se passa une main dans les cheveux puis, jetant un coup d'œil en direction de la cour, gagna à grands pas le fond de l'écurie.

— Venez voir ce cheval, mais faites vite.

Il désignait une jument à la robe plus foncée que Tarascon, et dépourvue de la tache blanche qui ornait son front.

— Ce n'est pas Tarascon ! s'écria Madeline. Au même instant, l'animal hennit et posa son museau dans sa main.

La jeune femme contempla, étonnée, ce cheval aux manières si semblables à celles de sa jument.

— Vous ne reconnaissez pas votre propre monture ? s'amusa

Rhys. Elle vous reconnaît, elle.

Madeline examina une fois encore l'animal. C'était Tarascon, mais grimée.

— Qu'est devenue la tache sur son front ?

— De la suie, madame, intervint Thomas. Il faut vraiment la connaître à fond pour la reconnaître, à présent.

Même Madeline s'était laissé abuser.

— Elle est en sécurité ici, madame. Plus que nous, insista Rhys à voix basse. Venez.

Madeline allait poser encore une question, quand des voix leur parvinrent depuis la cour intérieure.

Rhys tressaillit.

— Nous devons partir immédiatement !

Thomas jeta un œil par la porte de l'écurie.

— Ils pénètrent dans l'abbaye. C'est peut-être ta dernière chance, Rhys.

À nouveau, Rhys tendit la main à Madeline pour l'aider à monter. Sa loyauté envers son époux légitime le disputait à celle qu'elle éprouvait pour ce cheval qu'elle avait connu tout petit.

— Je ne peux pas laisser Tarascon !

— Il le faut.

— Je m'occuperai bien d'elle, madame, assura Thomas.

— C'est mon cheval. Je la monte depuis des années. Je ne peux pas l'abandonner ainsi !

Madeline était consciente que ce cheval représentait bien plus. Tarascon était la dernière chose qui la reliât à Kinfairlie et à son univers familial.

— Nous n'avons pas le temps d'en débattre, s'énerma Rhys. Montez sur ce cheval immédiatement, ou je vous y attache !

— Ce ne serait pas une bonne idée. Vous avez peut-être le droit de faire de moi ce que vous voulez, mais rien ne m'oblige à l'endurer en silence.

— Loin de moi cette illusion !

— Comme il est touchant de voir deux amants unis par le destin s'engager l'un envers l'autre pour toujours, ironisa Thomas à voix basse.

— Je te prie de garder pour toi tes mots d'esprit, rétorqua Rhys.

Saisissant Madeline par la taille, malgré ses protestations, il la jeta en selle sans autre forme de procès.

— Devrai-je vous ficeler sur cette selle, ou puis-je espérer que vous n'en tomberez pas au risque de vous blesser ?

— Je ne suis pas sotté à ce point !

Rhys attacha les rênes du palefroi à sa propre selle.

— Notre unique chance de partir sans risque est le silence. Je vous demande de ne rien dire, madame, ou je serai obligé de vous bâillonner.

Madeline ne doutait pas qu'il fût prêt à le faire. Aussi se cala-t-elle sur sa selle en pinçant les lèvres. L'expérience lui avait appris que fuir cet homme pouvait déboucher sur des ennuis encore pires. Rhys la rudoyait peut-être en paroles, mais il ne lui avait jamais fait de mal.

Sans doute devrait-elle s'en contenter. Aucun tribunal n'accepterait d'annuler leur mariage ou de lui accorder le divorce : le mariage était consommé et ils n'avaient aucun lien de consanguinité. Depuis la perte de sa virginité, Madeline était liée à Rhys FitzHenry pour le meilleur et pour le pire.

Rhys monta en selle à son tour et, au signal de Thomas, fit lentement sortir les chevaux dans la cour. Gelert, le chien, sortit d'un coin de l'écurie et leur emboîta le pas. Six chevaux étaient attachés au fond de la cour, mais Madeline n'eut pas le temps de les examiner.

Thomas était parti ouvrir le portail. Les deux hommes se serrèrent la main.

— Merci, Thomas, une fois de plus.

— File, mon vieil ami. File aussi loin que tu le pourras. Je les retiendrai aussi longtemps que possible et prierai pour vous.

Clignant soudain les yeux, il ajouta d'une voix enrouée :

— Portez-vous bien, tous les deux, et sachez que vous serez toujours les bienvenus.

C'était une véritable déclaration d'amitié, et Madeline dévisagea son époux d'un œil nouveau. Sans doute ne saurait-elle jamais quel passé avaient partagé les deux hommes et, malheureusement, peut-être ne reverrait-elle jamais le volubile Thomas.

Rhys talonna son cheval, qui s'élança aussitôt au galop. Les

premières rougeurs de l'aube apparaissaient dans le ciel, et le sol était trempé de rosée. Madeline serra son manteau autour d'elle et se cramponna à la selle. Elle se félicita de porter la robe de laine des religieuses car, bien que grossièrement taillée, l'étoffe en était épaisse et plus chaude que celle qu'elle avait la veille.

Elle songea aux mystérieux visiteurs. Il ne faisait aucun doute que leur présence avait motivé ce départ précipité.

S'agissait-il des hommes du roi, venus arrêter Rhys pour trahison ? Voilà qui expliquerait son désir de fuir vite et sans faire de bruit... Au loin, l'abbaye, qui s'éloigna de leur vue à une vitesse surprenante, semblait sereine et encore endormie.

Qu'advierait-il de Rhys s'il était arrêté par le roi ? Les traîtres avaient rarement droit à un procès en bonne et due forme. Quant à Madeline, force était de constater que sa meilleure protection résiderait dans une grossesse.

Devant elle, Rhys chevauchait le dos droit, inflexible. Elle devrait s'habituer à ne pas connaître les pensées de son époux, car il semblait préférer les garder pour lui. Mais comment ferait-elle, quand elle était si curieuse ?

Peut-être devrait-elle consacrer son intelligence – pour laquelle Rhys professait une certaine admiration – à la découverte des innombrables secrets qu'il cachait. Sans doute aucune femme n'avait-elle le pouvoir de soustraire son mari à l'accusation de trahison, mais il valait tout de même mieux qu'elle sût la vérité sur le passé et les actes de Rhys. Cela l'aiderait peut-être à protéger son enfant, lorsqu'elle en aurait conçu un.

Ou à se protéger elle-même. Madeline sourit, contente de défier Rhys sur ce terrain.

En vérité, s'il voulait une épouse bien obéissante et cantonnée à ses devoirs, il n'avait pas choisi la bonne.

D'après Rhys, il valait mieux, pour courir le moins de risques, éviter les terres du roi d'Angleterre et des barons qui lui avaient prêté allégeance. La récompense pour sa capture devait avoir maintenant atteint une coquette somme. Une route menait vers le sud-ouest. Sans doute leurs poursuivants

s'imagineraient-ils qu'il avait pris par là. Il s'y engagea avec l'intention de faire demi-tour dès que possible. Malheureusement, la route s'enfonçait entre deux crêtes escarpées, difficiles à escalader. Son intention était de partir vers l'ouest, voire le nord-ouest. Mais pour l'instant, il n'avait le choix qu'entre retourner vers l'abbaye ou continuer vers le sud. Madeline devinait sans doute ses pensées, car elle demanda :

— Rhys, donnez-moi les rênes de mon cheval.

Il hésita.

— Nous irons plus vite si nos chevaux ne se gênent pas l'un l'autre. Ne craignez pas que je ne sache pas vous suivre. Je monte depuis que j'ai l'âge d'atteindre les étriers.

— Dois-je me méfier de vos intentions ?

— Je préfère un époux vivant à un époux exécuté pour trahison. Rhys, nullement surpris qu'elle eût deviné les raisons de leur départ précipité, ne répondit pas.

— En tout cas, pour le moment, précisa-t-elle. Vous feriez bien d'arrêter de tout faire pour que je change d'avis. Je pense que vous pourriez avoir besoin d'un allié autre que frère Thomas.

Rhys ne put retenir un sourire devant tant de franchise.

— Bien. Je veillerai à vous contrarier moins souvent.

Elle lui rendit un sourire qui lui parut d'autant plus doux qu'il ne s'attendait pas à voir la bonne entente revenir entre eux.

— Pour le moment, reprit-il, j'ai besoin d'un conseil. J'aimerais atteindre Glasgow.

— Pourquoi ?

Rhys résolut de lui mentir une fois de plus.

— J'ai un ami là-bas, auquel je veux rendre visite avant de rentrer chez moi.

Elle ne le crut pas, cela se lisait dans son regard. En vérité, elle était incapable de cacher ce qu'elle pensait.

Cependant, elle ne discuta pas. Elle étudia les collines qui les entouraient.

— Si Moffat est devant nous, comme je le crois, nous y trouverons une route menant à Glasgow. Elle passe par Abington et Kirkmuirhill. J'ai déjà entendu mon oncle dire que c'était une route agréable.

— Excellent, approuva Rhys en lui lançant ses rênes. La journée sera longue, madame. Quand vous n'en pourrez plus, dites-le-moi.

Madeline hocha la tête d'un air résolu. Une fois encore, il avait la confirmation de sa bravoure. Ce n'est pas à cause d'elle que leur fuite serait compromise.

C'était bien la seule bonne nouvelle de la journée !

Rhys enfonça ses talons dans les flancs de sa monture et les chevaux s'engagèrent sur la route étroite, faisant voler la boue sous leurs sabots tandis que le soleil montait à l'horizon.

Madeline constata avec soulagement que Moffat était effectivement devant eux. Ils l'atteignirent avant que la faim ne devînt insoutenable. Comme la route contournait une colline avant d'arriver aux grilles de la ville, ils gravirent le versant opposé afin que les sentinelles ne les voient pas.

Ils se dissimulèrent dans le bosquet qui occupait le sommet de la colline. Rhys attacha les chevaux, aida Madeline à descendre et retourna son tabard afin de cacher le dragon rouge.

— Caerwyn, murmura-t-il. Dites-le.

— Caerwyn...

Il corrigea sa prononciation, puis lui prit le menton et la regarda au fond des yeux.

— Vous êtes la suzeraine de cette forteresse. Ne laissez personne prétendre le contraire. Allez-y, seule s'il le faut, et dites-leur cela. Dites-leur que vous portez mon fils, même si c'est faux. Personne n'osera lever la main sur vous.

Puis il déposa un baiser sur son front. Madeline songea, effondrée, à ses paroles.

Il n'était pas sûr de revenir.

Avant qu'elle pût prononcer un mot, il disparut, descendant la colline à pied. Son chien, qui était resté assis près d'elle, ne le quitta pas des yeux tandis qu'il regagnait la route et se dirigeait vers la ville. Madeline sentait encore le baiser qu'il avait déposé sur son front. Que prévoyait-il de rencontrer derrière ces murs ?

Rien de bon, certainement. Malgré elle, malgré son ressentiment contre lui, elle avait peur...

Rhys avançait en sifflotant, ses armes cachées dans son dos,

sous sa cape. Sans son cheval, il ressemblait à un mercenaire dans une mauvaise passe. Il approchait les grilles de la ville et sa silhouette noire diminuait de plus en plus. Il fit signe à la sentinelle et s'arrêta pour discuter avec. Lorsqu'il disparut dans la ville, sans se retourner une seule fois, le chien se redressa, l'œil rivé sur l'endroit où son maître s'était volatilisé.

Madeline joignit les mains, soulagée de ne pas avoir prié pour devenir veuve. Finis les hauts murs de Kinfairlie, l'assurance d'avoir un père et des oncles influents, la protection d'hommes d'armes. La sécurité dont elle avait toujours bénéficié n'était plus qu'un souvenir, tout comme la croyance puérile que tout s'arrangerait toujours.

Elle ne tarda pas à fixer l'entrée de la ville avec la même anxiété que Gelert. En l'absence de Rhys, ses pensées allaient bon train. Et s'il était réellement un traître ? Et s'il était arrêté ?

Elle ne se rappelait que trop bien l'histoire de Henry Hotspur, qui s'était élevé contre l'autorité de Henry IV, père de l'actuel roi d'Angleterre. Héritier du comté de Percy, près de Kinfairlie, Henry Hotspur avait conclu un accord avec un Gallois et l'héritier Mortimer, qui avait des droits sur la couronne d'Angleterre. Tous trois avaient été condamnés pour trahison.

Henry Hotspur avait été tué lors d'une bataille, et son corps envoyé à sa veuve et à son père. Après ses funérailles, on l'avait exhumé et décapité, sur ordre de Henry IV, bien décidé à en faire un exemple. La tête de Hotspur avait été exposée à York, son corps écartelé et montré une année durant à Londres, Newcastle, Bristol et Chester, en guise d'avertissement pour ceux qui auraient l'intention de trahir le roi.

Madeline frissonna. Aucun homme ne méritait une telle indignité, quoi qu'il ait fait.

Si les ennemis de Rhys avaient prévu quel chemin il emprunterait et s'il était arrêté dans Moffat, comment le saurait-elle ? Sans doute son mari ne révélerait-il à personne qu'elle était là, même sous la torture.

Car une chose était sûre, il la protégerait.

Madeline continuait de guetter, plus inquiète d'instant en instant. Elle se rappelait, maintenant, que le clan Neville

possédait la suzeraineté de cette ville. Le roi d'Angleterre leur avait accordé la supervision des marches de l'Ouest. Les Neville lui livreraient un traître sans la moindre hésitation.

Quant à leur cher fils, Reginald Neville, il n'implorerait pas la clémence envers un homme qui l'avait fait rougir lors de la vente à Ravensmuir...

Madeline se mordit la lèvre. Le soleil, de plus en plus haut, séchait la rosée et chauffait les pierres. Sa chaleur dorée faisait se déployer les premières herbes tendres du printemps. Derrière elle, les chevaux broutaient.

Un bruit de sabots qui approchait l'affola. Surtout, que personne ne la voie ! Elle entraîna le cheval de Rhys plus loin sous les arbres, et empêcha le chien d'aboyer tout en essayant de compter les cavaliers. Même si elle ne distinguait pas grand-chose à travers l'épais feuillage, peut-être était-elle visible de loin. Elle n'osa pas s'aventurer plus avant pour mieux voir.

Au moins six chevaux passèrent en contrebas. Des chevaux puissants, comme des destriers, à en juger par le bruit de leurs sabots. Et ils semblaient pressés.

Étaient-ce ceux qui s'étaient présentés à l'abbaye ?

Ils n'allaient tout de même pas arrêter Rhys dans Moffat. Elle n'allait tout de même pas le perdre si vite !

Des voix s'élevèrent aux portes de la ville. En un clin d'œil, Rhys se faufila dans une ruelle, serrant contre lui ses emplettes. Tendait l'oreille, quelle ne fut pas sa surprise de percevoir parmi ces voix celle d'une femme.

Qui plus est, d'une femme qu'il connaissait.

— Je recherche une jeune femme, disait-elle, autoritaire. Elle a les cheveux noirs, les yeux bleus et elle est très agréable à regarder. Elle voyage peut-être avec un homme habillé comme un soldat.

Rhys en croyait à peine ses oreilles. C'était donc Rosamonde qui menait la troupe chargée de retrouver Madeline ?

Que signifiait cela ? C'est pourtant Rosamonde elle-même qui s'était arrangée pour qu'il participât aux enchères. Que s'était-il passé à Ravensmuir après son départ ?

— Je n'ai point vu de femme comme vous dites, répondit la

sentinelle.

— Et l'homme ?

Rhys retint son souffle et s'aplatit contre la muraille.

— Difficile à dire. Des hommes, il y en a qui vont et viennent. Je ne fais pas attention à eux, surtout les soldats. S'ils ne font pas de grabuge et repartent avant la nuit, ils sont les bienvenus pour venir dépenser leur argent ici.

— Ne me dites pas que vous avez aussi peu de mémoire ! s'écria Rosamonde.

— Pourquoi devrais-je vous révéler tout ce que je sais ? Surtout à une inconnue qui me parle sur ce ton !

— Laissez-nous passer ! Nous chercherons nous-même, ordonna Rosamonde.

— Vous devrez laisser vos armes ici, car je ne vous crois guère animés d'intentions pacifiques.

Rosamonde marchanda en vain avec la sentinelle. Rhys l'entendit abandonner ses armes en maugréant et ordonner à ceux qui l'accompagnaient d'en faire autant.

Les six destriers noirs passèrent devant sa cachette, fouettant de la queue, les naseaux dilatés. Alexandre montait l'un d'eux. L'héritier de Kinfairlie semblait déjà plus homme, pas seulement à cause de l'armure qu'il portait, mais à cause de son visage sombre. Deux des sœurs de Madeline le suivaient, celle qui l'avait accablé de questions à table, et la plus jeune, celle qui croyait aux fées.

Deux autres hommes formaient le reste de la troupe, dont un que Rhys avait remarqué à Ravensmuir. Vêtu avec le même luxe que Rosamonde, il devait être l'un de ses acolytes. L'autre lui était inconnu. Il semblait du même âge qu'Alexandre, et Rhys l'examina avec curiosité. Il était élancé, pâle, blond et portait un luth en bandoulière.

Tout cela évoquait vaguement quelque chose à Rhys, bien qu'il ne sût quoi. Pourquoi donc Rosamonde aurait-elle emmené un musicien, si ce n'est pour lui tenir compagnie ? Celui-là devait être particulièrement doué.

Malheureusement, elle demanda au musicien de rester posté près des portes pendant qu'elle s'aventurerait en ville avec les autres.

— Il nous faut trouver de l'eau et du foin pour les chevaux. Ensuite, de la bière et un bon repas pour nous. Il doit bien y avoir une taverne, ici. Le ventre plein, nous serons plus efficaces pour rechercher Madeline.

Rhys fronça les sourcils. Pourquoi recherchaient-ils Madeline ? La veille encore, sa famille se préoccupait tellement peu d'elle qu'elle l'avait vendue aux enchères. Et voilà qu'à présent, on envoyait une troupe à sa recherche, cela n'avait aucun sens. Le plus étonnant, c'était que Rosamonde menât les recherches. Rhys la connaissait suffisamment pour savoir qu'elle devait trouver quelque avantage dans cette mission et n'hésiterait pas à trahir quiconque pour servir ses propres intérêts. Elle était capable de le menacer de le livrer au roi pour arriver à ses fins, quelles qu'elles fussent.

Sachant ce qu'il savait à présent et voyant le souci que se faisait pour elle la famille de Madeline, il n'avait pourtant aucune hâte de se retrouver nez à nez avec Rosamonde, cette aventurière sans scrupules. Qu'elle le poursuive donc jusqu'à Caerwyn, où il aurait la possibilité de lui fermer sa herse.

Comme une femme s'éclaircissait la voix derrière lui, Rhys sursauta, puis feignit de terminer de se soulager. La femme leva les yeux au ciel en le voyant rajuster ses chausses.

— Y a pas une autre taverne ? demanda-t-il avec des accents d'ivrogne. Parce que dans celle-là, on se fait voler comme dans un bois.

En outre, cette diction pâteuse avait l'avantage de masquer son accent gallois.

— Là-bas, répliqua la femme. Après l'angle de la rue, à gauche, il y a le Old Man McGillivray's. On vous y vendra de la bière, bien que vous ayez déjà votre compte, apparemment.

— Je vous remercie, ma bonne femme.

Rhys la salua en feignant de perdre l'équilibre tandis qu'elle s'éloignait en hâte.

Puis il se tourna dans la direction qu'elle lui avait indiquée et rabattit son capuchon. Il préférait passer inaperçu, bien qu'il ne pût tenter de sortir de la ville pour le moment.

Il fallait d'abord que le musicien se lasse de monter la garde. Ou que Rhys trouve quelqu'un qui lui permette de sortir de la

ville en toute discrétion.

Midi approchait, et toujours aucun signe de Rhys.

Lorsque les cavaliers avaient pénétré dans la ville, Madeline avait regagné prudemment sa cachette. Elle avait observé bien peu d'allées et venues, Moffat semblant avaler les hommes sans jamais les laisser ressortir. Elle allait finir par devenir folle, si elle continuait à guetter en s'inquiétant ainsi.

Soudain, elle songea qu'elle pouvait parfaitement se rendre en ville, comme Rhys l'avait fait.

Ses vêtements étaient suffisamment poussiéreux et austères : personne ne lui prêterait attention, à moins bien sûr qu'elle ne monte un cheval de prix et n'attire les regards. Donc, elle laisserait les chevaux ici, comme Rhys l'avait fait.

Elle pouvait se faire passer pour la femme d'un fermier. Non : personne ne la connaissait dans le coin et cela éveillerait les soupçons. Donc, elle devait inventer une meilleure raison justifiant sa venue, seule, à Moffat.

Et si elle prétendait être la femme d'un soldat à la recherche de son époux ? Ah, quel dommage qu'elle ne fût pas encore enceinte de ses œuvres. Un ventre rond lui attirerait les sympathies et la protégerait des agressions des monstres comme Kerr.

L'idée était trop bonne pour y renoncer. Fouillant dans la sacoche de Rhys, Madeline en sortit une paire de chemises froissées. Elles étaient imprégnées de l'odeur de leur propriétaire et elle y enfouit le nez, bizarrement rassurée comme s'il était réellement présent.

Elle aurait pu trouver pire époux, la chose était sûre. Rhys ne donnait pas dans la galanterie, mais il était bon.

Roulant les chemises en boule, elle les logea sous sa robe et déchira sa propre chemise pour les y arrimer, comme si elle était enceinte. Puis elle tapota cette grosseur, contente du résultat, avant de vérifier que les chevaux étaient bien attachés.

— Ne bouge pas d'ici, ordonna-t-elle au chien.

L'intéressé parut se demander s'il devait obéir.

Le chariot bâché d'un fermier, tiré par un cheval de trait bien las, sortit de Moffat au moment précis où Madeline allait surgir

de sa cachette. Malgré son impatience, elle la regagna aussitôt et attendit que le chariot eut passé. Elle préférait éviter de rencontrer quiconque sur la route.

Le véhicule progressait avec une infinie lenteur, comme si son conducteur avait décidé de mettre sa patience à l'épreuve. D'humeur apparemment fort gaie, il bavardait avec un jeune garçon assis à côté de lui. Madeline soupira lourdement, sûre qu'ils avaient forcé sur la bière, car ils chantaient aussi fort que faux. Si seulement ils pouvaient se hâter de rentrer chez eux !

Les joyeux fermiers, que Gelert observait avec un égal intérêt, contournèrent la colline en riant comme des possédés. Elle allait enfin être débarrassée d'eux. Malheureusement, le chariot fit halte au pied de la colline. Le jeune garçon, qui s'avéra avoir la taille d'un homme, roula au bas du véhicule. Il trébucha et atterrit face contre terre sur la route. Le fermier atteignit le paroxysme de l'hilarité.

Madeline avait nettement moins envie de rire, car elle avait reconnu le tabard et la touffe de cheveux noirs de l'ivrogne en question.

Dire qu'elle avait passé son temps à s'inquiéter, pendant que Rhys se soûlait à mort ! Son maudit époux avança en titubant vers le bois et se mit à délayer ses chausses. Madeline lui tourna le dos, écœurée. Il trébucha une nouvelle fois, retomba par terre et ne bougea plus.

Dire qu'elle avait craint pour ses jours ! L'idée de l'étrangler de ses propres mains faisait son chemin dans son esprit.

Le fermier le rejoignit et lui toucha l'épaule, mais Rhys ne bougea pas. Gelert gronda, et Madeline le saisit par son collier.

Le fermier frappa Rhys plus fort, et ce dernier se retourna sur le dos en ronflant.

L'autre trouva cela si drôle qu'il dut s'asseoir sur une pierre pour rire tout son soûl.

Alexandre lui avait vraiment trouvé une perle : non content d'être accusé de trahison, Rhys avait les manières d'un rustre et se révélait incapable de résister à l'appel de la boisson. Était-il vraiment besoin de recourir aux enchères pour trouver un tel époux ? Son frère aurait pu l'abandonner dans la taverne la plus proche : le résultat aurait été le même.

Il est vrai qu'en procédant ainsi, Alexandre n'aurait pas touché un sou. Madeline serra les dents : les hommes de sa vie ne valaient rien de bon !

En bas, le fermier, s'essuyant le front, salua une dernière fois son compagnon de beuverie avant de remonter à bord de son chariot, qui s'éloigna en craquant tandis qu'il entonnait une chanson à boire. Rhys, lui, ne bougeait pas, ivre mort qu'il était.

Elle aurait dû le laisser pourrir sur place ! C'est tout ce qu'il méritait, pour s'être conduit aussi légèrement et aussi égoïstement.

L'ennui, c'est qu'il ne lui servirait à rien au fond d'un fossé. Rhys était son époux et elle s'était vouée à lui. Même si la situation était pire que prévue, Madeline n'était pas femme à trahir son serment.

Que faire ? Elle ne pouvait pas le porter, ni même le traîner jusqu'à son cheval. Le mieux était de le rejoindre, comme l'aurait fait la bonne petite épouse dévouée qu'elle n'était pas, afin de mesurer l'étendue des dégâts.

Et s'il n'avait mal nulle part, elle ferait en sorte que cela changeât.

La perspective d'une si douce vengeance lui rendit le sourire. Elle n'était certes pas capable de le blesser, car il était beaucoup plus imposant et plus fort qu'elle, mais elle lui dirait deux mots. Il n'avait pas intérêt à boire aussi exagérément.

Après s'être tournée vers le chariot, pour vérifier qu'il avait disparu à l'horizon, elle allait s'élancer au bas de la colline quand elle aperçut Rhys courant vers elle, l'air le plus sobre du monde.

— En selle ! Il y a un chemin qui coupe à travers les collines pour rejoindre la route dont vous parliez...

— Mais... vous n'êtes pas soûl !

— Bien sûr que non. Seule la lie de l'humanité se soûle à cette heure de la journée. J'ai feint l'ivresse pour qu'on m'ignore. Personne ne se souvient d'un soldat soûl, madame, même pas le tavernier qui encaisse son argent.

Tout cela était lumineux.

— Vous avez feint l'ivresse avec une telle habileté que j'en ai été dupe, avoua Madeline. Dois-je en conclure qu'une telle

perfection vous vient d'une grande pratique de la boisson ?

— Simple question d'observation, répondit Rhys.

Puis, ouvrant sa sacoche :

— J'ai rapporté des provisions, mais nous devons attendre pour manger.

Rhys prit Madeline par la taille pour la hisser en selle, mais se figea en constatant les changements survenus. Son étreinte se raffermir et il la tint face à lui.

— Vous concevez à une vitesse étonnante, madame...

Puis il sourit, de ce sourire carnassier qui allumait des étoiles dans ses yeux et éveillait en Madeline des sensations bizarres. Elle sentait parfaitement la chaleur qui émanait de sa poitrine contre ses seins, son souffle qui se mêlait au sien, sa poigne ferme autour de sa taille.

Elle rougit.

— J'avais l'intention de suivre vos pas. J'étais inquiète de vous voir tant tarder, et j'ai pensé qu'en me déguisant...

Elle n'acheva pas, car Rhys l'embrassa avec une fougue qui lui fit perdre le fil de ses pensées. Elle passa une main sur sa nuque tandis qu'il la serrait contre lui. Madeline comprit à ce baiser affamé qu'elle n'était pas la seule à être soulagée de le voir revenu sain et sauf.

— J'aime que vous vous inquiétiez pour moi, *anwylaf*, murmura-t-il enfin. Mais je n'ai pas l'intention de mourir de sitôt.

— N'est-il pas présomptueux, celui qui croit en son pouvoir d'en décider ?

Rhys soutint longuement son regard, comme s'il s'apprêtait à faire un tendre aveu. Puis, brusquement, il secoua la tête et pivota vers les chevaux, qu'il amena vers la route. À nouveau, il était silencieux et sur ses gardes, et Madeline se demanda si elle devait se réjouir ou regretter qu'il n'en eût pas dit davantage.

— Il lui était revenu sain et sauf et, pour le moment, cela lui suffisait.

Chapitre 10

Madeline et Rhys passèrent une heure à faire des tours et des détours autour de Moffat, afin de faire croire qu'ils partaient en direction de Carlisle, alors qu'il n'en était rien. Rhys tenait à ce que plusieurs personnes les voient sur cette route et, lorsqu'il jugea avoir croisé suffisamment de témoins, il se résolut enfin à emprunter le chemin à l'abri des regards que lui avait indiqué le fermier.

— Comment pouvez-vous être sûr qu'il n'en parlera pas ? s'inquiéta Madeline.

— Soûl comme il l'était, il dormira comme un sonneur quand nos poursuivants le rattraperont.

— Mais demain ?

— Demain, il ne se souviendra même plus de son propre nom. Et encore moins du soldat qui lui a offert des bières sans lui dire le sien.

— Combien de bières lui avez-vous offertes ?

— Suffisamment pour noyer sa mémoire. Cela dit, je l'ai trouvé remarquablement résistant à la boisson.

— Vous finirez sur la paille, si vous continuez à gaspiller ainsi votre argent.

Mais connaissait-elle seulement l'étendue de sa fortune ?

— Il est vrai que j'ai dépensé beaucoup pour la boisson et pour les femmes, au cours de ce voyage. Mais, honnêtement, je ne le regrette pas...

Madeline ne pouvait pas le prendre mal, pas lorsqu'il la regardait avec ce sourire enjôleur. Son cœur se mit à battre plus vite et elle se sentit rougir.

À l'avenir, il faudrait qu'elle s'immunise contre le charme inattendu de son époux. Sinon, elle risquait de s'éprendre d'un

homme qui ne l'avait épousée que pour le fruit que son ventre pourrait porter.

Au grand soulagement de Rhys, non seulement le fameux chemin existait, mais il était exactement où le fermier le lui avait dit. En outre, il était désert, un peu comme celui que Kerr avait emprunté à travers la lande. Toujours prudent, Rhys attendit d'être à bonne distance de Moffat avant de mettre pied à terre. Ils s'arrêtèrent dans une petite clairière à l'abri des regards d'un éventuel cavalier.

Madeline examina les lieux.

— Vous avez choisi cet endroit parce qu'on y voit le chemin...

— Tout en étant invisible à première vue, acquiesça Rhys.

Puis il étala ses emplettes, s'excusant qu'elles fussent aussi maigres. Une dame de la noblesse devait être habituée à des mets plus fins.

— Pommes, fromage, pain et bière. Il n'y avait pas grand-chose d'autre et ce n'était pas jour de marché.

Madeline, cependant, ne parut aucunement déçue.

— Combien de temps cela nous durera-t-il ?

— Jusqu'à Glasgow, j'espère. Peut-être nous faudra-t-il nous risquer dans une autre ville, d'ici là.

— Mais vous préféreriez qu'on ne nous voie pas, conclut-elle.

Elle partagea la nourriture, lui laissant la plus grande part, et en rangea une bonne quantité dans la sacoche.

— Le pain sera dur, demain : nous devons le manger aujourd'hui. La moitié maintenant, l'autre ce soir. Économisez le fromage, car il devrait se garder longtemps, avec cette bonne croûte. Nous devrions pouvoir manger chacun une pomme ou deux à chaque repas.

Rhys la fixait du regard, impressionné par son sens pratique.

— Quant à la bière, ajouta-t-elle, il est évident que tout est pour moi, car vous en avez eu plus que votre compte aujourd'hui.

Sur ces mots, elle lui lança un regard si espiègle qu'il faillit en oublier le repas et l'embrasser.

Madeline dut deviner ses pensées car elle devint écarlate puis, s'asseyant, se concentra sur son repas, les mains légèrement tremblantes.

— Avez-vous donc tant peur de moi ? s'enquit-il.

Elle releva les yeux.

— Êtes-vous réellement un traître ?

— Tout dépend à qui vous posez la question.

— Ce n'est pas une réponse.

Rhys remit son tabard à l'endroit, afin qu'on pût voir à nouveau le dragon rouge.

— À Ravensmuir, certains disaient que vous défiez le sort en portant ouvertement cet emblème. Pourquoi ?

Rhys vint s'asseoir près d'elle et croqua dans une pomme comme s'il réfléchissait.

— Il y a de cela bien longtemps vivait un roi au pays de Galles, qui avait décidé de bâtir un château sur une Colline.

— Où est-elle située ?

— C'est l'antique cœur du pays de Galles, le territoire où se trouve Eryri, la montagne appelée Snowdonia en anglais. C'est là que se situait le plus vieux siège de l'autorité galloise, la colline de Dinas Emrys, et c'est sur colline que le roi Gwrtheyr n'avait juré de bâtir son château.

Rhys mordit à nouveau dans sa pomme, prenant tout son temps.

— Malheureusement, chaque nuit, tout ce qui avait été construit pendant la journée disparaissait avant le lever du soleil. Les pierres étaient englouties par la terre, et le roi était contrarié que les travaux ne progressent aucunement.

Madeline écoutait, captivée.

— Tant et si bien que le roi fit appeler Myrddin, un jeune sorcier connu sous le nom de Merlin chez les Anglais, qui se plongea dans un rêve. À l'issue de ce rêve, Myrddin conseilla au roi de creuser sous la colline jusqu'à ce qu'il découvre un lac. Près de ce lac se trouverait une tente et sous la tente deux dragons, l'un rouge et l'autre blanc. Il fut donc fait ainsi, selon le rêve du sorcier.

— Et que trouva-t-on ?

— Tout s'avéra conforme à ce que Myrddi n'avait prédit. Mais tandis que le roi et ses hommes regardaient les dragons, ils s'éveillèrent, se lancèrent dans un terrible duel et finirent par disparaître dans le lac. Alors, Myrddin déclara qu'il en serait

toujours ainsi, que les deux dragons se battraient l'un contre l'autre jusqu'à la fin des temps. Le dragon blanc, disait-il, était l'Angleterre, et le dragon rouge était Cymru...

— Cymru ?

— Le pays de Galles.

Rhys mâchonna sa pomme en contemplant les collines, ravi de constater que Madeline restait attentive.

— Puis il conseilla au roi de bâtir son château ailleurs.

— Pourquoi ?

— Tant que Dinas Emrys reste boisée, le dragon rouge vivra et livrera bataille au dragon blanc. Tant que cette colline demeurera sauvage, le dragon rouge se battra.

Rhys croisa alors le regard de sa compagne et poursuivit, sans dissimuler sa détermination :

— Jusqu'à son dernier souffle, nuit après nuit, jusqu'à la fin des temps s'il le faut, jusqu'au jour où il triomphera du dragon blanc.

Ils se regardèrent longuement. Rhys se rappela la soie de sa peau sous ses mains, la manière dont elle ouvrait les lèvres lorsqu'elle atteignait le plaisir... Le désir monta en lui et il songea à la posséder là, par terre, sans plus se soucier de qui les poursuivait.

Qu'une telle idée le séduisît, voilà qui l'inquiétait, car pareille insouciance pouvait signifier sa fin. Quel pouvoir avait cette femme sur lui, et comment avait-elle pris un tel ascendant sur lui en seulement quelques jours ?

Madeline baissa les yeux vers le pain qu'elle tenait toujours à la main.

— Vous contez avec beaucoup de talent.

— Je suis gallois, dit-il en détournant les yeux.

Elle s'éclaircit la voix.

— Pas étonnant que votre emblème ait été perçu comme une provocation.

— Mon emblème est là pour dire qui je suis, ce qui est le rôle de tout emblème. Je ne suis pas de ceux qui se font passer pour ce qu'ils ne sont pas.

— Sauf à Moffat.

Il lui répondit d'un sourire. Qu'elle pense ce qu'elle veut.

L'important, pour le moment, était d'atteindre Caerwyn.

— Me direz-vous pourquoi le roi vous accuse de trahison ?

— Non.

Rhys croqua dans une seconde pomme, non sans remarquer que sa compagne semblait irritée. Elle était particulièrement ensorcelante lorsque ses yeux lançaient ainsi des éclairs. Il fixa la route en s'efforçant de calmer son désir.

— Dans ce cas, reprit-elle, je tâcherai d'apprendre cette histoire d'une autre source. Il ne fait aucun doute que d'autres personnes sont au fait de ce dont on vous accuse, et qu'elles auront moins à cœur de présenter les faits avec impartialité que si vous les présentiez vous-même.

— Eh bien, vous ne devez pas chercher à apprendre la vérité de leurs bouches. D'ailleurs, il n'est pas convenable de la part d'une dame de rechercher les racontars. Comme Madeline affichait un air scandalisé, il enchaîna aussitôt :

— Et cet homme qui s'est emparé de votre cœur ? Voulez-vous bien me parler de lui ?

— James ?

Rhys haussa les épaules, pour donner l'impression que ce sujet ne l'intéressait que médiocrement.

— Oui, si tel est son nom. Votre fiancé, celui qui est mort.

— James, soupira Madeline.

Elle paraissait soudain extrêmement concentrée sur le découpage de sa pomme.

Rhys s'allongea dans l'herbe. Il préférait de beaucoup poser les questions plutôt que d'y répondre. Il contempla Madeline, cherchant dans son attitude les réponses qu'elle ne lui livrait pas.

— Quel genre d'homme était-ce ?

Un sourire enchanteur apparut sur ses lèvres. Le fait qu'il ne fût pas responsable de ce sourire – et ne le serait jamais – fit extraordinairement souffrir Rhys.

— James était un homme gentil et doux. Il n'était que bonté et chantait comme un ange.

— Dans ce cas, on doit l'avoir accueilli avec joie, au ciel.

Madeline lui lança son regard le plus noir.

— James était un homme aux manières exquises, vêtu avec

élégance. Il était bon, agréable et...

— En résumé, tout le contraire de moi.

— Je ne me permettrais pas de dire quelque chose d'aussi insolent, répliqua-t-elle.

Puis, baissant les yeux vers sa pomme en rougissant :

— Il jouait extrêmement bien du luth.

— Du luth ? Était-ce un musicien ?

Madeline hocha la tête, sans remarquer l'intérêt soudain que manifestait son compagnon.

— Il écrivait des poèmes et chantait les compositions d'autres musiciens. C'était un luthiste accompli.

Poète et luthiste ! Rhys détourna les yeux, inquiet. Sa pomme, soudain, le dégoûtait. Il savait maintenant qui était ce musicien qui accompagnait Rosamonde, et pourquoi la petite troupe le poursuivait.

Comme il jetait violemment son trognon de pomme, il vit que Madeline le regardait d'un air troublé.

— L'embrassiez-vous comme vous m'embrassez ? demanda-t-il.

Rhys avait tenté de cacher combien cette question comptait pour lui, mais sa voix le trahit : c'était plutôt celle d'un homme qui cherchait querelle.

Madeline le foudroya du regard.

— James avait trop de noblesse pour forcer ma pudeur.

Rhys ne se rappelait que trop bien qu'elle l'avait traité de barbare. Cela n'avait rien d'étonnant, car les bardes étaient des hommes aux multiples talents. Destinés à cette carrière dès le plus jeune âge, ils recevaient la meilleure éducation ; c'étaient des gens habiles, doués et portés aux nues dans la société galloise. Pas étonnant que Rhys fût pâle figure comparé à lui. Il tâcherait de ne jamais chanter en présence de Madeline, de peur de déchoir encore plus dans son estime !

Il se leva subitement, démoralisé par les impressionnants mérites du fiancé.

— Autrement dit, la réponse est non, répliqua-t-il. Dites-moi donc comment il est mort. A-t-il perdu un procès pour quelqu'un, et a-t-il été victime de la colère de celui qu'il défendait ?

Madeline le regarda, intriguée.

— Je ne comprends pas.

— Vous dites qu'il était poète et musicien ; il devait donc être avocat, également. Les meilleurs poètes sont aussi avocats. Voulez-vous dire qu'il n'était pas parmi les meilleurs ?

Surprise, elle se mit à rire.

— Que me chantez-vous là ? Des poètes faisant office d'avocats ? Vous moquez-vous ?

— Certainement pas ! Défendre une cause devant un tribunal requiert une certaine éloquence ainsi que la faculté de captiver l'auditoire. Les avocats sont avant tout orateurs, comme le sont les poètes. N'importe qui comprendrait la parenté qui existe entre les deux. Les bardes sont habitués à mémoriser de longs passages en vers, ce qui se rapproche des lois à connaître par cœur. Enfin, ils sont d'une intelligence remarquable, car ils doivent non seulement maîtriser les anciens vers de vingt-quatre pieds, mais aussi être capables d'en improviser en chantant.

— Je l'ignorais...

Rhys passa une main dans ses cheveux, irrité autant par les talents de son concurrent que par le fait de devoir en faire l'éloge.

— Peu de gens comprennent la complexité de la versification. En gallois, cette harmonie, qui s'appelle *cyn-ghanedd*, est fort difficile à apprendre. Chaque vers doit comprendre le même nombre de syllabes et tous les mots d'un même vers doivent commencer par le même son ; en outre, le premier mot de chaque vers doit composer une phrase avec les premiers mots des autres vers, et la dernière consonne de chaque vers doit suggérer le premier mot du vers suivant ! Je puis vous assurer que ce n'est pas à la portée des simples d'esprit !

Madeline le contemplait, interdite.

Rhys soupira et s'efforça de prendre une voix plus calme.

— Voilà pourquoi, à la cour de mon oncle, les poètes possédant ces capacités étaient aussi ceux qui connaissaient la loi et plaidaient.

— C'est la première fois que j'entends une chose pareille, soupira à son tour Madeline. James, lui, se contentait de

chanter de jolies chansons.

— Il ne savait pas composer des vers ?

Elle secoua la tête.

— Êtes-vous bien sûre qu'il n'évitait pas de faire étalage de sa science, simplement pour ne pas vous en imposer ? insista-t-il.

— J'en suis absolument certaine ! James avait pratiquement tout appris seul, car son père méprisait la musique. Il composait peu lui-même, et je crois sincèrement qu'il ne connaissait rien au droit. Ses charmes étaient ailleurs... Vous autres Gallois êtes vraiment des gens étranges. Des poètes avocats !

Quoique soulagé que James ne fût pas l'ennemi redoutable qu'il avait craint, Rhys n'était aucunement rasséréné d'entendre Madeline lui répondre comme s'il était fou.

— Bien, dit-il. Et comment ce très estimé musicien a-t-il trouvé la mort ? Aurait-il coupé ses blanches mains sur des cordes de luth trop tendues ?

— Son père l'a tout bonnement fait tuer, répondit Madeline en jetant la pelure de sa pomme.

— Peut-être ce cher James n'était-il pas si gentil et si doux, s'il a ainsi rendu furieux son père ?

— Son père n'était pas furieux ; il était simplement aveugle et ne comprenait pas quel homme était son fils. Comme je vous l'ai dit, il n'avait que mépris pour la musique. Il a envoyé son fils guerroyer en France, malgré les protestations de ce dernier.

— Pourquoi ce cher James ne s'est-il pas opposé à son père ? Ce sont des choses qui se font...

Après avoir réfléchi en contemplant son morceau de pain, Rhys opta pour une ultime provocation :

— ... sauf, bien sûr, lorsque l'on tient à préserver son héritage.

— Je vous trouve bien prompt à dénigrer ceux que vous ne connaissez pas ! Le père de James était un homme cruel et injuste ! Il a fait emprisonner son fils dans son propre donjon, jusqu'à ce qu'il accepte de partir à la guerre. Alors, il a envoyé James avec ses guerriers, en recommandant à ces derniers de veiller à ce qu'il ne s'échappe pas et à ce qu'il soit obligé de se battre. C'est ainsi qu'il est mort. Il est pervers et inacceptable pour un père de traiter son fils de cette manière.

— Il a été tué au combat ?

Madeline hocha la tête.

— James n'était pas fait pour livrer combat. Jamais son père n'aurait dû l'envoyer en France l'an passé !

— Vous avez raison : il aurait dû l'envoyer guerroyer plus tôt. De rage, elle laissa tomber pomme et couteau et se leva.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? Aucun père digne de ce nom n'enverrait son fils se faire tuer sans raison !

Rhys était fasciné par la façon dont Madeline se passionnait, déterminée qu'elle était à défendre un homme qui n'aurait jamais fait un compagnon à sa mesure.

Contrairement à lui. Aussi se leva-t-il à son tour, décidé à lui parler avec la franchise à laquelle elle tenait tant.

— Votre promis est mort parce qu'il n'avait pas été préparé à faire son devoir. Or, tous les hommes, sans exception, doivent se battre un jour ou l'autre pour défendre ce à quoi ils tiennent, et il est du devoir d'un père de faire en sorte que son fils y soit préparé. En l'écartant du combat aussi longtemps, c'est comme si le père de James l'avait tué de ses propres mains.

— Mais tous les hommes ne sont pas faits pour la guerre !

— C'est vrai. Certains sont plus utiles en tant que prêtres ou que moines. Mais en choisissant cette voie, James n'aurait pas pu vous épouser non plus.

Une rougeur prit naissance dans le cou de Madeline et gagna peu à peu son visage. Ses yeux brillaient de colère.

— Vous allez trop loin ! Vous ne connaissiez même pas James ; jamais vous n'avez entendu les sons magiques qu'il savait tirer d'un luth, et vous n'avez aucun droit de détruire les souvenirs que j'ai de lui !

Mais à présent, Rhys était en colère et redoutait les manœuvres de Rosamonde. Il devenait capital que Madeline comprît que James n'était pas fait pour elle.

— Je ne serais pas étonné que vous ayez voulu l'épouser avant son départ, mais que votre père s'y soit opposé.

La jeune femme pâlit brusquement, et sa voix était presque inaudible lorsqu'elle demanda :

— Comment le savez-vous ?

— Parce que, à l'évidence, votre père avait compris qui était James ; il avait deviné son manque de capacités pour le combat. Aucun père n'accepterait de marier sa fille à un homme incapable d'assurer sa sécurité. Il s'est probablement dit que, soit James mourrait en France, soit il se révélerait meilleur guerrier qu'il ne l'avait été jusque-là. Par conséquent, il valait mieux que vous l'épousiez quand il serait sorti vainqueur de cette épreuve ou que vous ne l'épousiez pas du tout. Votre père a fait son devoir envers vous, comme je ferai le mien envers nos filles, si Dieu veut bien nous en accorder.

Sur ces mots, Rhys se mit à ranger les provisions avec des gestes brusques. Madeline ne dit mot, mais il sentait sur lui son regard désemparé. Il lui avait fait de la peine, même si ce n'était pas l'effet recherché. Cependant, il préférerait ne pas s'entendre ressasser les mérites du très grand et très saint James, chaque fois qu'il ne se montrerait pas à la hauteur avec elle.

D'autant que le James en question était probablement à leur poursuite. Rhys ne pourrait peut-être pas éviter le moment où elle devrait choisir entre James et lui, mais il ferait de son mieux pour qu'elle n'ait plus d'illusion au moment de faire ce choix.

Jetant un coup d'œil derrière lui, il constata qu'elle retirait la boule de vêtements coincée sous sa robe, tout en pleurant à chaudes larmes. Elle avait aimé cet imbécile de James ; il n'aurait pas dû le lui reprocher.

— Gardez ceci, Madeline. C'est un bon stratagème.

Elle s'interrompit et le dévisagea.

— J'aime James, et cela ne changera jamais.

— Je comprends. Je ne parlerai plus jamais de lui, par égard pour vous. Je vous présente toutes mes excuses pour m'être emporté comme je l'ai fait.

— Jamais je n'en aimerai un autre, insista-t-elle d'une voix enrouée.

Rhys hocha la tête et se retourna. Le fait que Madeline ne pût lui donner ce qu'elle avait donné à James laissait comme un manque, un regret en lui. Mais il avait l'habitude de se contenter des restes.

Après avoir sellé les chevaux, il lui tendit la main.

— Venez, madame. Il est temps de reprendre notre route.

Rhys FitzHenry était un sans-cœur. Madeline avait épousé un homme qui se moquait qu'elle ne l'aimât pas. Cela n'avait rien de surprenant, après tout. Ne disait-on pas qu'une femme se mariait la première fois par devoir, et la seconde par amour ? Il faudrait donc qu'elle lui survive pour avoir l'occasion de trouver l'amour en se remariant.

Maigre consolation.

Ils chevauchaient en silence. Seuls les cris des oiseaux et quelques froissements dans les fourrés parvenaient aux oreilles de Madeline.

Du moins, personne ne les poursuivait.

Quant au temps, il aurait pu être pire.

Les aspects positifs s'arrêtaient là, mais elle ne pouvait rien y changer. Elle contempla Rhys en se demandant quels secrets il lui cachait.

Les secrets, ce n'était pas ce qui lui manquait.

Quant à l'amour, il le laissait totalement indifférent. Les tendres sentiments devaient sembler sans importance à un homme de combat comme lui. En revanche, elle avait vu ses yeux briller lorsqu'il parlait de Caerwyn et devinait qu'il aimait ce château.

Peut-être était-il temps de découvrir certains de ses chers secrets ; elle n'avait pas grand-chose à perdre.

Rhys semblait plus sombre que d'ordinaire. Madeline rapprocha légèrement son cheval. Ce fut tout juste s'il lui accorda un regard, occupé qu'il était à scruter la végétation de chaque côté du chemin. Le jour finissait ; une traînée rose vif traversait le ciel indigo à l'ouest.

— Qui connaissez-vous, à Glasgow ?

— C'est sans importance, grommela-t-il.

Madeline ne s'attendait pas à une confession immédiate. Mais elle était tout aussi têtue que lui et allait le lui prouver.

— Comment se fait-il que vous connaissiez du monde à Glasgow ? C'est très loin du pays de Galles.

— C'est sans importance, répéta-t-il.

Rhys obligea son cheval à quitter le chemin et s'engouffra

dans le bois, coupant ainsi court à la conversation. Madeline le suivit, jusqu'à ce qu'il fît halte dans une petite clairière près d'un ruisseau. Il descendit de cheval, se mouvant avec aisance dans la pénombre, puis l'aida à descendre.

— S'agit-il d'une simple visite, ou allez-vous demander de l'aide à votre ami de Glasgow ?

Comme il lui lançait un regard courroucé, elle ajouta :

— Je crois que c'est une chose qui a son importance.

— Je ne suis pas de cet avis.

Il ouvrit sa sacoche, en sortit quelque chose et disparut dans le bois. Gelert lui emboîta le pas, tout excité, la queue dressée comme une bannière effilochée.

Bientôt, Madeline n'entendit même plus le bruit de leurs pas.

Rhys l'avait littéralement laissée seule avec ses questions. Elle l'appela, en vain, et les bruits de la forêt parurent se resserrer autour d'elle. Les chevaux se mirent à brouter en se collant l'un contre l'autre.

Cet homme avait les manières d'un sanglier ! Elle l'appela encore, sans vraiment espérer de réponse, et n'en obtint aucune.

L'abominable, le coquin, le ruffian ! Rhys FitzHenry était l'homme le plus grossier qu'elle eût rencontré. Il avait hâte d'avoir un fils ? Il pourrait s'estimer heureux si elle l'accueillait à nouveau entre ses jambes. Qu'il prenne donc une centaine de maîtresses s'il le désirait, elle s'en moquait ! Quel homme était-il pour laisser une femme seule dans la forêt, la nuit ? Un homme indigne, naturellement !

Serrant les dents, elle décrocha les sacs. Elle déroula les deux couvertures trouvées dans la sacoche de Rhys. Quant aux selles, elle ne pouvait espérer enlever que celle de son cheval, car celle du cheval de Rhys était non seulement énorme, mais l'animal lui-même était bien trop haut. Elle finit par trouver l'étrille dans un sac.

Elle brossa vigoureusement les deux chevaux ; ce n'était pas la faute de ces pauvres bêtes si Rhys était un monstre d'égoïsme. Elle n'allait tout de même pas les laisser prendre froid à cause de la sueur qui les recouvrait.

Elle s'activa, tout en maudissant à haute voix l'irresponsabilité de son mari. Cette tâche terminée, elle

entreprit de ramasser du bois pour faire du feu. Heureusement, le petit bois sec ne manquait pas ; sans doute n'avait-il pas plu aussi dru ici que dans les contrées plus à l'est.

Au fur et à mesure que sa colère retombait, néanmoins, la peur reprenait le dessus. Madeline s'occupa comme elle put, tout en songeant qu'elle ne s'était jamais retrouvée seule, la nuit, dans les bois. Les histoires de loups affamés, si souvent entendues, lui revinrent en mémoire.

Elle fit un feu d'enfer, dans l'espoir de dissuader les éventuels prédateurs. Un loup hurla. Puis un autre lui répondit. Ils semblaient proches, aux oreilles inexpérimentées de Madeline. Trop proches. Même les chevaux se serrèrent l'un contre l'autre en agitant les oreilles.

La jeune femme se conjura d'ignorer les yeux luisants qu'elle voyait autour d'elle. Sans doute étaient-ils le fruit de son imagination. Maudissant une dernière fois son mari, elle mordit dans une pomme. Après son repas, elle dormirait.

Ou du moins elle essaierait.

— J'ai pensé que vous aimeriez manger quelque chose de chaud ce soir, fit Rhys.

Comme d'habitude, il avait surgi de nulle part. En se retournant, elle le vit debout dans l'ombre, son chien à son côté. Il tenait à la main trois poissons, comme si ce trophée et son sourire pouvaient compenser son départ abrupt. Son assurance fut la goutte d'eau qui manquait à Madeline pour éclater.

— Misérable traître !

Elle lui lança sa pomme de toutes ses forces, en priant pour qu'il en gardât un bleu aussi énorme que durable.

Chapitre 11

Pour survivre au milieu de ses frères, Madeline avait dû apprendre à viser juste.

La pomme atteignit Rhys, stupéfait, en plein sur le nez. Il fit un bond en arrière et lâcha même un des poissons, qu'il chercha ensuite parmi les feuilles en jurant. La pomme, elle, roula par terre. Gelert bondit et bientôt remua la queue, signe qu'il l'avait retrouvée. Fier comme un paon, il vint la déposer aux pieds de Madeline.

Rhys semblait nettement moins satisfait. Il s'approcha d'elle, l'air méfiant, tout en retirant de son poisson les feuilles mortes qui s'y étaient collées.

— Vous n'êtes pas contente, dit-il, comme s'il ne comprenait pas sa réaction.

— Quelle chance j'ai, d'avoir épousé un homme aussi perspicace !

— Où croyiez-vous que j'étais parti ?

— En enfer, qui sait ?

Madeline croisa les bras, encore plus intriguée que fâchée. Se pouvait-il que Rhys ne se doutât pas de ce qu'elle avait ressenti après son départ ? Il la dévisagea attentivement.

— Vous ne vous êtes tout de même pas imaginé que je vous avais abandonnée ?

— Qu'étais-je censée m'imaginer d'autre ? rétorquât-elle en se retournant vers le feu.

— Je prends soin de ce qui m'appartient.

— Comme il est agréable de savoir que vous me comptez parmi vos possessions ! Au même titre que votre selle ou votre couteau. Ou que votre chien. Voilà qui réchauffe le cœur d'une femme, vraiment !

Elle l'entendit se rapprocher. Puis il la prit par le coude et la fit se retourner. Il semblait furieux.

— Vous m'accusez sans aucune raison ! Il y a là une rivière. Vous ne l'entendez pas ? Vous ne vous êtes pas doutée que j'irais chercher de quoi manger ? Vous auriez dû savoir que je reviendrais.

— Je n'en avais aucune idée.

— Dans ce cas, pourquoi avez-vous fait du feu ? Et quel feu : un véritable brasier ! Ceux qui nous recherchent ne devraient avoir aucun mal à nous retrouver, si les flammes continuent à monter aussi haut.

Avec cette critique mal à propos, il venait de dépasser les bornes.

— Peut-être aussi y trouveront-ils leur proie rôtie à point !

Sur ces mots, elle poussa du pied plusieurs branches hors du feu, puis les piétina afin de les éteindre.

Lorsqu'elle eut terminé, le feu avait diminué, tout comme sa colère à l'égard de son compagnon. Mais elle pivota et lui fit face, les poings sur les hanches.

— Êtes-vous satisfait maintenant, cher époux ? Veillez à laisser des instructions plus précises la prochaine fois, afin que je suive vos ordres à la lettre !

Rhys secoua la tête.

— Ne me dites pas que vous avez eu peur, fit-il en vidant le poisson. Vous êtes une femme bien trop intrépide pour avoir peur du noir.

— Ce sont les loups et leur appétit qui me faisaient peur, pas l'obscurité.

Un loup hurla opportunément, comme pour appuyer ses propos, et Rhys pencha la tête pour écouter.

— Ils ne s'approcheront pas, affirma-t-il.

— En tout cas, je ne dormirai pas cette nuit.

— Est-ce la première fois que vous passez la nuit hors d'une forteresse ?

— La deuxième. La première ne remontant qu'à quelques jours.

D'abord, elle crut qu'il ne l'avait pas entendue. Il embrocha les poissons vidés sur de fines branches, qu'il avait écorcer en

attendant que les poissons mordent à l'appât, puis disposa les trois broches en trépied autour des flammes.

Une fois sa tâche terminée, il daigna lui prêter à nouveau attention.

— Voulez-vous veiller à ce qu'ils ne brûlent pas ? Vous pouvez les retourner facilement, ainsi...

Il lui en fit la démonstration et elle hocha la tête. Voyant ses yeux briller, elle crut qu'il allait se moquer encore d'elle.

— Je vous promets de revenir après que j'aurai signifié aux loups l'interdiction de déranger le repos de ma dame, cette nuit.

Il s'éloigna. Elle le vit disparaître derrière un arbre, puis entendit un liquide jaillir. C'est alors qu'elle comprit.

Rhys marquait de son urine les arbres entourant leur campement comme les loups marquaient leur territoire.

Tout cela, il le faisait pour la rassurer. Comment garder rancune à cet homme ? Jamais ses frères n'auraient fait une chose pareille : ils auraient préféré se moquer d'elle jusqu'à ce qu'elle renonce à exprimer ses craintes.

Une fois de plus, Rhys venait de la surprendre.

Ravalant des larmes inattendues, elle se concentra sur le poisson tandis que Rhys, foulant les feuilles mortes, allait d'un arbre à l'autre.

Le silence retomba, puis elle l'entendit plonger dans la rivière dont elle n'avait pas perçu le murmure. Il fallait être aussi peu habitué qu'elle à l'ambiance de la forêt pour ne pas avoir reconnu ce bruit pourtant aisément audible.

Son cœur, une fois encore, s'émut de ce que Rhys faisait pour elle : il se lavait avant de partager ce repas avec elle, comme pour lui prouver qu'il n'était pas totalement frustré. Jamais elle n'aurait cru qu'il fût si attentif à ses craintes et à ses attentes. Il l'était, pourtant. Bien qu'il n'eût pas pour habitude de partager ses pensées, bien qu'il ne comprît pas ou ne prévît pas toujours ses inquiétudes, il faisait des efforts...

Elle surveilla attentivement le poisson, dont le fumet faisait gargouiller son estomac.

Lorsque Rhys revint, il avait les cheveux mouillés et son tabard sur le bras. Sa chemise grande ouverte collait à sa peau humide, laissant deviner les reliefs de ses muscles et le duvet

sombre qui les recouvrait, réveillant en elle un appétit d'une autre nature.

Il secoua ses cheveux, s'approcha du feu et vérifia la cuisson des poissons.

— Ce sera parfait avec le pain, dit-il, laconique mais aimable.

Madeline comprit qu'il voulait oublier leur dispute.

— Restez près du feu pour vous sécher. Je vais chercher le pain, déclara-t-elle.

Il lui répondit d'un clin d'œil. Puis, regardant les poissons :

— Je ne voulais pas vous faire peur. Mais il est vrai que je ne réfléchis pas quand j'ai le ventre vide.

— Je comprends. Veuillez pardonner ma colère.

— Elle n'était pas imméritée. Je n'ai pas l'habitude de voyager avec une autre personne, encore moins avec une dame de qualité.

— Ou avec votre femme ?

Il sourit, et ce sourire abolit toutes les réserves de Madeline.

— Encore moins avec ma femme, *anwylaf*.

Peut-être leur union pourrait-elle fonctionner, malgré un mauvais départ. Peut-être ce mariage ne serait-il pas qu'une longue corvée. Un enfant de sexe masculin arrangerait bien les choses...

Madeline avait bon espoir.

— Il semble que nous apprenions à nous comprendre peu à peu, Rhys.

À l'appel de son nom, il darda ses yeux sur elle et la chaleur qu'elle ressentait déjà se mua en fièvre. Leurs regards se nouèrent...

Jusqu'au moment où les poissons se mirent à fumer.

Rhys poussa un cri, Madeline alla chercher le pain en hâte. Il retira adroitement la peau et l'arête des poissons avant de les déposer sur une tranche de pain.

— Si seulement nous avions un peu de sel, fit-il en se rasseyant près du feu.

Madeline s'assit à son tour, troublée, et se mit à manger. Le poisson était exquis et la chaleur du feu un délice. Se retrouver ainsi dans les bois, cernée par l'obscurité, n'était pas si désagréable maintenant que Rhys était là. Les chevaux

somnolaient en agitant la queue et Gelert montait la garde.

— Je vous dois un gage, madame, pour vous avoir effrayée malgré moi.

Madeline l'observa avec intérêt.

— Sans doute me direz-vous de quel gage il s'agit.

— Si je vous proposais un conte ?

— Une histoire inventée, ou l'histoire de votre vie ?

— À votre avis ?

— Je crois que vous préféreriez mourir plutôt que de me livrer une miette de votre vie. Mais je prends tout de même le risque de vous le demander.

— Dieu me préserve de cette femme sans peur que j'ai prise pour épouse ! marmonna Rhys, bon enfant.

Madeline rit, tout en terminant son poisson.

— Une telle proposition est si rare de votre part qu'il faut en profiter, reprit-elle.

Il rit à son tour. Elle aimait ses yeux lorsqu'ils pétillaient, et cela l'encourageait à s'enhardir.

— Qui vous a trahi ? demanda-t-elle.

Rhys se figea aussitôt. Elle soutint son regard sombre et énigmatique, et il hésita.

Puis, secouant la tête, il reprit son repas.

— Qui vous dit que quelqu'un m'a trahi ?

— Je suis prête à le parier.

— Vous n'avez rien à parier.

— Si : le conte que vous m'avez proposé.

— Cela ne marche pas dans ce cas précis, dit-il d'une voix soudain plus grave.

Elle le connaissait suffisamment pour savoir qu'il était inutile d'insister.

— Alors, parlez-moi de Caerwyn.

— Pourquoi ?

— Parce que vous aimez cet endroit.

— Tout le monde l'aime. Vous verrez à quoi il ressemble en arrivant là-bas.

Madeline s'obligea à la patience.

— J'ai cru comprendre que ma tante Rosamonde vous connaissait. Est-ce exact ?

Rhys se raidit imperceptiblement et répondit sans la regarder.

— En effet.

— Depuis quand ?

— C'est une longue histoire.

Madeline serra les dents.

— Ma tante dit qu'il ne faut pas juger un homme sur son apparence ni même sur sa réputation. Thomas a dit à peu près la même chose, vous concernant. Que savent-ils sur vous que j'ignore ?

— Qui sait ? Vous devriez leur poser la question.

— Je ne suis pas susceptible de les revoir avant longtemps !

Rhys esquissa un sourire.

— Je doute que vous oubliiez cette question, quel que soit le temps qui se sera écoulé.

— Avez-vous fait vœu d'être l'homme le plus irritant de toute la chrétienté, ou avez-vous un talent inné pour garder vos secrets ? Je n'ai jamais ressenti un tel désir de faire mal à quelqu'un depuis que je vous connais !

Le sourire de Rhys s'épanouit tout à fait et son regard s'éclaircit.

— Rester évasif est une chose qui s'apprend, mais c'est un talent que je possède, assurément.

Son repas terminé, il s'étendit sur son manteau et, se tenant sur un coude, la contempla, l'air chaleureux.

— Pas d'autre question ?

— À quoi bon ?

— Ne me dites pas que vous allez renoncer aussi facilement à me demander le gage que je vous dois. Je vous voyais plus persévérante.

Que lui demander qu'il accepte de dire ? Le chien se leva, s'ébroua, et Madeline eut une idée.

— Pourquoi avez-vous appelé votre chien Gelert ?

— Ce nom vient d'un vieux conte, soupira Rhys. Un conte que j'aime beaucoup.

— Racontez-le-moi.

Au grand soulagement de Madeline, il ne discuta pas. Sur un claquement de doigts, le chien accourut et se gratta les oreilles,

avec un air de contentement qui les fit sourire tous les deux.

— Il y a bien longtemps, vivait un chevalier. Un château, un village et des terres portaient son nom. Comme il n'avait que son cheval, son armure et son chien nommé Gelert pour lui tenir compagnie, il décida de prendre femme. Il fit la connaissance d'une dame, ils se plurent et se marièrent. Bientôt, ils eurent un fils.

— Seul le chien porte un nom dans cette histoire ?

— Seul le chien est important dans cette histoire.

Rhys sourit, et Madeline fronça les sourcils. La similitude entre ce conte et leur propre histoire n'était-elle pas évidente ?

Sauf qu'ils n'avaient pas encore de fils.

— Hum, que se passa-t-il ensuite ?

— Ils trouvèrent une nourrice pour s'occuper de l'enfant. Ce dernier était encore dans ses langes quand, un jour, ses parents partirent à la chasse, laissant l'enfant à la nourrice. C'était peut-être la première fois que la mère quittait son enfant. Le chien resta près du bébé, car il gardait tout ce que chérissait son maître.

— C'était un chien remarquable, s'il faisait la différence entre ce que possédait et ce que chérissait son maître.

Rhys ne releva pas la remarque et poursuivit :

— Ce jour-là, alors que la nourrice faisait la sieste, un serpent gigantesque se glissa dans la chambre de l'enfant. Il possédait une multitude de dents et mesurait une demi-lieue de long. Ses écailles étaient noires et vertes, et ses yeux jaunes. Il était de la race des serpents qui ne mangent que des enfants et se dirigea droit vers le fils unique du chevalier.

Madeline se tordait les doigts, tandis que Rhys caressait Gelert.

— Le fidèle chien attaqua le serpent, bien que cette bête malfaisante fût plus grosse et plus féroce que lui. Chacun voulait vaincre pour l'enfant. Le chien, cruellement mordu, commença à perdre beaucoup de sang et à s'affaiblir, quoiqu'il se battît de toutes ses forces. Il planta ses dents une dernière fois dans le flanc du serpent, mais son ennemi l'assomma d'un coup puissant de la queue. Le chien resta assommé suffisamment longtemps pour que le serpent agisse à sa guise : il dévora

l'enfant, qui pleura en vain.

— Quelle horrible histoire, murmura Madeline.

— Le pire est à venir, car la nourrice, réveillée par les cris de l'enfant, se rua dans la chambre alors que le serpent avait déjà disparu. Voyant le sang de l'enfant sur les draps et le sang du serpent sur les babines du chien, elle en conclut que tout ce sang venait du même petit corps et se mit à hurler que le chien avait tué l'enfant de son maître.

— Oh !

— Le chevalier revint de la chasse peu après, et on lui narra l'événement. Sa femme en fut effondrée, mais lui entra dans une colère noire. Il appela son chien, qui accourut d'autant plus volontiers qu'il n'avait rien à se reprocher. Alors le chevalier brandit son épée et tua son chien. En lui coupant la tête, il croyait l'avoir puni du crime qu'on lui prêtait.

— Oh, non...

— Et sa femme continua de pleurer, inconsolable.

Rhys s'interrompt, contemplant son chien qui le regardait avec adoration. Madeline songea que ce conte était une bien terrible raison de baptiser son chien Gelert. Mais elle n'eut pas le temps d'exprimer son avis que Rhys reprenait son récit, avec cet accent si charmeur qui la captivait.

— Dans l'enceinte du château se trouvait une paysanne. Venue demander la charité au chevalier alors qu'il était parti chasser, elle avait décidé d'attendre son retour. Elle avait vu le serpent sortir de la chambre de l'enfant par la fenêtre et disparaître dans un trou du mur de la cave. En apprenant ce qui s'était passé, elle songea au serpent et sollicita une audience. Au lieu de demander la charité, elle apprit au chevalier ce qu'elle avait vu. Aussitôt, le chevalier envoya ses hommes à la recherche de l'extraordinaire serpent.

Madeline frissonna, comme si la nuit la glaçait davantage. Rhys se leva pour rajouter du bois dans le feu et son regard se perdit dans les flammes. La lumière dansait en reflets dorés sur son torse, et la jeune femme eut soudain envie de sentir sous ses mains la chaleur de sa peau. Il reprit son récit sans quitter les flammes du regard.

— On trouva le serpent assoupi dans la cave, où il se terrait

depuis des années parmi les pavés et les tonneaux. Quoique effrayés par sa taille, le chevalier et ses hommes l'attaquèrent et lui coupèrent la tête. Il fallut trois épées pour transpercer ses maudites écailles. Comme le sang du serpent coulait sur leurs bottes, ils entendirent pleurer un bébé.

— Oh ! fit Madeline en portant ses mains à sa bouche. Rhys revint s'asseoir près d'elle, les lui prit et les réchauffa, lui échauffant le sang du même coup. Elle sentait son odeur et tout son corps la picotait.

— Quand le chevalier et ses hommes regardèrent à l'intérieur du serpent, ils découvrirent le bébé, couvert de sang et apeuré, mais indemne. Tout se terminait bien.

— Mais le chien...

Rhys saisit une mèche des cheveux de Madeline et l'examina, fasciné, à la lueur du feu.

— Le chien était mort, en effet, et en vain. Le chevalier se lamenta de ce qu'il avait fait, car il avait tué injustement son plus loyal serviteur et mesurait l'étendue de la faute.

Madeline lui prit la main. Gelert, qui avait profité de ce que son maître se levait pour se coucher sur son manteau, se mit à ronfler de contentement.

— La nourrice, dont le témoignage avait condamné le chien, quitta la région et ne reparut plus jamais. Le chevalier bâtit de ses propres mains un mausolée à la mémoire de Gelert, et passa ses jours en repentir et en lamentations. La colère de Dieu s'abattit sur ses terres, son château tomba en ruine, sauf le mausolée que tout le monde venait voir. Mais le chevalier ne se plaignait pas, car il savait que telle était sa punition pour avoir succombé à la haine et avoir manqué de foi. Sa femme repartit dans sa famille avec leur fils, l'abandonnant à son chagrin, et il continua de faire pénitence.

Rhys pressa la main de Madeline et soupira.

— L'on dit qu'à sa mort, lorsqu'il comparut pour son jugement, son chien Gelert se trouvait au pied de Dieu et, loyal par-delà la mort, plaida la clémence pour son maître adoré.

Madeline essuya ses larmes avec le bas de sa robe, gênée de pleurer.

— Vous êtes un excellent conteur, mon mari.
— Je suis gallois, lui glissa-t-il, non sans humour.
— Pourquoi ne suis-je pas surprise que ce conte soit une histoire de loyauté bafouée ?

Rhys haussa les épaules et contempla son chien, apparemment surpris par cette remarque. Madeline posa une main sur sa joue, où piquait une barbe naissante, et l'incita à tourner le visage vers elle. Son regard semblait hanté par des ombres qu'elle aurait voulu chasser.

— Qui vous a trahi, Rhys ? demanda-t-elle malgré elle.

Elle le regretta aussitôt, car cette question risquait d'élever un mur entre eux.

Rhys ouvrit la bouche, puis la referma. Sans doute allait-il refuser de répondre, une fois encore. Mais soudain, la regardant droit dans les yeux :

— Mon père, murmura-t-il.

— Mais... je croyais que vous étiez son seul fils.

— Je l'étais...

Il déposa un baiser sur ses doigts. Le feu dansait dans cheveux d'ébène et il poursuivit, le visage toujours baissé :

— ... mais en fin de compte, un fils bâtard, même dévoué, ne lui a pas suffi.

Madeline venait d'entrevoir la blessure laissée par cette trahison et que Rhys cachait si bien. À son tour, elle lui baisa la main, sans savoir si le goût salé de sa peau venait de ses larmes ou des siennes. Se rapprochant encore, elle déposa un autre baiser au coin de ses lèvres et le sentit tressaillir.

Comment lui demander de comprendre sa conception du mariage, étant donné ce qu'il avait vécu ? Jamais il n'avait connu de couple aimant, jamais il n'avait pu se fier à ceux sur qui il aurait dû pouvoir compter.

Il ne restait qu'une solution à la jeune femme : lui apprendre la confiance.

Madeline ne doutait aucunement d'y parvenir. Elle le devinait avide d'accorder sa confiance, mais hésitant, de peur de revivre ce qu'il avait déjà connu.

Heureusement pour lui, elle était aussi persévérante qu'il l'avait deviné.

— J'espère que vous ne commettrez pas la même erreur envers votre chien, le jour où nous aurons conçu un fils, dit-elle.

— Il n'y a pas de serpent à Caerwyn, répliqua-t-il en souriant.

— Et pas encore d'enfant dans mon ventre.

Elle lui saisit la main pour la poser sur sa taille. Une lueur s'alluma dans les yeux de Rhys, et elle comprit qu'elle désirait plus que tout s'unir à lui, sentir sa chaleur en elle, être enveloppée de son étreinte.

— Nous devons concevoir des fils, Rhys. Nous nous y sommes engagés, et je tiens à ce que nous respections cet engagement.

Elle n'avait pas fini cette phrase qu'elle se retrouva allongée sur le dos, sous les baisers de son époux. Glissant les doigts dans ses cheveux, elle l'attira plus près et répondit de grand cœur à ses baisers.

Madeline découvrait ses secrets même quand il les croyait bien cachés. Elle semblait percer son cœur à jour, avoir le pouvoir d'en sortir ce qu'il aurait voulu lui cacher à tout prix.

Et le pire, c'est que cela ne le dérangeait pas.

Elle lui avait offert une honnêteté et une loyauté qu'il savait avoir fort peu méritées. Elle lui avait offert sa passion et son intelligence, et il prenait le tout avec enthousiasme. Il voulait lui donner des enfants, du plaisir, un foyer dont elle puisse être fière. Il était prêt à la défendre contre tous les dangers, au péril de sa vie.

S'il ne devait jamais gagner son cœur, ce qu'elle lui avait déjà offert était plus que suffisant.

Il n'était qu'un gredin sans vergogne et les caresses qu'elle lui accordait étaient pratiquement du vol ; il ne les devait qu'à la tromperie et ne lui avait toujours pas avoué la vérité. Quel homme aurait accepté cela d'elle sans lui dire que James, son bien-aimé, était toujours vivant ?

Mais Madeline l'embrassait avec une telle fougue qu'il oublia tous ces scrupules. Elle avait rapidement appris comment susciter son plaisir. Sa langue croisait le fer avec la sienne, sa main caressait son corps, comme si elle partageait la même impatience que lui. Il se força à ne pas aller trop vite. Interrompant leur baiser, il fit le tour de son oreille du bout des

lèvres, souriant de lui trouver la peau si douce et de l'entendre gémir son nom.

Lorsqu'il s'étendit près d'elle en lui baisant l'oreille, elle se mit à bouger, impatiente, et posa la main sur le lacet de ses chaussses.

— Patience. La récompense est encore plus grande lorsqu'on l'atteint lentement...

Pour toute réponse, elle plaqua ses lèvres sur les siennes.

Rhys lui prit les mains et les maintint au-dessus de sa tête. Madeline s'étira et se cambra pendant qu'il délaçait sa robe d'une seule main. Puis il glissa la main à l'intérieur et taquina la pointe de ses seins. Elle se tordait de désir, et son parfum le mettait au supplice. Il ne fut aucunement surpris de la trouver mouillée, ni de la voir écarter les jambes sous sa main. Ils continuaient de s'embrasser comme des affamés et le désir de Madeline grandissait d'instant en instant. Rhys était fier de ce qu'il provoquait en elle.

Il n'avait pas grand-chose à lui offrir, mais il pouvait du moins lui procurer cela. Les joues de Madeline s'empourprèrent, son corps se mit à trembler. Il continua et, quand elle cria, savoura son plaisir comme si c'était le sien.

Il attendit ensuite qu'elle ait retrouvé son souffle, avant de reprendre ses caresses.

— Encore ? s'étonna-t-elle.

— Une femme peut atteindre le plaisir plusieurs fois au cours de la même nuit, comme nous le savons déjà. Ne voulez-vous pas découvrir combien de fois ? Les yeux de Madeline brillèrent et elle se colla contre lui, caressant son membre gonflé à travers ses chaussses.

— Et un homme ?

— Également, mais nous ne nous occuperons de moi qu'une seule fois, ce soir.

— Parce que vous craignez de me faire mal, dit-elle en posant un baiser au coin de ses lèvres. Je ne veux pas vous contrarier, Rhys...

— Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter, grommela-t-il.

Elle atteignit l'extase plus vite encore, mais plus intensément

que la première fois. Ses yeux étincelaient, ses joues étaient cramoisies. Elle l'empoigna par sa chemise.

— Je ne peux plus attendre, Rhys.

Son impatience était comme une douce musique aux oreilles de Rhys. Il ôta bottes et chausses en hâte, mais l'empêcha de retirer sa robe.

— Vous allez prendre froid, expliqua-t-il en se glissant dessous.

Les yeux dans les yeux, il la vit entrouvrir la bouche moment où il se glissait dans sa chaleur. Le front contre le sien, il se promit d'aller lentement, bien elle bougeât sous lui.

— Vous êtes une dévergondée, s'amusa-t-il.

Comme elle passait les mains autour de son cou, il eut une idée.

— Accrochez-vous.

Il roula promptement sur le dos, sans sortir d'elle. Madeline, surprise, rit de se retrouver sur lui.

— Que dois-je faire ?

— Tout ce que vous désirez. Je suis votre prisonnier.

Elle eut un sourire et, malgré son conseil, retira robe et chemise. La lumière du feu caressait adorablement son corps, lui donnait des reflets précieux. Alexandre avait eu raison de l'appeler « joyau », encore qu'elle valût bien plus que le prix versé par Rhys. Il était fasciné par elle, captivé par la manière dont elle le regardait, sous le charme de ses œillades espiègles.

Lorsqu'elle se remit à bouger, il comprit qu'il ne tiendrait pas longtemps. La tenant par les hanches, il lutta pour ne pas céder. Elle prenait un tel plaisir à le tourmenter qu'il aurait voulu se laisser supplicier toute la nuit durant.

Soudain, Madeline s'étendit sur lui, l'embrassa, puis déposa des baisers autour de son oreille, comme il l'avait fait. Il crut son dernier moment venu et la serra contre lui, savourant l'écrasement de ses seins contre sa poitrine, les cheveux qui venaient se poser sur ses lèvres. Ils se mirent à bouger ensemble, en parfaite harmonie, et il la sentit vibrer une fois encore.

— Rhys ! s'écria-t-elle en basculant dans l'extase.

Incapable de résister davantage, il cria à son tour.

Il lui fallut longtemps pour retrouver son souffle, et encore plus longtemps pour calmer les battements de son cœur. Sa femme avait fermé les yeux presque tout de suite. Il déposa un baiser sur sa tempe, le cœur débordant d'affection.

— Ce sera un fils, cela ne fait aucun doute, murmura-t-elle dans son cou.

Rhys sourit et l'enveloppa dans son manteau, avant de se lever pour raviver le feu. Il se rhabilla en la contemplant à la lueur des braises, puis la rejoignit dans leur lit de fortune. Repoussant son chien, il ramassa son propre manteau et s'en recouvrit, ainsi que Madeline. Alors seulement il s'endormit, dans la chaleur de sa femme blottie contre lui, le cœur léger.

Chapitre 12

Lorsque Madeline s'éveilla, la main gantée de Rhys couvrait sa bouche. Ouvrant les yeux, elle découvrit qu'il se tenait au-dessus d'elle. Il était habillé, bien réveillé, et son regard furetait au-delà de la clairière. Gelert, lui aussi, était en alerte et un grognement sourd s'échappait de sa poitrine.

Sur un mot de son maître, probablement en gallois, l'animal se tut. Mais il demeura sur ses gardes, le poil hérissé.

Alors seulement, Madeline perçut un bruit de sabots résonnant dans la forêt. Les chevaux semblaient encore loin, mais se rapprochaient. Ils empruntaient visiblement le chemin que Madeline et Rhys avaient pris la veille.

— Des destriers, chuchota-t-elle, reconnaissant le pas lourd de chevaux de guerre.

— Trois, fit Rhys en hochant la tête.

Tendant l'oreille, elle put déterminer qu'ils venaient de la direction de Moffat. C'étaient sûrement leurs poursuivants !

Si tel était le cas, toutefois, ils s'étaient divisés en plusieurs groupes, car ils étaient six, la veille. Madeline, préférant ne pas imaginer ce qu'il adviendrait de Rhys s'ils étaient capturés, essaya de toutes ses forces de se rappeler ce qu'elle avait entendu dire par son père et son oncle concernant la route de Glasgow.

Finalement, il s'avérait utile d'avoir une famille versée dans le commerce. Tynan, à plusieurs reprises, avait livré des reliques pour Rosamonde – non sans protester, naturellement. Quant à Michael, il avait convoyé des faucons dressés à Inverfyre. Madeline se réjouissait d'avoir prêté une oreille attentive aux discussions des hommes de la famille, lorsqu'ils parlaient des routes à emprunter.

Le bruit des sabots augmentait, s'approchant dangereusement. Rhys se baissa et Madeline enfouit son visage dans son cou. Les chevaux passèrent sans s'arrêter, puis s'évanouirent dans le lointain.

Rhys attendit un long moment avant de se relever. Aussitôt, la jeune femme bondit sur ses pieds, s'habilla en hâte, sachant parfaitement ce qu'il convenait de faire à présent, et partit se soulager et se laver rapidement à la rivière.

À son retour, les chevaux étaient sellés.

D'une des sacoches, elle tira un morceau de pain, une tranche de fromage et une pomme qu'elle tendit à Rhys. Ce dernier hésita, contemplant le lever du soleil et jugeant probablement la distance qu'ils pourraient parcourir en une journée.

— Il faut manger, insista Madeline. D'ailleurs, il ne servirait à rien de partir tout de suite et de nous retrouver sur leurs talons.

— Je veux trouver un embranchement sur la route. Il doit y avoir un autre chemin, auquel ils n'auront pas pensé.

— Je crois qu'il y a une fourche, à Abington.

— Dans ce cas, le chemin qui part vers l'est mène à Edimbourg et celui qui part vers l'ouest à Glasgow. Ils doivent être reliés entre eux par des raccourcis.

Rhys ramassa une poignée de cendres et se mit à en frotter la robe de son cheval, qui ne tarda pas foncer.

— Lorsqu'on a fréquenté des voleurs de chevaux, cela laisse des traces, remarqua Madeline avant de l'imiter.

Il sourit.

— Cela marche tant qu'il ne pleut pas. Voulez-vous prier pour cela, madame ?

— Si mon mari me dit que cela en vaut la peine...

Madeline aimait voir ses yeux briller. Le vent s'était calmé, la menace des hommes du roi semblait lointaine. Elle sourit à son mari, le désir à fleur de peau.

Mais un bruit lointain fit sursauter Rhys, dont la bonne humeur s'évanouit aussitôt. Un nuage passa devant le soleil et Madeline frissonna.

— Ils doivent s'imaginer que vous cherchez à joindre la cour

du roi d'Écosse pour implorer sa clémence, suggéra-t-elle.

— C'est pourquoi nous allons feindre de faire route vers Édimbourg... Vous avez deviné depuis le début que nous fuyions les hommes du roi ?

— Oui, et je parie que vous ne connaissez absolument personne à Glasgow.

— En effet. Et je parie, moi, que vous refuserez de m'attendre patiemment ici pendant que j'inspecte la route.

— Pour le meilleur et pour le pire, mon époux, nous cheminerons ensemble.

— Pour le meilleur ou pour le pire, *anwylaf*, nous nous comprenons de mieux en mieux.

Puis, lui tendant la main :

— En selle, dit-il. La journée sera longue.

Durant trois jours et trois nuits, ils s'amusèrent à égarer les destriers noirs, se cachant dans des granges, rôdant dans les forêts. Ils s'élançaient sur des routes en faisant le plus de bruit possible, puis rebroussaient chemin en longeant les ruisseaux. Rhys évitait le danger et feintait tant et tant qu'il sembla à Madeline qu'ils ne progressaient en aucune façon en direction de Glasgow.

Bien entendu, ils entendirent encore les imposants chevaux. Madeline n'aperçut que leurs croupes, car Rhys lui bouchait toujours la vue. À plusieurs reprises, leurs lourds sabots passèrent à quelques pas de leurs cachettes, dans un fracas qui mettait le cœur de la jeune femme aux abois.

Ils approchèrent suffisamment de Glasgow pour tomber sur le réseau compliqué de routes qui entourait la ville. Rhys s'en donna à cœur joie. À chaque carrefour, il choisissait une route, apparemment au hasard, et s'élançait çà et là à travers la campagne.

Le troisième jour, Madeline se rendit finalement compte qu'ils n'avaient cessé de progresser vers le nord-ouest en contournant Glasgow. Leurs poursuivants n'étaient plus sur leurs talons. Peut-être les croyaient-ils vraiment partis pour Édimbourg.

Au matin du quatrième jour, elle se réveilla sous la pluie.

Tout était gris et la plupart des arbres arboraient tout juste leurs premières feuilles. Le ciel était entièrement capitonné de nuages et les routes déjà embourbées.

Rhys enfila son manteau, silencieux et sur le qui-vive, comme toujours.

— Ce soir c'est la nouvelle lune, grogna-t-il, comme si cela avait de l'importance.

— Et alors ?

— Alors, nous devons nous hâter.

Il secoua la pluie de son manteau et sella les chevaux avec des gestes rapides et décidés.

Madeline aurait dû être habituée aux manières de son mari, mais ce genre de déclaration énigmatique l'irritait toujours autant.

— Quel âge avez-vous, Rhys ?

— J'ai vu trente printemps. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Fréquentez-vous souvent des femmes ?

— Cela m'est arrivé. Pourquoi ?

— Mais jamais plus d'une nuit ou deux, j'imagine ?

Il hocha la tête sans ajouter un mot.

— Voilà qui répond à ma question, reprit Madeline.

— Quelle question ?

— Comment un homme aussi agaçant a-t-il pu survivre aussi longtemps ? Si vous aviez déjà été marié, vous seriez mort ! Aucune femme ne supporterait de se voir fournir aussi peu d'informations. Et encore faut-il vous les arracher une à une.

— Pourtant, chaque fois que j'ai failli me retrouver mort, c'était parce que j'avais trop parlé, trop fait confiance à quelqu'un, répliqua Rhys en sanglant son cheval. Je crois que vous prenez le problème à l'envers, madame.

Madeline, qui mangeait une pomme, s'arrêta net.

— Voulez-vous dire que, si vous m'en dites aussi peu, c'est parce que vous ne me faites pas confiance ? Pour quelle raison vous méfiez-vous de moi ?

— Pour quelle raison vous ferais-je confiance ?

— Mais... nous passons toutes les nuits dans les bras l'un de l'autre !

— Ça et la confiance, ce sont deux choses différentes.

Elle grimaça.

— Je devrais m'estimer offensée.

— Vous êtes trop futée pour ne pas comprendre que je dis vrai. Allons, madame, il est temps de nous mettre en route.

Madeline se laissa aider à monter, sans savoir que penser d'un tel scepticisme. Comment susciter sa confiance ? Pouvait-il y avoir pire sort que de passer sa vie au côté d'un homme qui refuserait de lui faire confiance ?

Elle l'avait aidé à fuir, lui avait dit ce qu'elle savait des environs. Elle l'avait épousé, avait couché avec lui, accepté de lui donner des fils et tout fait pour que leur mariage fonctionne.

N'y avait-il rien d'autre à faire que de continuer ainsi et gagner peu à peu sa confiance ? Rhys n'était-il si laconique que parce qu'il commençait à s'attendrir et que cela l'inquiétait ?

Madeline eut tout le temps d'étudier la question, car il fut fort peu enclin au bavardage ce jour-là. Chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, il levait un doigt impérieux, l'obligeant à se taire pour lui permettre d'entendre d'éventuels poursuivants.

En outre, le temps ne se prêtait guère à la conversation. Ils n'avaient pas plus tôt levé le camp que la fine bruine se mua en déluge. Il plut des cordes, obstinément, imperturbablement, des heures et des heures durant. En quelques minutes, ils se retrouvèrent trempés jusqu'aux os, et la suie qui recouvrait leurs montures disparut.

Heureusement, personne ne sembla prêt à mettre le nez dehors pour reconnaître les deux cavaliers assez fous pour faire route par un tel temps. La route était si déserte que Rhys finit par s'y aventurer à découvert, filant bon train.

Il prit vers l'ouest, sans une explication. Elle se perdit en conjectures, car seuls les Highlands et les îles les attendaient, droit devant.

La mer aussi, bien sûr. Déjà, le vent et la pluie avaient un goût salé. En tendant l'oreille, elle crut discerner un bruit de ressac et s'en réjouit, car l'océan commençait à lui manquer.

Très loin, au sud, le soleil brillait joyeusement sur le donjon de Caerwyn. Au pied des murs du château, la mer scintillait ; les

oriflammes claquaient au vent, les oiseaux lançaient leur cri, et la veuve de Henry ap Dafydd était dans tous ses états.

Nelwyna aurait sans doute dû être habituée, depuis le temps, à ce que les événements vinssent toujours la contrarier, car elle n'avait rencontré que des obstacles depuis son arrivée ici, à l'époque de son mariage. Cependant, chaque nouvelle épreuve semblait une insulte, la négation de tout ce qu'elle avait souffert et enduré dans l'espoir d'atteindre enfin son but. C'est pourquoi, chaque fois que le sort lui était contraire, elle était furieuse.

Devenir la suzeraine d'un fief, voilà tout ce qu'elle avait toujours désiré. Peu importe de quel fief ; Caerwyn lui conviendrait. En épousant Henry ap Dafydd, elle avait cru devenir la maîtresse d'un château, mais s'était trompée. Les possessions de Henry se résumaient à rien. La fortune de sa famille, dans son intégralité, était revenue à Dafydd ap Dafydd, son frère aîné. Et lorsque Dafydd avait gagné Caerwyn au combat, il ne l'avait pas donné à Henry.

Même à présent que les deux frères étaient morts, tout comme la femme et les descendants de Dafydd, Nelwyna n'était que régente en l'absence de son beau-fils. À tout moment, son règne pouvait prendre fin.

Quelle injustice !

Ce jour-là, elle s'était levée de méchante humeur, et les événements de la matinée n'avaient rien fait pour arranger les choses. Elle s'était réveillée harcelée par les douleurs de ses articulations et le poids des ans qui accablait ses épaules. Tout lui rappelait qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps pour atteindre son but.

Elle était descendue en peinant dans la grand-salle, espérant y trouver un bon petit déjeuner. Malheureusement, il était dit qu'elle ne déjeunerait pas seule ; le joli visage et le rire de la maudite maîtresse de feu son mari l'accueillirent.

La seule vue d'Adèle la faisait bouillir. Nelwyna ne s'était jamais habituée à ces Gallois, à leur mépris des liens sacrés du mariage et de la légitimité. Lorsque Henry était rentré un jour de voyage avec Adèle pratiquement sur ses genoux, plus de trente printemps auparavant, toute la maisonnée avait été choquée que Nelwyna ne fût pas ravie.

— Un homme doit avoir un fils, lui avait-on expliqué.

Et pour ce faire, il devait faire ce qu'il fallait.

Elle aurait dû se réjouir, lui avait-on dit, d'être débarrassée d'une telle responsabilité et de ce que la honte ne fût pas attachée à son nom.

Nelwyna, cernée par ces fous, avait feint d'accepter, elle dont le ventre ne semblait vouloir porter que des filles. Elle avait feint de trouver cela normal, dissimulé son ressentiment et recueilli cette catin chez elle avec un sourire hypocrite.

Mais jamais elle n'avait accepté, la présence d'Adèle. Elle avait prié pour qu'elle mourût en couches, en vain. Elle avait ourdi un plan pour qu'elle trouvât la mort dans un malencontreux accident, mais cette fille avait une chance de tous les diables.

— Pire : Adèle avait toujours fait moins que son âge, alors que chaque année qui passait pesait de tout son poids sur Nelwyna. Le visage d'Adèle était presque aussi frais qu'au jour de son arrivée au château. Elle était calme, sereine, douce ; Nelwyna enrageait.

Comble de la cruauté, Adèle avait donné à Henry le fils qu'il désirait tant.

— Regardez, Nelwyna ! s'écria Adèle. Une lettre de ma sœur, Miriam.

— Quelle heureuse nouvelle ! Comme il est bon d'avoir des parents qui se souviennent de vous.

Nelwyna s'installa à table et, sans aucun remords, prit la plus grosse part de gâteau de miel. Elle avait le droit de manger la première, et ne se privait jamais de s'arroger ce qu'il y avait de meilleur.

— Miriam a fait preuve d'une grande sagesse en prenant le voile et en se retirant du monde après la mort de son mari, ajouta-t-elle fielleusement.

Malgré la lourdeur de l'allusion, Adèle sourit.

— J'ai toujours pensé que vous vous retireriez aussi du monde. Après tout, voilà dix ans que Henry nous a quittés et vous n'avez plus d'enfant vivant.

En s'entendant rappeler que le fils d'Adèle était toujours en vie, malgré les efforts de Nelwyna, cette derrière jura qu'elle se

vengerait de cette catin. Adèle était d'une vulgarité et d'un égoïsme sans limites ! Pourquoi Nelwyna était-elle la seule à le voir ?

Adèle déplia la lettre et la lut avec le plus grand intérêt, en mordillant ses lèvres charnues de ses jolies dents blanches.

Le pire, c'est qu'elle n'avait pas un seul cheveu blanc !

— Oh ! fit-elle en pâlisant.

Puis elle relut la missive d'un air soucieux, avant de la glisser dans son corsage.

— Mauvaises nouvelles ? s'enquit Nelwyna.

— Rien de très important... Le miel est succulent, ce matin !

Nelwyna prit alors la décision de lire cette lettre. Elle contenait des informations qui pouvaient lui servir, elle en était certaine.

Des nouvelles qu'elle utiliserait pour nuire à cette ravissante idiote.

C'est dans ce but qu'elle pénétra dans la chambre d'Adèle un peu plus tard. Adèle, en effet, se retirait toujours pour se reposer dans l'après-midi, habitude qu'elle avait prise du vivant de Henry. À l'époque, ce dernier l'accompagnait, et tous ceux qui écoutaient à leur porte pouvaient les entendre faire l'amour.

Nelwyna, elle, devait se contenter de recevoir la visite de Henry à une heure avancée de la nuit, après qu'il eut avalé son content de bière et ressorti son membre du ventre de cette catin.

Il ne lui manquait pas, ce vieux coquin. Elle se serait volontiers débarrassée de sa maîtresse après sa mort, mais le sort en avait décidé autrement.

Elle avait épousé le plus jeune des fils de Dafydd, celui qui n'hériterait que si son frère aîné mourait le premier. Malheureusement, Dafydd ap Dafydd était vigoureux. Il fallait reconnaître ce mérite à Henry qu'il ne s'était jamais formalisé de vivre sous le toit et l'autorité de son frère, de boire sa bière et de manger à sa table. Il n'avait pas une once de jalousie dans les veines, ni l'ombre d'une ambition. Cela ne le gênait pas de vivre dans l'ombre de son aîné, cet idiot !

À la mort de Henry, Dafydd avait déclaré aimer trop Adèle pour la chasser. C'était à se demander s'il n'avait pas profité des

charmes de cette fille en l'absence de Henry !

Nelwyna pénétra donc dans la chambre d'Adèle, beaucoup plus raffinée que la sienne, d'ailleurs. C'était une pièce plus chaude, plus grande, plus richement meublée, avec une plus jolie vue. Il fallait être aveugle pour ne pas voir laquelle des deux femmes avait la préférence de Henry.

C'est ce fils qui avait tout changé. Nelwyna ne savait lequel, de la mère ou du fils, elle détestait le plus.

Au fond de la chambre, Adèle dormait ; un sourire flottait sur son visage – à cause d'un souvenir, peut-être – et un rayon de soleil caressait sa joue. La lettre était posée sur une petite table, près de son lit. Nelwyna traversa la pièce à pas de loup.

C'est là qu'Adèle avait mis au monde ses enfants. Rien que des fils, la garce ! À l'époque où elle était arrivée, Nelwyna avait déjà donné naissance à quatre filles, suite à quatre grossesses et quatre accouchements difficiles. Quelques mois après son arrivée, Adèle était déjà grosse de son premier.

Nelwyna s'était débarrassée sans grande difficulté du premier bébé. Elle avait aidé à l'accouchement, car personne ne soupçonnait alors sa haine pour cette catin. Jamais elle n'oublierait le moment où elle avait plongé la main dans ses entrailles, reconnu le sexe d'un garçon et passé le cordon autour du cou du bébé.

Un mort-né, c'était aussi simple que cela.

C'est du moins ce qu'elle s'était imaginé. Mais, à la naissance du second, la sage-femme au regard méfiant l'avait tenue à l'écart. Sur l'insistance de Henry, toutefois, on avait remis le bébé entre les bras de Nelwyna.

— Votre nouveau fils, avait-il déclaré, toujours galant.

Nelwyna avait profité d'un instant d'inattention pour le serrer contre elle en couvrant son nez et sa bouche à l'aide des langes. Quand il avait cessé de bouger, elle avait poussé un cri en disant que quelque chose n'allait pas...

Elle s'arrêta près du lit, contemplant sa rivale avec cette haine qu'elle cachait la plupart du temps. Le troisième aussi était né ici, mais Nelwyna avait reçu l'interdiction de pénétrer dans la chambre. Henry l'avait fait descendre dans la grand-salle. Aucune protestation ne l'avait fait changer d'avis et,

comme par enchantement, il n'avait pas bu une goutte de bière ce soir-là.

Lorsqu'on avait déposé son fils hurlant entre ses bras, l'enfant s'était tu dès qu'il lui avait touché le menton.

Puis il avait serré le pouce de son père de ses petits doigts, comme s'il s'en remettait à lui pour assurer sa sécurité. Nelwyna revoyait son air fier et se remémorait sa voix.

— Il se nommera Rhys, avait-il proclamé. En mémoire du chef gallois Rhys ap Tudur. J'en suis sûr, on se souviendra de lui longtemps.

Puis il s'était tourné vers tous les habitants du château, réunis pour l'occasion.

— Ma femme ne devra jamais se trouver à moins de trois pas de cet enfant. Elle ne devra jamais le porter, lui donner à manger ou rester seule avec lui. Chacun de vous m'a-t-il bien compris ?

Cette humiliation publique avait failli avoir raison de Nelwyna. De quel droit Henry se permettait-il de parler ainsi ? De quel droit l'accusait-il devant tout le monde ?

Depuis ce jour, elle lui avait voué une haine absolue.

Pour sa vengeance, elle avait retourné contre Henry un de ses vices favoris. Peu à peu, il s'était habitué à un léger goût dans sa chère bière, seul indice de la présence d'une herbe destinée à amoindrir ses facultés et flétrir sa cervelle.

Elle aurait préféré flétrir une autre partie de son anatomie et le priver d'un autre plaisir, mais elle ne connaissait pas de recette pour cela. Il fallait donc s'en contenter.

Elle posa la main sur la lettre tout en surveillant la respiration d'Adèle, puis sortit de la chambre.

Il faudrait remettre la lettre à sa place, mais si Adèle se réveillait à ce moment-là, tout serait perdu. Comme beaucoup de jolies femmes et de gens gâtés par le destin, elle était encline à oublier où elle déposait ses affaires. Nelwyna se contenterait de laisser la lettre dans la grand-salle, s'il le fallait, et Adèle croirait l'y avoir oubliée.

Dès qu'elle atteignit l'unique fenêtre de l'escalier, Nelwyna déplia la lettre d'une main impatiente ; elle la lut en hâte, puis serra le poing.

Rhys s'était marié !

Adèle devait sans doute être vexée que son fils ne lui eût pas appris la nouvelle lui-même, mais Nelwyna voyait plus loin. Le nom de la mariée lui montrait jusqu'où allait l'astuce de Rhys.

Elle avait attendu longtemps que Caerwyn lui revînt de plein droit ; elle avait déjà tué des enfants pour atteindre son but, et était maintenant trop vieille pour attendre davantage.

La solution était simple : Rhys FitzHenry devait mourir. Quant à sa femme, si elle portait son enfant, elle devait mourir aussi. Nelwyna gagna sa chambre et prit un parchemin.

Il était bon, dans de telles circonstances, de pouvoir compter sur ses voisins. Robert Herbert était le seigneur de Harlech, de l'autre côté de la baie ; il n'avait jamais caché son désir de posséder Caerwyn. Il était temps de conclure avec lui une alliance, qui apporterait à tous deux ce qu'ils désiraient le plus.

Pour Rhys, cette taverne tombait à pic. Il était tard et Madeline, à l'évidence, était fatiguée, bien qu'elle eût chevauché vaillamment sans se plaindre. Il aurait préféré continuer, mais à quoi bon ?

Cette taverne n'était pas située dans le faubourg principal et n'était pas une des plus importantes. Il y avait du monde, mais pas trop. Personne ne devait le connaître ici et, si on était habitué à y voir des voyageurs, deux de plus passeraient inaperçus.

— J'ai l'impression que vous êtes souffrante à cause du bébé ce soir, glissa-t-il à Madeline, qui avait gardé le linge roulé en boule sous sa robe.

— Comment cela ?

Elle parlait d'une voix éteinte, ce qui prouvait son épuisement. Rhys ferait bien de lui procurer un lit et un repas chaud, car elle ne devait pas être habituée à une vie aussi rude que celle que leur imposait ce voyage.

— Si souffrante que vous allez vous coucher dans une vraie chambre, répondit Rhys en descendant de cheval.

On entendait les voix des hommes imbibés de bière dans la taverne, et le craquement des mâts dans le port tout proche. Le vent vif de la mer leur parvenait aussi.

— Nous devons être à Dumbarton, dit Madeline comme il la saisissait par la taille.

— En effet.

Rhys jeta une pièce au palefrenier et prit le bras de sa femme. À sa grande satisfaction, elle s'appuya sur lui, marchant avec peine jusqu'à la porte. Madeline jouait le jeu.

Mieux encore, elle se mit à se plaindre, comme s'ils formaient un vieux couple habitué à se chamailler. Même son accent avait changé, et elle s'exprimait maintenant avec la vigueur des gens des Highlands.

Rhys, impressionné, fit de son mieux pour être à la hauteur.

— J'ai bien peur que nous n'ayons chevauché trop vite cet après-midi, mon époux, déclara-t-elle, acariâtre. Je vous l'avais bien dit mais, évidemment, vous n'avez que faire de mon avis. Pourquoi écouter une simple femme ? Vous et votre maudite hâte ! Quelle raison avons-nous de nous presser ?

— Je voulais vous soustraire à la pluie, de peur que vous ne preniez froid, répondit Rhys d'un air las.

Il échangea un regard avec le palefrenier, qui sembla compatir avant de disparaître dans l'écurie avec les chevaux. L'aubergiste apparut sur le seuil de la porte, sans toutefois sortir sous la pluie.

— Eh bien, grâce à vos précautions, j'ai bel et bien pris froid et je m'attends à avoir des nausées, rétorqua Madeline. Voilà un voyage dont je me serais bien passée !

— Dans ce cas, vous n'auriez pas dû insister pour aller voir votre mère. Il fallait rester dans notre foyer.

L'aubergiste, réprimant un sourire, les accueillit d'un grand geste dans son humble établissement. Aussitôt à l'intérieur, la douzaine de clients attablés les dévisagèrent. Il faisait noir et la fumée piquait les yeux, mais Rhys ne crut pas reconnaître quiconque.

Cela dit, il n'était pas impossible que quelqu'un le connût.

Madeline reprit son numéro.

— Comment voulez-vous que je reste dans cet endroit abject que vous appelez notre foyer ? C'est ma mère qui va m'aider à mettre au monde cet enfant que vous m'avez mis dans le ventre ; c'est elle qui aura pour moi les gentilleses dont pas un

de vos maudits domestiques n'est capable !

— Mais, ma chère...

Rhys ne savait plus que dire. Qu'aurait fait un époux prévenant ? Il jeta un coup d'œil à l'aubergiste, puis aux clients, qui se mirent tous à contempler leur bière.

Madeline éclata alors en larmes, jouant la femme désespérée avec un talent confondant.

— Tout ce que je demandais, c'était d'aller voir ma mère ! Et d'avoir un bon mari ! Quel péché ai-je commis pour mériter un sort si cruel ! Vous m'aimiez mieux, avant que votre semence ne m'engrosse !

Sur ces mots, elle le repoussa.

L'aubergiste s'éclaircit la voix.

— Peut-être monsieur préférera-t-il prendre une chambre, pour que madame se repose seule ?

— Voilà qui nous conviendrait parfaitement.

— Et un bain ! s'écria Madeline. Je vendrais mon âme pour un bain, monsieur.

Puis, se confiant à l'aubergiste :

— Nous n'avons qu'une seule servante. C'est la créature la plus paresseuse que j'aie jamais vue. Elle a de la chance que je ne lui aie pas fait faire le voyage avec nous, car ma mère lui aurait dit son fait, croyez-moi !

— Je suis sûr que nous pourrons avoir un bain moyennant un prix raisonnable, l'interrompit Rhys.

Il s'adressa à l'aubergiste :

— Un verre de bière, une bonne soupe et un morceau de pain sauront rendre le sourire à mon épouse.

— Bien sûr, monsieur. J'ai une chambre à l'étage, qui donne sur la rue. Si vous voulez bien me suivre.

— Un seul morceau de pain ? s'écria Madeline tout en grimpant l'escalier. J'en mangerai bien six ! Vous êtes toujours prêt à lésiner alors que cet enfant me donne une faim de loup. Si vous continuez ainsi, je vais finir par donner le jour à un enfant si fripé que les fées ne risqueront pas de venir le voler.

Rhys se retint de la secouer.

— Je croyais que trop manger vous donnait des nausées.

L'aubergiste se concentra sur la serrure qu'il était en train

d'ouvrir.

Madeline, se redressant sur le seuil de la chambre, toisa alors son mari de toute sa hauteur.

— Je fais tout ce qu'il faut pour que cet enfant soit vigoureux. Bien que je n'en espère aucune reconnaissance de votre part, évidemment.

Puis elle le gratifia de son plus charmant sourire. L'aubergiste lui-même en resta tout chose.

— Cette chambre est ravissante ! Merci de tout cœur. J'attends avec impatience mon bain et mon repas chaud.

Sur ces mots elle pénétra, royale, dans la petite chambre qui contenait une paillasse posée à même le sol. Rhys ne douta pas un instant que les draps fussent infestés de puces.

— Fouguese, mais de toute beauté, je dois le reconnaître, marmonna l'aubergiste à l'intention de son client.

— C'est l'enfant qui la met de méchante humeur, acquiesça Rhys. Je suis sûr que son doux caractère lui reviendra quand il sera né.

— Permettez-moi d'en douter, étant donné mon expérience. Mais je vous souhaite d'avoir plus de chance que moi. Et si vous voulez dormir en paix cette nuit, sachez que ma femme sait faire d'excellentes potions.

— Quel genre de potions me proposez-vous là ?

— Une potion qui fera dormir votre épouse à poings fermés.

Le prix en était raisonnable, et Rhys avait en effet intérêt à ce que Madeline dormît profondément – autrement dit, qu'il ne lui arrivât rien et qu'elle ne posât aucune question – pendant qu'il prendrait les dispositions nécessaires à la suite de leur voyage vers Caerwyn. Le bateau de son ami devait mettre le cap vers le sud, le premier soir après la pleine lune, et Rhys avait bien l'intention d'être à bord.

— Est-ce sans danger pour le bébé ? demanda-t-il pour donner le change.

— Absolument : c'est une sage-femme qui a donné la recette à mon épouse.

— C'est une bonne idée. La fatigue encourage la mauvaise humeur et ma femme ne dort jamais bien en voyage. Merci de votre proposition.

— Je vous demande juste un petit moment, et je reviens avec tout ce qu'il vous faut.

L'aubergiste éleva la voix pour ordonner qu'on montât un brasero dans la chambre.

Rhys pénétra à son tour dans la pièce et en referma la porte avec soulagement. Il ne s'attendait pas à ce que Madeline se jetât dans ses bras, les yeux brillants de plaisir.

— Nous les avons eus, lui glissa-t-elle. Pas un client de l'auberge ne sera capable de nous identifier demain. Vous avez vu comme ils ont tous détourné le regard ?

Rhys lui sourit.

— C'est vrai, *anwylaf*, reconnut-il, admiratif.

Il la prit par la taille et la serra contre lui.

— Et tout cela, grâce à votre présence d'esprit.

Puis il posa ses lèvres sur les siennes, car c'était plus fort que lui.

Chapitre 13

Dans une autre taverne beaucoup plus fréquentée de Dumbarton, Elizabeth se réjouissait d'être enfin descendue de cheval. Le sien était trop large pour elle, chose qu'elle avait comprise dès qu'on l'y avait hissée ; mais elle n'avait pas osé s'en plaindre de peur de ne pas être du voyage. Elle avait mal aux genoux et aux fesses.

Ils chevauchaient depuis une éternité. Auparavant, Elizabeth n'avait jamais voyagé à cheval plus d'une demi-journée. Elle se demandait si elle saurait encore marcher normalement.

D'autre part, elle se demandait si Madeline avait vraiment aimé James. Pour sa part, jamais Elizabeth n'avait connu d'homme aussi assommant. Comment pouvait-il seulement aimer Madeline, alors qu'il était le nombrilisme incarné ?

Bien que ce ne fût pas une pensée charitable, elle commençait à le soupçonner de n'avoir accepté d'épouser Madeline que parce que ce mariage plaisait à son père.

Ils s'attablèrent. James pinçait son luth, plus préoccupé par sa dernière composition que par le sort de Madeline, ou même la plus élémentaire des courtoisies à table. Il avait failli se fâcher parce que Rosamonde avait refusé d'interrompre leurs recherches, le temps qu'il pût mémoriser sa nouvelle composition en la jouant une dizaine de fois. Le reste de la journée, il l'avait passé à boudier et venait tout juste de retrouver le sourire, maintenant qu'il pouvait à nouveau jouer du luth.

Elizabeth aurait volontiers détruit cet instrument, tant elle était lasse de voir James pincer ces cordes. D'ailleurs, sa vanité n'était-elle pas largement supérieure à son talent ?

Mais il est vrai qu'elle souffrait de ses courbatures et de la fatigue. Sans cela, peut-être aurait-elle eu plus d'indulgence

pour James.

Quoique...

Le spriggan, lui aussi, s'avérait pénible. Il n'arrêtait pas de tirer la queue des chevaux, de leur causer des frayeurs la nuit, de faire des nœuds dans leur crinière.

Par-dessus le marché, Elizabeth avait dû le ramasser dans plusieurs ruisseaux et le rattraper quand il tombait de cheval. L'ayant emmené et étant la seule à même de le voir, elle se sentait responsable de la créature, bien que cette dernière ne fît rien pour récompenser ses efforts.

En tout cas, elle avait appris de quelle race elle était, et comment elle se nommait. Darg lui parlait parfois et lui contait des histoires merveilleuses.

Tandis que Rosamonde et Alexandre discutaient, Elizabeth vit que Darg observait les chopes pleines de bière, s'appêtant visiblement à passer à l'action.

— Rhys cherche à nous duper, dit Alexandre en parlant tout bas. Je suis sûr qu'il attend la nuit pour se diriger vers le sud. Nous avons tort de nous arrêter pour dormir ici, d'autant que nous ignorons où il va se rendre dans cette ville.

— J'espère seulement que Madeline va bien, intervint Vivienne.

Elle était assise en face d'Elizabeth et semblait tout aussi épuisée qu'elle.

— Kerr était horrible à voir ! J'espère que Rhys ne fera pas de mal à Madeline.

— Je pense au contraire qu'il lui a évité un danger, répondit Rosamonde. Je n'ai jamais aimé ce Kerr, et j'étais bien contente que ton père l'ait renvoyé.

— Ah bon ? Je l'ignorais... s'inquiéta Alexandre.

— Tu aurais dû mieux te renseigner avant de le prendre à ton service. Tynan aurait pu t'en informer.

Alexandre parut si troublé que Rosamonde le rassura d'un geste.

— Je sais que tout cela n'a pas été facile pour toi. Tu apprendras avec le temps, Alexandre, et dans quelques années, tu riras de tes hésitations.

— Je l'espère, marmonna-t-il en buvant sa bière d'un air

sombre. J'ai l'impression que tout ce que je fais tourne au désastre.

Personne ne le désapprouva.

— Tu pourrais te débrouiller pour que tout finisse bien, comme dans les contes, glissa Elizabeth à Darg.

Le spriggan s'esclaffa puis se planta devant elle, les poings sur les hanches.

— Triste sera le jour où j'aiderai tes semblables. L'aiguillon du Destin est là pour vous piquer ; nul ne peut éviter sa piqûre.

À la table voisine, un homme sourit à la jeune fille. Se gardant bien de lui rendre son sourire, elle rougit. Sans doute pensait-il qu'elle parlait toute seule.

Se penchant vers la table, elle prit un morceau de pain et l'approcha de ses lèvres pour en masquer le mouvement.

— Tu pourrais faire en sorte que Madeline soit heureuse. Je t'ai vu faire tes tours avec les rubans. Tu as des pouvoirs que je n'ai pas.

— Tu ne dois pas être une mortelle ordinaire, si les fils du Destin te sont visibles. Les rubans de deux êtres destinés l'un à l'autre se mêlent, s'entremêlent tel un buisson d'épines. Plus rien ne peut les séparer : ni la grêle, ni le déluge, ni l'obscurité, ni la foudre.

Voilà qui convenait parfaitement à Elizabeth.

— Aideras-tu Madeline ? Veux-tu bien faire en sorte que son ruban et celui de Rhys soient solidement unis ? Je l'aime bien, lui, et je crois que Madeline l'aime bien aussi.

Darg sourit, puis regarda James en grimaçant. Visiblement, il ne l'appréciait pas beaucoup, lui non plus.

— Bientôt, son fiancé de près elle verra ; alors elle comprendra.

James, lui, roucoulait en pinçant son luth, s'extasiant devant sa mélodie pourtant des plus simples et des plus dénuées d'inspiration. Il semblait avoir oublié la présence des autres.

— Quelles manières ! marmonna Elizabeth. Maman lui aurait dûment tiré les oreilles.

— Dire qu'il a des oreilles, c'est déjà s'égarer : il prend pour des merveilles ce qui n'est que du bruit, déclara Darg.

— Exactement ! On ne peut pas obliger Madeline à l'épouser.

Toi, tu as le pouvoir de faire qu'elle soit heureuse avec Rhys !

— Je n'ai pas le droit de transformer sa vie, ni de choisir pour elle fortune ou conflits.

— C'est faux ! Je t'ai vu faire des nœuds dans les rubans de Rosamonde ! Je suis sûre que c'est toi qui as provoqué la dispute entre Tynan et elle.

Darg haussa les épaules, l'air roublard, et jeta en direction de Rosamonde un regard qui en disait long.

— Tout cœur possède sa clef ; je n'ai pas le pouvoir de m'en servir.

Elizabeth serra les dents. Que faire pour convaincre ce spriggan têtu de coopérer ?

— Rhys doit avoir l'intention de gagner Caerwyn par la mer, affirmait Rosamonde. Voilà l'unique raison de sa venue ici. Nous devons surveiller de près les bateaux ancrés dans le port.

Padraig soupira.

— Puis-je finir ma bière d'abord ? J'aimerais bien aussi prendre un repas chaud, avant de passer encore une nuit sous la pluie.

Avec un cri joyeux, le spriggan se hissa au bord du verre d'Elizabeth et, se penchant en avant dans un équilibre précaire, se mit à laper, comme un chien, la bière, qui disparut à une vitesse étonnante.

Rosamonde reprit en tambourinant sur la table :

— Padraig, je veux que tu ailles compter les navires amarrés dans le port, que tu notes leurs couleurs et le nom de leur capitaine. Ensuite seulement, tu reviendras manger. Je suis désolée, mais nous ne pouvons pas perdre Madeline alors que nous sommes si près d'elle.

Sous les yeux d'Elizabeth, Darg esquissa un pas de danse sur le bord de son verre.

— Comme tu voudras, acquiesça Padraig.

Il vida sa bière et, après un dernier regard noir à l'intention de Rosamonde, quitta la taverne. Lorsqu'il ouvrit la porte, s'enveloppant dans son grand manteau, un courant d'air glacé pénétra à l'intérieur, balayant les chevilles des convives.

Elizabeth frissonna et chassa Darg de son verre pour boire une gorgée de bière. Ce breuvage lui réchauffait les entrailles de

façon plaisante, et même l'odeur du feu de tourbe ne l'incommodait pas, pour une fois.

Darg en profita pour traverser la table en titubant et s'arrêta, chancelant, devant le verre de Vivienne.

Les créatures féeriques pouvaient-elles êtres soûles ?

— Mais où se trouve Caerwyn ? demanda Vivienne à Rosamonde. Est-ce un château doté de hautes tours ?

Rosamonde sourit.

— Caerwyn n'a qu'une seule tour et se trouve face à la mer. Lorsque nos chemins se sont croisés, Rhys était au service de son oncle, qui en était le seigneur. Je suis persuadée qu'il y est retourné.

— Mais où est-ce ? s'enquit Alexandre. Ce ne peut être à l'ouest de l'Écosse.

— C'est au pays de Galles, dans l'ombre même de Snowdonia.

Rosamonde but sa bière en survolant la salle du regard, comme pour juger d'un éventuel danger. Sans doute avait-elle pris l'habitude de surveiller toujours les alentours, songea Elizabeth.

— Caerwyn a été fortifié par Edward, le roi d'Angleterre. Après avoir vaincu le prince gallois Llywelyn ap Gruffydd afin d'asseoir sa suzeraineté, il a fait entourer Snowdonia d'une série de forteresses, renforçant aussi celles qui existaient déjà et qu'il avait prises. Il y a quelques années, l'oncle de Rhys, aidé du rebelle gallois Owain Glyn Dwr, a pris Caerwyn ainsi que Harlech, un autre donjon anglais.

Vivienne fronça les sourcils en regardant son verre, surprise d'y trouver aussi peu de bière. Le spriggan, furieux de cette interruption, brandit son poing dans sa direction, avant de bondir vers le verre d'Alexandre.

— Une forteresse ? s'étonna ce dernier. Vous ne croyez tout de même pas qu'on nous empêchera de voir Madeline s'ils atteignent cet endroit avant nous ?

— Qui sait ?

Rosamonde, l'air courroucé, contempla James qui écoutait, les yeux clos et la tête rejetée en arrière, sa propre musique.

— Il vaudrait mieux que nous les trouvions avant, n'est-ce

pas, James ?

Elle dut l'interpeller par deux fois avant qu'il ne l'entende.

— Que disiez-vous ? Oh, je ne sais plus où j'en étais, à cause de votre interruption...

— Pardonnez-moi de vous rappeler les raisons de ce voyage. Je vous croyais désireux de retrouver Madeline.

James se reprit aussitôt, mais pas avant de s'être trahi aux yeux de tous. Elizabeth sentit son frère se raidir à côté d'elle et vit Vivienne pincer les lèvres.

— J'ai, bien entendu, la ferme intention de la retrouver, assura James. Madeline est ma promise et ma bien-aimée.

— Je ne vous trouve guère inquiet pour son bien-être, remarqua Alexandre.

— Vous ne semblez pas vous demander si elle est blessée ou malheureuse, ajouta Vivienne.

— En vérité, vous paraissez plus entiché de votre luth que de votre promesse, conclut Elizabeth.

— Moi ? Je suis justement en train de composer une chanson d'amour que je jouerai pour lui rendre hommage lors de nos retrouvailles. Mes jours sont sans lumière depuis que nous sommes séparés, et je n'aspire à rien d'autre qu'à revoir son doux visage.

— Dans ce cas, pourquoi lui avoir laissé croire pendant près d'un an que vous étiez mort ? reprit Vivienne. Ce n'est pas très gentil d'infliger cela à sa bien-aimée.

— Je la croyais au courant ! Jamais je n'aurais permis qu'elle s'inquiétât un seul instant, si j'avais su qu'elle ignorait la vérité !

— Et comment l'aurait-elle sue, demanda Alexandre, étant donné que tous les participants à la bataille de Rougemont étaient morts, sauf vous ?

James rougit et détourna les yeux.

— Oh, je ne suis pas la seule exception. On vous aura fait un rapport très exagéré...

Alexandre se tut, bien qu'il eût apparemment encore beaucoup à dire.

Elizabeth ne croyait pas un mot de ce que racontait James. Elle se demandait même s'il avait mis les pieds à Rougemont. Elle baissa les yeux vers Darg, qui escaladait le verre de James.

Le spriggan, nettement moins assuré sur ses pieds, se mit à danser sur le rebord du verre tout en gloussant sur l'excellence de la bière fabriquée par les mortels.

Alexandre, prenant son verre, parut surpris de le voir vide, puis le reposa.

— Quand êtes-vous rentré de France ? Où étiez-vous depuis la bataille de Rougemont ?

— J'écoutais de la musique ! s'écria James, l'œil soudain brillant. J'ai écouté de la musique dans les cathédrales de France, une musique si prodigieuse que j'ai voulu en apprendre davantage. Madeline m'en saura gré, j'en suis certain, car l'amour de la musique est une des choses que nous avons en commun. Écoutez !

Et, prenant son luth, il se remit à jouer.

Darg enfila ses doigts dans ses oreilles en grimaçant. Elizabeth ne put s'empêcher de rire, car elle partageait le même avis. Vivienne et Alexandre échangèrent un regard consterné.

Quand le spriggan eut terminé la bière de James, il singea sa manière de roucouler, tout en s'approchant du verre de Rosamonde. Puis il contempla cette dernière si longuement qu'Elizabeth craignit qu'il n'ourdît un plan diabolique. Elle le regarda, impuissante, escalader le verre et balancer ses pieds dans la bière.

Il donnait de vigoureux coups de pied dans le breuvage, dont une giclée atterrit sur le tabard de Rosamonde.

— Qu'est ceci ? s'écria-t-elle, sans comprendre d'où venait la bière.

Elle bondit sur ses pieds, tout en essuyant le liquide qui tachait ses belles broderies.

— Voilà mon habit gâté !

Darg éclata d'un rire diabolique. Vivienne se leva à son tour pour essuyer le liquide à l'aide de sa serviette.

— Il doit y avoir un insecte dans votre verre ! déclara Alexandre.

Darg sauta sur le rebord du pichet de bière avec une agilité inattendue, au moment même où Alexandre vidait le contenu du verre de Rosamonde dans le sien.

James s'interrompt, l'air irrité.

— Je vous prie d'écouter ma chanson. C'est un chant magnifiquement émouvant, que seul un barbare ne goûterait pas.

Darg éclata alors d'un rire si violent et tapageur qu'Elizabeth s'étonna que nul ne l'entendît. Puis, la tête renversée en arrière, le spriggan singea à la perfection le chanteur, avant de se remettre à rire et de tomber à la renverse dans le pichet.

Tout le monde sursauta en percevant le bruit de chute dans le liquide.

— C'est peut-être un rat ! s'exclama Vivienne.

— Il est tombé dans la bière ! renchérit Alexandre.

— Quel piteux établissement vous avez choisi là, maugréa James. Des rats dans la bière ! Jamais je n'avais ouï pareille chose !

— Ne vous gênez pas pour aller dormir ailleurs, lui lança Rosamonde. J'en ai assez de payer pour vous et de supporter votre affreuse musique.

Tous deux se levèrent et se lancèrent dans une dispute enflammée. Elizabeth en profita pour s'emparer du pichet et en vider le contenu par terre. Le spriggan en tomba et se mit à tousser, essoufflé.

— Il n'y a rien là-dedans, constata Vivienne, étonnée.

— Le rat aura sauté hors du pichet, déclara Alexandre, regardant autour de lui.

— Depuis quand jette-t-on de la bonne bière par terre ? intervint l'aubergiste.

— Il y avait un rat dedans ! s'écria James.

— Il n'y a pas de rat dans mon établissement.

Comme James allait répondre, son interlocuteur le fit taire d'un bon coup de poing. James tomba à la renverse et ne bougea plus.

Les autres clients applaudirent.

— Il a des hallucinations ! gronda le tenancier. Car seul un homme qui ne supporte pas la boisson voit des rats là où il n'y en a pas !

Tout le monde rit, et les conversations reprirent. Rosamonde, saisissant le luth, en arracha sauvagement les cordes.

— En tout cas, nous ne serons plus obligés de supporter sa musique.

Puis, devant les regards inquiets d'Alexandre et Vivienne :

— N'ayez crainte, ajouta-t-elle. Je ne veux pas détruire un instrument d'une telle valeur. Je lui restituerai les cordes quand il aura retrouvé Madeline. Prions pour que ce moment ne tarde plus. J'aimerais être sûre que ma filleule va bien.

Elizabeth profita d'un moment où personne ne la regardait pour ramasser le spriggan et le poser sur ses genoux, et il expulsa le reste de bière qui l'étouffait. Puis elle l'enveloppa dans sa serviette car il grelottait. Darg soupira et posa sa tête sur sa main, puis lui donna un petit coup de son long museau.

— Une dette il y a, la chose est assurée, de moi envers toi pour quelqu'un que tu aimes. En aide je viendrai à ta sœur très bientôt, bien que nul ne sache vraiment ce que veut le Destin.

Elizabeth sourit, triomphante, au moment même où l'homme de la table voisine croisait son regard. Elle rougit à nouveau et baissa les yeux vers son verre pour ne plus les relever.

Sans doute cet individu n'aimait-il en elle que sa maudite poitrine. Peut-être Darg pourrait-il faire quelque chose pour la débarrasser de ces rondeurs non désirées !

Mais, une chose à la fois. Les malheurs de Madeline étaient bien plus terribles, indiscutablement.

Dans le rêve de Madeline, un épais brouillard s'accumule à l'intérieur de l'auberge, si épais qu'il semble surnaturel. Ce brouillard s'infiltre sous les fenêtres et emplit la chambre, comme une énorme masse laineuse. Rien ne peut l'arrêter ; il progresse à une vitesse terrible, plus épais d'instant en instant.

Rhys, lui, dort à poings fermés. Impossible de le réveiller.

Madeline ferme les volets, en vain. Elle ouvre la porte de la chambre, mais le couloir est plein de brouillard qui pénètre dans la pièce. En se retournant, elle ne voit plus Rhys, enseveli sous le brouillard qui la cache maintenant jusqu'à la taille. Le niveau continue de monter, et elle a de plus en plus de mal à réagir.

Une étrange indifférence la gagne. Elle se sent molle, légère,

et se demande si cette impression de flotter signifie qu'elle est morte.

Mais elle n'a pas envie d'être morte. Elle est trop jeune pour mourir. Elle veut donner des enfants à Rhys, l'entendre rire. Aussi ouvre-t-elle les yeux, luttant contre la pression du brouillard.

Rhys est près de la fenêtre ; il contemple la ville. Il n'est plus enseveli sous le brouillard, il ne dort plus, il n'est plus allongé près d'elle. Ses yeux sont d'un gris glacé au lieu d'être noirs, comme s'ils étaient emplis de brouillard. Dehors, la ville a changé ; elle est plus éthérée. Est-ce parce qu'elle est plongée dans l'obscurité, ou s'agit-il d'une autre ville ?

Le ciel nocturne semble aussi surnaturel que le brouillard. Il est d'un bleu merveilleux, qui paraît foncé par contraste avec le brouillard argenté, lequel n'enveloppe plus Rhys que jusqu'aux genoux. Madeline voit son époux se détacher sur le ciel étoilé. Les étoiles scintillent et dansent autour de lui, comme si le ciel voulait attirer les regards de Madeline sur cet homme et rien d'autre.

Elle aurait pu trouver pire mari, c'est certain.

Rhys porte les vêtements qu'il portait le premier soir, à Ravensmuir, avec le dragon rouge. Les yeux du dragon brillent, comme s'ils étaient de flamme et non simplement brodés.

Rhys a ce petit sourire qui donne chaque fois la fièvre à Madeline ; elle est rassurée, car il s'agit bien de lui. Lorsqu'il lui sourit, la caresse et la contemple ainsi, elle ne doute plus de leur mariage.

Mais... il a revêtu son manteau. L'avait-il, l'instant précédent ? Elle ne sait plus.

— Venez dormir avec moi, dit-elle, la langue pâteuse.

— Je l'ai déjà fait.

Elle se rappelle soudain, se souvient de la main de Rhys sur son sein. Elle se remémore la manière dont il tourmente la pointe de ses seins, et son corps s'émeut. Elle tapote la paillasse pour l'inviter à la rejoindre.

Mais il secoue la tête.

— Vous avez déjà dormi une nuit et une journée entières.

Quelle sottise !

— Je ne dors jamais aussi longtemps, répond-elle, surprise d'entendre ses mots se brouiller.

— Vous deviez être fatiguée.

Madeline regarde le ciel encore noir et ne parvient pas à réprimer un bâillement.

— Dormir, dit-elle à grand-peine, avant de se pelotonner de nouveau dans le lit.

En soupirant, elle tire sur elle une couverture de brouillard, dont la mollesse la plonge dans la léthargie.

— Nous ne dormirons pas ici ce soir.

Rhys s'assied au bord de la paille et essaie de lui enfiler un bas. Il a du mal, mais Madeline n'a pas envie de l'aider. Lui qui veut des fils, pourquoi ne vient-il pas s'allonger près d'elle ?

— Allons, madame, aidez-moi à faire ceci.

— Dormir.

— Habillez-vous, madame.

Rhys lui enfle un deuxième bas. Tous les deux sont vrillés, mais Madeline s'en moque. Rhys agite sa robe devant elle.

— Debout ! Enfilez vos vêtements, Madeline.

— Dormir.

Le seul fait de prononcer ce mot est déjà un plaisir.

— Nous dormirons une fois parvenus à destination. Ce ne sera plus long.

Elle ouvre un œil avec effort ;

— Où ?

— Vous le verrez quand nous y serons.

Il lui enfle sa robe par la tête et la fait asseoir. Malgré son envie de lui complaire, Madeline n'arrive pas à attacher sa ceinture ni à enfiler ses bottes. Rhys insiste, visiblement décidé à quitter les lieux.

Elle passe une main dans sa natte défaits. Elle veut seulement dormir.

Rhys la met debout et la maintient à la force du bras. Il pince les lèvres ; elle les effleure du doigt.

— Fâché, conclut-elle, se sentant très perspicace.

Il secoue la tête.

— Mais si ! insiste-t-elle, croyant qu'il nie ses propos.

— Je suis fâché, en effet, mais pas contre vous.

Il lui rabat sa capuche avec une tendresse inhabituelle, lui pose la main sur son bras et ils quittent la chambre. Madeline n'est aucunement surprise de retrouver le brouillard derrière la porte. Rhys a dû le chasser de la chambre. Il a sûrement l'intention de la soustraire à ce sortilège.

Le brouillard monte en volutes dans l'escalier, comme s'il voulait l'attraper par les chevilles ; Madeline a un mouvement de recul. C'est là un ennemi de taille. Rhys ne voit-il pas quel péril les guette ?

— Pas par ici, dit-elle.

Mais il la regarde au fond des yeux.

— Nous nous rendons chez votre mère, vous vous rappelez ? Parce que vous voulez y mettre au monde notre enfant.

Il lui parle comme à un bébé. Mais c'est lui qui divague comme un enfant ! Que lui chante-t-il là ? Madeline n'attend pas d'enfant. Elle le regarde sans comprendre puis, baissant les yeux, aperçoit son ventre rond, le touche et se rappelle ce qu'elle a promis à Rhys.

Elle porte son fils, c'est vrai !

Elle le regarde, transportée de joie, mais ne s'explique pas son air contrarié. Le brouillard lui monte le long des jambes, lui glaçant le sang. Le brouillard limite son champ de vision, s'enroule autour de ses chevilles, masque les visages des clients, au rez-de-chaussée de la taverne.

— Vous voilà sur le départ ? demande le tenancier, d'une voix si enjouée et si vive qu'elle perce les tympanes.

— En effet, répond Rhys, laconique.

— L'heure est un peu avancée pour prendre la route, mais je pense que madame s'est bien reposée.

Le tavernier a l'air de trouver sa remarque très drôle ; Madeline ne comprend pas pourquoi. Il insiste auprès de Rhys :

— Vous pouvez dire que ma femme s'y connaît en potions.

— Si elle s'y connaît ? Je dirais plutôt qu'il est malhonnête de proposer une telle potion à une femme enceinte, et encore plus d'espérer être payé pour cela.

Le tavernier semble vexé.

— On ne propose que de la qualité, monsieur. Et on ne lésine pas sur la quantité. Je suis sûr que vous descendrez à nouveau

ici au retour.

— Je suis sûr que non, rétorque Rhys. Dites à votre femme de garder ses recettes pour elle, sinon je lui envoie le bailli. La sorcellerie et la cruauté sont contraires à la loi des hommes et de l'Église, comme le sait tout honnête homme.

Le tavernier ouvre de grands yeux, tandis que Rhys entraîne Madeline au-dehors. Seul son cheval gris les attend. Madeline tend le cou, cherchant le sien. Peut-être n'est-il plus qu'une ombre. Arian, lui, pourrait tout aussi bien n'être que brouillard.

Rhys ne voit-il pas quel danger ils courent avec cette brume ?

Madeline ouvre la bouche pour le mettre en garde, mais aucun son n'en sort. Sa langue lui semble épaisse et comme étrangère ; elle ne trouve pas les mots qu'elle voudrait.

Rhys la hisse sur sa selle. Elle regarde autour d'elle, surprise de se retrouver à une telle distance du sol, et agrippe le pommeau de toutes ses forces. Rhys prend les rênes et tire le cheval vers la sortie.

— J'ai vendu votre cheval ce matin, pendant que vous dormiez, dit-il.

Madeline a soudain envie de pleurer. N'a-t-elle pas déjà perdu un autre cheval depuis qu'elle connaît Rhys ? Ne pourra-t-elle jamais en garder un ? Elle ne sait plus, et se sent accablée.

— Le prix était trop élevé pour emmener deux chevaux, et nous n'avons pas besoin des deux pour ce voyage.

Madeline ne peut discuter alors qu'elle ne comprend même pas ce raisonnement. Du moins le brouillard s'éloigne-t-il, à moins que ce ne soit Rhys qui l'emmène loin de lui. Elle se retourne sur sa selle et aperçoit là tache blanche du brouillard dans la cour de la taverne. Heureusement, il ne semble pas les suivre.

Elle aurait dû le deviner. Elle peut faire confiance à Rhys pour l'éloigner du mal.

Un vent léger, au goût salé, caresse son visage. Rhys l'aurait-il ramenée à Kinfairlie ? Madeline sent son cœur bondir de joie.

Mais cette mer-là ne lui est pas familière. Elle brille d'un éclat noir devant eux, et un sombre promontoire rocheux s'élève sur leur droite. Au sommet se trouve un château, mais Rhys se dirige vers les quais. Des bateaux se balancent sur l'eau. L'un

d'eux est éclairé d'une lanterne ; les mâts craquent, le vent se lève.

— Nous prendrons la mer avec la marée, cette nuit, dit Rhys. C'est pourquoi vous n'avez plus besoin de cheval pour le moment. Je ne vois pas pourquoi j'aurais payé pour en transporter un, alors qu'il y en a tant à Caerwyn. S'il s'était agi de Tarascon, nous l'aurions gardée, naturellement.

Madeline ne se sent nullement rassurée. Il a l'intention de l'emmener en bateau ! Ses lèvres bougent sans parvenir à proférer le moindre son tandis que Rhys mène son cheval vers les bateaux. Tous dansent innocemment sur les flots, comme des jouets d'enfant, mais Madeline connaît l'horrible vérité.

Ce sont des bateaux comme ceux-là qui lui ont pris ses parents. La nausée s'empare d'elle. Ses parents ont disparu sous les flots, arrachés à la vie, ensevelis dans les abysses.

Et voilà que Rhys veut la faire monter à bord d'un de ces engins.

Comment peut-il vouloir sa mort ?

L'estomac retourné, elle n'a que le temps de se pencher sur le côté avant de vomir. La purge est si violente qu'elle a l'impression d'avoir rendu jusqu'à ses entrailles.

Rhys, aussitôt, s'empresse, lui prend la main pour l'empêcher de tomber de selle.

— Il vaut probablement mieux que vous expulsiez cela, dit-il, énigmatique. J'aurais dû y penser plus tôt.

Madeline repousse Rhys, qui recule juste à temps avant qu'elle ne vomisse une seconde fois. Puis elle crache, à cause du mauvais goût qu'elle a dans la bouche, et sent la sueur lui glacer le dos. Elle pense à ses parents et se met à pleurer, comme si elle venait de les perdre à l'instant. Elle a beau avoir hâte de les revoir, elle n'a pas envie de mourir. Elle tremble si violemment qu'elle claque des dents ; ses larmes emportent avec elles les derniers lambeaux de brouillard.

Rhys pousse un juron, la soulève de selle dans ses bras et la serre contre lui. Madeline s'y blottit. Cet époux pas comme les autres est un réconfort, malgré ses manières d'ours et son obstination à garder ses secrets pour lui.

— Nous devons atteindre le bateau avant la marée, lui

murmure-t-il à l'oreille.

— Pas de bateau, souffle-t-elle, s'agrippant à son tabard.

— Ils sont sur nos talons, insiste-t-il, tout en avançant d'un pas vif. Nous devons partir cette nuit. Plus tôt nous partirons, plus tôt nous arriverons chez nous, à Caerwyn.

— Chez nous.

Cette expression plaît à Madeline, même si elle ignore où se trouve cet endroit.

Chez nous, c'est partout où se trouve Rhys, et cette pensée la rassure quelque peu.

— Chez nous, acquiesce Rhys, qui semble se déridier un peu. Il y a là-bas deux excellents guérisseurs qui sauront combattre ce mal. Et aussi des portes qui peuvent arrêter nos poursuivants.

— Pas de bateau, répète Madeline.

Elle veut lui expliquer ses craintes, mais les mots lui manquent et la bile lui monte à nouveau dans la gorge.

— Nous devons prendre ce bateau.

— Maman, murmure-t-elle, fondant en larmes.

Rhys lui baise les tempes avec une tendresse qui la bouleverse encore plus.

— C'est moi qui serai avec vous, pas votre mère. Ne vous inquiétez pas.

Il l'entraîne vers la passerelle. Madeline la franchit, une main sur la bouche. Elle ferme les yeux de toutes ses forces pour retenir le contenu de son estomac.

Rhys lui presse la main et l'oblige à le regarder en face.

— Faites-moi confiance.

Elle hoche la tête. Qu'il la mène où bon lui semblera. Le pont du bateau est à peine plus stable que la passerelle. Madeline s'agrippe au bastingage en attendant que Rhys aille chercher Arian, qui semble aussi ravi qu'elle d'emprunter ce moyen de transport. Gelert vient se poster près d'elle, la réconfortant par sa chaleur et la pression qu'il exerce contre sa jambe.

Elle se penche par-dessus bord, heureuse de sentir que Rhys la retient par la taille lorsqu'elle se redresse. Son bras est robuste et sûr.

Elle aurait vraiment pu trouver pire époux.

Les marins se lancent des cris et détachent les cordes, poussant sur des perches pour éloigner le bateau du quai. Les voiles se déploient, claquant dans le vent comme s'il leur tardait de partir, puis se gonflant, immenses, comme si elles voulaient avaler les étoiles !

Madeline contemple l'abîme qui la sépare maintenant du rivage. Elle sursaute en voyant six destriers, noirs comme des corbeaux, déboucher sur le quai qu'ils viennent juste de quitter.

Des étalons noirs... Elle tente de rassembler ses esprits. Ils semblent tout droit sortis de l'enfer. Deux d'entre eux se cabrent tandis que les autres s'ébrouent.

On les croirait prêts à s'élancer à la surface de l'onde et à rattraper le navire.

Ce sont des destriers de Ravensmuir. Ils ne peuvent venir d'aucune autre écurie. Les terribles chevaux noirs des Lammergeier, à la renommée largement répandue, sont très recherchés et sans égaux.

Pourtant, ils sont loin de Ravensmuir. Le château perché sur le rocher n'est pas familier à Madeline. Non, ces chevaux ne viennent pas d'ici...

Pas plus que le cavalier monté sur le premier des six. Il descend de cheval et les lanternes du port éclairent sa chevelure flamboyante. Madeline retient son souffle. C'est une femme ; elle jure d'une manière qui ne lui est pas étrangère et brandit son poing dans leur direction. Le vent emporte ses paroles, mais Madeline l'a reconnue.

Et elle comprend trop tard qui étaient leurs poursuivants.

Elle voit Rhys sourire, sans doute de triomphe.

— Nous avons fui devant ma famille, dit-elle enfin, sans en croire ses yeux.

Rhys sourit de plus belle.

— Peut-être pas, répond-il.

Madeline l'observe, sans comprendre. Elle n'est pas surprise qu'il n'en dise pas davantage.

Quand elle se retourne vers le quai, il est désert ; Rosamonde et les étalons sont aussi invisibles que s'ils n'étaient jamais venus.

— Oh, non ! s'écria Vivienne, tandis que sa tante jurait sans

vergogne.

Les étalons trépassaient, car ils s'étaient reposés et ne demandaient qu'à courir. Sur le pont du bateau qui s'éloignait, on distinguait un couple, la femme s'appuyant sur l'homme. Ce dernier, tout de noir vêtu, semblait se fondre dans la nuit et son manteau claquait au vent.

— Rhys et Madeline, murmura Alexandre.

— Je crois bien que oui, soupira Rosamonde.

Elizabeth, elle, en était certaine. Elle voyait deux rubans, l'un argenté et l'autre doré, traîner derrière le bateau, comme s'ils étaient reliés au couple.

Mais quelque chose n'allait pas. Les rubans paraissaient s'effiloche. Ils semblaient plus fins et impalpables, taillés dans l'étoffe précaire des rêves brisés.

Darg poussa un cri affolé et fit un bond en l'air. Il se rattrapa de justesse à l'extrémité d'un des rubans, et Elizabeth craignit qu'il ne lâchât prise, ou encore que le ruban ne terminât de se dissoudre et ne jetât le spriggan dans la mer.

— Dépêche-toi, Darg ! Va, vole, cours ! Tu es la dernière chance de Madeline !

Le spriggan s'élança sur les ondulations du ruban comme sur un escalier mouvant. Elizabeth retint son souffle, craignant toujours que le ruban ne disparût.

Mais Darg avait le pied agile. Le bateau continuait de progresser ; bientôt, il fut englouti par la nuit avec les rubans et la créature féérique, et Elizabeth crut percevoir un cri de joie.

— En route pour Caerwyn, déclara Rosamonde. Nous partons immédiatement.

— J'espère que vous me rendrez mes cordes une fois là-bas, fit James, maussade.

— Je vous les rendrai quand je le jugerai bon, rétorqua Rosamonde. En route !

Chapitre 14

Rhys était mal à l'aise de voir Madeline si pâle.

Le navire voguait à présent en pleine mer. Rhys regardait sa compagne dormir en la touchant à tout instant. Tantôt il arrangeait son manteau autour d'elle, tantôt il lui effleurait le front pour s'assurer que la crise passait, tantôt il lui tâtait le pouls. Mais il connaissait si peu de choses sur cette maudite potion que cela ne le renseignait guère.

En outre, il désirait tellement qu'elle se rétablît qu'il ne se fiait plus à ses impressions. Il l'observait, tendu, inquiet.

Elle était plus pâle que jamais, livide comme un nuage d'été. Elle avait aussi des cernes sous les yeux, laissant supposer que son sommeil ne lui apportait pas le repos. Sa fièvre était retombée, et Rhys craignait même que sa température ne fût maintenant trop basse.

Gelert s'était blotti contre elle, la tête sur ses genoux, interrogeant son maître du regard, comme s'il le savait responsable de ce qui arrivait à la jeune femme.

C'était effectivement sa faute si elle était malade. Il aurait dû se montrer plus avisé, au lieu d'acheter une potion à une guérisseuse à la science improbable. Il avait cru se simplifier la tâche en faisant dormir Madeline, pendant qu'il vendait son cheval et prenait les dispositions nécessaires en vue de leur départ. Ainsi, il n'avait cherché qu'à s'éviter d'innombrables questions et s'assurer qu'elle ne bougerait pas de l'auberge.

Elle ne bougeait certes plus, et ne posait plus de question à présent. Mais Rhys n'était pas du tout content de lui.

Il avait agi par égoïsme. Et le fait qu'il n'eût jamais connu que des guérisseurs compétents n'était pas une excuse.

Rien ne pouvait excuser une telle erreur.

Le navire tanguait et craquait. Les cris des matelots lui parvenaient, étouffés, depuis le pont. Le roulis n'était pas désagréable et leur petite chambre aurait pu être pire. Il n'y avait là ni animaux déplaisants ni trace de leur présence, et la pièce fleurait bon la pomme. Rhys était bien placé pour savoir que les entrailles d'un bateau pouvaient sentir moins bon. Mais son ami marin sélectionnait les marchandises qu'il transportait.

Madeline bougeait un peu à cause du mouvement du bateau et se découvrait le cou. Rhys s'approcha pour la recouvrir une fois de plus et caressa sa joue, remarquant le contraste entre la rudesse de ses mains et la douceur de la jeune femme.

La gorge et le cœur serré, il songea qu'il ferait n'importe quoi pour qu'elle guérît. Il aurait vendu son âme sans hésiter rien que pour la voir ouvrir les yeux, ou lui lancer une pomme avec l'adresse dont elle était coutumière.

Il l'aimait.

Rhys se figea à cette idée. Malgré lui, il s'était épris de sa femme. Il aimait son esprit vif, il aimait le fait qu'elle n'hésitât pas à l'affronter lorsqu'elle le croyait dans l'erreur. Il aimait son bon sens et son côté pratique, le fait qu'elle eût su s'adapter à sa nouvelle vie sans plainte ni larme et qu'elle fût forte, noble et loyale.

Il se rassit pour la contempler, conscient qu'il ne se lasserait jamais de ce spectacle, de la sentir contre lui ou de l'écouter respirer. Si son cœur s'était laissé prendre, c'était moins par la beauté de Madeline – pourtant très grande – que par son esprit.

Rhys se souvint de ce qu'elle lui avait dit, concernant celui à qui elle avait donné son cœur. Il la croyait volontiers : elle était de celles qui n'aiment qu'une fois, pour toujours.

Ce serait donc James, et non Rhys qu'elle aimerait jusqu'à la mort.

Il n'aurait pas dû être déçu, car il savait ne pas mériter d'autre sort. Si Dieu avait la clémence de ne pas lui ôter Madeline tout de suite – la perdre au moment même où il comprenait qu'il l'aimait, voilà qui lui ressemblerait bien ! – il faisait serment d'être le meilleur mari possible. Il lui rendrait la vie douce, la chérirait, et son bonheur serait de la rendre la plus heureuse possible.

Mais il n'oubliait pas sur quel mensonge reposait leur union. Il soupira. Même s'il ignorait le nom du luthiste accompagnant Rosamonde, il n'était guère difficile de le deviner.

Que valait son amour pour Madeline, s'il lui cachait la seule nouvelle qui aurait pu la rendre heureuse ?

Assis près d'elle, il fit le triste bilan de sa conduite envers elle. Madeline lui avait demandé d'être honnête, et il lui avait menti. Elle lui avait demandé la vérité sur sa vie, et il avait refusé de la lui dire. Elle lui avait juré que son cœur était à un autre homme, et il l'avait éloignée de cet homme afin de la garder pour lui seul.

Sans doute Rosamonde parviendrait-elle jusqu'à Caerwyn, et sans doute James serait-il à son côté. Bien qu'il craignît de perdre Madeline lorsque ce jour viendrait, Rhys se jura de tout faire durant ce voyage pour infléchir le cours des choses.

Pour commencer, il lui donnerait ce qu'elle lui avait si souvent réclamé : des réponses à ses questions, avec toute l'honnêteté qu'elle souhaitait. Sans doute la vérité lui déplairait-elle, mais il la lui devait.

Puis, si James arrivait et si Madeline désirait le rejoindre, il ne l'en empêcherait pas. Elle lui manquerait à chaque instant de sa vie, mais il préférerait la perdre et la savoir heureuse plutôt que de la regarder vivre malheureuse.

Il lui prit la main pour la caresser. Un homme d'honneur n'avait pas le droit de se détourner de son devoir, sous prétexte que cela ne l'arrangeait pas.

Il lui dirait toute la vérité.

Madeline s'éveilla lentement, la langue pâteuse. Elle avait une faim de loup, des crampes partout. En outre, elle devait se trouver dans un berceau, car tout tanguait autour d'elle.

Que s'était-il passé ?

Elle ouvrit les yeux, réveillant Gelert qui s'étira, s'ébroua et bâilla avec une vigueur comique. Puis elle s'assit et se rendit compte que c'était toute la pièce qui tanguait.

Les murs étaient de bois et il y régnait une odeur de pomme qui lui fit gargouiller l'estomac. Elle était enveloppée dans le manteau de Rhys, et ses bas étaient tout vrillés sur ses jambes.

Rhys sommeillait contre la porte. Le cœur de Madeline se serra en le voyant. Ses vêtements étaient tout fripés et sa barbe de quelques jours lui donnait une mine patibulaire, peu en accord avec l'être qu'il était vraiment. Il avait aussi les yeux cernés et le front inquiet, comme si tout le poids du monde s'était abattu sur lui.

Elle se leva, s'accrochant au mur pour se maintenir en équilibre, et mit de l'ordre dans sa tenue. En pliant le manteau de Rhys, elle découvrit qu'il lui avait donné sa sacoche en guise d'oreiller. Ravie d'y trouver un peigne, elle se démêla les cheveux et refit sa tresse, sûre qu'après avoir mangé elle se sentirait tout à fait bien.

Mais où était-elle ? Comme elle essayait de se faufiler dehors, Rhys s'éveilla en sursaut. Il la regarda comme s'il n'en croyait pas ses yeux, puis se leva avec empressement.

— Comment vous sentez-vous ?

— Plutôt bien.

Madeline sourit pour une fois, Rhys ne semblait pas sûr de lui.

— J'ai une faim de loup et c'est pourquoi j'ai du mal à tenir debout, reprit-elle. Mais en dehors de cela, je vais bien.

Rhys sourit, l'œil brillant.

— Tant mieux. C'est vraiment une excellente nouvelle.

Comme la chambre tanguait, Madeline perdit l'équilibre. Rhys la serra contre lui et se campa fermement sur le plancher. Heureuse de sentir sa chaleur, elle se blottit contre son corps robuste.

Elle l'embrassa dans le cou et il frémit.

— Je suis vraiment heureux que vous soyez rétablie, dit-il. J'ai commis une terrible erreur en achetant cette potion, et je vous demande de pardonner ma folie.

— Voulez-vous parler de la boisson que le tavernier a apportée après notre dîner ?

— Elle vous a rendu malade, alors qu'elle devait simplement vous faire dormir.

— Vous avez acheté une potion pour me rendre malade ?

— Bien malgré moi. J'ai commis une grave erreur en faisant confiance à des inconnus et vous prie de me pardonner.

Madeline se dégagea de son étreinte.

— Pourquoi avoir fait une chose pareille ?

Elle ne comptait pas sur une réponse, Rhys s'étant montré expert dans l'art de les éluder. Il rougit, baissa les yeux et, contre toute attente, lui répondit.

— J'ai pensé qu'il serait plus simple que vous dormiez toute la matinée. Je savais que vous poseriez une foule de questions, que vous risqueriez de ne pas être d'accord avec l'itinéraire que j'avais choisi, et que vous n'accepteriez peut-être pas de rester seule dans cette chambre.

— Et donc, vous m'avez acheté une potion somnifère en me trompant sur sa nature : vous m'avez dit que c'était du cidre chaud !

La chambre tangua à nouveau, et Madeline fut projetée brutalement contre le mur. Mais cette fois, elle ne chercha pas à rejoindre Rhys, tant elle était en colère contre lui.

— Quelle est donc cette chambre ? Pourquoi le plancher bascule-t-il ?

Mais, avant que Rhys n'ait pu répondre, elle comprit soudain.

— Nous sommes à bord d'un bateau !

Elle s'agrippa aux murs, car le navire tanguait à nouveau, puis se précipita vers la porte.

Il fallait absolument qu'elle sorte d'ici !

Rhys lui barra le passage.

— Que vous prend-il ? Il n'y a rien à craindre.

— Nous sommes sur un bateau ! C'est une raison suffisante pour avoir peur !

— Nous ne courons aucun danger. Le capitaine est un homme expérimenté, le temps est bon et, bien que nous ne soyons pas loin du rivage, nous en sommes suffisamment éloignés pour éviter les écueils et les hauts-fonds...

Mais Madeline se jeta à nouveau vers la porte, tout en essayant de repousser Rhys.

— Nous sommes sur un bateau, c'est de là que vient le danger !

— N'êtes-vous jamais montée sur un bateau ? Pourquoi ces craintes ?

— Je dois partir !

— Pourquoi ? demanda Rhys en la secouant. Pourquoi, Madeline ?

— Laissez-moi passer !

— Dites-moi.

Madeline lutta en vain contre lui. Puis elle se dit que la meilleure façon de sortir était encore de répondre à son mari.

— Mes parents sont morts noyés, l'automne dernier. Leur bateau a sombré et tous les passagers sont morts.

— Ah. Voilà pourquoi vous refusiez d'embarquer.

— Laissez-moi sortir ! Ne comptez pas sur moi pour attendre la mort dans cette pièce !

Elle tenta de le repousser.

— Poussez-vous, Rhys, ou je sens que je vais devenir folle !

Il recula, mais en la tenant si fermement par le coude qu'elle fut obligée de le suivre.

— Montez avec moi sur le pont et vous verrez quel beau temps il fait.

Au bout de l'étroite coursive, un merveilleux coin de ciel bleu était visible. Madeline se précipita et faillit se heurter à l'échelle.

— Je vais grimper le premier, décréta Rhys, afin que vous ne glissiez pas sur le pont. Suivez-moi de près.

— Dépêchez-vous !

Rhys s'arrêta et la serra avec force contre lui.

— Nous sommes ici en sécurité, Madeline. Vous allez pouvoir vous en rendre compte immédiatement.

Puis il grimpa, lui masquant la rassurante tache bleue. Elle monta en hâte, sans se soucier d'être gracieuse, et fut éblouie en débouchant à la lumière d'une radieuse journée.

Rhys la prit par la taille et l'entraîna sur un côté, à l'écart des matelots affairés. Le vent s'était levé et les voiles claquaient énergiquement.

— Magnifique journée, dit-il d'une voix apaisante.

Solidement campé derrière Madeline, il agrippa le bastingage de part et d'autre d'elle, l'entourant de son corps, rassurant. Puis, lui montrant la côte :

— Vous voyez ? Si je ne me trompe, c'est l'île d'Arran. Avec ce vent, nous serons à Caerwyn en un rien de temps.

La jeune femme inspira tant bien que mal. Les collines de l'île en question semblaient particulièrement verdoyantes sous ce beau soleil ; on distinguait même des chèvres paissant, à moins que ce ne fussent des moutons. Quand elle trouva le courage de la regarder, la mer lui apparut scintillante, tel un océan de pierres précieuses. L'air vif acheva de chasser le brouillard qui engourdissait son cerveau.

Soudain, les marins entonnèrent un chant à l'unisson.

— Ils chantent pour tirer en même temps sur les cordes, expliqua Rhys.

Puis il joignit sa voix aux leurs, et son beau timbre charma Madeline. Elle contempla, fascinée, les marins qui tiraient sur les cordes, hissant progressivement une immense voile. Celle-ci vint bientôt claquer au vent près de la première, et l'allure du bateau s'accéléra. Elle était rassurée de le sentir derrière elle. Sa voix chassait ses dernières craintes, comme ses paroles avaient su apaiser Tarascon. Elle se surprit à s'appuyer légèrement contre lui.

En vérité, comment serait-elle descendue de ce bateau ? Elle ne savait pas nager et le navire ne se dirigeait pas vers le rivage. Elle inspira à fond. Elle se sentait vraiment mieux sur le pont que dans la cabine.

La chanson prit fin et les marins nouèrent les cordages.

— Nous allons maintenant voguer à vive allure, dit Rhys.

— C'est la première fois que je vous entends chanter.

Il haussa les épaules, comme gêné qu'elle y eût prêté attention.

— Nous ne nous connaissons pas depuis suffisamment longtemps, marmonna-t-il.

— Vous savez, pourtant, que j'aime la musique.

Rhys rougit alors de façon surprenante.

— Je n'ai qu'une voix bien ordinaire, dit-il en regardant l'horizon.

Soudain, des images revinrent à la mémoire de Madeline.

— Grâce à votre potion, j'ai fait un rêve étrange.

Rhys se raidit.

— Ah oui ?

— J'ai rêvé que nos poursuivants, montés sur six destriers

noirs, étaient venus jusque sur le quai juste après notre départ.

Rhys, l'air soucieux, ne bougeait plus.

— Dans mon rêve, ce n'étaient pas des hommes du roi, mais un groupe de cavaliers mené par ma tante Rosamonde et montés sur des étalons de Ravensmuir.

Rhys pinça les lèvres.

— J'ai même rêvé que vous le saviez depuis le début, conclut-elle. Mais ce n'était peut-être pas un rêve...

— Je ne le sais que depuis Moffat. Avant cela, je croyais, moi aussi, qu'il s'agissait d'hommes du roi.

— Vous le saviez !

Elle se tourna pour mieux le dévisager.

— Oui, je le savais.

Madeline réfléchit. Sa propre famille la poursuivait, mais pourquoi ? Rosamonde avait été la seule à appuyer Rhys...

Quelque chose l'avait fait changer d'avis.

Les soupçons de Madeline redoublèrent. Le fait qu'il ait avoué aussi facilement était suspect.

— Pourquoi le reconnaissez-vous ? Cela ne vous ressemble pas de répondre aussi promptement à mes questions.

— J'ai décidé qu'il était temps de jouer franc jeu. J'ai mal agi envers vous, Madeline ; d'abord avec cette potion – quoique rien ne me permît d'imaginer qu'elle était aussi puissante –, et en refusant de vous dire ce que je savais. Vous m'avez demandé d'être honnête avec vous, et je n'ai rien fait pour exaucer ce souhait. Je tâcherai de mieux faire à l'avenir, si vous m'en donnez l'occasion.

Il paraissait si sincère que Madeline sentit sa colère retomber.

— Vous saviez que ma famille nous poursuivait, et pourtant vous avez continué à fuir.

Rhys hocha la tête et vint se placer près d'elle, face à la mer.

— Savez-vous pourquoi ils nous poursuivent ?

Il se frotta le menton, puis lui jeta un regard de côté, mal à l'aise.

— Je crois que je le devine, admit-il. Mais sachez tout d'abord que je ne crois pas que ces gens soient de votre sang.

Madeline n'avait jamais rien entendu d'aussi extravagant.

— Comment cela se pourrait-il ?

— Il y a bien longtemps de cela, j'ai assisté à un mariage. Dafydd ap Dafydd mariait sa seule fille vivante à un chevalier nommé Edward Arundel.

Il sourit à se souvenir.

— Ils formaient un couple heureux. Je me rappelle leurs rires. Elle portait une couronne de marguerites et avait les cheveux très, très noirs.

Ce détail troubla Madeline, dont les cheveux d'ébène claquaient au vent.

— Elle était célèbre pour sa beauté, enchaîna Rhys. Ses yeux étaient du bleu le plus pur, si bleu qu'on les comparait souvent à des saphirs. Elle s'appelait Madeline. Madeline Arundel.

La jeune femme était de plus en plus troublée.

— Bien que son mari et elle fussent heureux, leur mariage arrangeait aussi leurs familles. Dafydd cherchait à renforcer la nouvelle alliance galloise avec le comte de Northumberland, et Edward était le fils d'un chevalier important de la maison du comte.

— Mais n'est-ce pas en vertu de cette alliance que Henry Hotspur, fils et héritier du comte de Northumberland, a été accusé de trahison et mis à mort ?

— Non, il a été tué plus tard, en 1403. Mais il est vrai que sa mort et ce mariage ont été motivés par les mêmes troubles.

— Pourtant... vous étiez trop jeune pour vous battre, alors.

— Mais pas trop jeune pour constater les dégâts. Beaucoup d'hommes sont morts en tentant de reconquérir la souveraineté du pays de Galles durant cette époque de conflits. Des villages ont été rasés et les représailles furent terribles contre les rebelles. J'ai grandi dans un pays où résonnaient les absences, le silence de ceux qui auraient encore dû être là. L'hiver dernier, lorsque Dafydd ap Dafydd a quitté cette terre, ses rêves d'un pays de Galles souverain ont fait long feu.

— Mais... après sa mort, son gendre, Edward Arundel, a dû hériter de lui ?

— Il l'aurait fait, si sa femme et lui avaient survécu.

— Ils sont morts ?

Rhys hocha la tête.

— J'ai suivi leur trace jusqu'au Northumberland. Madeline Arundel est morte un an après son mariage, et son mari quelques années plus tard.

Voilà donc ce que Rhys était venu faire si loin de chez lui ! Il recherchait les membres de sa famille.

— Donc, leurs possessions sont revenues à la Couronne ?

— En Angleterre, c'est ce qui se serait passé. Mais au pays de Galles, le sang est plus important que les liens du mariage, et un fils bâtard peut hériter d'un fief.

— Vous voulez parler de Caerwyn. J'imagine que ce château appartenait à Dafydd ap Dafydd. Était-ce votre père ?

Madeline fut surprise que Rhys réponde à une question aussi personnelle.

— Je suis son neveu. Mon père, Henry ap Dafydd, était le frère cadet de Dafydd. Il a eu quatre filles de sa femme, et un fils bâtard de sa concubine.

— Mais j'imagine que vous ne pouvez hériter de Caerwyn que si vous êtes le dernier survivant de la lignée. Vous m'avez dit que vos sœurs étaient mortes, et que Dafydd n'avait qu'une fille. Madeline Arundel n'a-t-elle pas eu d'enfant ?

Rhys sourit et la regarda avec une telle chaleur qu'elle en fut troublée.

— Si. Madeline Arundel est morte en couches, mais son enfant a survécu. C'était une fille. Ma cousine l'a mise au monde à Alnwyck ; les registres mentionnent son décès, mais pas le nom de l'enfant.

— Alnwyck n'est pas loin de Kinfairlie... Vous pensez que je suis cette fille ?

— L'enfant est née en 1398.

— Moi aussi !

Madeline se tourna vers l'horizon, stupéfaite par les révélations de Rhys. Et si sa famille n'était pas sa vraie famille ?

— Il est écrit qu'aux funérailles d'Edward Arundel, en 1403, la femme du seigneur de Kinfairlie a pris l'enfant avec elle pour l'élever.

Madeline eut soudain le vertige. Tout concordait de manière stupéfiante.

— Sinon, pourquoi votre famille aurait-elle été prête à se

débarrasser de vous en vous vendant aux enchères, comme du bétail ? Il est clair qu'elle cherchait à s'éviter la dépense d'une dot pour une fille qui n'était pas de sa lignée.

Madeline se retourna et saisit Rhys par la manche.

— Dites-moi pour quelle raison vous m'avez épousée ?

— Vous êtes suffisamment intelligente pour le deviner.

— Vous m'avez épousée parce que je suis l'enfant de votre cousine, et par conséquent la seule autre héritière de Caerwyn. La seule susceptible de vous le prendre.

Rhys baissa la tête en guise d'approbation. La colère de Madeline était à son comble. Son mobile était si froid, si calculé ! Elle aurait préféré qu'il l'eût épousée simplement parce qu'il la désirait.

— En somme, vous m'avez épousée pour Caerwyn, ni plus ni moins.

— C'est vrai.

— Tout en sachant que j'étais la fille de votre cousine ! Ce mariage est un péché !

— Pas dans mon pays.

— Barbare !

Rhys se tourna vers elle d'un air implorant. Elle comprit qu'il ne s'estimait pas aussi innocent qu'il voulait le lui faire croire.

Sa colère redoubla.

— Vous m'avez achetée pour vous assurer de vos droits sur votre cher château. Et vous allez mettre votre semence dans mon ventre pour veiller à ce que ce château ne sorte pas de la famille.

— Madeline, ce n'était pas l'unique raison...

Mais elle n'avait aucune envie d'écouter ses excuses.

— N'essayez pas d'adoucir la vérité, Rhys FitzHenry !

— Ce que je voulais dire, c'est qu'il y a encore pire.

— Comment cela ?

— J'ai vu ceux qui nous poursuivent depuis Moffat. J'ai reconnu tous ceux qui accompagnent Rosamonde, sauf un.

Madeline retint son souffle.

— Il y a Alexandre, Vivienne, votre plus jeune sœur, celle qui voit des créatures fantastiques...

— Elizabeth.

— Et aussi un homme que j'ai vu à Ravensmuir, au teint basané, avec un anneau d'or à l'oreille.

— Padraig. Il naviguait avec Rosamonde.

— Il y a encore un autre homme... Ses cheveux sont très blonds, et il porte un luth en bandoulière.

Madeline en resta un instant stupéfaite. Rien ne l'avait préparée à une telle surprise.

— Connaissez-vous son nom ? demanda-t-elle.

— Ce n'est pas difficile à deviner. Le retour de votre fiancé explique, je crois, pourquoi ces gens vous poursuivent avec tant de hâte.

James !

Madeline porta une main à sa poitrine, choquée par la nouvelle, et plus encore par le fait que Rhys l'eût trompée.

— Vous le saviez... vous le saviez et vous n'avez rien dit. Vous aviez compris que James me poursuivait depuis Moffat !

Rhys s'inclina.

Le coquin lui avait menti ! Elle lui avait fait confiance, s'était donnée à lui, avait tout fait pour que leur couple fonctionne, et il lui avait menti.

— Vous aviez tout compris, et pourtant vous avez continué à fuir devant eux. Vous m'avez tenue éloignée de mon véritable amour, et cela délibérément.

— Je mentirais si je me disais fier de ce que j'ai fait.

— Espèce de maraud sans foi !

Madeline recula, furieuse. Des larmes lui brouillaient la vue. Elle n'avait manqué celui qu'elle aimait que d'un seul jour !

— Madeline, je regrette. Je sais que j'ai eu tort...

— N'essayez pas de justifier votre crime !

— Vous savez, rien ne dit que ce luthiste est bien celui que vous croyez. Il ne s'agit que d'une supposition, ne l'oubliez pas.

— Il ne peut s'agir que de lui. C'est la seule raison qui explique que Rosamonde et les autres nous courent après.

Rhys fit la grimace.

— Je regrette...

— Non ! Les excuses ne suffiront pas à réparer votre faute.

— Dans ce cas, que voulez-vous que je fasse ? Bien qu'il soit un peu tard, je vous promets toute l'honnêteté que vous

demanderez.

— Il n'y a qu'une seule chose à faire : trouvez-vous une maîtresse dans les plus brefs délais. Car plus jamais vous ne vous glisserez entre mes jambes, et je sais que vous voulez un fils.

— Mais...

— J'étais prête à négocier avec vous, Rhys. À conclure un pacte qui nous convienne à tous les deux. Mais vous m'avez menti, vous m'avez trompée.

— Nous sommes mariés, et notre mariage est consommé...

— Si je suis la fille de votre cousine, notre mariage peut être annulé pour consanguinité.

Rhys parut si stupéfait qu'elle hésita un instant. Se pouvait-il qu'elle pût lui faire de la peine ?

Mais peut-être ne s'agissait-il que d'un stratagème pour la faire changer d'avis. Il avait dû prévoir cet argument.

Ne faisait-il pas tout cela pour son cher Caerwyn ?

— Pas au pays de Galles ! s'emporta Rhys. L'annulation pour consanguinité n'est pas reconnue chez nous ! Un homme ne peut épouser sa mère ou sa sœur, mais il a le droit d'épouser sa cousine.

Madeline recula car, s'il la touchait, elle était perdue.

— Nous ne sommes pas au pays de Galles, Rhys. Nous avons été mariés dans un couvent relevant de l'autorité de l'archevêque de Canterbury.

Bien qu'il semblât ébranlé par cette idée, Madeline songea qu'il s'agissait d'une comédie.

— Cela ne peut...

Pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, il semblait douter. Il pivota vers l'horizon, le front soucieux.

— De toute manière, vous n'annulerez pas ce mariage. Vous ne le pouvez pas.

— Pourquoi resterais-je avec vous ? M'avez-vous donné une seule raison, Rhys FitzHenry, de vouloir demeurer votre épouse ?

Il hésita. L'avait-elle réellement pris au dépourvu ?

— Nous nous entendons bien au lit, dit-il enfin.

— Un mariage ne se limite pas à cela, d'autant que vous

m'avez déjà fait comprendre que je ne pouvais m'attendre à une quelconque fidélité de votre part. Vous voulez peut-être des fils, mais moi j'ai besoin d'un mari. Trouvez-vous donc une catin qui vous contente.

Le laissant interdit, Madeline s'éloigna à grands pas. Sa colère était telle qu'elle en avait oublié sa peur des bateaux.

Comment pouvait-il l'avoir trahie de la sorte ?

Elle regagna la cabine, où elle donna libre cours à ses larmes lorsque Gelert l'accueillit avec enthousiasme. S'asseyant près de l'animal, elle tenta de se remémorer le visage de James.

Hélas, elle ne parvint pas à se rappeler à quoi il ressemblait. Un autre visage, masculin et sévère, surgissait devant ses yeux.

Alors elle voulut se souvenir de la merveilleuse voix de James. En vain. À sa place, une autre voix la berçait, plus grave ; une voix qui lui racontait une histoire avec gaieté et passion.

Désespérément, elle tenta de se rappeler quelque chose de son cher James. Enfin, elle revit ses doigts effilés sur les cordes de son luth. Souriant, elle ferma les yeux. Tout allait s'arranger. James viendrait la chercher à Caerwyn, car Rosamonde savait où Rhys se rendait. Quant à ce dernier, il lui avait lui-même fourni les détails nécessaires pour réclamer l'annulation de leur mariage.

Certes, elle se savait désormais éprise de Rhys, mais il ne désirait que Caerwyn, et des fils. Sa femme ne serait qu'un instrument pour les obtenir, ni plus ni moins.

James était l'homme qu'il lui fallait, elle le savait bien.

Bientôt, ils seraient réunis et ne se quitteraient plus jusqu'à la fin des temps. Sans doute ne manquerait-elle pas à Rhys. Finalement, elle allait voir son seul désir exaucé...

Étrangement, néanmoins, son cœur ne bondissait pas dans sa poitrine à cette perspective.

Soudain, elle se rappela le présent qui lui venait de sa mère et, les doigts tremblants, ouvrit l'étui de velours pour faire rouler la Larme de la Vierge dans sa main.

Une lumière ardente brillait en son centre, plus brillante que précédemment. Cette lueur dorée lui disait que tout était en train de s'arranger.

Alors, Madeline versa des larmes qui ne pouvaient venir que de sa joie et de la faiblesse due à la faim. C'est ce qu'elle se dit et se redit, tout en contemplant la pierre étincelante.

Mais elle ne parvint pas à y croire et se demanda bien pourquoi.

Chapitre 15

Rhys n'avait pas grand-chose à perdre. Au point où il en était, son union avec Madeline ne pouvait que s'améliorer.

À moins qu'elle ne fût détruite.

Il n'était pas prêt à affronter cela, pas avant de s'être battu pour rentrer dans les bonnes grâces de sa dame. Il lui fallait mettre à profit la durée du voyage, sans perdre une seule seconde, pour gagner son cœur.

Comment avait-il pu oublier la différence entre les lois de l'Église galloise et celle de l'Église romaine ? Comment avait-il pu commettre une aussi grossière erreur ? Comment avait-il pu épouser Madeline dans une chapelle relevant de l'archevêque de Canterbury ?

Décidément, il perdait la tête en présence de cette femme.

Et le pire, c'est qu'il ne voulait pas vivre sans elle, à aucun prix.

Il alla chercher deux bols de soupe, deux gobelets de bière et une tranche de pain. Comme un matelot lui cherchait querelle à propos du pain, dont c'était la dernière distribution jusqu'à l'arrivée au port, Rhys lui lança un regard si noir que l'homme battit en retraite.

Il rejoignit ensuite le pont inférieur, prenant garde de ne pas renverser ses victuailles, conscient qu'il avait plus d'appréhension à l'idée de pénétrer dans la cabine qu'avant n'importe laquelle des batailles qu'il avait livrées durant toute sa vie.

Il gratta à la porte, mais Madeline ne répondit pas.

Rhys ne s'attendait certes pas à ce qu'elle le fit. Comme il lui semblait percevoir des pleurs, il se maudit d'avoir blessé sa dame au point de la faire pleurer.

Il était de son devoir de lui rendre le sourire. Aussi, se calant pour amortir le roulis, il s'éclaircit la voix, prêt à lui narrer une histoire adéquate.

— Autrefois vivait un homme que tous croyaient doué de qualités extraordinaires. Sa femme le prenait pour l'homme le plus intelligent de toute la vallée, ce qui s'avéra bientôt faux.

Était-ce un petit rire étouffé qu'il venait d'entendre derrière la porte ? C'était toujours mieux que les sanglots de tout à l'heure. Rhys, se jugeant encouragé, poursuivit :

— Cet homme n'était pas seulement intelligent – c'est du moins ce que pensaient ses amis et voisins – mais il aimait à voir la joie chez son prochain. Aussi, bien que son cœur fût bon, sa sagesse ne s'avéra pas à la hauteur. Cet homme s'était lié d'amitié avec un groupe de fées qui vivaient sous une colline, près de chez lui. On dit qu'il leur avait rendu un service, mais j'ignore lequel. Qu'il suffise de savoir que ces fées avaient conçu le désir de lui faire plaisir et, pour ce faire, lui proposèrent de réaliser son vœu le plus cher.

Le bateau étant soulevé par les vagues, Rhys perdit légèrement l'équilibre et renversa un peu de soupe. La brûlure du liquide sur sa main persista un long moment.

Madeline était sûrement effrayée par les mouvements du navire. Aussi reprit-il vite son récit pour la distraire de ses craintes.

— Notre homme songea donc à ses amis, à ses voisins, au plaisir qu'il avait à les voir joyeux, et demanda aux fées qu'elles lui fissent don d'une harpe qui jouerait toute seule. En effet, les amateurs de danse de la vallée s'étaient plaints de ce que les musiciens se fatiguaient toujours avant eux. Aussi notre homme pensa que c'était là le cadeau idéal pour les rendre heureux ; il avait suffisamment de bonté pour vouloir partager avec eux le cadeau des fées. Ces dernières lui dirent de rentrer chez lui et, lorsqu'il se réveilla le lendemain matin, il trouva une harpe près de sa cheminée. Au premier coup d'œil, il comprit que l'instrument n'avait pas été façonné par la main d'un mortel, car c'était une harpe d'or dont les cordes scintillaient. Enchanté, il fit venir le soir même ses amis et voisins pour admirer la merveille et, dès qu'il posa les mains dessus, la harpe entonna

un allègre refrain. Toutes les personnes présentes ne purent résister à l'envie de danser.

Rhys dut batailler pour garder l'équilibre, espérant que Madeline l'écoutait, voire qu'elle trouverait ce conte à son goût.

— La musique de cette harpe était si entraînante que tous dansèrent avec une énergie extraordinaire. On sauta, on tournoya, on tapa du pied, on frappa des mains. Tous dansèrent tant, qu'ils se déclarèrent à bout de forces. Mais ils ne pouvaient plus s'arrêter : leurs pieds, pris au sortilège de la musique, continuaient à danser, danser, danser. Lorsqu'ils protestèrent qu'ils n'en pouvaient plus, notre homme ôta ses mains de l'instrument et le silence se fit. Alors, tous déclarèrent que c'était un prodige. L'épouse de notre homme songea que son mari était extraordinaire, car non seulement il avait exaucé son vœu le plus cher, mais il avait fait en sorte qu'autrui en profitât.

Les amis et voisins prirent l'habitude de venir le voir dès qu'ils avaient envie de danser. Il apportait sa harpe à tous les rassemblements ; tous écoutaient la musique, profitant du don des fées, et dansaient comme jamais ils n'avaient dansé. Tout le monde trouvait cet homme extraordinaire mais, bientôt, ce dernier se mit à soupçonner qu'on ne l'invitait pas aux fêtes pour lui-même. Il pensa qu'on ne l'invitait que pour sa harpe, que ses amis feignaient l'amitié et n'aimait réellement que l'instrument magique. Il se dit que ses amis et voisins ne lui étaient pas reconnaissants d'avoir partagé avec eux sa bonne fortune. Une ombre descendit sur lui, pour ne plus le lâcher.

Un soir qu'il s'était mis à sa harpe comme tant d'autres soirs, ses amis et voisins dansèrent comme chaque fois, car ils ne pouvaient pas s'en empêcher. Mais quand vint le moment où, fatigués, ils lui demandèrent d'arrêter, notre homme feignit de ne pas les avoir entendus. Il laissa la harpe jouer et jouer encore, obligeant ses amis à danser sans fin. Intimement persuadé que ces derniers ne l'avaient invité que pour leur propre plaisir, il se dit qu'il allait leur en donner tout leur soûl. Bientôt, les plus vieux et les plus faibles s'effondrèrent d'épuisement, mais notre homme n'en eut cure. Les plus vigoureux se mirent à pleurer, disant qu'ils n'en pouvaient plus, mais notre homme posa ses mains de plus belle sur les cordes. Il

ne s'arrêta qu'à l'aube. Alors il leva les yeux pour savourer sa revanche. Mais il constata, horrifié, que non seulement ses amis et voisins s'étaient effondrés sur le sol, mais que certains étaient morts. La plupart des autres n'allaient guère mieux. La semelle de leurs chaussures était percée et ils pouvaient à peine bouger. Notre homme vit sa femme parmi les morts. Écœuré par sa folle conduite, il sentit un poids s'abattre sur son cœur.

Rhys s'interrompit un instant pour s'humecter les lèvres et rééquilibrer les bols. Madeline respirait juste derrière la porte, comme si elle attendait la suite.

— Le lendemain matin, lorsqu'il se leva pour se rendre aux funérailles de sa femme, la harpe d'or avait disparu. Il ne la revit jamais, et n'eut plus l'occasion de rencontrer les fées. Ses amis lui tournèrent le dos et ses voisins se méfièrent de lui. Plus jamais ceux qui avaient dansé ce soir-là ne dansèrent de leur vie. Notre homme était seul. Sa femme lui manquait terriblement, beaucoup plus que la harpe. Il vécut longtemps, mais ne fut pas heureux. Il avait compris, trop tard, qu'il n'était ni aussi malin ni aussi bon que sa femme le croyait ; il avait compris qu'il avait fait preuve d'égoïsme, depuis le début.

Le conte fini, Rhys examina la soupe. La vapeur ne montait plus des bols. Derrière la porte, un lourd silence lui apprit qu'il avait échoué à faire retomber la colère de Madeline.

Soudain, elle ouvrit la porte. Ses paupières étaient rouges et gonflées, ses lèvres pincées, ses cils encore pleins de larmes. Sa pâleur rappela à Rhys la triste potion qui l'avait rendue malade. Ses doigts semblaient trembler. Pourtant, jamais il n'avait vu de femme aussi belle. Il s'en voulait de l'avoir dupée et considérait son conte comme une bien piètre offrande.

Mais, bien que Madeline désirât sans doute davantage, il n'avait rien d'autre à offrir, en dehors de lui-même.

— Dois-je considérer que vous venez de me faire vos excuses ? demanda-t-elle.

— Disons que ce n'est qu'un début.

Elle l'observa, sans qu'il pût deviner ses pensées.

— Vous contez beaucoup d'histoires dans lesquelles des gens perdent ce qui leur est cher. Pensez-vous qu'aucune bonne fortune ne puisse durer ?

— Je l'ai souvent pensé, car mon expérience m'a toujours montré qu'il en allait ainsi.

— Mais... ?

— Peut-être la morale de tout cela est-elle qu'il faut savourer ce que l'on a, car nul ne sait combien de temps cela durera.

Madeline sourit alors, tristement, et caressa la tête de Gelert, comme si lui seul pouvait lui apporter du réconfort.

— Ne faut-il pas espérer que les choses s'amélioreront, au lieu de craindre qu'elles n'empirent ?

Elle le contempla d'un œil brillant, comme si elle attendait sa réponse avec impatience.

Rhys aurait voulu être sûr de connaître la bonne.

— Heureux celui qui sait vivre ainsi.

— Qu'avez-vous vécu, Rhys, pour espérer si peu ?

— Rien que de très ordinaire.

Les yeux de Madeline s'emplirent soudain de larmes et elle détourna le regard. Craignant qu'elle ne refermât la porte, Rhys lui parla sans réfléchir.

— Je suis prêt à vous dire ce que vous m'avez si souvent demandé. Vous dire pourquoi on m'accuse de trahison.

Madeline le contempla, ouvrant de grands yeux, sans un mot. Ne comprenant pas ce que traduisait son attitude, Rhys craignit d'en dire davantage.

Peut-être n'avait-elle plus envie de savoir.

Peut-être s'en moquait-elle.

Peut-être l'avait-il mérité, pour l'avoir blessée.

Il lui tendit alors la soupe, la bière et le pain.

— Avez-vous faim ? C'est encore un peu chaud.

— J'ai grand faim, comme vous probablement. Nous ferions mieux de manger. Ensuite, j'écouterai ce que vous avez à me dire, si vous avez toujours envie de me le dire.

Rhys hocha la tête, incapable de parler. Alors, Madeline sourit et tout son corps se réchauffa. Elle s'effaça pour le laisser entrer ; il s'exécuta, le cœur battant.

Elle lui accordait une chance. Il avait intérêt à ce qu'elle ne le regrettât pas.

Rhys FitzHenry s'était engagé à se confier à elle. Madeline

n'en croyait pas ses oreilles. Il lui semblait plutôt avoir affaire à un autre homme.

Pourquoi en ressentait-il le besoin ? Rongée par la curiosité, elle savoura à peine la soupe, bien qu'elle la réchauffât agréablement. Malgré sa colère, elle reconnaissait volontiers que la compagnie de Rhys lui était agréable. Elle se sentait rassurée près de lui, sûre que si le bateau faisait naufrage il ne l'abandonnerait pas.

Ils mangèrent en silence. Le chien regarda son maître essuyer avec du pain le fond de son bol.

— Je vous remercie de m'avoir apporté à manger, dit Madeline. Je me sens beaucoup mieux, à présent.

— Tout est moins effrayant lorsqu'on a le ventre plein.

— Vous avez sans doute raison.

Puis Madeline se tut et attendit, sans être convaincue que son compagnon tiendrait sa promesse.

Rhys réfléchit quelques instants avant de prendre la parole. Ses souvenirs personnels s'enchevêtraient de telle manière avec l'histoire de son pays, qu'il devait s'appliquer pour en faire un récit cohérent.

— Vous devez avoir déjà entendu parler d'Owain Glyn Dwr et de son rêve de souveraineté galloise.

— Hotspur a été condamné pour trahison parce qu'il s'était allié avec lui, approuva Madeline.

— En effet. Owain Glyn Dwr et ses alliés voulaient remplacer Henry IV d'Angleterre par Edmund Mortimer. Ensuite, ils avaient l'intention de se partager le pays : l'Écosse et le nord de l'Angleterre pour le comte de Northumberland, le pays de Galles et l'ouest pour Owain Glyn Dwr, le reste pour Mortimer. Mais leur plan échoua, car il était trop audacieux et Henry IV trop malin.

— Il faut de l'audace pour vouloir détrôner le roi.

— Henry IV, pour sa part, avait fait pratiquement la même chose : il avait détrôné Richard II.

— Mais, en cas de succès, on ne risque pas d'être accusé de trahison.

— Toujours est-il qu'Owain Glyn Dwr venait souvent chez mon oncle avec, à la bouche, ses rêves de grandeur pour le pays

de Galles, car mon oncle et lui avaient combattu ensemble et étaient de vieux camarades. Owain connaissait toute l'histoire de notre peuple et savait raconter les vieux contes. Il avait un charisme rare, une voix sonore, et tout le monde était suspendu à ses lèvres. L'un de ces contes dit qu'Arthur et ses chevaliers dorment sous le mont Eryri, et qu'ils s'éveilleront pour se porter en aide au véritable prince de Galles. À l'époque, on prétendait qu'Owain était ce prince, l' élu chargé de reconquérir l'indépendance du pays de Galles. On murmurait qu'il était sorcier, tant était puissant le charme par lequel il retenait son auditoire en haleine. Moi, en tout cas, j'étais sous le charme.

Rhys jeta un coup d'œil en direction de sa compagne, et eut la surprise de voir qu'elle ne le quittait pas des yeux et l'écoutait avidement. Aussi détourna-t-il le regard, incapable de soutenir le sien.

— Je devrais commencer mon histoire plus tôt dans le temps, afin que vous compreniez mieux. Le pays de Galles a été un royaume depuis la nuit des temps, bien qu'il ait souvent été dépourvu de prince. Les Normands n'ont été que les derniers d'une longue liste à vouloir s'approprier ce pays. Ils ont réduit les Gallois en esclavage, les ont mis aux fers, en ont fait des serfs, mais jamais ils n'ont réussi à asseoir leur suzeraineté. La rébellion contre eux n'a jamais désarmé. Notre dernier chef se nommait Llywelyn ap Gruffydd. Tous les rois d'Angleterre l'ont reconnu comme prince de Galles, sauf Edward I^{er}. En guise de protestation, Llywelyn a refusé de lui verser l'impôt, a été accusé de rébellion et tué en 1285.

— Edward ne s'est pas fait beaucoup d'alliés en Écosse non plus, murmura Madeline.

— Il faut toutefois lui accorder qu'il était bien décidé à unifier l'île.

— C'est vrai.

Ils se sourirent, contre toute attente. Sentant qu'un lien ténu les unissait, Rhys osa prendre la main de sa compagne.

Elle n'opposa aucune résistance. Ses doigts glacés serrèrent même les siens, comme s'ils cherchaient sa chaleur. Ils étaient tout de finesse et délicatesse, comme le reste de sa personne. L'idée de la perdre poussa Rhys à se hâter.

— La tête de Llywelyn fut exhibée triomphalement à Londres, sa fille unique enfermée dans un couvent, son neveu Owain emprisonné à Bristol, son frère traîné dans les rues de Shrewsbury, pendu, saigné et écartelé. Le message de la Couronne était clair : la lignée de Llywelyn ap Gruffydd était éteinte, il n'y aurait plus ni rébellion ni prince de Galles. En outre, afin que quiconque ne se méprît sur ses intentions, Edward fit bâtir plusieurs forteresses autour d'Eryri, chargées de rappeler sa suzeraineté et son pouvoir. Ces forteresses ont pour nom Caenarfon, Aberystwyth, Harlech, Conwy, Beaumaris, Flint, Rhuddlan. Les quelques châteaux gallois de ce secteur, comme Caerwyn, furent pris et fortifiés au nom du roi d'Angleterre. Tous les petits Gallois ont appris le nom de ces châteaux, tous ont vu leurs oriflammes, ornées des armes du roi d'Angleterre, claquer dans le ciel. Tous les petits Gallois ont appris à haïr ce qu'elles représentent.

— L'autorité étrangère, la dîme et les impôts envoyés en dehors de leur pays.

— Pire encore. Des villes apparurent derrière les murs de ces forteresses. Des villes habitées uniquement par des Anglais. Des ports destinés à des bateaux anglais vendaient des marchandises aux marchands anglais de ces mêmes villes, dont l'entrée était interdite aux Gallois. Bien entendu, ils n'avaient pas non plus le droit d'y habiter ou d'y faire du commerce. Chaque fois que ces forteresses envoyaient les forces armées ou une nouvelle plaie sur le peuple gallois, le mécontentement de ce dernier grandissait.

— Tout homme sensé l'aurait prévu. C'était imposer un joug trop lourd.

— En outre, le long de l'ancienne frontière avec l'Angleterre, des terres avaient été données à des nobles anglo-normands. Ces seigneurs des marches n'avaient pratiquement pas de lien de suzeraineté avec aucun roi.

— Donc, ils pouvaient faire ce que bon leur semblait, déduisit Madeline. Nous avons aussi de semblables seigneurs en Écosse. La Couronne compte sur eux pour maintenir la paix à n'importe quel prix. J'imagine qu'entre les marches et le cordon de forteresses, les Gallois furent autorisés à édifier quelques

baronnies ?

— En effet, mais les juges anglais et la loi anglaise donnaient rarement tort à leurs compatriotes, et c'est ainsi qu'Owain Glyn Dwr, seigneur de Sytharch, homme aisé et Gallois de surcroît, apprit que son litige concernant la frontière avec son voisin, un seigneur des marches, ne serait jamais tranché en sa faveur. Aussi prit-il les armes contre son voisin et, contre toute attente, le battit.

— Ah ! s'écria Madeline.

— Ivre de triomphe, il s'autoproclama prince de Galles et jura de reconquérir l'indépendance de ce pays qu'il aimait tant. De jour en jour, de victoire en victoire, son armée grossit. Ils finirent par chasser tous les Anglais entre les marches et la mer. Puis ils prirent Harlech, qu'Owain garda pour lui, Aberystwyth et Caerwyn.

— Et Caerwyn est devenu la propriété de votre oncle.

Rhys hocha la tête.

— Owain et lui avaient combattu ensemble, et Caerwyn était sa récompense. Owain établit une cour royale à Harlech, apposa le dragon rouge sur sa bannière et envoya des émissaires chez le pape et le roi de France. Il prit la décision de fonder une université, pour former les prêtres de l'Église galloise et s'affranchir ainsi de Canterbury. Il avait de grands rêves. Il se faisait appeler « le très puissant et très magnifique Owain, prince de Galles ».

— Quelle modestie !

— Il n'en avait aucune ! La fortune lui souriait, il avait du charme, et jamais aucun Gallois n'avait été aussi près d'être roi. Sa cour était pleine de musiciens et de poètes, de voyants et de sages, de belles damoiselles et de valeureux chevaliers. C'était comme si le pays de Galles des vieux contes renaissait grâce à lui. À une certaine époque, il parut que tout ce que touchait Owain se transformait en or, que tout ce qu'il entreprenait était voué au succès.

— Mais le vent tourna, intervint Madeline. D'habitude, c'est ma sœur Vivienne qui devine toujours la suite de l'histoire. Veuillez m'excuser ; je sais que c'est une manie exaspérante...

— Je ne suis pas exaspéré. Mais vous avez vu juste, car

soudain le vent tourna. Lentement mais sûrement, la fortune cessa de sourire à Owain et ses armées se mirent à perdre plus de batailles qu'elles n'en gagnaient. Son fils fut capturé en 1406, son frère tué lors de la même bataille, à Usk. Sytharch fut rasé, et les Anglais s'emparèrent de Harlech en 1408. Pire encore, l'épouse d'Owain, deux de ses filles et trois de ses petits-enfants furent emmenés à la Tour de Londres pour y finir leurs jours. Ceux de ses soldats qui survécurent devinrent mercenaires, s'engageant en France pour combattre les Anglais ou vivant de la mendicité. On les appelait *Plant Owain* et les Gallois les traitaient avec bienveillance, car tous savaient qu'ils avaient essayé de changer le cours des choses.

— Mais qu'advint-il d'Owain ? Il finit mal, j'imagine.

— Nul ne le sait. En 1415, le roi lui offrit le pardon, mais il ne se montra pas. D'aucuns disent qu'il périt à Dunmore en 1414, d'autres qu'il mourut en apprenant la mort de sa femme en captivité, en 1413. D'autres encore prétendent qu'il vit encore, en compagnie d'une autre de ses filles, à Herefordshire. Je ne l'ai plus jamais revu après la débâcle d'Usk.

— Mais il pourrait être encore vivant. Tout cela n'est pas si vieux.

— C'est ce que disent certains. Il y a un conte...

— Il y a toujours un conte, lorsque vous prenez la parole !

Rhys rougit, prêt à s'excuser, mais Madeline, qui ne cherchait qu'à le taquiner, posa une main sur son bras.

— J'aime vos contes, Rhys. Vous êtes particulièrement doué pour cela. Vous devriez aussi chanter plus souvent, car vous avez une belle voix.

Il rougit de plus belle et bafouilla un instant.

— Ce conte dit qu'Owain s'enfuit après la bataille de Harlech, désespéré d'avoir perdu tout ce qu'il avait conquis. Accablé de remords parce que sa femme et ses descendants avaient été capturés, il pensait les avoir trahis de la pire manière. Il gravit la montagne, sans savoir où le menaient ses pas, et, là, rencontra un abbé. Le ciel était encore noir. Aussi, quand l'abbé le salua, Owain lui répondit : « Vous êtes bien matinal, l'abbé. » L'abbé secoua la tête et répliqua : « Non, c'est toi, Owain Dwr, dernier prince de Galles, qui est venu trop tôt. »

Madeline frissonna, puis, regardant Rhys :

— Vous ne l'avez pas revu après cette bataille, dites-vous. Avez-vous combattu à son côté ?

— Tous les hommes en âge de tenir une épée ont combattu à son côté. J'ai eu la chance de survivre, malgré mon jeune âge.

— Et Thomas combattait avec vous ?

— Nous étions à l'arrière. Mon oncle avait insisté dans ce sens, car je n'avais que quinze printemps. Voilà pourquoi j'ai survécu.

— Parce que vous avez pu vous enfuir en voyant que la bataille était perdue.

Rhys hocha de nouveau la tête.

— Thomas et moi ne pourrions dire combien de fois l'un a assuré les arrières de l'autre, au cours de ces années. Nous étions jeunes et prenions des risques inconsidérés, mais la fortune était avec nous.

— Est-ce la raison pour laquelle vous avez été accusé de trahison ?

— Non, c'est plus tard, en 1415, que j'ai été accusé... Mais laissez-moi d'abord vous parler de mon oncle. Malgré son alliance avec Owain, Dafydd ne perdit pas Caerwyn après la défaite de ce dernier.

— Comment est-ce possible ? A-t-il fait allégeance au roi ?

Nouveau hochement de tête de Rhys.

— D'aucuns prétendent qu'Owain n'a perdu que parce que mon oncle lui a refusé son aide ; d'autres, que Dafydd, voyant le vent tourner, a agi en fonction de son propre intérêt. J'ignore ce qui l'y a poussé, mais il a demandé audience à Henry IV et assuré son avenir en lui prêtant serment en 1407. Il eut le droit de conserver Caerwyn, sous réserve qu'Owain Glyn Dwr n'en passât jamais le seuil.

— Cela aurait-il pu se produire ?

— Ce qu'on peut dire, en tout cas, c'est que ces deux hommes, qui avaient été de si bons amis et alliés, étaient devenus des étrangers l'un pour l'autre. C'est à cette époque que je me suis disputé avec mon oncle, pour la première et la dernière fois. J'estimais qu'il avait trahi tout ce en quoi il avait foi...

Rhys se tut, se remémorant cette altercation. Il était si jeune, si fougueux, si certain d'avoir raison...

— Et qu'a dit votre oncle ?

— « *Poni welwch-chwi-r syr wedi-r syrthiaw ?* »

— C'est très beau, très musical. Mais que signifie cette phrase, Rhys ?

— Elle est tirée d'un vieux poème écrit à l'époque où le pays de Galles a été vaincu par Edward I^{er}, et intitulé : *Ne vois-tu pas les étoiles déchues* ? Il s'agit d'une lamentation, d'une élegie à la majesté perdue de notre pays. Le dernier vers dit : « Ne vois-tu pas que notre monde n'est plus ? »

— Oh ! fit Madeline, au bord des larmes.

— Mon oncle croyait que le temps de la rébellion était révolu, qu'il n'était plus possible de vaincre l'Anglais. Que la puissance et la richesse de la couronne d'Angleterre étaient trop grandes, et que nous pouvions préserver ce que nous aimions de notre pays en acceptant la suzeraineté.

— Comment ?

— Il pensait que payer la dîme et maintenir l'ordre chez nous apaiserait le roi d'Angleterre, qu'il se désintéresserait de nous. Dafydd disait qu'ainsi nous pourrions éduquer nos enfants, les former pour occuper les charges royales et, peu à peu, nous enrichir bien plus qu'en faisant la guerre.

— C'est une vision pragmatique des choses. Vous a-t-il convaincu ?

— Pas du tout ! Je pensais qu'il inventait cela pour justifier sa trahison et je le lui ai dit. Puis j'ai quitté Caerwyn, voyagé à travers le pays de Galles, et vu de mes propres yeux la dévastation laissée par la guerre. Les récoltes ne donnaient rien, la peste faisait rage, les marchands anglais avaient déserté nos villes, emportant leurs richesses et leurs patentes avec eux. Plus de gens sont morts de faim après la guerre que durant les batailles... J'étais cependant suffisamment jeune pour croire que tous nos maux venaient des Anglais, que nous n'étions pour rien dans nos malheurs. En 1413, à la mort de Henry IV, quand Henri V est monté sur le trône, il apparut qu'il était le digne fils de son père : il déclara que la France tout entière lui revenait et se prépara à relancer la guerre contre le roi de France... Ces

deux rois nous ont saignés d'impôts pour satisfaire leurs ambitions. Lorsque j'ai appris qu'un nouveau complot visait à mettre Mortimer sur le trône, je m'y suis joint. Je pensais qu'ainsi nous arrêterions cette folie, car le clan Mortimer avait, de par les liens du sang, de réels droits à la couronne, et ne devait pas être aussi assoiffé de pouvoir et de richesse que l'engeance de Henry de Bolingbroke. Le comte de Cambridge, lord Scrope de Masham et sir Thomas Grey de Heton étaient les meneurs du complot. Nous avons décidé de couler le bateau du roi quand il partirait pour la France.

— Mais vous vous êtes fait prendre.

— La veille du jour où nous devions passer à l'acte.

— Vous avez dû être trahis !

— Oui, nous avons été trahis...

— Savez-vous par qui ?

— Je m'étais confié à une seule personne, que je pensais à même de nous aider. Un homme qui avait continué de croire au rêve d'Owain Glyn Dwr et dont on disait qu'il était le seul à savoir où se cachait ce vieux rebelle. Il avait juré de garder le secret, mais il a menti.

— Votre père ! s'écria Madeline.

Rhys acquiesça.

— Nous nous sommes fait prendre sur le quai. Thomas et moi-même avons fui dans la nuit, mais nos têtes furent mises à prix. Les trois meneurs furent exécutés, et leur sang souille encore mes mains. Thomas fut pardonné en entrant dans les ordres. Mais moi, je n'avais aucune intention de devenir moine.

— Vous n'avez jamais été pris ?

— Au pays de Galles, je suis plutôt en sécurité.

— Mais vous avez failli vous faire capturer en Angleterre, devina-t-elle. Pourquoi avoir pris le risque de vous rendre dans le Northumberland ?

Si Madeline s'inquiétait pour lui, c'était uniquement parce qu'elle avait beaucoup de compassion, il le savait.

— Je devais absolument savoir ce qu'était devenue ma cousine, répondit-il en détournant la tête.

— Pour vous approprier Caerwyn. Quelle folie de risquer sa vie pour un titre !

Rhys continua d'éviter son regard, préférant ne pas savoir si elle exprimait du mépris pour ses ambitions, ou de l'inquiétude pour sa sécurité.

— Henry a pardonné aux autres il y a quelques années, et j'espérais bénéficier aussi de ce pardon. Peut-être ce jour viendra-t-il, à moins que le roi ne m'ait simplement oublié.

— Les rois d'Angleterre n'oublient pas ceux qui se dressent contre eux. Croyez-vous vraiment que Henry vous accordera la suzeraineté de Caerwyn ?

Rhys se retourna alors vers elle, sans rien cacher de sa farouche détermination.

— Je ne lui laisserai pas le choix. Et je vous crois suffisamment intelligente pour ne pas vous opposer à ma suzeraineté non plus, même si vous êtes la fille de ma cousine.

Madeline soutint son regard.

— On ne vous a jamais donné ce que vous désiriez, Rhys, mais je peux y changer quelque chose. Je vous cède tous mes droits sur Caerwyn, et suis prête à signer un document le reconnaissant. Je sais que Caerwyn est le seul rêve qu'abrite votre cœur. Ce sera votre récompense pour m'avoir traitée avec bonté.

Rhys comprit qu'elle ne plaisantait pas. Mais cette victoire n'avait plus de valeur à ses yeux.

Avec un sentiment plus proche de l'échec, il regarda Madeline lui tourner le dos.

— Je monterai la garde pendant que vous dormirez, dit-il.

— Il n'est pas question que je dorme une seconde, répliqua-t-elle, malgré sa fatigue évidente.

— Vous avez besoin de dormir, madame, afin de guérir. Je resterai près de vous. Je vous promets de vous sauver s'il arrivait malheur à notre bateau.

— Pourquoi ?

— Parce que, pour le moment du moins, vous êtes ma femme.

— Et par conséquent, vous avez des devoirs envers moi ?

— Non, je m'inquiète pour vous. Je ne vous veux aucun mal, Madeline. Ne puis-je donc faire preuve de courtoisie envers vous, sans éveiller vos soupçons ?

— Bien sûr que si. Merci, Rhys, dit-elle avec un timide sourire.

Même si ce sourire n'était rien en comparaison de celui qui l'éblouissait parfois, Rhys en resta sans voix. Il lui tendit son manteau et elle s'y enveloppa en bâillant. Il la regarda s'installer, puis la prit dans ses bras et posa un doigt sur les lèvres de la jeune femme pour l'empêcher de protester.

— Je veux que vous ayez bien chaud.

Elle capitula dans un soupir et appuya sa joue contre sa poitrine, sa main fragile dans la sienne. En un clin d'œil, elle s'assoupit.

Rhys, le cœur content, respirait son doux parfum ainsi que la senteur des pommes. Gelert s'était blotti contre sa jambe. Il aurait voulu que ce voyage durât toujours.

Se rappelant la morale de son dernier conte, il savoura l'instant présent, conscient que, bientôt, Madeline partirait pour toujours.

Chapitre 16

Quatre jours et quatre nuits durant, ils naviguèrent vers le sud. Rhys assurait que la mer était particulièrement calme, bien que Madeline s'affolât dès qu'elle voyait la moindre écume à la surface de l'eau. Elle préférait rester sur le pont, et fort heureusement le temps clément le lui permit.

Pour l'heure, elle était accoudée au bastingage. Le soleil réchauffait ses cheveux et Rhys se tenait derrière elle, une main de part et d'autre de son corps. Sa voix était toujours présente, l'enchantant par quelque conte ou quelque chanson. Le moindre rocher semblait lui rappeler une chanson ; la moindre baie, la moindre falaise, la moindre tour lui donnait envie de raconter une histoire.

Madeline sentait en lui comme une impatience, qu'elle attribuait au fait qu'il approchait de chez lui. C'est la proximité de Caerwyn qui faisait trembler sa voix, son amour de cette terre qui brillait dans ses yeux. C'est l'idée de revoir Caerwyn qui le fit crier au détour de la côte, au matin du cinquième jour.

Lorsqu'ils quittèrent le navire, Madeline s'aperçut qu'il lui avait communiqué son impatience. Arian était visiblement ravi de reposer ses sabots sur la terre ferme. Rhys serra la main du capitaine, tandis que Gelert s'ébrouait. La jeune femme, elle, avait hâte de prendre la route, mais pour des raisons toutes différentes : Rosamonde et James devaient avoir eu le temps d'atteindre Caerwyn.

Elle se laissa hisser en selle sans protester. Rhys s'installa derrière elle, lui passa une main autour de la taille et lança son cheval au galop.

Quand ils atteignirent l'extrémité du promontoire qui surplombait la mer, Madeline en eut le souffle coupé. Devant

elle, la mer d'un bleu profond brillait de mille feux sous le soleil. Au-delà des falaises entourant le rivage s'étendaient des collines verdoyantes. Au loin, le mont Eryri dominait le paysage, avec ses pentes couleur d'ardoise et ses neiges éternelles.

Juste derrière eux, une forteresse flanquée de quatre tours carrées semblait surgir de la mer. Au sommet des tours, des bannières claquaient au vent.

— Harlech, murmura Rhys.

Puis, désignant une autre forteresse, si loin le long de la côte qu'elle était à peine visible :

— Aberystwyth.

Ces noms semblaient familiers à Madeline, pour avoir écouté les contes de Rhys. Elle s'attendait presque à voir Owain surgir des ajoncs pour les saluer.

Il lui montra alors un autre château, plus bas, sur la gauche. C'était une forteresse plus modeste que les autres, composée d'une muraille carrée entourant une seule tour. Les grilles en étaient ouvertes et un petit village se serrait au pied de la muraille. De leur observatoire, Madeline voyait le port attenant, et le tintement d'une cloche lui parvenait faiblement.

— Caerwyn, devina-t-elle.

— Caerwyn.

Rhys lança son cheval. Sous les aboiements de Gelert, Arian dévala la colline dans un bruit assourdissant. Riant de leur bonheur de rentrer chez eux, Madeline se retourna vers Rhys.

— Chez nous, dit-il tristement.

Puis il l'embrassa, avec une telle passion qu'elle comprit : c'était la dernière fois.

À Caerwyn, elle le quitterait. Pourtant, elle n'avait pas la force de refuser ce baiser. Elle ne pouvait imaginer la vie sans les baisers de Rhys, car ils éveillaient en elle un désir dont elle craignait de ne trouver la satisfaction auprès d'aucun autre homme. Pivotant pour l'enlacer, elle se serra contre lui pour faire en sorte que ce baiser demeure à jamais gravé dans sa mémoire.

Plus tard, elle comprendrait que ce baiser avait été leur perte. Que sans cela, Rhys n'aurait pas été aussi vulnérable, avec son heaume dans sa sacoche et son épée dans son fourreau. Car

il ne pouvait ni sortir ni manier son épée, en la tenant ainsi devant lui.

Plus tard, elle comprendrait quelle erreur ils avaient commise.

Ils étaient dans le village quand Rhys sentit le piège.

Encore enivré du baiser de Madeline, il s'était demandé où étaient passés les villageois en approchant de Caerwyn. Le silence des collines l'avait intrigué. Il aurait dû y avoir des bergers et leurs troupeaux, des pêcheurs réparant leurs filets, des commères vidant leur seau d'eau sale.

Mais il n'y avait pas un chat à l'horizon.

Arian pénétra dans le village dans un galop d'enfer qui ne risquait pas de passer inaperçu. Entendant quelqu'un siffler, Rhys flaira le traquenard, mais déjà des soldats surgissaient de toute part.

Ils furent encerclés en un clin d'œil.

Gelert se mit à aboyer furieusement, Arian à se cabrer. Madeline hurlait. Son destrier n'était d'aucun secours à Rhys dans cette embuscade, car il n'avait pas assez d'espace pour faire demi-tour. Le seul avantage, c'est que leurs assaillants étaient à pied.

Sautant à terre, il sortit son épée et se battit.

— Rhys ! hurla Madeline.

— Vers les collines ! ordonna-t-il à Arian en gallois.

L'animal trébucha, hésita. Jamais Rhys ne lui avait ordonné de s'éloigner sans lui, et Madeline tirait sur les rênes pour le retenir. Il semblait effrayé par l'odeur du sang.

Après avoir abattu deux autres soldats, Rhys se retourna pour voir Madeline tenter de ramener le cheval vers lui. Elle envoya son pied dans la figure d'un homme qui voulait l'attraper et cracha sur un autre.

Il aurait dû savoir que son intrépide épouse tenterait de le sauver, si elle en avait l'occasion ! Serrant les dents, il frappa de plus belle, déjà en sueur alors que les soldats continuaient de surgir de partout. Il ne pourrait les retenir longtemps, mais ne les laisserait pas s'en prendre à Madeline.

Tout en combattant, il ordonna à nouveau à son cheval de

partir. Gelert, comprenant son intention, se mit à mordiller les jarrets du cheval qui, ne sachant ce qu'on attendait de lui, envoya par terre un ennemi qui cherchait à saisir ses rênes, tandis que Madeline blessait un assaillant à l'aide de son couteau.

Au grand soulagement de Rhys, le cheval céda enfin aux menaces du chien. Pour échapper à ses morsures, il s'enfuit du village, Gelert sur ses talons. Personne, heureusement, ne les poursuivit. Rhys entendit Madeline crier sa colère, tout en sachant qu'Arian ne l'écouterait pas.

Rugissant pour attirer l'attention sur lui, il redoubla d'ardeur au combat. Les soldats fondirent sur lui, le blessèrent à l'épaule et à la cuisse. Rhys se battit jusqu'à ce que le bruit des sabots se perdît dans le lointain, jusqu'à ce qu'il fût certain que la jeune femme s'était enfuie de Caerwyn.

Alors, il jeta son épée et leva les mains, se laissant capturer. Ses ennemis pouvaient lui faire tout ce qu'ils voudraient, à présent : il savait Madeline hors de danger.

Ce cheval était devenu fou !

Arian galopait comme s'il avait les chiens de l'enfer à ses trousses, bien qu'il n'y eût que Gelert. Madeline eut beau tirer sur les rênes, se dresser sur les étriers, crier, implorer, le cheval resta sourd à ses ordres. Il gravit la colline, loin de Rhys et de Caerwyn, et redescendit de l'autre côté sans ralentir l'allure.

Devant eux, un homme écarta son cheval de leur passage. Comme il semblait surpris, Madeline lui fit un signe, dans l'espoir qu'il aurait une idée pour arrêter l'animal.

L'homme siffla, et Arian s'arrêta si brusquement que Madeline faillit tomber. Elle retomba lourdement sur la selle. Arian, les oreilles couchées, les flancs haletants, hennit doucement en regardant l'inconnu.

— Sale bête ! hurla Madeline.

L'inconnu se mit à rire. Il était brun, grand, élancé, et avait une certaine prestance.

C'était certainement un ami de Rhys, car elle n'avait jamais vu Arian obéir à personne, en dehors de Thomas. Voyant Gelert s'approcher de l'inconnu en remuant la queue, elle se

tranquillisa.

L'homme, qui semblait à peine plus âgé qu'elle, la jaugea du regard.

— Comment se fait-il qu'une demoiselle anglaise monte le cheval de Rhys FitzHenry ?

— Je suis écossaise, corrigea Madeline en sautant à terre. Vous devez être un ami de mon mari. Il a été pris dans un guet-apens au village et je crains qu'il n'ait été arrêté. Il faut absolument l'aider !

Mais, au lieu de se précipiter vers le village, l'homme afficha un air soucieux.

— C'est bien ce que je craignais. J'étais venu à sa rencontre pour l'avertir.

Comme Madeline ne comprenait pas, il poursuivit :

— Ce chemin est le meilleur passage entre les collines. Rhys passe toujours par ici.

— Nous sommes venus par la mer...

— Pardonnez-moi, je ne me suis pas présenté. Je m'appelle Cadoc ap Gwilym. Je suis le shérif de Caerwyn.

— Mais vous êtes gallois ! Je croyais que seuls les Anglais pouvaient occuper de telles charges au pays de Galles.

— C'était le cas, jusqu'à ce que Dafydd ap Dafydd fasse le choix de la sagesse. C'est Rhys FitzHenry qui a tenu à ce que j'obtienne cette charge. Je lui dois beaucoup... Mais vous l'avez appelé votre mari ? J'en connais qui ont parié gros qu'il ne se marierait jamais.

— Il l'a fait, pourtant. Je suis lady Madeline, née Kinfairlie et désormais dame de Caerwyn.

Comme elle prononçait ces mots pour la première fois, Madeline se surprit à relever fièrement la tête.

Cadoc la salua et sourit.

— Que Dieu dans sa grande bonté vous accorde de nombreux fils et de nombreuses années de bonheur.

— Il ne le pourra pas si Rhys est tué par ses ennemis. Qui sont ces gens ?

— Ils sont venus de Harlech il y a quelques jours, apparemment pour attendre le retour de Rhys. Ils se sont cachés, et les villageois qui avaient l'audace de protester ont

disparu.

— Pourquoi n'ont-ils pas arrêté le shérif ?

— Il aurait d'abord fallu qu'ils me trouvent, répondit l'intéressé dans un sourire.

Puis, montrant la route :

— Je vous invite à me suivre, madame. Maintenant que nous connaissons leurs intentions, nous pourrons peut-être trouver comment faire échouer leurs plans.

Madeline rappela le chien, hésitant à s'éloigner avec un inconnu. Gelert l'examina d'un drôle d'air. Comprendait-il son hésitation ?

— Il y a déjà d'autres personnes cachées derrière la colline, ajouta Cadoc. C'est moi qui les ai interceptées ce matin. Vous les connaissez peut-être, car ils viennent du nord, eux aussi.

— Qui sont-ils ?

— Madeline ? cria Vivienne.

Se retournant, Madeline vit sa famille courir à sa rencontre. Ils l'entourèrent, bruyants et enthousiastes, et elle sourit.

— Tu vas bien ? demanda Alexandre.

— Tu n'es pas blessée ? renchérit Vivienne.

— Darg ! s'écria Elizabeth. Darg est monté sur ton épaule !

Alexandre la fit tourner dans ses bras. Vivienne l'embrassa en la serrant contre elle. Puis ce fut le tour d'Elizabeth.

— Dis-moi que Kerr n'a pas eu le temps de te faire du mal, insista Alexandre.

— Il ne m'est rien arrivé de tout le voyage, le rassura-t-elle. J'étais avec Rhys.

Rosamonde se fraya un passage jusqu'à elle et l'embrassa, l'œil brillant.

— Je te l'avais bien dit, lui glissa-t-elle.

— Cette demoiselle est de la trempe d'une lame de Tolède, déclara Padraig.

Il lui adressa un clin d'œil, d'un air gêné, qui en disait long sur les inquiétudes qu'il avait eues.

Puis tout le monde s'écarta pour qu'elle pût voir le dernier membre du groupe. James lui parut plus grand et un peu plus costaud qu'auparavant ; il était souriant et hâlé. Madeline s'attendait que son corps répondît à sa présence, mais dut

s'avouer qu'elle avait ressenti davantage de soulagement en rencontrant Cadoc, l'ami de Rhys, qu'en revoyant son fiancé.

— C'est une grande joie, Madeline, dit-il en s'agenouillant.

Il lui baisa la main, sans qu'elle ressentît quoi que ce fût. Pas un frisson, pas la moindre fièvre. Elle se rappela le jour où Rhys avait suggéré que James ne l'avait jamais embrassée comme lui.

Il avait eu parfaitement raison.

Mais sans doute le choc de ces retrouvailles l'empêchait-il de réagir normalement.

— Je suis heureuse de vous revoir, James, dit-elle en s'efforçant de sourire.

— Seulement heureuse ? s'esclaffa l'intéressé. Je trouve, moi, prodigieux d'être à nouveau témoin de votre beauté. Vous êtes aussi éblouissante que dans mon souvenir, ma chère Madeline, aussi lumineuse que la lune elle-même.

Il s'apprêta à jouer du luth, non sans avoir préalablement jeté un regard autour de lui, mais eut une mine déconfite en constatant qu'il ne tirait aucun son de l'instrument.

— Rosamonde n'a pas encore remis les cordes ! s'écria Vivienne, hilare.

— Il faut être barbare, en vérité, pour ne pas goûter les belles chansons, rétorqua-t-il.

— James s'est beaucoup plus préoccupé de sa musique que de votre sort, intervint Alexandre.

Madeline observait les réactions de sa famille à l'égard de James ; leur opinion était on ne peut plus claire.

— N'eût-il pas été convenable que j'accueillisse Madeline avec une chanson d'amour ? se plaignit l'intéressé. Une ode à sa beauté sans égale eût été une agréable manière de la saluer. Mais, à cause de vous, je ne suis pas en mesure de lui faire cette offrande.

Madeline commençait à se lasser de ses sempiternelles allusions à sa beauté.

— L'important, pour le moment, est de décider comment nous allons aider Rhys, dit-elle.

Elle leur expliqua de quelle façon il s'était fait capturer.

— Voilà qui est bien fâcheux, conclut Rosamonde. Vous craigniez en effet, shérif Cadoc, que quelque chose ne se

prépare.

— Ils sont venus de Harlech. Robert Herbert, qui en est le seigneur, essaie depuis longtemps de prouver qu'il est le digne héritier d'Owain Glyn Dwr, sinon par le sang, du moins par la bravoure. Il lorgne sur toutes les forteresses qui ont appartenu à Owain, Caerwyn y compris.

— Mais comment a-t-il su que Rhys allait arriver ? s'étonna Rosamonde.

— Il y a quelques jours, un courrier est venu apporter une lettre de la part de la sœur de lady Adèle, qui est abbesse près de York.

— Miriam ! s'écria Madeline. Nous nous sommes mariés dans son abbaye.

— Mais qui est lady Adèle ? demanda Vivienne.

— Sûrement la mère de Rhys, la maîtresse de son père.

Le shérif hocha la tête.

— Il n'y a plus que ces deux femmes à Caerwyn : la veuve et la maîtresse de Henry. L'une des deux doit avoir communiqué l'information, même par inadvertance, à Robert.

— Ils risquent d'être emprisonnés, déclara Rosamonde.

À ces mots, tous les yeux se tournèrent vers la crête de la colline. De là où ils se trouvaient, ils ne pouvaient pas voir Caerwyn, mais Madeline eut soudain l'impression qu'une ombre s'étendait sur elle.

— Ils ne vont tout de même pas faire de mal à Rhys ? s'inquiéta-t-elle.

— Il est le dernier héritier de Caerwyn, dit Cadoc.

Madeline posa une main sur son ventre. Se pouvait-il qu'elle fût déjà enceinte de Rhys ?

En serait-il heureux ?

— Tante Rosamonde, j'aimerais que tu te rappelles l'époque de ma naissance. Rhys m'a raconté une chose bien étrange, et tu pourrais peut-être me dire si cela est vrai.

— De quoi s'agit-il ?

— Il pense que je suis la fille de sa cousine Madeline...

— La fille de son oncle, Dafydd ap Dafydd, qui est partie vivre dans le Northumberland après avoir épousé Edmund Arundel ! s'exclama Cadoc.

Comme Madeline hochait la tête, il s'enflamma.

— Tout enfant, fruit de cette union, pourrait contester les droits de Rhys sur Caerwyn, car Dafydd en était le dernier seigneur et n'avait plus que cette fille.

— Madeline Arundel est morte en couches en donnant naissance à son unique enfant, dit Madeline.

Cadoc se signa d'un air triste.

— Catherine l'aimait beaucoup et aurait voulu qu'elle fût ta marraine, expliqua Rosamonde. Après sa mort, elle s'est rabattue sur moi. C'est tout ce que je sais de cette Madeline.

La jeune femme la croyait volontiers. Rosamonde ne posait jamais de question sur ce à quoi elle était mêlée, peut-être parce qu'elle-même avait l'habitude de ne dire aux autres que le strict nécessaire.

— Edward, son mari, est mort en 1403. Rhys m'a dit que ma mère avait alors emmené l'enfant avec elle à Kinfairlie.

— Il a cru que tu étais cette enfant, murmura Rosamonde. Mais cela me semble peu plausible. Je te rappelle que j'ai assisté à ton baptême, et je puis t'assurer que tu n'avais que quelques jours.

— Tu dois forcément te souvenir d'Ellyn, intervint brusquement Alexandre.

Ce prénom éveilla un vague souvenir dans la mémoire de Madeline, celui d'une fillette silencieuse.

Rosamonde, elle aussi, parut se souvenir.

— Cette petite fille minuscule ! Une petite souffreteuse, à peu près de l'âge de Madeline. Je disais toujours à Catherine que c'était une enfant substituée par les fées, et que ces dernières viendraient la reprendre un beau jour... Dire que je l'avais oubliée.

Alexandre s'anima.

— Elle ne voulait jamais jouer avec nous, tu te rappelles, Madeline ? C'est probablement moi qui ai fait le plus attention à elle, car je tenais absolument à ce qu'elle vienne jouer avec nous. Tu n'avais que cinq ans ; et toi, Vivienne, tu étais encore plus petite. Malcolm était encore dans les langes.

— Je ne me souviens pas d'elle, fit Vivienne.

— Moi, je crois que si, admit Madeline.

— Tu préférerais jouer avec Vivienne, reprit Alexandre. Plus tard, j'ai compris que si elle ne jouait pas avec nous, c'est parce qu'elle était malade.

— Elle est morte peu de temps après son arrivée à Kinfairlie, conclut Rosamonde. Elle aura eu une bien courte et bien triste vie.

— Je me souviens aussi de Madeline Arundel, dit Alexandre. Maman et elle étaient enceintes en même temps et se rendaient visite... C'était une femme gentille.

Elle apportait toujours de l'angélique confite, parce qu'elle savait que j'aimais ça et que personne à Kinfairlie ne savait en faire. Je me rappelle combien maman a pleuré à sa mort.

— Oui, c'était vraiment une gentille femme, approuva Cadoc. Et comme elle riait ! Elle semait la gaieté partout où elle allait.

— Je crois que maman était encore grosse de toi lorsque nous avons appris sa mort, reprit Alexandre. Je me souviens que papa et l'intendant se sont disputés sur l'opportunité de lui annoncer une mauvaise nouvelle si près du terme. Papa insistait pour le lui dire, tandis que l'intendant prétendait que cela lui ferait du mal. Maman a dû te donner ce prénom en souvenir de son amie.

Cette idée plaisait à Madeline, qu'elle fût vraie ou fausse.

— Et ensuite, Ellyn est morte ?

Alexandre hocha la tête d'un air grave.

— Il y a une pierre tombale à son nom dans le cimetière de Kinfairlie. Une pierre ornée d'un chérubin. Maman venait y prier en mémoire de son amie et de la petite Ellyn.

— Je me souviens des noces de Madeline et Edward, déclara Cadoc en secouant la tête. On n'avait jamais vu couple plus heureux. Ils étaient follement épris l'un de l'autre. Il est bien dommage qu'ils aient vécu si peu de temps ensemble.

— J'espère qu'ils en ont pleinement savouré chaque instant, soupira Madeline.

Tout le monde hocha la tête et resta silencieux un moment, attristé par cette histoire. Même le vent semblait avoir entonné une lamentation funèbre. Madeline se promit qu'à son retour à Kinfairlie elle se rendrait sur la tombe d'Ellyn, cette petite fille silencieuse qu'elle avait failli oublier, et dirait une prière pour

elle.

Les assaillants de Rhys le rudoyèrent, sans toutefois le blesser grièvement. Il les soupçonnait de le vouloir vivant, pour une raison qui lui échappait.

Une bonne vingtaine de soldats l'encerclaient lorsqu'il pénétra dans Caerwyn, ce qui était sans doute un hommage à ses capacités de combat. Il ne fut aucunement surpris qu'on le forçât à descendre l'échelle du sombre donjon, ni qu'on le jetât dans l'un des froids cachots. Il ne fut pas surpris non plus, quand on referma la lourde porte de chêne derrière lui, de se retrouver dans le noir.

Mais il fut surpris d'entendre quelqu'un s'éclaircir la voix au fond du cachot.

D'instinct, il mit la main à son épée... qui avait disparu de son fourreau.

— Rhys ? demanda une voix tremblante. Rhys, est-ce toi ?

— Mère !

Il s'avança, les mains tendues, dans l'obscurité opaque. Avec une sorte de sanglot, sa mère lui prit les mains puis tomba dans ses bras. Elle était plus petite que lui, toujours aussi douce et exhalant le même parfum.

Mais elle tremblait de tout son corps et pleurait, elle qu'il n'avait jamais vue ni entendue pleurer. Il la serra contre lui sans rien dire, car il n'avait guère de nouvelles réconfortantes à lui annoncer.

Il connaissait suffisamment bien ce cachot pour savoir qu'il était impossible de s'en échapper. La porte en était la seule issue, et le verrou était solide. Leurs geôliers les laisseraient là jusqu'à ce qu'il leur plaise de les relâcher, et avoir le droit de quitter ce cachot serait forcément mauvais signe.

Cette porte ne serait ouverte que pour les conduire à leur bourreau. La seule consolation de Rhys était que Madeline ne subirait pas le même sort.

Peut-être serait-elle heureuse avec James.

Peut-être aussi ferait-il mieux de ne pas se torturer avec ce genre de pensées, s'il vivait réellement ses dernières heures...

Se ressaisissant, sa mère lui tapota la poitrine d'un doigt

impérieux.

— Tu t'es marié ! Et c'est par ma sœur que j'apprends la nouvelle ! Comment as-tu pu me faire une chose pareille ? Tu sais bien, pourtant, qu'elle adore tout savoir sur tout le monde, qu'elle se délecte des informations qu'elle est la seule à connaître. Comment as-tu pu omettre de m'écrire pour m'apprendre la nouvelle ?

— C'était un peu compliqué... D'ailleurs, cela n'a plus d'importance.

— Comment cela ?

— Madeline veut obtenir l'annulation.

— C'est impossible ! Mon fils n'aurait-il pas consommé son mariage ? Je te sais en bonne santé et tu aimes les femmes. Je suis sûre qu'elle n'a rien trouvé à redire sur ce point.

— Je la soupçonne d'être la petite-fille de Dafydd, la fille de Madeline Arundel. C'est la raison pour laquelle je l'ai épousée.

— Pour t'assurer tes droits sur Caerwyn. Je comprends pourquoi tu ne m'as pas avertie. Tu ne m'as même pas dit pourquoi tu étais parti. Hum... Miriam ne connaît pas ce détail.

— Mais si cela est vrai, Madeline et moi-même sommes trop proches parents pour nous marier selon Rome. Notre mariage a été célébré dans l'abbaye de Miriam, par un prêtre dépendant de Canterbury, et donc du pape. Madeline n'aura aucune difficulté à obtenir l'annulation. J'ai commis une erreur en oubliant les différences entre les lois galloises et celles de Rome. Et maintenant je vais perdre mon épouse.

— Faut-il que tu aies été aveuglé par l'amour, pour commettre une telle erreur dans ta hâte de te marier ! Cela ne te ressemble pas, Rhys, de négliger un détail de tes plans.

Rhys se sentit rougir. Il s'était comporté comme un imbécile et n'avait pas besoin que sa mère le lui confirme.

— À quoi te servirait une femme insensible à tes mérites ? reprit Adèle. Serait-elle aveugle ? Idiote ? Tu es vaillant guerrier, beau garçon et tu possèdes un château qui...

— Mère, nous sommes actuellement dans le donjon de ce château. Il est plus qu'improbable que j'en sois un jour le maître.

— C'est vrai...

Rhys sentait sa mère fulminer de l'injustice faite à son fils unique. Cet instinct protecteur le fit sourire, car il n'était pas désagréable de savoir qu'une personne au moins pensait du bien de lui.

— Tout ça, c'est la faute de cette sorcière de Nelwyna, dit-elle.

— L'épouse de mon père ? Serait-elle responsable de tout ceci ? Je l'ai toujours crue amicale.

— Certainement pas ! Je ne l'ai jamais aimée, mais je restais polie pour ton père. Il semblait croire qu'elle méritait une certaine compassion, et nous voilà aujourd'hui, récoltant le fruit de cette compassion ! Il aurait dû la répudier, voyant qu'elle ne lui donnait que des filles. Il aurait dû la jeter dehors quand mes deux premiers fils sont morts...

— Quels premiers fils ?

— Tu as eu deux frères, mais ils sont morts tout petits. Le premier est sorti mort de mon ventre, étranglé par son cordon. À l'époque, la sage-femme a vaguement dit que Nelwyna était responsable, mais Henry l'a fait taire. Puis le second est mort dans les bras de Nelwyna, alors qu'il venait de sortir bien vivant de mon ventre. Ce jour-là, même Henry ne s'est pas laissé abuser ; aussi a-t-il fait en sorte que sa femme n'assiste pas à ta naissance.

— J'ignorais tout cela, s'étonna Rhys.

— Personne n'avait de preuve. Henry était prudent et te protégeait. C'est seulement des années plus tard que j'ai accepté la vérité. Tu te rappelles la fois où tu t'es blessé, parce que tu étais tombé de cheval ?

— Bien sûr. C'était sans gravité.

— Tiens ! C'est ce qu'elle a essayé de faire croire à tout le monde. Il y avait une épine coincée sous la selle de ton cheval... Tu te rappelles avoir été malade, après la fête donnée pour célébrer la victoire d'Owain et Dafydd ?

— J'étais trop jeune pour boire autant de bière. C'est pourquoi j'ai été malade.

— Si tu as été malade, c'est parce qu'elle t'avait donné de la bière trafiquée ! Nous avons découvert la vérité parce qu'une fille de cuisine l'a avouée, voyant que tu ne te réveillais plus. Elle

croyait avoir participé à une simple plaisanterie et craignait qu'on ne l'accuse de meurtre. Elle a mis en cause Nelwyna, qui a tout nié, bien sûr. Henry a dit qu'il ne pouvait pas se baser sur le témoignage d'une gueuse qui avait sans doute bu plus que sa part de bière, elle aussi. Nelwyna étant connue pour sa méchanceté à l'égard des filles de cuisine, Dafydd a pensé que cette accusation venait d'un désir de vengeance. Une fois encore, tu as failli mourir ! Remercie Dieu d'avoir hérité la robustesse de ma famille !

— Cela aussi, je l'ignorais.

— Henry ne voulait pas t'influencer. C'est la seule chose sur laquelle nous nous soyons jamais querellés, car moi, j'estimais qu'il fallait te prévenir contre elle, au contraire... Et puis il y a eu l'accident pendant ta formation, lorsque le shérif de l'époque a utilisé un vrai sabre à l'entraînement, alors que le tien était en bois.

— Je croyais que c'était pour me mettre à l'épreuve.

— Il avait été soudoyé !

Adèle cracha par terre.

— Dafydd lui a interdit de remettre les pieds à Caerwyn. Quant à toi, il t'a envoyé combattre au côté d'Owain, car la menace que représentait cette femme était enfin admise.

Rhys n'en revenait pas, car il n'avait jamais soupçonné le danger qui l'avait menacé durant toute son enfance.

— Et d'après toi, Nelwyna serait aussi responsable de notre emprisonnement ?

— Je croyais qu'elle avait changé depuis la mort de Henry, car j'avais toujours pensé que sa jalousie venait de la manière dont il me traitait. Mais l'autre jour, en me réveillant de la sieste, j'ai vu que la lettre de Miriam n'était plus là où je l'avais laissée. Je me suis dit que Nelwyna avait dû la lire, car elle raffole autant des commérages que ma sœur... Sur le coup, je n'y ai pas vu de mal, jusqu'à ce que Robert Herbert et ses chevaliers se présentent au château. Elle l'a accueilli les bras et les cuisses grands ouverts...

Adèle cracha une nouvelle fois.

— Et c'est moi qu'elle traite de catin !

— Tout cela me paraît logique. Herbert a toujours désiré

Caerwyn. Elle a dû lui dire que s'il se dépêchait, il pourrait l'avoir.

— Nelwyna a toujours voulu être maîtresse de Caerwyn, elle me l'a dit en me conduisant ici. Ces deux coquins ont conclu un pacte, et pour que leur projet soit couronné de succès, tu dois mourir... Mais tu ne vas pas mourir, n'est-ce pas ?

Rhys serra contre lui sa mère qui s'accrochait à son tabard. Il ne voulait pas lui mentir et ne voyait pas comment ils échapperaient à la mort. Qui pourrait leur venir en aide, à présent ?

Devant son silence, elle fondit en larmes. Il tenta de la reconforter par des paroles. Mais jamais il ne s'était senti aussi impuissant, ni n'avait ressenti un tel désespoir.

Son unique consolation était que Madeline n'eût pas été capturée. Elle s'était soustraite aux funestes ambitions de Nelwyna.

— Que nous chaut le malheur de ces gens ? s'impatienta James.

Puis, saisissant la main de Madeline :

— Nous n'avons plus rien à faire de Caerwyn et de Rhys FitzHenry.

— Rhys est l'époux de Madeline ! lui rappela Vivienne.

— Et moi son fiancé.

Bizarrement, cette déclaration ne fit ni chaud ni froid à l'intéressée.

— Vous n'avez jamais essayé de faire savoir à Madeline que vous étiez toujours vivant, intervint Elizabeth. D'ailleurs, je ne vous vois aucun ruban, et Darg vient de vous cracher dessus. Estimez-vous heureux que j'aie de meilleures manières.

James la regarda d'un air intrigué, puis sourit à Madeline.

— Vous voici débarrassée de ce mari, ma chère. L'avenir nous attend, dans la demeure de mon père.

— Dans la demeure de votre père ?

— Il m'a promis une rente si je vous épousais. Il vous aime bien, vous savez, et pour ma part, l'idée d'une rente me plaît assez.

James rit de sa plaisanterie, sans que personne se joignît à

lui.

— Mais que ferez-vous ? demanda prudemment Madeline.

— J’inventerai des musiques !

Elle le contempla tout en se remémorant le credo de Rhys : tout homme devait un jour ou l’autre se battre pour protéger ce qui était sien. Elle commençait à comprendre les élans de son cœur, et bien des choses qu’elle aurait dû deviner depuis longtemps.

— Mais vous avez dû apprendre à vous battre, en France, et devez aspirer à continuer, non ?

— Moi ? Je me suis débrouillé pour fausser compagnie aux hommes de mon père à la première occasion. J’ai passé mon temps dans les églises françaises, à écouter de divines musiques !

— Donc, vous n’êtes jamais allé à Rougemont ? intervint Alexandre.

— Comment croyez-vous que j’aie sauvé ma peau ? Je n’ai aucune hâte de mourir pour trois sous et quelques lambeaux de terre.

— Cependant, vous voulez bien profiter des avantages que procurent les terres et l’argent, rétorqua Madeline. Dites-moi un peu ce que je ferai, dans la demeure de votre père ? Votre mère a déjà suffisamment de dames d’honneur et de filles autour d’elle.

James lui prit la main comme pour une danse.

— Vous siégerez au château et nous illuminerez de votre beauté. Vous répandrez vos sourires sur nos courtisans et je m’offrirai aux rayons de votre splendeur. Vous m’inspirerez. Je vous écrirai des odes, des poèmes. Si vous en ressentez le besoin, vous pourrez toujours broder quelque frivolité. Vous serez ma muse, Madeline.

Voilà qui semblait bien léger, comparé au rêve de Rhys qui voulait bâtir un avenir prospère pour ceux qui dépendaient de lui, leur apporter la justice et les soustraire à la faim.

— Nous pourrions avoir un enfant, suggéra James devant son manque d’enthousiasme. Car je suis sûr que vous êtes toujours pucelle, n’est-ce pas, ma bien-aimée ?

Inquiet, il poursuivit :

— J’imagine qu’il ne pourrait avoir aucun doute sur la paternité de l’enfant que vous auriez, n’est-ce pas ?

— Je ne suis plus pucelle, répondit calmement Madeline sans le quitter des yeux.

James détourna le regard et s’éclaircit la voix.

— Mais vous ne pouvez avoir déjà conçu un enfant ! Cela ne fait que quelques jours. Vous n’avez dû connaître votre mari qu’une seule fois ! Chacun sait qu’une jeune fille ne peut concevoir dès la première fois.

— Bien sûr que si ! s’esclaffa Rosamonde.

Cadoc et Padraig se couvrirent la bouche pour cacher leur sourire, tout en s’abîmant dans la contemplation des collines.

James rosit et pinça les lèvres, le regard hostile.

— Combien de fois vous êtes-vous accouplée avec ce coquin ?

Vivienne et Elizabeth étaient tout ouïe et ouvraient de grands yeux. Madeline elle-même se sentit rougir, car c’était là une chose dont on ne parlait pas en public.

— Mon mari et moi-même nous sommes connus bibliquement tant de fois que j’en ai perdu le compte. Rhys a grand désir d’avoir des fils. Nous étions mariés. Pourquoi aurais-je refusé d’accomplir le devoir conjugal ?

James blêmit et recula en se tenant le front, visiblement abattu par la nouvelle.

— Si vous étiez si inquiet pour mon pucelage, vous n’aviez qu’à vous donner la peine de me faire savoir que vous étiez vivant !

Sur ces mots, Madeline lui tourna le dos, tremblante de colère. Vivienne vint glisser une main compatissante dans la sienne.

Rosamonde se plaça près de Cadoc, l’air farouche.

— Avant de repartir, j’aiderai Rhys, si je le peux. J’ai une dette envers lui, car c’est grâce à lui que mon nom n’a pas été mêlé à la conspiration manquée contre le roi. Sans cela, je n’aurais plus jamais pu jeter l’ancre dans aucun port.

— Ça, c’est bien vrai, approuva Padraig. S’il ne s’était pas tu, on nous aurait allongé le cou. Moi aussi, je l’aiderai.

— Moi aussi, intervint Elizabeth. Les fées sont avec lui, après tout. Je ferai tout mon possible, même si je ne peux pas faire

grand-chose.

— Ne m’oubliez pas ! intervint Vivienne.

Alexandre sourit à Cadoc, puis à Madeline.

— Mon épée est au service de Rhys. Mettons-le d’abord hors de danger, puis je lui rendrai son argent et nous obtiendrons l’annulation.

Madeline contempla avec horreur le sac d’or qu’il portait à sa ceinture. Maintenant que l’annulation semblait imminente, elle n’en avait plus très envie, finalement.

Chapitre 17

Après s'être consultés, Cadoc et Rosamonde rampèrent jusqu'à la crête pour observer ce qui se passait en bas. Lorsqu'ils revinrent, Rosamonde semblait avoir pris une décision.

— Le seul accès non gardé est l'égout, déclara-t-elle.

Puis, regardant tour à tour ceux qui avaient fait le serment d'aider Rhys :

— L'un d'entre vous va devoir pénétrer dans la forteresse par la canalisation qui se jette dans la mer, puis nous ouvrir les grilles du château.

— Je le ferai, dit Alexandre.

Vivienne et Elizabeth protestèrent, en vain.

— C'est trop dangereux pour vous et je suis plus fluet que Padraig, insista-t-il. Quant à Cadoc, il doit rester avec vous, car lui seul sait qui est du côté de Rhys et qui est son ennemi.

— Ce garçon a de la jugeote, admit le shérif.

— Cela lui arrive parfois, acquiesça Rosamonde.

Comme tout le monde se dirigeait vers la crête, James saisit Madeline par le bras.

— Je ne vois pas pourquoi nous devrions risquer notre vie. Fuyons, Madeline, et retournons en hâte chez mon père. Laissez vos frères et sœurs résoudre cette histoire, s'ils y tiennent. Nous pourrions avoir rejoint les chevaux avant qu'ils ne nous arrêtent.

L'idée d'abandonner sa famille après tout ce qu'ils avaient fait pour l'aider, sans compter Rhys, était insupportable à Madeline.

— Je croyais que vous n'épouseriez qu'une vraie jeune fille ! dit-elle en dégageant son bras.

— C'est vrai, mais il faut parfois faire des concessions pour

rentrer dans les bonnes grâces de son père. Je suis toujours prêt à vous épouser, bien que vous soyez souillée.

Il n'aurait pu choisir pire mot.

— Je ne suis pas souillée ! J'ai échappé à l'aberration d'une union avec vous !

Tournant le dos à James, stupéfait, elle s'élança vers sa famille et rattrapa Rosamonde.

— Rhys n'aime rien plus que Caerwyn. Je veux le voir entrer enfin en possession de son château. Je suis plus mince encore qu'Alexandre. Laissez-moi y aller.

— Mais, Madeline, c'est beaucoup trop dangereux ! protesta Alexandre.

— J'arrive à retenir mon souffle plus longtemps que toi, tu le sais parfaitement.

Comme Cadoc le regardait sans comprendre, Alexandre avoua en rougissant :

— Lorsque nous étions petits, je me glissais dans la pièce où mes sœurs prenaient leur bain et leur mettait la tête sous l'eau. Madeline tenait si longtemps que j'ai cru une fois l'avoir noyée pour de bon.

— Mais c'est lui qui a failli se faire noyer par papa, pour nous avoir fait ça, ajouta Vivienne.

— Cette blague lui aura au moins appris à développer une faculté utile, déclara Rosamonde.

— Madeline ! s'écria James. Vous ne pouvez pas faire ça !

Il se jeta sur elle comme pour la retenir de force.

Mais elle se dégagea.

— Rhys m'a sauvée de l'agression de Kerr. Le moins que je puisse faire est de lui rendre la pareille. Quant à vous, vous ne voyez en moi qu'un moyen de vous garantir une vie d'oisiveté. Mais qu'advient-il lorsque votre père mourra ? Que ferez-vous le jour où il cessera d'aimer votre musique ? Et ne me dites pas que c'est chose impossible : rappelez-vous pourquoi il vous a envoyé en France. Cela s'est déjà produit une fois et pourrait se reproduire.

Madeline vit que Rosamonde l'approuvait du regard. Elle ôta l'étui de velours de son cou et le remit à sa tante.

— J'aimerais que tu gardes ceci en sûreté.

— Il est chaud, constata Rosamonde en palpant le velours.

— Probablement à cause de la chaleur de mon corps.

Mais sa tante, secouant la tête, fit rouler la pierre dans sa main. Tout le monde s'extasia. Madeline n'en crut pas ses yeux, tant la pierre était méconnaissable. On eût dit une goutte de soleil, si lumineuse qu'il était impossible de la regarder en face.

— Elle était ainsi le jour où ta mère s'est mariée, dit Rosamonde d'une voix émue.

De sa bourse, elle sortit un minuscule nid de fils dorés dans lequel elle emprisonna la pierre, comme dans une cage. Les rayons de la Larme s'en échappaient, et le tout pendait au bout d'une fine chaîne que Rosamonde passa au cou de sa filleule. La pierre se logea dans le creux situé à la base de son cou, l'inondant de chaleur.

— Ne crains pas de l'emporter, car sa lumière éclairera ton chemin et cette chaîne est suffisamment courte pour que tu ne puisses pas la perdre.

— Mais elle pourrait se briser, murmura Madeline.

— Ses maillons sont plus résistants que tu ne crois. Tu as fait le bon choix, mon enfant. La Larme le proclame plus clairement que des mots. Il est temps de voler au secours de Rhys.

Madeline était morte de peur.

Alexandre et elle se glissèrent jusqu'en bas de la colline escarpée pour gagner la mer sans être vus. À chaque pas, elle était sûre qu'on allait les repérer, qu'un archer allait leur décocher une flèche fatale et que leur quête serait perdue.

Pourtant, ils atteignirent le rivage sans autre dommage que quelques égratignures aux mains et aux genoux. Ils dissimulèrent leurs vêtements sur le rivage, ne gardant sur eux que leur chemise, une ceinture et un petit couteau.

— Tu dois aller vite, lui conseilla-t-il, inquiet. Nous ignorons où débouche la canalisation, mais c'est certainement dans les niveaux inférieurs du château.

— Dans le donjon ?

— Espérons que ce n'est pas dans un cachot.

— Je ne pense pas, car alors les prisonniers pourraient s'échapper.

— Sauf si une grille en bouche l'ouverture. Une partie de la canalisation doit être emplie d'air, à partir de l'endroit où elle dépasse le niveau de la mer. N'oublie pas de baisser la tête si de l'eau venait à couler d'en haut.

— Cela risque-t-il d'arriver ?

— Qui sait ? J'aimerais vraiment le faire à ta place, Madeline. Je préférerais que tu ne te sois pas exposée à ce péril.

— Mais le conduit risque d'être étroit et je devrai retenir longtemps mon souffle...

— Je sais, je sais...

Serrant sa sœur contre son cœur, il poursuivit d'une voix émue :

— Fais vite. Que Dieu t'accompagne dans cette tâche.

Puis, la prenant par la main avant qu'elle n'ait pu dire un mot, il l'entraîna dans la mer, où les vagues les malmenèrent.

La tête seule hors de l'eau, tout en buvant souvent la tasse, ils progressèrent accrochés aux rochers comme des coquillages sur la coque d'un bateau.

Ils n'eurent qu'à se fier à leur odorat pour repérer l'extrémité de l'égout, qui heureusement n'était pas sous la surface. L'orifice était creusé dans la roche et ne comportait aucune grille.

— Cela doit remonter aux Romains, fit Alexandre, admiratif. Papa racontait toujours qu'ils étaient venus en nombre au pays de Galles, car ils extrayaient des minerais. Ce château ne doit pas dater d'hier.

— C'est ce que m'a dit Rhys.

Comme elle prononçait ce nom, ils se consultèrent du regard.

— Es-tu sûre de vouloir faire cela ? demanda Alexandre. Ce trou est assez large pour moi.

— Mais il risque de se rétrécir, plus haut.

Madeline embrassa son frère.

— Père t'a appris plus de choses que tu ne crois, ajouta-t-elle. Kinfairlie et la famille sont entre de bonnes mains avec toi. Dieu te garde.

Puis elle s'engouffra dans le sombre tunnel. Elle était déjà essoufflée. Son cœur battait si fort dans sa poitrine qu'elle

craignait que l'eau n'en portât le bruit jusqu'aux sentinelles.

À chaque pas, le tunnel devenait plus étroit, l'odeur d'excréments plus forte, l'eau plus lourde et plus épaisse. Celle-ci était glacée et lui arrivait jusqu'aux genoux. Mais n'eût-elle pas été encore plus répugnante si elle avait été tiède ? Madeline n'entendait plus le bruit de la mer et ne voyait plus la lumière. Il ne restait plus que l'odeur et la roche qui montait en pente douce sous ses pieds.

Mais aussi la motivation de retrouver Rhys. À son cou, la pierre projetait une faible lueur qui l'empêchait de sombrer dans la folie. Du moins n'avancait-elle pas à l'aveuglette.

Elle réussit donc à maîtriser sa peur jusqu'au moment où le conduit devint brusquement plus étroit, à peine plus large que ses épaules. Accroupie, elle contempla le conduit d'où glissaient les ordures. C'était la seule voie vers le haut. Elle devait déjà se trouver sous le château, car il lui semblait marcher depuis des heures. La roche n'était-elle pas différente ? Le conduit ne devenait-il pas encore plus étroit, au-delà ?

Elle se refusa à imaginer qu'elle pourrait rester coincée. Il fallait aider Rhys. Paniquer ne lui serait d'aucune aide. Elle se hissa dans le conduit, le dos contre la paroi, tirant sur ses bras et se tortillant. Les pierres lui meurtrissaient le dos, mais elle progressait. Elle ignorait de combien, ni à quelle vitesse, car l'obscurité était soudain plus profonde.

Elle commença à prendre peur.

Soudain, de l'eau coula sur elle, empestant la vaisselle sale. Madeline fit la grimace, tout en se maintenant sous cette pluie qui s'abattait sur elle. Elle songea à ses parents piégés sous la mer. Leurs derniers instants avaient-ils ressemblé à cela ? Elle craignit de se noyer, qu'on ne la retrouvât jamais et que personne ne lui vînt en aide...

Puis elle songea à Rhys. Elle crut entendre le son de sa voix et sourit à ce souvenir.

Elle aurait certes pu trouver pire mari.

James, par exemple.

Si Rhys et elle se sortaient de cette épreuve et s'il voulait toujours d'elle pour épouse, elle resterait avec joie. Un jour peut-être parviendrait-il à l'aimer.

Refermant les doigts sur la pierre qui lui venait de sa mère, elle puisa un peu de force dans sa chaleur, tout en se disant qu'elle s'était méprise sur son message.

Si la pierre avait d'abord été noire, c'était parce qu'elle avait décidé de fuir Rhys. La Larme avait dû prévoir l'agression de Kerr.

Puis une faible lueur s'y était allumée quand Rhys l'avait sauvée de ce barbare. Ensuite, ils s'étaient mariés, franchissant le premier pas vers un destin commun.

La lueur avait grossi lorsque Rhys lui avait avoué ses erreurs. Avait-il compris à ce moment-là qu'il éprouvait quelque affection pour elle ?

La luminosité grandissante de la Larme indiquait-elle que Rhys avait de plus en plus de sentiment pour elle ? Ou variait-elle en fonction des sentiments de Madeline pour lui ?

Peut-être brillait-elle d'autant plus que leur affection était réciproque, car leur amour éclairerait le chemin qui les attendait.

Madeline n'avait plus qu'à retrouver Rhys pour en avoir le cœur net.

Encouragée par cette pensée, elle chercha une prise dans la roche au-dessus d'elle et se hissa. Elle se remémora le conte de la harpe enchantée, tout en sachant qu'elle n'avait oublié une partie et ne le raconterait jamais aussi bien que Rhys. Elle se hissa toujours plus haut, malgré les crampes dans ses bras.

Soudain, elle se cogna la tête. Le tunnel faisait un coude et bifurquait à la verticale, débouchant sur un cercle de lumière vacillante. L'ouverture ne semblait guère éloignée, peut-être à quelques mètres. Des prises étaient creusées dans la roche, d'un côté, comme si des domestiques y descendaient de temps en temps pour nettoyer.

Et il n'y avait pas de grille barrant l'ouverture.

Galvanisée par l'espoir, Madeline se hissa dans le conduit. Ses mains tremblaient, mais il fallait garder la tête froide. Les épreuves l'attendaient à la sortie, sans aucun doute. Inspirant profondément, elle reprit son ascension avec une détermination redoublée.

Une fois au sommet, elle jeta un coup d'œil par-dessus

l'orifice.

L'égout débouchait dans une pièce aux murs de pierre. Seule une lanterne posée sur une table bancale éclairait les lieux. Cette pièce devait se trouver sous la terre, ou du moins sous la tour du château, les pierres du mur étant suffisamment imposantes pour faire partie des fondations.

Au bout de la pièce, une échelle montait vers une tache de lumière. À gauche de Madeline, une solide porte de bois était équipée d'un verrou si énorme qu'elle crut deviner de quoi il s'agissait.

Une seule personne était visible : un gros bonhomme chauve assis sur un banc près de la lanterne, la bouche ouverte, et qui ronflait de tout son cœur.

Madeline se glissa en silence hors du conduit et, dès qu'elle le put, saisit son couteau sans quitter des yeux le dormeur. Il faisait froid et elle frissonna tout en s'approchant de l'homme. Un trousseau de clefs était posé sur la table, près d'une épée qu'elle reconnut pour être celle de Rhys.

Le geôlier était de belle taille ; elle devrait réussir du premier coup. Il pouvait la tuer d'une seule de ses grosses mains.

L'effet de surprise et l'astuce seraient ses seules armes contre lui. Munie de son couteau, elle fit encore un pas en avant. L'eau qui gouttait de sa chemise semblait faire un bruit terrible en tombant sur le sol.

Les doutes l'assaillirent.

Et si Rhys n'était pas derrière cette porte ?

Et s'il dormait ? Et s'il était mort ?

Que lui ferait le geôlier, si elle échouait ?

Un dernier pas, et elle saisit les clefs.

C'étaient deux lourdes clefs de bronze. Encore fallait-il trouver la bonne du premier coup ! En les soulevant, elle les fit tinter légèrement et se figea.

L'homme plissa le front, sans se réveiller. Madeline, soulagée, frissonna... puis éternua.

Le ronfleur fut debout en un clin d'œil, et mit la main à l'épée. Saisissant sa chance, Madeline lui planta son couteau dans l'œil.

L'inconnu rugit de rage et trébucha, le visage couvert de

sang. La jeune femme faillit lâcher les clefs.

— Qui est là ? s'écria Rhys derrière la porte. Que se passe-t-il ?

Madeline l'entendit tambouriner sur la porte. Saisissant l'épée, elle se précipita.

— La clef, laquelle est-ce ?

— La plus longue, répondit une voix de femme.

Le visage dégoulinant de sang, le geôlier tendait les bras vers Madeline. Elle glissa une clef dans la serrure, la tourna de toutes ses forces, puis sauta de côté tandis que Rhys surgissait hors du cachot.

— *Anwylaf* ! dit-il, stupéfait.

Lui prenant l'épée des mains, il en transperça la poitrine du geôlier au moment où celui-ci allait bondir sur eux.

L'homme s'affaissa.

Madeline s'adossa au mur, surprise de sentir ses genoux s'entrechoquer. Rhys s'assura que l'homme était bien mort, avant de pivoter vers elle. Une lueur fugitive s'alluma dans ses yeux et elle sentit son cœur se gonfler de bonheur.

Si seulement il pouvait lui dire quelque chose, avouer qu'il était heureux de la voir, elle saurait qu'elle n'avait pas accompli tout cela en vain.

Mais Rhys semblait encore se demander ce qu'elle faisait là. Il la contempla d'un air inquiet, puis, retirant son tabard, le lui lança.

— Vous feriez bien de vous couvrir, Madeline.

Sur ces mots, il se tourna pour examiner les lieux.

Madeline se rendit compte que sa chemise collait à sa peau au point qu'elle semblait nue. Éternuant une seconde fois, elle enfila le tabard qui lui descendait jusqu'aux genoux. Rhys, après avoir arpenté la pièce, s'arrêta au pied de l'échelle, l'oreille aux aguets.

— *Anwylaf* ? fit une voix de femme.

Madeline aperçut alors une femme d'âge mur à l'entrée de la geôle. Elle semblait amusée et regardait Rhys avec un sourire affectueux.

Il ne se retourna même pas.

— Tu ne m'avais pas dit que Madeline était ton *anwylaf*,

reprit l'inconnue.

La jeune femme vit la nuque de Rhys rougir.

— C'est sans importance, marmonna-t-il, bourru.

— Il m'appelle toujours ainsi, intervint Madeline, car je suis son épouse.

L'inconnue pouffa de rire en lui tendant gracieusement sa main.

— Et moi je suis Adèle, sa mère. Je suis ravie de faire votre connaissance, Madeline. Mais vous vous trompez : *anwylaf* ne signifie pas épouse. Je m'étonne que Rhys ne vous ait pas expliqué la différence.

Rhys feignait de ne pas écouter la conversation. Il semblait concentré sur des bruits venant de l'étage supérieur, que Madeline n'entendait pas.

— Mais alors, que signifie ce mot ? s'étonna-t-elle.

— Il signifie « ma très chère », répondit Adèle avec un large sourire. Dans ma famille, on emploie ce mot pour dire « bien-aimé ». Vous devez comprendre, ma chère, que je suis d'autant plus heureuse de vous connaître que Rhys vous appelle sa bien-aimée.

Madeline ne put s'empêcher de sourire en retour. Elle avait désiré que Rhys lui avouât son amour, alors qu'il n'avait pas cessé de le faire depuis le début.

Il y avait sans doute pire, pour un homme, que de voir les secrets de son cœur révélés à sa femme par sa propre mère, sachant que ladite femme avait l'intention de faire annuler son mariage. Cependant, Rhys ne voyait pas pour le moment ce qui aurait pu lui arriver de pire.

Il n'avait pas le temps d'y réfléchir, et d'ailleurs il n'y aurait plus matière à réfléchir s'ils ne sortaient pas d'ici vivants.

Madeline éternua une nouvelle fois, attirant son regard vers le triste spectacle qu'elle offrait. Elle était trempée et dégageait une odeur nauséabonde. Mais l'éclat volontaire de ses yeux emplissait Rhys de fierté. Cette femme dont le courage égalait le sien était un trésor rare. Ils allaient parfaitement ensemble, et il l'avait deviné dès qu'il l'avait aperçue à Ravensmuir.

— J'ai promis aux autres de leur ouvrir les grilles du château,

dit-elle.

— Combien sont-ils ?

— Seulement cinq. Cadoc ap Gwilym, le shérif, a intercepté Rosamonde sur la route et l'a empêchée d'atteindre Caerwyn. Lui-même était venu à votre rencontre pour vous mettre en garde, car il craignait les intentions de Robert Herbert.

— Cadoc est un brave homme et un bon guerrier. Qui y a-t-il, en plus de Rosamonde ?

— Alexandre, Vivienne et Elizabeth. À moins qu'il ne faille compter la créature féérique qu'Elizabeth est seule à voir, et qu'elle appelle Darg.

— Ce n'est pas rien de compter une fée dans ses rangs, déclara Adèle.

— Et mes hommes ? Ont-ils été emprisonnés ou tués ? s'enquit Rhys.

— Ils ont prêté serment à Robert, répondit sa mère. Car ils se sont déclarés loyaux envers Nelwyna.

— Les croyez-vous sincères ?

— Aucun n'est vraiment loyal à Nelwyna, Rhys. Ils ont menti pour mieux te servir. Robert qui l'a bien compris, les a séparés et répartis parmi ses propres troupes.

— Mais ils peuvent encore se ranger de votre côté si l'occasion se présente, dit Madeline avant d'éternuer à nouveau.

Il fallait absolument quitter ce donjon glacé. Retirant le couteau de l'œil du geôlier, Rhys l'essuya sur le tabard du défunt, le rendit à Madeline et donna rapidement ses instructions.

— Mère, je marcherai le premier ; vous me suivrez de près. Madeline, vous assurerez mes arrières. Nous tâcherons de rester groupés, car si nous nous séparons je ne serai pas en mesure de vous défendre toutes deux. Nous devons nous emparer de Robert et de Nelwyna, en espérant que cela calmera les ardeurs de leurs troupes.

— Ils sont probablement dans les appartements du dernier étage. Nelwyna n'a pas caché quelle récompense elle réservait à Robert, et j'ai entendu les hommes se plaindre que leur chef passait son temps au lit.

Rhys approuva. Par chance, Caerwyn était construit selon un

plan des plus simples. Un escalier montait à l'intérieur de la tour. La grand-salle occupait le rez-de-chaussée. À l'étage suivant se trouvaient deux chambres : celle de Nelwyna et son père, qui donnait sur l'intérieur des terres, et celle de sa mère, qui donnait sur la mer et le soleil. Couronnant le tout, les anciens appartements de Dafydd occupaient le dernier étage.

Il n'y avait guère d'endroits où se cacher dans la tour de Caerwyn. Aussi serait-il aisé de retrouver Robert et Nelwyna.

Cependant, cette particularité pouvait aussi se retourner contre Rhys, car ses compagnes et lui n'auraient nul endroit où se réfugier, en cas de besoin.

— Et la porte du château ? s'inquiéta Madeline.

Rhys secoua la tête, ne voyant pas comment arriver jusque-là. Et il doutait que leurs maigres renforts pussent faire quoi que ce fut contre des dizaines de soldats.

— Nous verrons, dit-il.

Puis, avec un signe de tête à l'intention de ses compagnes, il grimpa à l'échelle, non sans appréhension.

N'ayant aucune idée du temps qu'il avait passé dans le donjon, Rhys fut surpris de découvrir que la nuit était tombée. En outre, une odeur de viande indiquait que les hommes avaient déjà mangé. Ils dormaient dans la grand-salle, étendus sur des paillasses qui couvraient la quasi-totalité de l'espace, éclairés par des torches accrochées aux murs.

Il entendit sa mère pousser un petit cri de surprise, puis elle s'éloigna d'un pas décidé, relevant ses jupes pour traverser la pièce. Avec un clin d'œil, elle ouvrit la porte donnant sur la cour et disparut dehors.

Rhys en resta sans voix. Il devait y avoir des sentinelles de garde... Pourtant, aucun cri, aucune alarme ne lui parvint. Il s'imagina sa mère traversant la cour, subtilisant la clef de la sentinelle endormie et ouvrant les grilles du château.

Madeline semblait amusée. Haussant les épaules, Rhys s'engagea dans l'escalier, songeant que la tâche serait peut-être plus aisée que prévue.

Après tout, nul ne savait qu'il s'était évadé. Peut-être la chance avait-elle enfin tourné ! En sautant sur la dernière

marche, il tendit la main derrière lui pour vérifier que Madeline le suivait toujours.

Ils pénétrèrent dans la chambre de sa mère. Personne. La pierre qui pendait au cou de Madeline illuminait l'espace autour d'eux.

Croisant le regard de sa compagne, il la vit froncer le nez. Paniqué, il lui plaqua le visage contre sa poitrine au moment même où elle éternuait.

Ils restèrent un moment immobiles, mais n'entendirent aucun bruit, en dehors des battements effrénés de leurs cœurs. Rhys poussa un soupir de soulagement et caressa la joue de Madeline, avant de lui montrer la porte donnant sur la chambre de Nelwyna. Brandissant son couteau d'un air farouche, elle hocha la tête.

La porte, qui n'était pas fermée à clef, tourna silencieusement sur ses gonds. Il faisait noir à l'intérieur, trop noir au goût de Rhys. Il lui sembla entendre respirer, comme si quelqu'un dormait. Il pénétra prudemment dans la pièce, brandissant son épée.

Au même moment, sa mère poussa un cri à l'étage inférieur.

Tournant la tête, il perçut un mouvement derrière lui. Madeline s'élança et planta son couteau dans l'assaillant qui le guettait dans l'ombre. La lame de ce dernier n'était qu'à quelques centimètres de la gorge de Rhys.

L'homme n'était que sonné, mais Rhys, d'un coup d'épée, s'assura qu'il ne le prendrait plus jamais par surprise. Puis, se retournant, il reçut un choc : la lumière émanant de la pierre suspendue au cou de Madeline se reflétait sur les lames d'une douzaine d'épées, dont les propriétaires fondaient vers lui.

— Restez derrière moi ! hurla-t-il à la jeune femme.

Au lieu d'avancer vers ses assaillants, il bondit hors de la chambre, refermant la porte sur laquelle ses ennemis vinrent se cogner.

Madeline lui sourit, avant d'éternuer encore une fois. Lui prenant la main, Rhys l'entraîna vers le dernier étage. Le silence importait moins à présent que la rapidité. Ils étaient seulement à mi-chemin quand leurs ennemis, arrachant la porte, sortirent de la chambre de Nelwyna en rugissant.

Au sommet de l'escalier, une sentinelle venait de s'éveiller. Prenant le couteau des mains de Madeline, Rhys lui trancha la gorge. Un gargouillis, et l'homme ne bougea plus. Rhys rendit son couteau à Madeline après en avoir essuyé la lame, puis ouvrit la porte de la chambre d'un coup de pied.

Une douzaine de soldats assoiffés de sang bondirent sur lui. Rhys et Madeline étaient pris en étau. Il chargea en avant, la jeune femme sur ses talons. Jouant de l'épée, il abattit deux hommes avec une telle rapidité qu'ils emportèrent leur surprise dans la mort.

Madeline poussa un cri.

— Sur votre gauche !

Rhys se releva et fit tournoyer son épée. Il entendit sa compagne grogner en plantant son couteau dans un malfaisant. Ils formaient un duo efficace car, si Madeline n'avait pas sa force, elle y voyait plus clair grâce à sa pierre.

Un homme bondit sur Rhys avec une telle furie qu'il dut s'écarter. Des pas résonnèrent dans l'escalier, mais il n'avait pas le temps de regarder. Acculant le soldat, Madeline toujours derrière lui, il entendit un choc d'épées à l'autre bout de la pièce.

À chaque nouvelle victime, le combat devenait plus délicat, car les corps s'accumulaient par terre et l'on y voyait mal. En outre, le sang engluait le sol et Rhys devait prendre garde de ne pas glisser.

Soudain, il tressaillit. Madeline n'était plus derrière lui.

Se retournant, il aperçut la lueur de la pierre. L'homme qu'éclairait cette lueur n'était autre que Robert Herbert, dont la lame brillait sur la gorge de Madeline. Robert était en chemise, près d'un lit aux rideaux tirés, et tenait la jeune femme par les cheveux.

Rhys se figea. Puis il leva les mains en signe de reddition, laissant son épée pendre au bout de ses doigts, sans toutefois la lâcher. Car il venait d'apercevoir Alexandre s'approcher derrière Robert.

— Tu as Caerwyn, dit Rhys. Je sais que tu le désirais. Je te demande seulement de la relâcher.

— Tu n'as pas les moyens de marchander, se gaussa son

ennemi.

— Je t'offre ma vie. Tue-moi, au lieu de la tuer...

Rhys posa la pointe de son épée sur le sol et ses deux mains sur le pommeau.

— ... à moins que tu ne sois le genre d'homme qui préfère tuer des femmes ?

— Si j'avais été assez bête pour me faire prendre à ce genre de piège, je serais mort depuis longtemps. Il se pourrait que j'aie d'autres projets pour cette dame, des projets qui ne nécessitent pas de la tuer.

— Je te l'interdis ! s'écria Nelwyna depuis le fond du lit. Tu m'as fait une promesse, misérable !

Elle sauta du lit, dénudée et furieuse. Rhys comprit que Robert, en se tournant vers elle, allait voir Alexandre. Robert leva son épée vers le frère de Madeline, et Rhys craignit d'arriver trop tard. Mais Alexandre se rua sur Nelwyna, pour s'en servir comme d'un bouclier.

Devinant les intentions de Rhys, Madeline encercla de ses bras, par-derrière, la tête de Robert.

— Ça pue ! J'étouffe ! Lâche-moi, femme !

Rhys se rappela que la chemise de Madeline empestait les eaux usées.

Cette diversion lui donna le temps qui lui manquait.

Tirant Madeline derrière lui, il envoya son poing dans la figure de Robert. Ce dernier, après avoir titubé, brandit son épée vers le ventre de Rhys, qui l'esquiva.

La bataille reprit de plus belle, et Rhys comprit qu'Alexandre n'était pas seul. Dans un coin de la pièce, un soldat, relevant la tête, tenta de récupérer discrètement son épée.

Vivienne le frappa à la tête à l'aide d'un tisonnier. Elizabeth, armée de deux torches, mit le feu aux vêtements d'un autre homme qui s'approchait d'elle. Rhys la vit brûler le visage de son adversaire, malgré les cris de ce dernier.

— Ces petites Lammergeier ne manquent pas de cran, marmonna-t-il.

Madeline rit de sa plaisanterie, puis éternua. Elle devait être fatiguée après ce qu'elle avait accompli, et Rhys préférait qu'elle n'eût plus à se battre.

Robert, lui, combattait comme un jeune homme malgré son âge. Aussi, l'éclairage fourni par les torches d'Elizabeth était-il le bienvenu. Rhys et lui esquivaient, feintaient, se tailladaient abondamment. Rhys avait une coupure à la main, et une autre au front dont le sang lui coulait dans l'œil. Leurs épées s'entrechoquaient sans fin, sans jamais céder à l'autre ; ils étaient de force égale.

Alexandre et Nelwyna se battaient à l'autre bout de la pièce. La colère et l'embonpoint de cette dernière en faisaient une adversaire plus redoutable qu'on n'aurait pu le croire.

— Vous autres hommes, s'écria-t-elle, tous des menteurs, des gredins et des voyous ! Vous ne pensez qu'à forniquer, satisfaire vos ambitions et vous gaver de bière !

— Tiens ! cria Alexandre en la frappant au genou.

— Tiens ! répliqua Nelwyna en lui rendant son coup.

Alexandre bondit en arrière en levant son épée.

— Tu ne tuerais tout de même pas une femme qui pourrait être ta grand-mère ?

Elle se voûta pour paraître plus vieille et plus faible. Alexandre hésita.

— Un chevalier plein d'honneur comme toi ne tuerait pas une pauvre vieille ridée et sans défense, j'en suis sûre !

— Tant que tu as encore ta langue, tu es loin d'être sans défense ! intervint Robert.

Nelwyna pivota vers lui.

— Maudite vermine ! Je me suis donnée entièrement à toi...

— Il n'en restait pas grand-chose !

— Oh ! rugit l'intéressée.

Comme elle se jetait sur Robert, Rhys saisit l'occasion pour enfoncer son épée dans le ventre de ce dernier de toutes ses forces. Puis il la ressortit. Robert chancela.

Il se retourna vers Nelwyna et la frappa violemment au visage.

— Je n'aurais jamais dû croire tes mensonges. J'aurais dû me douter que je ne pourrais pas m'emparer de Caerwyn aussi facilement.

Puis il tomba à genoux, et Rhys le frappa une seconde fois. Robert bascula face contre terre parmi les corps de ses hommes.

Nelwyna, ébranlée par le coup de Robert, porta une main à son visage. Derrière elle, Alexandre leva son épée et lui assena un coup qui aurait dû être fatal.

S'il avait atteint sa cible.

Nelwyna perdit l'équilibre. Tout le monde la vit trébucher, sans que quiconque pût dire sur quoi. Il n'y avait aucun obstacle autour d'elle ; elle perdit pourtant l'équilibre.

Emportée par son élan, l'épée d'Alexandre vint se fichir dans le sol. Rhys perçut un étrange ricanement, puis vit le visage de Nelwyna se décomposer. Un instant plus tard, elle basculait par la fenêtre et disparaissait.

Elle cria tout le long de sa chute. Puis ce fut le silence.

— Une bonne chose de faite ! lança Adèle depuis la cour.

Rosamonde riait avec elle. Les deux femmes étaient visiblement indemnes.

Rhys ramena Madeline dans un coin, sans quitter des yeux son ennemi à terre. Il n'abaisserait pas son épée avant d'avoir la certitude que ce dernier avait rendu l'âme.

Il se méfiait de Robert, et n'eût pas été étonné qu'il feignît seulement d'être mort. Il ne voulait pas exposer Madeline au moindre danger.

Mais celle-ci se blottit contre son dos. Sa chemise mouilla la sienne et il sentit ses formes. Elle soupira de soulagement, malgré le tremblement qui l'agitait encore, puis passa les mains autour de sa taille et le serra, comme si elle avait besoin de lui pour tenir debout.

Rhys se détendit quelque peu lorsque Alexandre lui confirma que Robert était mort. Madeline murmura alors son prénom à son oreille, d'une voix si lasse qu'il en eut le cœur serré.

Il lui prit la main et entrelaça ses doigts aux siens. Elle portait toujours l'anneau d'argent qu'il lui avait passé au doigt lors de leur mariage. Le fait qu'elle ne l'eût pas retiré lui rendit espoir.

N'était-elle pas venue jusqu'ici ?

Il posa la main de Madeline sur son cœur. Peut-être allait-elle vraiment rester avec lui.

Elle éternua, puis appuya sa joue contre son dos en

soupirant.

— *Anwylaf*, murmura-t-elle.

Rhys sentit sa gorge se nouer.

Par ce seul mot, elle venait de lui dire tout ce qu'il désirait savoir.

Ivre de joie, il s'apprêtait à lui baiser la main, quand l'odeur l'en dissuada.

— *Anwylaf*, vous avez besoin d'un bon bain.

Madeline rit, avant d'éternuer trois fois de suite. Rhys la recueillit dans ses bras et réclama de l'eau chaude. Il ne voulait pas la perdre à cause d'une maladie !

— Je n'ai pas de servante, lui fit remarquer Madeline, l'œil taquin.

— Je veillerai personnellement à ce qu'on s'occupe de vous. N'ayez plus aucune crainte.

Elle se blottit contre lui.

— Rhys FitzHenry, je vous aime.

— Je vous aime, Madeline. Je crois que nous avons plusieurs choses à fêter, ce soir.

— Et nous devons concevoir un fils, ce soir.

À ces mots, Rhys FitzHenry rit de tout son cœur, comme il ne l'avait pas fait depuis des années, pour le plus grand bonheur de sa femme.

Épilogue

Rhys organisa un banquet afin que tous ceux qui demeuraient à Caerwyn, ainsi que ses voisins, pussent faire connaissance de sa femme. Il fallut deux semaines pour tout préparer. En attendant, ils eurent beaucoup de choses à se raconter, car Rhys ignorait tout d'Ellyn, et chacun tenait à narrer son voyage depuis Kinfairlie et son rôle dans la reconquête de Caerwyn.

Il fallut envoyer des invitations aux seigneurs voisins et s'occuper des préparatifs de la fête. Alexandre, Vivienne et Elizabeth allèrent chasser en compagnie d'Adèle et de Rosamonde, et de tous les hommes de Caerwyn. Le festin servait de prétexte à ces parties de chasse, car on devait approvisionner les cuisines en viandes. Alexandre décida d'avertir son oncle, l'Aigle d'Inverfyre, que des faucons pour la chasse seraient un cadeau de mariage idéal.

Madeline avait passé une semaine à éternuer depuis son arrivée, car elle avait bel et bien pris froid. Rhys l'avait soignée lui-même ; ils étaient restés enfermés dans leur chambre six jours et six nuits durant. Il n'ouvrait sa porte que pour recevoir leurs repas, en faisant d'énigmatiques commentaires à propos d'un fils...

On les entendit souvent rire et chanter. Adèle rapporta qu'elle les avait trouvés en pleine forme en leur apportant leur dîner. Mais personne n'avait envie de les faire sortir de leur chambre.

Lorsque cela fut fait, il fallut attendre quelques jours de plus, car Adèle tint absolument à s'occuper de la toilette que porterait sa bru pour le banquet.

Au grand soulagement de tous, on découvrit une vieille lettre

dans le coffre de Nelwyna. Elle avait été rédigée en 1416 par Henry IV et déclarait Rhys officiellement pardonné, ainsi que ses compagnons, à condition d'être à l'avenir loyal à la Couronne. Nelwyna seule avait pris connaissance de cette lettre, avant de la dissimuler.

Rhys écrivit au souverain à propos de la suzeraineté de Caerwyn. La réponse lui parvint avec une rapidité étonnante. Le roi, ayant apparemment entendu parler de la manière dont il avait géré Caerwyn après la mort de son père, considérait qu'il s'était racheté et avait amplement mérité le domaine.

Madeline déclara que le roi avait maintenant d'autres soucis, et que Dafydd avait vu juste : une dîme payée avec ponctualité et l'absence de rébellion avaient détourné le regard royal de cette partie du royaume.

Afin de célébrer son nouveau rang, Madeline et ses sœurs insistèrent pour broder à Rhys de nouvelles armoiries. Pendant des années, il n'avait porté que l'emblème de sa patrie. Il était temps qu'il eût ses propres couleurs.

Et c'est ainsi que l'on s'acheminait vers une nouvelle lune quand tous se rassemblèrent à Caerwyn. On venait fêter le nouveau seigneur de Caerwyn, que l'on connaissait déjà, et son épouse, que nul ne connaissait encore.

Une bannière flottait au-dessus de la haute tour. Le dragon rouge des Gallois s'était vu adjoindre dès rayons d'or, qui n'étaient pas sans évoquer les rayons émanant de la précieuse Larme de la Vierge. Ces rayons rappelaient aussi le globe étincelant des armes de Kinfairlie. De leurs mains habiles, les sœurs Lammergeier avaient brodé un globe qui semblait se trouver derrière le dragon, comme un soleil couchant derrière un bateau sur la mer.

— Nos blasons sont désormais mêlés, tout comme notre sang, avait déclaré Madeline, posant la main sur son ventre encore plat.

Ses sœurs s'étaient demandé si elle espérait concevoir un enfant, ou si elle se savait déjà enceinte. En tout cas, Vivienne et Elizabeth étaient d'accord pour dire que Rhys ferait un bon père.

Le grand soir venu, Rhys descendit l'escalier de Caerwyn

tout de noir vêtu, en dehors des brillantes couleurs de son blason brodé sur son tabard. Alexandre le suivait, les mains croisées dans le dos, portant les couleurs de Kinfairlie. Rosamonde les accompagnait, resplendissante dans sa tenue masculine. Ils attendirent que les autres femmes descendent à leur suite. Tout le monde avait revêtu ses plus beaux atours. Les musiciens jouaient une musique entraînante, mais James était rentré chez son père. C'est Alexandre qui l'avait poussé à partir.

Après s'être éclairci la voix, Alexandre s'adressa tout bas à Rhys.

— Il y a une affaire que j'aimerais régler entre nous.

— Laquelle ?

— J'ai apporté votre argent, dans l'intention de vous le rendre si Madeline décidait d'épouser James. Je ne trouvais pas convenable que vous ayez payé pour une femme qui vous abandonnerait.

— C'est une chance que Madeline et moi ne nous soyons pas quittés. Vous voilà à la tête d'une jolie somme, comme c'était votre but, et moi j'ai une femme, comme je le voulais.

— Mais j'ai changé d'avis.

Rhys, qui contemplait le haut de l'escalier, ne paraissait pas avoir entendu. Alexandre le tira par la manche.

— Rhys, je sais que j'ai commis une erreur. Je n'aurais pas dû vendre la main de ma sœur aux enchères.

— Mais tout est bien qui finit bien, intervint Rosamonde.

— Si vous voulez vous en excuser, présentez plutôt vos regrets à Madeline, reprit Rhys avec un calme imperturbable. C'est à elle que vous avez porté préjudice.

— Je veux vous rendre votre argent ! éclata Alexandre.

Rhys parut surpris. Alexandre lui prit la main et y plaça la bourse pleine d'or.

— Voilà ! Je ne veux pas vous devoir un sou. Soyons amis et alliés, soyons frères.

Rhys contempla la bourse.

— Êtes-vous bien certain que c'est ce que vous voulez ?

— C'est tout ce que je puis faire pour laver l'outrage que j'ai fait à notre famille.

— Je croyais que vous aviez besoin de cet argent ?

— Aucun besoin d'argent ne justifie de mettre un obstacle entre soi et un nouveau parent.

Alexandre ignorait comment il allait résoudre le problème des récoltes, mais il devait sûrement exister une solution. En vérité, il était soulagé de s'être débarrassé de cet argent.

Rhys sourit et lui posa la main sur l'épaule.

— Vous devenez un homme à mes yeux. Si jamais vous avez besoin d'un prêt, venez me voir. Je vous l'accorderai plus promptement qu'aucun usurier.

Alexandre hocha la tête.

— Merci, Rhys.

Puis, désignant le haut de l'escalier :

— Regardez ! Voici enfin ces dames !

Tous se tournèrent pour les voir arriver. Elizabeth descendit la première, plus rouge que jamais. Sur la dernière marche, elle se prit les pieds dans sa jupe et Rhys la rattrapa par le coude. Elle le remercia en rougissant de plus belle.

— Quelle abomination, lui glissa-t-elle. Ne pouvais-je pas simplement attendre ici avec vous ?

— Non, car tu es maintenant la sœur de la dame de Caerwyn, lui rappela son frère.

— Et Rosamonde ? C'est pourtant sa tante.

L'intéressée sourit.

— J'obéis depuis si longtemps à mes propres lois que j'ai oublié les autres. Réfléchis bien avant de vouloir te démarquer, Elizabeth. En ce qui me concerne, je ne regrette pas les choix que j'ai faits, mais tu pourrais le regretter si tu m'imitais.

Vivienne, contrairement à Elizabeth, semblait ravie de descendre l'escalier devant tout ce monde. Elle s'en acquitta le sourire aux lèvres, en balançant gracieusement les hanches.

Adèle la suivait, rayonnante de joie. Au passage, elle embrassa son fils et lui pinça la joue.

Non seulement Rhys la laissa faire, mais il sourit.

— Des petits-enfants, déclara-t-elle d'un air faussement grave. J'en veux beaucoup, et vite !

— Je verrai ce que je peux faire, mère.

Rhys ponctua ces mots d'un clin d'œil à l'intention d'Alexandre.

Enfin, Madeline apparut au sommet de l'escalier. Ses cheveux étaient recouverts d'un voile et son visage encadré d'une soierie. Sa beauté n'en était que plus stupéfiante. Elle portait une robe d'un rouge somptueux assorti à celui du dragon. À son cou resplendissait la Larme de la Vierge, à l'éclat sans pareil.

— Ce joyau est sidérant, murmura Alexandre.

— En effet, répliqua Rhys. Il n'y a pas de trésor comparable au joyau de Kinfairlie.

Gravissant la première marche, il offrit la main à son épouse et, lorsqu'elle l'eut rejoint, baisa la sienne. Tous deux semblaient avoir oublié la présence des autres.

— Mais il n'y a pas de joyau de Kinfairlie, protesta Alexandre.

— Comment cela ? se gaussa Rosamonde. Montre-moi un bijou plus éblouissant que ta sœur.

Rhys et Madeline se tournèrent vers leurs invités.

— Je vous demande de souhaiter la bienvenue à mon épouse...

— À ton *anwylaf*, corrigea Adèle.

— À mon *anwylaf*... acquiesça Rhys en riant.

Toute l'assemblée rit à son tour.

— ... lady Madeline de Caerwyn !

— Je suis sûre qu'il va l'embrasser, se réjouit Vivienne. C'est comme un conte qui finit bien.

— Le conte ne fait que commencer, rétorqua Elizabeth.

L'heureux couple échangea un sourire, puis Madeline prit le visage de son époux et l'embrassa fougueusement devant tous les habitants de Caerwyn. Alexandre se surprit à lancer des hourras avec les autres, heureux que sa sœur eût trouvé le bonheur qu'elle méritait.

— Ouh, ouh ! rugit soudain une voix tonitruante.

Tout le monde se retourna.

Un homme corpulent, habillé en moine, sourit à l'assemblée. Il tenait un cheval par la bride.

— J'ai l'impression que nous arrivons à point nommé, confia-t-il à l'animal.

Le cheval le poussa du museau en guise d'approbation.

— Cette fête est impressionnante, surtout pour d’humbles voyageurs comme nous...

— Thomas ! s’écria Rhys.

— Tarascon ! renchérit Madeline.

Relevant sa robe, elle s’élança vers l’animal qui était entré dans la grand-salle à la suite du moine.

Le seigneur et sa dame accueillirent joyeusement les nouveaux arrivants et tout le monde se pressa autour d’eux, réclamant le récit de leurs aventures. Thomas était apparemment bien connu des habitants du château.

Alexandre se réjouit de voir sa sœur aussi rayonnante. Rosamonde avait dit vrai : même si ce mariage avait mal commencé, on ne pouvait pas imaginer meilleure fin. Il n’avait plus peur pour Madeline, maintenant que Rhys était à son côté.

Il n’aurait pu souhaiter mieux.

Enfin, il aurait certes pu souhaiter que le trésor de Kinfairlie fût un peu mieux garni, mais il finirait bien par trouver une solution à ses ennuis.

Elizabeth fut la seule à voir le spriggan sauter par-dessus les têtes des invités. Elle seule vit Darg s’emparer du ruban bleu qui semblait avoir soudain jailli de Madeline. Elle seule vit Darg le tresser avec les rubans d’or et d’argent qui reliaient Rhys et Madeline. C’étaient deux très longs rubans, et Elizabeth se réjouit de savoir que sa sœur vivrait plus longtemps que Madeline Arundel avec celui qu’elle aimait.

Cependant, la jeune fille garda ce secret pour elle. Que les autres attendent neuf mois pour savoir ce que Madeline et Rhys leur préparaient !

Darg lui adressa un clin d’œil de loin, qu’Elizabeth lui rendit, contente de ne partager ce secret qu’avec les fées.

FIN DU TOME 1